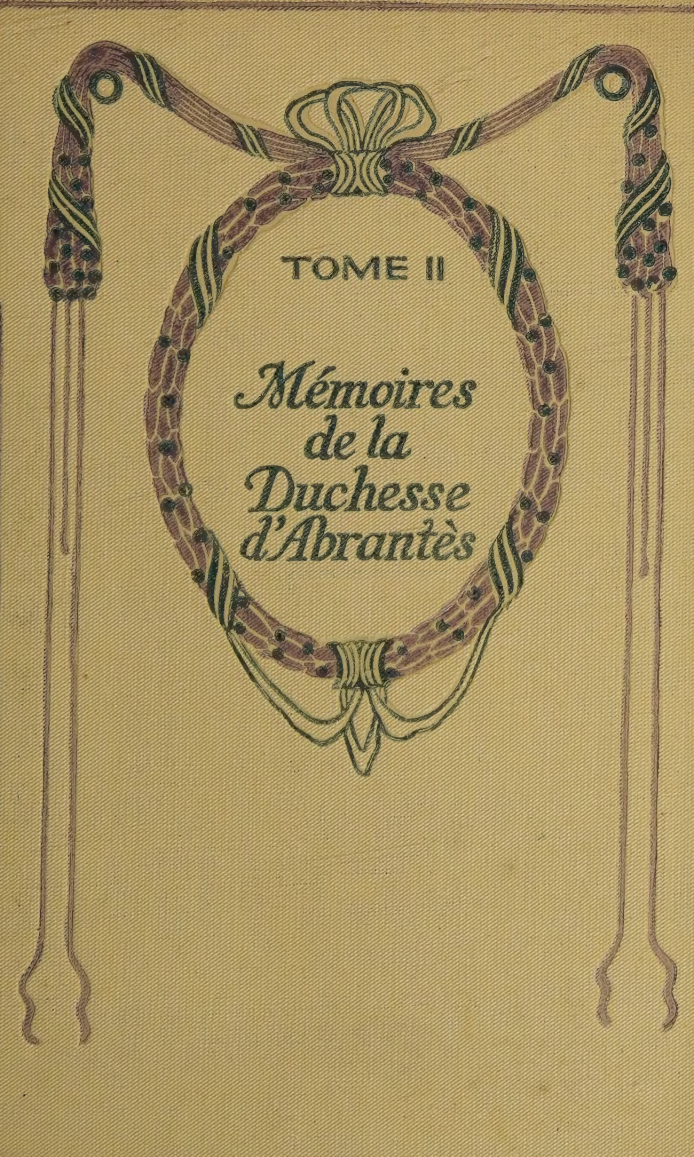

TOME II
Mémoires de la Duchesse d'Abrantès

LE GÉNÉRAL JUNOT, DUC D'ABRANTÈS.

Mémoires
de la
Duchesse d'Abrantès

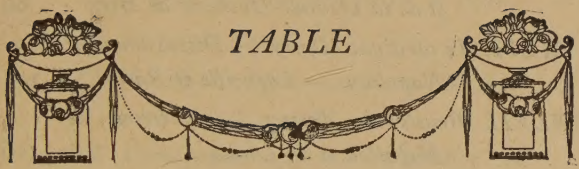
Souvenirs historiques sur Napoléon
(Extraits)

TOME DEUXIÈME

Paris
Nelson, Éditeurs
189, *rue Saint-Jacques*
Londres, Édimbourg et New-York

LAURE DE SAINT-MARTIN-PERMON,
DUCHESSE D'ABRANTÈS
née en 1784, morte en 1838

Première édition des « Mémoires » : 1831-35



TABLE

Pages

XXXVIII. *Rencontre inattendue de Jérôme Bonaparte* 9

XXXIX. *Mme Junot revient du Portugal. — Après un court arrêt à Madrid, elle arrive à Paris. — Mort de Pitt. — Joséphine. — Madame mère* . . 17

XL. *Madame mère. — Paris en 1806* . 36

XLI. *1806. — Le Raincy. — Bonté de Napoléon. — Mme de Hatzfeld* . 43

XLII. *La succession de Napoléon. — Eugène de Beauharnais ou Murat ? — Querelle entre Murat et Lannes. — « Le Franconi » de l'armée* . 57

XLIII. *La duchesse de Dantzig* . . . 76

XLIV. *Mort du Prince Louis. — Napoléon raconte l'histoire du jeune Casabianca* 83

Pages

XLV. Napoléon apprend l'intrigue de Junot et de la Grande-Duchesse de Berg . 89

XLVI. Le cardinal Maury. — Discussion avec Napoléon. — Corneille et Racine . 101

XLVII. Bruits de divorce. — Entrevue de Napoléon et de Lucien . . . 106

XLVIII. Napoléon parrain du premier fils de Junot. — La cour pendant l'hiver de 1808–1809 117

XLIX. Conversation de Napoléon. — Littérature, mœurs. — Gall . . . 124

L. La nouvelle noblesse. — M^me^ la Duchesse d'Abrantès . . . 142

LI. Entrevue de M^me^ d'Abrantès avec Napoléon au sujet du Portugal . 149

LII. Siège de Saragosse. — Exil de M^me^ Récamier 157

LIII. Wagram. — Le roi de Wurtemberg et Junot. — Marmont maréchal . 171

LIV. Le divorce 179

LV. Napoléon et Marie-Louise . . 202

LVI. Après un long séjour en Espagne, M^me^ d'Abrantès revient en France. — Le roi Joseph. — Le roi de Rome. — Marie-Louise. — La cour . . 207

Pages

LVII. *Concile national. — Le cardinal Gallerotti. — Naissance du roi de Rome.* 223

LVIII. *Le roi de Rome* 232

LIX. *Joséphine, Marie-Louise et Madame mère* 246

LX. *Conséquences de la conspiration de Malet. — La retraite de Russie. — Retour de Napoléon* 253

LXI. *Entrevue avec Napoléon. — Madame d'Abrantès sollicite un congé pour son mari* 269

LXII. *Différents partis en France depuis 1789. — Napoléon et la liberté de la Presse. — Le Cabinet Noir* . 281

LXIII. *La bonté de Napoléon. — Napoléon poète. — Napoléon parcourant Paris en Haroun-al-Raschid* 312

LXIV. *Murat et Napoléon. — Marie-Louise* . 321

LXV. *Nouveau sens du mot « ganaché »* . 329

LXVI. *Projets d'une résidence pour le roi de Rome* 332

LXVII. *La mort de Moreau* 339

LXVIII. *La mort de Junot* 344

LXIX. *Scène entre Napoléon et Talleyrand* . 368

Pages

LXX. Le retour des Bourbons jugé par le cardinal Maury 373

LXXI. Napoléon à Fontainebleau. — Ses maréchaux l'abandonnent . . 378

LXXII. L'abdication. — M^me^ d'Abrantès reçoit la visite de l'empereur Alexandre 389

LXXIII. Joséphine après l'abdication . . 408

LXXIV. Voyage de l'île d'Elbe. — Mouvements du peuple. — Napoléon chez la princesse Pauline . . . 418

LXXV. Retour de l'île d'Elbe . . . 427

LXXVI. Napoléon à Lyon 452

LXXVII. Napoléon à Paris. — Conclusion . 464

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

XXXVIII

Rencontre inattendue de Jérôme Bonaparte.

LORSQUE nous entrâmes dans la province d'Estramadure, la contrée changea tout à fait d'aspect. Elle devint agreste, sauvage, et tout à fait pittoresque. Je prenais souvent plaisir à partir le matin, tandis qu'on attelait les sept mules de mon *coche de colleras* avec de longues cordes qui ne tenaient à aucun palonnier, et qui toutes se rattachaient à la cheville ouvrière de la voiture. Le *mayoral* et le *zagal* n'avaient besoin que de les appeler par leur nom pour qu'elles vinssent se ranger par l'ordre qu'elles occupaient la veille. La seule voix du mayoral disant : « Eh ! Colonella ! Eh ! Carbonera ! Eh ! Peregrina ! » suffisait pour que la mule, avec sa peau rasée, excepté la queue, ce qui

en fait un horrible animal, vînt se ranger à côté de la première, et que la première vînt toute seule au commandement du maître. Leur éducation se fait d'une manière cruelle. Elles sont fouettées jusqu'au sang — et le mot est littéral — jusqu'à ce qu'elles répondent au nom que leur parrain a bien voulu leur choisir. Je ne m'étonnai plus autant de leur docilité, les pauvres bêtes !

Nous avions quitté Truxillo depuis deux jours, et nous approchions de Mérida, lorsqu'un matin je me trouvai assez endormie pour ne pas quitter ma voiture lorsque le mayoral y attela les mules : car, pour le dire en passant, je couchais dans ma voiture lorsque la *venta* ou la posada me paraissaient inlogeables. Ce qui arrivait assez ordinairement une fois sur trois depuis que nous étions en Estramadure. Je trouvais alors une bien plus grande commodité à demeurer dans ma dormeuse, dans un lit bien bon, bien chaud, bien propre, au lieu d'aller me mettre dans ces affreuses chambres de posadas espagnoles, dont les greniers les plus dépouillés, les cabarets de grandes routes réservés aux rouliers les moins difficiles, ne peuvent donner une idée. Et puis je trouvais aussi fort commode de rester couchée jusqu'à l'heure du déjeuner et de rouler parmi les bruyères parfumées de l'Estramadure tout en sommeillant ou bien en lisant. Lorsqu'on fait un voyage de trente jours de marche, on a le temps de regarder fuir le terrain sous les roues de la voiture.

Nous devions déjeuner à Nabalmoral. Je finissais de m'habiller pour être en état de descendre quand la voiture s'arrêterait, lorsque Junot vint auprès de la portière et me dit :

— Laure, es-tu prête ? Dépêche-toi de descendre.

— Oui, mais tout à l'heure. Pourquoi donc es-tu si pressé ? Ta course matinale a bien ouvert ton appétit !

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est un ami d'enfance qui est venu te demander à déjeuner de Baltimore. Ainsi tu vois bien qu'il faut te dépêcher.

Je crus qu'il plaisantait et ne fis aucune attention à ce qu'il me disait. Je n'allai pas un instant plus vite et ce ne fut qu'après avoir attaché le dernier cordon et placé la dernière épingle que je levai le store et que je pus voir quelle était la personne qui m'attendait. Je jetai un cri de surprise et je puis dire aussi de contentement. C'était Jérôme Bonaparte.

C'est une longue et intéressante histoire que celle de Jérôme. Tout le monde sait qu'il s'est marié en Amérique avec la fille d'un banquier de Baltimore, appelée M^lle^ Paterson et qui était jolie et riche, mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que Jérôme eut beaucoup moins de torts qu'on ne l'a cru et qu'on ne l'a dit dans le monde. L'empereur, n'étant encore que consul, n'avait aucun droit sur les siens comme chef de famille. Joseph Bonaparte, M^me^ Bonaparte la mère étaient, au fait, les maîtres d'accorder ou de refuser un consentement. Il est certain que la mère de Jérôme lui avait permis d'épouser M^lle^ Paterson et que Joseph aussi avait donné son consentement. La colère de l'empereur, en apprenant la nouvelle du mariage de son jeune frère, fut extrême, et au moment dont je parle elle venait de se manifester d'une façon peu fraternelle même dans la correction. Un ordre avait été envoyé en Hollande, en Espagne, en Portugal, portant défense de recevoir M^me^ Jérôme Bonaparte, ou toute personne se *disant telle*. La

malheureuse jeune femme étant grosse de sept à huit mois, avait d'abord tenté de débarquer en Hollande, en Belgique, en Italie, en Espagne, puis, maintenant en Portugal, où M. Sérurier, frère du maréchal invalide et qui alors était notre consul général à Lisbonne, lui avait aussi fait éprouver un refus. Jérôme, au désespoir de cette rigueur, fit aller sa femme en Angleterre et, n'éprouvant pour lui-même aucun empêchement à débarquer, il se décida à aller trouver son frère, espérant qu'en le voyant, en l'entendant, l'empereur se laisserait fléchir. La chose devenait instante, car, maintenant, quel était le lieu où l'on pouvait fuir sa colère ?

Je ne puis dire à quel point je fus contente de revoir Jérôme. Il avait toujours été bon enfant, ainsi qu'on appelle dans le monde ceux qui ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien. Sa tête avait bien été un peu légère, mais cela ne me regardait pas, et j'avais reçu de ma mère une impression de bienveillante amitié pour Jérôme, que même, plus tard, sa conduite assez peu amicale envers moi n'a pas altérée. Aussi je le répète, je fus tout à fait heureuse de le rencontrer au milieu des déserts fleuris de l'Estramadure, surtout en songeant qu'il était malheureux et malheureux par le cœur. J'étais bien jeune alors et j'avais encore des idées bien romanesques, n'est-il pas vrai ?

Junot fut également satisfait, quoiqu'il connût assez peu Jérôme. C'était celui de la famille qu'il avait le moins vu. Il était tout à fait enfant à l'époque où Junot faisait presque partie de la famille Bonaparte à Marseille et à Toulon. Et plus tard, lors du consulat, Junot n'était revenu d'Égypte et n'avait quitté la prison anglaise que

vers la fin de 1800. Jérôme partit alors pour ses caravanes maritimes aussitôt après le retour de Marengo. Junot le connaissait donc seulement comme un jeune homme qu'il avait vu enfant ; ce qui motivait avec lui une grande familiarité, sans cependant lui donner une connaissance exacte de son caractère.

Nous lui offrîmes de partager notre déjeuner, ce qu'il accepta. Je fus frappée d'un grand changement dans ses manières. Il était posé, presque sérieux. L'expression de sa physionomie, ordinairement gaie et mobile, avait pris un caractère de tristesse rêveuse qui le changeait à un tel point, que je ne le reconnaissais presque plus. Il nous parla admirablement des États-Unis, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs habitants. Enfin, je pris de lui, dans l'heure que nous passâmes à table, une opinion tout à son avantage. Il est vrai de dire qu'il avait avec lui un homme qui l'accompagnait, et dont les façons et la tournure annonçaient un homme d'une distinction supérieure. C'était M. Alexandre le Camus, que depuis Jérôme, lorsqu'il fut roi de Westphalie, créa comte de *Fursteinstein*. Il était grave dans son abord, parlait avec une extrême justesse et me prévint en sa faveur dès que je le vis et que je l'entendis. La jalousie de plusieurs courtisans a pu porter de lui à Cassel un autre jugement, mais, dans mon équité, je dois dire mes impressions telles que je les ai reçues et je dois ajouter que ce n'est pas sur ce seul instant passé dans une *venta* de l'Espagne que j'ai jugé M. le comte de Fursteinstein.

Nous nous promenâmes avec Jérôme dans le jardin de la posada. Avant de nous séparer, Junot, qui avait avec lui une sorte de familiarité, prove-

nant, comme je l'ai dit, de ce qu'il l'avait connu enfant, lui parla avec une autorité presque paternelle, en l'engageant à ne pas résister à l'empereur. Mais Jérôme répondit avec une noble assurance que, se croyant engagé par l'honneur, il ne pensait pas que, ayant eu l'autorisation de sa mère et de son frère aîné, il y eût pour lui une autre route que celle qu'il était décidé à suivre.

— Mon frère m'entendra, nous dit-il. Il est bon, il est juste. En admettant que j'aie commis une faute en me mariant avec Mlle Paterson sans son consentement, est-ce donc à présent qu'il faut que la punition frappe ? Et sur quelle tête tombera-t-elle ? Sur celle de ma pauvre femme innocente ! Non, non, mon frère ne peut vouloir stigmatiser ainsi d'un cachet outrageant une des familles les plus respectables des États-Unis, donner en même temps un coup mortel à une créature aussi bonne qu'elle est belle.

Et il tira de son sein une grande miniature renfermée dans un médaillon en or, qu'il nous montra. C'était le portrait de Mme Jérôme Bonaparte. Je vis un ravissant visage. Et une particularité qui me frappa tout aussitôt, ainsi que Junot, c'était la ressemblance qu'il y avait entre Mlle Paterson et la princesse Borghèse. Je le dis à Jérôme, qui me répondit que je n'étais pas la seule personne qui eût fait cette remarque, que lui-même l'avait trouvé et que plusieurs Français, qui étaient à Baltimore, l'avaient remarqué comme moi. Je trouvais même que l'expression de Mme Jérôme Bonaparte avait bien plus de feu et d'animation que n'en avait la princesse Borghèse. Je le dis tout bas à Junot, mais il se récria. Il se rappelait encore ses anciennes impressions.

— Jugez donc, dit Jérôme, en refermant son charmant portrait, s'il est possible d'abandonner une personne comme celle que vous venez de voir, lorsqu'à une figure si ravissante on joint toutes les qualités qui font aimer une femme. Je voudrais que mon frère consentît à la voir, à l'entendre un seul instant. Je suis sûr que son triomphe serait assuré comme celui de cette bonne Christine que l'empereur avait aussi repoussée d'abord et qu'il a fini par aimer comme ses autres belles-sœurs. Quant à moi, je suis bien déterminé à ne pas céder. Fort de mon bon droit, je ne ferai aucune action dont plus tard je pourrais me repentir.

En l'écoutant, Junot ne disait rien. Il l'avait d'abord invité à céder aux volontés de l'empereur. Puis, en examinant la position du jeune couple, il la trouva tellement intéressante, qu'il se demanda, comme il me le dit ensuite, s'il ne serait pas répréhensible à lui d'exhorter Jérôme à commettre une action qui, au fait, pouvait être plus que blâmable. Il se promenait à côté de Jérôme dans le petit jardin de la venta et ne répondait plus que des monosyllabes à tout ce que nous disions près de lui. Lorsque nous fûmes remontés dans notre *coche*, il m'avoua qu'il avait vraiment souffert pendant cette dernière partie de la conversation.

Après avoir causé avec intimité pendant deux heures, nous nous séparâmes de Jérôme, qui continua sa route vers la France et nous reprîmes la nôtre vers Lisbonne.

Cette rencontre m'avait émue. Jérôme me rappelait ma mère, dont il était si tendrement aimé. Les souvenirs de cette nature sont toujours amers. Et lorsque nous fûmes seuls, Junot et moi, je lui laissai voir combien cette rencontre m'avait

attristée. Je pensais combien ma mère eût été affectée en voyant ce jeune homme qu'elle aimait comme une mère, revenir au milieu de cette famille de rois, de princes, retrouvant tous les siens couverts de la pourpre, et lui seul, comme un proscrit, comme un paria. Et pourquoi ? Parce qu'il voulait garder la foi jurée. Cependant, après le premier moment de cette impression impossible à éviter, je me livrai à des pensées plus à l'unisson de ce que sont les hommes. Je réfléchis particulièrement sur le caractère de celui qui m'occupait. La trempe de son caractère était loin d'être celle de Lucien. Lucien est un homme à part, même dans la famille Bonaparte. Il a une tête et un cœur, une âme, un esprit, tout cela de fer et de feu, et pourtant aussi bons, aussi susceptibles de tendres affections qu'homme puisse les avoir au monde. En comparant les deux frères, je me dis que jamais Lucien n'aurait cédé à la tentation. Mais, pour Jérôme, je n'en répondais pas. Et lorsque Junot me demanda de quoi je souriais, je lui dis :

— Mon Dieu, ce jeune homme va joindre l'empereur à Milan. Il va se trouver au milieu des solennités du couronnement, il va entendre ces mots magiques de *majesté*, d'altesses *impériales* et j'ai bien peur que la magie d'amour ne soit bien faible auprès de celle-là. Je ne sais, mais je crains pour cette pauvre jeune femme, si belle, si bonne et si noblement confiante. Je crains pour elle que sa voix ne soit bien lointaine pour se faire entendre. Et jusqu'au vagissement d'un enfant nouveau-né, tout cela retentit bien peu, lorsqu'il faut franchir, non pas cinq cents lieues, mais des panaches impériaux, de beaux costumes de prince et des titres d'altesse.

Junot se mit à rire.

— Eh bien, je suis sûr que tu te trompes, me dit-il.

C'était lui qui se trompait.

XXXIX

Mme Junot revient du Portugal. — Après un court arrêt à Madrid, elle arrive à Paris. — Mort de Pitt. — Joséphine. — Madame mère.

Je quittai Madrid avec regret. J'y avais été reçue avec une si parfaite cordialité, que je ne pouvais, sans être ingrate, n'en pas conserver de la reconnaissance. Mais la France m'appelait et, si jamais, depuis que j'écris ces Mémoires, j'ai fait comprendre tout ce que je ressens de profondément dévoué pour ma patrie, on doit alors concevoir combien elle devait m'attirer dans ce moment de gloire lumineuse et presque magique dont elle était resplendissante.

L'homme qui lui avait donné cette auréole immortelle en recevait la récompense. Nous n'étions pas alors ce que depuis nous sommes devenus, ingrats et injustes. Nous avions apprécié la valeur des lauriers dont il avait formé notre couronne, et la France entière le proclamait le plus grand parmi les grands, le plus aimé parmi les plus aimés. Ce sentiment me frappa, surtout en traversant Bayonne et Bordeaux. Cette partie de la France avait toujours été contre lui depuis la rupture du traité d'Amiens et depuis l'expédition de Saint-Domingue. Le commerce de Bordeaux, violem-

ment attaqué par ces deux événements, ne pouvait, il faut le dire avec justice, reconnaître du malheur par de l'amour. Les peuples veulent aussi que l'on songe à eux et, dans cette lutte avec l'Angleterre, ils furent toujours oubliés. Cependant lorsque je repassai par Bordeaux, un an plus tard, je fus confondue de la différence que *douze mois* avaient apportée dans cette ville, la seconde de l'empire, et par sa nombreuse population, et par son importance commerciale. Sans doute l'esprit public n'en était pas totalement changé, mais avec un peu de soin, il était évident que l'empereur pouvait le conquérir entièrement. L'un des magistrats chargé de l'administration de la ville lui faisait alors bien du mal. Je ne puis le nommer, parce que mon sentiment, bien qu'il soit fortifié de l'opinion générale, ne doit pas se présenter à l'avenir comme accusateur d'un homme qui ne fut pas coupable, mais seulement maladroit et encore imbu des maximes d'une époque que, pour notre propre gloire intérieure, nous aurions dû, dès cette époque, mettre dans un profond oubli.

Avant de quitter l'Espagne, j'avais appris une nouvelle qui était d'une immense importance dans le jeu politique de l'Europe. C'était la mort de M. Pitt. Je connaissais la manière de penser de l'empereur à l'égard de M. Pitt, et je me doutai que cette nouvelle avait dû faire sur lui une profonde impression. Je dirai plus, il dut en être *content ;* et prétendre qu'il eut de la joie de la mort de M. Pitt, n'est pas avancer une chose hasardée.

On sait dans le monde que Napoléon ne l'aimait pas. On sait qu'il était son ennemi, parce qu'on connaît l'aversion de l'empereur contre l'Angleterre. Mais ce qui est moins connu, c'est que

M. Pitt et le général Bonaparte étaient *ennemis personnels*. La chose, toute extraordinaire qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins vraie. Comment est-elle venue ? Voilà ce qui est difficile à pouvoir éclaircir. Ce que je sais, c'est que déjà, à l'époque de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte, le général Bonaparte ne pardonnait pas à l'Angleterre, et il avait raison, la violation du repos des familles, en faisant imprimer des correspondances entières et particulières. Des divorces, des suicides, des duels, des familles séparées à jamais, des enfants frappés de bâtardise, tout ce qu'une torche de furie peut secouer d'infernal et allumer d'incendie, fut le résultat de cette conduite du ministère britannique. Les affaires de Saint-Jean-d'Acre survinrent ensuite, puis le traité d'El-Arich. M. Pitt fut accusé avec raison de tout, encore plus que le duc de Portland et de tous ceux qui tinrent le gouvernail de l'Angleterre pendant la folie du roi. M. Pitt était influent à cette époque et l'était à juste titre. Son influence, au lieu de se diriger vers un but conciliateur, ne servit qu'à brouiller les cartes. Le général Bonaparte fit quelques tentatives pour gagner M. Pitt à la France, lorsqu'il arriva au consulat. Les propositions furent mal faites, quoique assez habilement pour ne pas compromettre. Mais le premier consul eut tout le désagrément d'un échec. Il le sentit, et peut-être trop fortement pour un homme comme lui. Mais j'ai déjà dit combien il était sensible à des faits puérils. Il prit dès lors M. Pitt dans une de ces antipathies positives qui ne peuvent être vaincues. Il fit rechercher sa vie dans tous ses détails ; et les journaux français, les journaux anglais de l'opposition retentirent bientôt de dia-

tribes du plus mauvais goût. Qu'en advint-il ? Que M. Pitt, qui n'était pas de la race des anges, fit à son tour une descente non pas sur les côtes, mais dans la famille du premier consul, et que les objets le plus sacrés et les plus chers de son attachement furent, à partir de ce jour, livrés à tout ce qu'une plume méchante, et souvent spirituelle, peut relater et présenter au public, entouré d'un cadre, quelquefois de faits inventés mais aussi quelquefois de vérités, et que l'Europe entière se mit à lire, avec tout l'intérêt du scandale, des biographies sur la mère et les sœurs du premier consul.

La première qui tomba dans les mains de Napoléon le mit dans un état si violent, qu'à la seconde on n'osa pas lui traduire toute la vérité. Mais il fallut pourtant bien arriver à dire les choses comme elles étaient, et la colère de Jupiter recommença. Dans ce temps-là, c'était bien un peu comme dans Homère ; et lorsqu'il fronçait le sourcil, notre Jupiter, le monde s'en ressentait. Mais au lieu de s'en prendre à M. Pitt, avec du canon, Napoléon continua cette guerre d'injures avec une telle âcreté, que bientôt les personnalités outrageantes renvoyées par le parti ennemi furent de telle nature, que rien ne peut donner une idée juste de la fureur de Napoléon, lorsqu'il lisait un pamphlet, une de ces mille et une productions que les folliculaires de Londres, pour faire d'ailleurs leur cour au ministre, tout en gagnant de l'argent, faisaient pleuvoir par milliers sur les côtes de France.

On sait qu'à l'époque du traité d'Amiens, M. Pitt ne voulut pas demeurer au ministère pour ne point signer, disait-il, la *honte* de l'Angleterre et se trouver en rapport avec un homme qu'il consi-

dérait *comme l'ennemi du genre humain*. La haine qu'il y avait entre ces deux hommes est peut-être l'une des plus fortes qui aient jamais existé. On sait qu'ils ne s'aimaient pas, et voilà tout. Mais à ce point où cette haine est parvenue, à moins d'en avoir été témoin, on ne peut la comprendre.

L'empereur, qui savait dès lors ce qu'il voulait, et qui bâtissait déjà les fondations de son vaste édifice, ne voyait qu'un obstacle réel et terrible, et c'était M. Pitt. Cet homme aurait entravé toutes ses opérations. Cet homme eût été devant lui comme un spectre. Pendant vingt-trois ans que M. Pitt a été aux affaires, quelle influence n'a-t-il pas eue sur celles de la France ! C'était en vain que Napoléon disait souvent, en parlant de lui :

— Guillaume Pitt est grand ministre jusqu'à Douvres ; à Calais, je n'ai plus peur de lui.

Cela n'était pas vrai. Guillaume Pitt était un habile homme et l'était partout. Et Napoléon en avait, non pas peur, parce qu'il n'avait peur de personne et de rien, mais il le haïssait et le redoutait, comme on craint un homme de talent qui est votre ennemi. Et cependant M. Pitt n'était pas un grand homme.

Élevé à l'école de son père, lord Chatham, M. Pitt était entré aux affaires, dès l'âge de vingt-quatre ans, nourri de maximes peut-être un peu puériles, comme sacrifiant trop aux discussions et aux débats parlementaires. Il était éloquent, et le savait. Il voulait briller à la tribune et sacrifiait souvent à ce désir l'avantage de la raison silencieuse. Lui, si froid, si réservé d'ailleurs, devenait alors, comme nous, bavard et argumentateur. Sa haine contre la France était déraisonnable et celle qu'il avait vouée à Napoléon l'était tout autant. Son inflexible

opposition à tous nos gouvernements, quels qu'ils fussent, montra de la passion, mais non pas du génie. Sans doute, il a servi sa patrie, mais le salut de l'Angleterre est peut-être plutôt le résultat des fautes de l'empereur, que de la persévérance de son système politique.

M. Pitt est qualifié de grand homme chez les Anglais. C'est encore là une de ces réputations sur lesquelles il faudrait bien que la justice et la raison portassent le marteau pour la démolir. On ne peut ainsi donner le titre de grand homme. Il faut fouiller bien avant dans la vie d'un ministre surtout qui a tenu dans ses mains pendant vingt-trois ans la destinée d'un empire. Eh bien, que voit-on dans M. Pitt ?

Une haine constante contre notre révolution. C'est en suivant les impulsions de cette haine, bien plus que par les moyens judicieux qu'il a employés, qu'il nous a fait du mal. La route qu'il avait ouverte, et dans laquelle il a constamment marché, et qui était longue et dangereuse, fut celle qu'il voulut toujours suivre ; et pourtant elle a mené l'Angleterre bien près de sa ruine. Que l'on prenne les journaux anglais eux-mêmes ; c'est eux que je consulte en ce moment. C'est dans les journaux du ministère britannique, dans le *Times* surtout, ce journal la terreur de la tribune ministérielle, que je trouve la liste de tous les échecs [1] de M. Pitt, toutes les fois qu'il a voulu tenter des combinaisons politiques de la guerre continentale. C'est en cela

[1] Voyez du 9 septembre 1793 ; 5 avril, 15 mai, 22 juillet 1795 ; 29 mars, 15 mai, 8 octobre, 22 octobre 1796 ; 19 octobre 1797 ; 8 décembre 1798. Voyez un premier article au 18 octobre 1799 ; 20 mars 1800 ; 19 février, 20 octobre 1801 ; 25 mars 1802 ; 26 décembre 1805.

peut-être que Napoléon trouvait base pour appuyer ses sarcasmes.

— Le financier fiscal, le tacticien du sac de laine n'est pas fort pour les plans [1] d'attaque, disait-il en riant.

Et la chose était vraie. Lorsque M. Pitt mourut, il laissa l'Angleterre dans un état de souffrance anxieuse, qui n'était que trop motivé, et l'Europe dans une incertitude que l'empereur rendait encore plus redoutable. Et ce qu'on peut affirmer, je crois, sans crainte d'être démenti, même par ses compatriotes, c'est que ce n'est pas la continuité de ses maximes administratives et politiques qui ont amené la perte de la France — car le coup qu'elle reçut alors fut un coup mortel — et le salut de l'Angleterre, du moins son salut momentané, ce sont les fautes de son adversaire, dont surent profiter des hommes médiocres, tels que lord Castlereagh et Sidmouth. Ils eurent au moins le talent de savoir bien jouer les cartes que le hasard leur avait données belles.

La mort de M. Pitt fit une très forte sensation en Espagne. L'Angleterre était avec ce malheureux royaume dans un état d'hostilité trop violent et trop terrible dans ses résultats, pour que l'animosité n'eût pas une raison véritablement fondée à s'adresser au premier ministre du gouvernement britannique. M. Pitt, pendant qu'il était aux affaires, avait exprimé son opinion sur l'alliance de l'Espagne avec la république française, en plein parlement, avec si peu de mesure même, qu'en Angleterre il en fut blâmé. Sa mort fut donc une sorte d'*holocauste* offert aux mânes des marins

[1] Tous ces plans ont été non seulement renversés, mais nuisibles à leur pays.

engloutis à Trafalgar. A Vittoria, la maison dans laquelle je logeais, et qui était celle de la personne la plus considérable de la ville, avait été complètement illuminée pour célébrer cet événement « *si heureux pour* l'Espagne », me disait mon hôte.

— Mais comment a-t-on permis que vous fissiez cette démonstration ? lui demandai-je, car enfin, vous célébriez la mort d'un homme, d'un chrétien ?

— Lui ! un chrétien !

Et la figure de l'Espagnol exprimait une foule de sentiments étranges.

— Lui ! un homme ! Mais je n'en ai pas demandé permission, d'ailleurs. J'ai donné un bal... Mais, madame, comment pouvez-vous dire que M. Pitt était chrétien ? Il était protestant ! Il était hérétique !

Je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis mon second voyage en Espagne, c'est que les Anglais et une partie de l'Allemagne passent pour païens, aux yeux de beaucoup d'Espagnols. Cette différence de *consubstantiation* et de *transsubstantiation* leur paraît une monstruosité. Le culte de la vierge, qu'ils professent, eux, avec une sorte d'idolâtrie même, bien loin de le repousser, et qui est entièrement banni de la religion protestante, la leur fait considérer comme une entière hérésie. J'ai vu plus tard, dans la guerre de la Péninsule, de bien singuliers effets produits par le besoin qu'avaient les Espagnols de ménager les Anglais, et le fanatisme religieux qui leur faisait une foi de les haïr.

A Bordeaux et à Bayonne, cette mort de M. Pitt avait également produit une sensation des plus vives. Bordeaux espérait enfin qu'un nouvel ordre de choses allait éclore, et que l'empereur

serait moins difficile dans ses exigences avec un autre ministère ; car l'esprit de M. Pitt se promenait toujours de Windsor à Whitehall et à Westminster, même pendant le ministère de M. Fox.

Je logeai à l'hôtel Fumelle, à Bordeaux, ainsi que je le faisais toujours. J'y retrouvai une personne que ma mère avait connue autrefois, et qui venait de sa terre, le château de Pierrefonds, pour embrasser son fils, qui s'était échappé miraculeusement des prisons d'Angleterre. Ce jeune homme était enseigne tout simplement et avait été pris à Trafalgar. Il avait été bien traité d'abord, parce qu'il était, je crois, franc-maçon rose-croix, je ne sais de quelle association ; et tout ce que la *fraternité* peut offrir, il l'eut et en abondance. Puis vinrent des ordres, des ordres rigoureux, et le pauvre prisonnier fut étroitement resserré. Alors, comme il n'avait pas donné de parole, il s'échappa en se déguisant trois fois différemment.

Il était jeune, assez laid, mais ayant à peine de la barbe, et offrant l'aspect d'une fille, grande, forte, d'*un beau brin* de fille enfin. En résumé il était en France, embrassant sa mère, frappant d'un pied joyeux le sol de sa patrie, et jurant à l'Angleterre une haine éternelle. Cependant il en parlait de manière à la faire estimer et redouter.

— Le nombre des vaisseaux *commissionnés*, disait-il (c'était en 1806), s'élevait à *sept cent quarante*, dont cent trente de ligne, vingt de cinquante à soixante canons, et cent quarante et quelques frégates. Et tout cela *gréé ;* tout cela prêt à marcher, tout cela garni d'équipages instruits et parfaitement habiles.

Lorsqu'en racontant à l'empereur qui me fit des questions réitérées pendant bien des jours sur mon voyage et sur les plus petites particularités, je lui parlai du jeune *Pierrefonds*, de tout ce que je lui avais entendu dire de son voyage à lui-même et des remarques qu'il avait faites, l'empereur me fit donner son adresse et son nom. Et deux mois après j'appris, par une lettre de sa mère, que son fils avait été nommé à un grade supérieur.

« C'est probablement pour le dédommager du tort que lui a fait sa captivité, m'écrivait-elle ; car je ne conçois pas comment lui est venu ce bonheur. C'est bien le cas de dire que souvent il vient en dormant [1] ».

Je rentrai dans Paris le mardi gras. J'en étais sorti également un mardi gras... Mon Dieu ! que j'étais heureuse d'y revenir ! Certes, je n'étais pas ingrate envers Dieu, qui me permettait de revoir ma patrie. Ma patrie ! Comme alors ce mot était gracieux à dire ! La France ! Je suis Française ! Lorsqu'on disait : « Je suis Français ! » alors la tête se relevait d'elle-même avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation tellement puissante que souvent, *moi* qui l'ai ressentie dans toute sa chaleureuse inspiration, je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais mon pays honoré, vénéré dans la personne d'une faible femme, et cela, parce qu'elle était Française, parce qu'elle portait le nom de l'un des braves enfants de la France.

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à Mme la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse impériale, non seulement

[1] J'ai rapporté ce fait, parce qu'il montre combien l'empereur faisait attention aux moindres paroles.

pour lui rendre mes devoirs, mais pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner... La réponse me parvint le soir même. Mme de Fontanges me prévenait que Son Altesse impériale me recevrait après la messe, le dimanche suivant... Nous étions au jeudi.

Le vendredi matin, j'eus la visite d'une personne assez subalterne, qui vint rôder autour de ma cheminée, en me demandant si j'avais le projet d'attendre que j'eusse vu Madame pour aller aux Tuileries... La demande n'était naturelle d'aucune façon... J'y répondis, tout franchement, que j'avais l'intention et la volonté de me rendre aux Tuileries ; mais que, tenant encore peut-être aux *usages* de cour auxquels j'avais été assujettie pendant longtemps, je croyais plus convenable d'attendre que j'eusse vu *ma princesse*, et que j'eusse reçu mon *intronisation*... Après le départ de cette personne, je réfléchis, et je vis clairement qu'elle n'était pas venue de son propre mouvement... Je ne voulus *pas blesser*, car je connaissais les termes où l'on en était de *belle-mère* à *belle-fille*, et j'étais bien déterminée à n'être pour rien dans les nuages que l'étiquette devait faire flotter incessamment sur l'horizon impérial dans une famille aussi nombreuse dont aucun des membres, excepté l'impératrice, n'avait de tradition à cet égard, même de souvenir. J'écrivis à Mme de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté. Mme de La Rochefoucauld me répondit à l'instant même qu'ayant pris les ordres de l'impératrice, elle était chargée par elle de m'inviter à déjeuner pour le lendemain matin et de me dire de ne pas manquer de lui conduire sa filleule, ma petite Joséphine. Mon orgueil

maternel fut heureux de cette bonté, car Joséphine était une ravissante enfant, avec ses joues de rose, contre lesquelles venaient tomber de grosses boucles de cheveux ressemblant à des torsades de soie de Piémont, et puis toute la finesse, la grâce de ses charmantes manières. Je soignai sa toilette plus que la mienne et je me rendis le lendemain matin, à dix heures et demie, aux Tuileries avec ma fille.

En parlant de la cour impériale, c'est une chose intéressante à faire connaître que les déjeuners de l'impératrice Joséphine. C'était une manière d'être toute particulière qui n'existe dans aucune cour; et pour le dire avec vérité, l'impératrice donnait à ces heures du matin un charme tout à fait spécial. On était ordinairement quatre ou cinq personnes. L'impératrice n'invitait presque jamais que des femmes, et presque toujours les invitations étaient verbales. Il y avait bien certainement une intention autre que celle de faire faire une chose gracieuse à l'impératrice, dans l'indulgence de l'empereur et sa facilité à permettre ces réunions qui avaient lieu dans le plus extrême intérieur des Tuileries, et, pour ainsi dire, sous la présidence de la souveraine. Lorsque l'empire fut établi, Napoléon fut assez sévère pour l'exigence d'une étiquette même rigoureuse, et en cela, il était parfaitement conséquent, comme en tout. Cela était non seulement nécessaire pour la monarchie qu'il rétablissait, mais bien encore pour tous les gouvernements possibles *chez nous*. Un frein, quel qu'il soit, est indispensable aux Français aussitôt qu'ils se trouvent face à face avec la puissance. La Terreur avait pour étiquette le tribunal révolutionnaire et le bourreau pour maître des cérémonies. Il n'était

pas à craindre aussi qu'on se raillât d'elle. Au commencement de l'empire, donc, il fallut être non seulement sévère, mais exigeant, pour que la machine marchât dans une route convenable. L'empereur aurait donc défendu les déjeuners de l'impératrice s'ils n'eussent été même pour lui, quoique absent, un moyen souvent employé pour arriver par des routes inaperçues à un but que lui seul connaissait. J'ai vu à cet égard des choses surprenantes, dont j'étais moi-même l'instrument sans le savoir. Que de fois la même situation s'est trouvée celle de beaucoup de ces dames sans qu'elles s'en soient jamais doutées ! L'empereur, qui alors voulait déjà mettre en activité son malheureux *système de fusion*, permettait les déjeuners de l'impératrice et s'en servait d'une manière très utile à son plan. On y invitait beaucoup de femmes qui, dans l'origine de l'empire, n'étaient pas admises aux grands cercles de la cour, ni même au spectacle. Là, j'ai vu une foule de noms qui, du reste, plus tard, ont figuré, ainsi que nous le verrons, dans l'*Almanach impérial*, et cela de leur plein gré, et par suite de plusieurs lettres écrites au grand chambellan même, mais qui alors, enfin, ne paraissaient vouloir se rattacher qu'à *Mme de Beauharnais* comme à l'une des leurs. Ah ! que j'ai vu de singuliers sujets de proverbes, dont M. Théodore Leclerc ferait de bien jolies pièces avec son aimable talent ! Oui, j'en ai vu beaucoup.

J'ai conservé un souvenir particulier de ce déjeuner, où l'impératrice me fit inviter à mon retour, par une circonstance qui eût également frappé toute autre personne. Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était après celui

de François Ier [1], j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante, me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

— Oh ! la ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange ?

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Joséphine, qui n'était pas du tout une farouche personne, goûtait fort cette façon d'être accueillie ; elle y répondit de son mieux, et quelques minutes n'étaient pas écoulées que la connaissance était complète. Je n'avais pas eu le temps de demander à Mme d'Arberg quelle était cette jolie et gracieuse personne, lorsque l'impératrice sortit de son appartement intérieur. Son accueil fut aussi bon, aussi complètement aimable qu'elle le pouvait faire, et nous savons tous que, lorsqu'elle le voulait, elle y excellait. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance combien elle était *contente* de me revoir :

— Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée ?

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marriane, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut. Pour la chère petite, il n'existait aucun frein d'étiquette ni de convenance.

— Ah ! ah ! dit l'impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine. Vous ne

[1] Bien que l'on changeât les tableaux qui ornaient ces salons, cependant celui de François Ier demeurait plus qu'aucun autre dans cette pièce, et nous lui avions donné ce nom. C'était le salon immédiatement avant le salon jaune.

connaissiez pas ma nièce, me dit-elle tout bas ; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante ?

Je pouvais répondre, sans crainte d'être reprise comme *flatteuse de cour*, que l'impératrice avait grandement raison, car j'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que Mlle Stéphanie de Beauharnais l'était à cette époque. Tout ce qui peut plaire, comme bonne grâce, comme bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter au milieu du monde et, dans une fête, elle était sûre d'y plaire généralement, car elle était bien jolie et bien avenante, ce qui la faisait admirer des hommes. Et cependant les femmes le lui pardonnaient, parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de M. de Beauharnais le sénateur, cousin du mari de l'impératrice, et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur, que je vis quelques jours après, ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quitté.

L'impératrice me parla longuement de mon voyage en Portugal, et me fit une foule de questions sur la reine d'Espagne et la princesse du Brésil. Je pensais, en y répondant, à la curiosité des autres princesses en me parlant de l'impératrice et je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil un peu gai sur moi-même, en me voyant l'interprète, si je l'avais voulu, de trois têtes couronnées, et trois têtes féminines encore. Je répétai seulement à l'impératrice ce que la reine

d'Espagne m'avait dit d'agréable sur elle et je fus impénétrable sur le reste de la conversation, qui, au fait, avait été curieuse sans bienveillance. Oh ! je devenais tout à fait diplomate. L'impératrice me parla de Madame :

— Je suis bien fâchée que l'empereur ne vous ait pas mise auprès de moi, au lieu de vous placer auprès de ma belle-mère, me dit-elle. Cette maison vous sera désagréable, bien sûrement. Tout le monde y est vieux, comme si l'on avait pris une portion de la cour de Louis XV. Vous si jeune et si gaie, comment allez-vous vous arranger dans cette manière de tombeau ?

Malgré toute la bonté de l'impératrice, et quelque agréables que fussent ses paroles, je savais très bien qu'il lui était fort égal que je fusse ou non dans la maison de Madame. Je reçus donc les marques de sa bienveillance comme je le devais, mais sans y attacher aucune importance d'ailleurs. J'évitai même de répondre à ce qu'elle me dit relativement à Madame, dont la manière de vivre n'était que trop souvent le sujet des plaisanteries de la cour. Et, pour le dire avec vérité, je n'en ai jamais vu le moindre sujet. Je ne cherche pas ici à établir une défense de Madame mère, mais je dis seulement que tout ce qu'on a dit d'elle n'était pas vrai en ce qui la touchait personnellement. Je répondis à l'impératrice que Madame avait été bien bonne pour moi depuis mon enfance et que j'étais certaine que dans ma jeunesse elle aurait toute l'indulgence dont j'avais sans doute besoin ; qu'au reste je tâcherais de ne mériter aucun reproche. Et ce que je disais à l'impératrice, je le pensais, car Madame était considérée par moi comme une seconde mère. Jamais je ne pouvais oublier qu'à

une époque où la mienne était mourante, elle et la reine d'Espagne, alors Mme Joseph Bonaparte, vinrent me chercher, croyant que j'étais orpheline. Ce souvenir m'est encore présent et me fait rendre un tribut de reconnaissance à celles qui furent toujours bonnes pour moi.

Nous avions un costume de cour, composé, comme on le sait, d'une jupe courte et d'une longue traîne. Je ne sais pourquoi ce costume n'était pas adopté pour les présentations chez les princesses de la famille impériale. Comme j'avais déjà été présentée à l'empereur et à l'impératrice, et que ma présentation à Madame était une chose d'étiquette appartenant à sa maison, je ne mis donc ni *traîne* ni *cherusque* et, me bornant à la robe à queue, j'en mis une de satin blanc, avec une belle parure de perles, et je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame mère n'avait pas été élevé à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps que ses filles et ses belles-filles, ainsi que je l'ai observé précédemment, par la raison de son attachement fidèle à son fils malheureux et proscrit. Heureusement pour lui que l'empereur revint à des sentiments plus dignes de sa grandeur, et que Madame fut rappelée de Rome et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était déjà depuis longtemps en possession de son titre et de sa fortune, et pour parler avec une entière justice, elle soutenait l'un en digne et noble matrone, et faisait honorablement l'emploi de ce que lui donnait l'empereur. Elle n'avait

alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Lorsque j'arrivai, je lui fus présentée par Mme de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

— Ah ! vous n'avez pas besoin de me nommer Mme Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible, car c'est bien sérieux pour vous, n'est-il pas vrai, madame Junot ?

Je répondis à Madame comme je le devais, et ce fut en lui affirmant que j'étais enchantée, puisqu'on m'avait désignée pour faire partie de l'une des maisons des princesses, que ce fût la sienne que l'empereur eût choisie. Et lorsque Madame me demanda si je prendrais un *long congé* pour me reposer de ma route, je lui dis que le congé avait été assez long, puisque j'avais l'honneur de lui appartenir depuis le mois de mai de l'année précédente et que je n'avais pas encore fait de service auprès d'elle. J'étais donc à ses ordres et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

— Eh bien ! me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible.

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant et je pris congé, Madame devant aller dîner avec l'empereur. Ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

Le lendemain matin, à peine était-il dix heures, que l'on m'annonça M. Rollier, intendant de la maison de Madame. Je le connaissais, parce qu'il avait épousé une Corse et que j'avais entendu

souvent prononcer son nom à ma mère. Il avait la réputation de l'homme le plus probe et le plus intègre, et méritait cette réputation : c'était un *honnête homme*. Je ne concevais pas beaucoup quel rapport nous pouvions avoir ensemble, car à cette époque j'étais un peu insouciante de ce qu'on appelle le matériel de la vie. Je devais apprendre plus tard que c'est cependant ce qui fait tout agir en ce monde. En recevant mon brevet, je ne m'étais nullement inquiétée si des appointements étaient attachés à ma place auprès de Madame. C'était cependant de cela que venait m'entretenir M. Rollier. Il m'apportait une année entière de mes appointements, car ils avaient commencé à courir du jour où j'avais été nommée et Madame lui avait donné l'ordre de me les apporter. Je voulus me défendre de recevoir cet argent, puisque j'avais été absente, mais M. Rollier me dit que Madame serait fâchée que je le refusasse. Et, quoique cela fît une assez forte somme, je le pris.

J'ai raconté ce trait, qui est en apparence peu intéresssant, parce qu'il donne, selon moi, une idée fort différente du caractère que l'on prête à Madame. Certes, si elle eût été aussi avare, il faut dire le mot, qu'il a plu à une certaine classe de gens de la représenter, elle aurait trouvé là une occasion toute naturelle d'économiser une somme de six mille francs, et elle l'aurait fait avec d'autant plus de facilité que j'aurais été bien loin de le trouver mauvais et conséquemment de m'en plaindre. C'est ainsi, c'est avec des faits qu'il faudrait toujours réfuter de sottes paroles n'ayant d'autres bases que des paroles elles-mêmes.

XL

Madame mère. — Paris en 1806.

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de *Madame mère*. Je l'ai non seulement connue pendant le temps où j'étais auprès d'elle, mais bien antérieurement à cette époque ; je puis donc, je crois, parler de Madame et la faire juger enfin d'après une *ressemblance positive*. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'empereur. Sa mère doit être connue pour ce qu'elle est véritablement, et je regarde cette tâche comme un devoir.

A l'époque où Madame fut nommée *Madame mère*, elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans. Elle avait été parfaitement belle dans sa jeunesse, et toutes ses filles — Mme Bacciochi exceptée — la rappelaient et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plait dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près. Mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient et sont encore des modèles. Son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu ; il est rond et menu, le cou-de-pied haut et le pied nullement maigre. Il rappelle le mot de l'Arioste : *ritondetto*. Sa main droite avait un défaut qui était remarqué dans d'aussi jolies

mains ; c'était l'index, qui se tenait droit et ne pliait jamais. Elle avait eu une opération mal faite à ce doigt et, le nerf ayant été coupé, la phalange ne pliait plus, ce qui faisait un singulier effet lorsqu'elle tenait des cartes. Elle avait encore, à cette époque, toutes ses dents et, comme tous les Bonapartes, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits même, très noirs, et jamais d'une expression méchante, ce qui n'est pas ainsi dans quelques-uns de ses enfants.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne et surtout très convenablement habillée, selon son âge et selon sa condition. Toujours les plus belles étoffes de la saison et faites d'une manière que la critique ne pouvait aborder. Elle représentait enfin fort bien et, certes, je venais de voir des princes et des *princesses* qui avaient grandement besoin de mettre en avant d'eux ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, et j'avoue qu'il était réel, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français ; en me servant du mot *timidité*, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était *timide* lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et de tact. Aussitôt qu'on était devant elle, son coup d'œil vous avait deviné et, tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre. Ce fut ce qui arriva le jour où M^me^ de Chevreuse lui fut présentée en qualité de dame du palais,

charge qu'au reste on lui avait fait accepter malgré elle. Elle vint chez Madame pour faire la visite d'usage, j'étais de service ce jour-là. Lorsqu'elle fut sortie, Madame me demanda tout bas, parce qu'elle avait plus de liberté avec moi, quel était le nom de cette jeune femme. Je la lui nommai. Cela n'influença pas son jugement, parce que, pour elle, qui ne connaissait pas encore assez le faubourg Saint-Germain dans ses amours et dans ses haines, le nom de Mme de Chevreuse lui était moins familier que celui de Pozzo di Borgo, ou de Paoli, ou de tout autre ennemi corse. Cependant son œil avait deviné les sentiments de Mme de Chevreuse, et elle me dit :

— Cette femme-là ne nous aime pas et il est certain qu'elle déteste l'empereur. J'en suis sûre.

Je fus stupéfaite de ce jugement, car je savais qu'il était juste. Je demandai à Madame sur quoi elle avait pu baser son opinion.

— Sur son sourire et un mouvement de tête dédaigneux, lorsque je lui ai dit qu'elle devait être bien contente d'être auprès de l'impératrice. Et puis son silence, quand j'ai demandé si son mari était attaché à la maison de l'empereur.

Et tout cela était vrai. Lorsque, depuis, Mme de Chevreuse fut exilée, et que Napoléon punit peut-être un peu trop sévèrement une conduite qui était plutôt celle d'une personne peu maîtresse de se diriger dans le chemin de la vie, que celle d'une *coupable d'État*, Madame me rappela ses paroles, et moi je ne fus pas étonnée, car depuis longtemps je connaissais *la haine*, on peut dire le mot, qui existait à l'hôtel de Luynes contre le gouvernement consulaire et impérial.

Madame vivait fort retirée. Peut-être était-ce un

tort, mais la faute n'en était pas à elle. L'empereur, tout en aimant beaucoup sa mère, ne l'entourait pas d'une considération telle que devait être celle de la mère de Napoléon. Elle le sentait. Mais, trop fière pour en faire apercevoir son fils, elle préférait demeurer dans sa solitude et ne se trouver en contact, ni avec l'impératrice, ni même avec aucun de ceux qui entouraient son fils. Que de fois j'ai été choquée de la conduite de plusieurs d'entre eux ! Les ministres allaient chez elle le jour de l'an ; quelques fois de loin en loin, mais jamais d'une manière convenable et précise, si ce n'est pourtant le duc de Gaëte. L'archichancelier était aussi assez bien pour Madame. Mais, en résumé, elle était sans crédit et les gens de cour ont, pour flairer la vérité d'une position en ce pays-là, une finesse d'odorat merveilleuse. J'aimais tendrement Madame et cette conduite me faisait souffrir autant qu'elle me révoltait.

Madame était donc dans une position fausse à la cour de son fils. Cependant jamais je ne l'ai entendue se plaindre ; mais je suis sûre qu'elle en était affectée. Quelquefois j'en parlais à Duroc et à Junot, et je leur disais que j'étais convaincue que Madame souffrait de cet abandon dans lequel son fils la laissait. Duroc prétendait que l'empereur entourait sa mère d'une grande considération et que certes elle ne pouvait *ni ne devait se plaindre ;* que ses goûts lui imposaient la retraite et qu'il était fort heureux que les ministres et les premières autorités n'y fussent pas habituellement, parce que l'empereur en pourrait prendre de l'humeur, non pas que Madame lui en donnât sujet, mais par la position dans laquelle elle s'était elle-même placée.

Je le regardai, car j'avoue que je ne comprenais pas.

— Avez-vous donc oublié Lucien ? me dit-il. Il n'y a pas longtemps que les deux frères se sont disputés à ne jamais se revoir peut-être. Madame a donné raison à Lucien. L'empereur a contre lui une prévention fondée ou non, cela ne m'appartient pas à juger. Mais ce que je sais sans pouvoir expliquer plus longuement la chose, c'est que Madame est bien comme elle est. Elle est entourée d'honneurs, de richesses. Que veut-elle de plus ?

— Rien, car c'est *moi seule* qui manifeste mon opinion en ceci, et je ne crois pas que vous ayez raison.

Junot était de mon avis. Aussi fut-il toujours pour Madame ce qu'il devait être. Mais j'anticipe sur les temps, car à l'époque de mon arrivée à Paris il n'y était pas encore revenu de son expédition de Parme, où l'empereur l'avait envoyé pour apaiser la révolte des Apennins, avec le titre de gouverneur général des états de Parme et de Plaisance.

Lorsque Madame devint altesse impériale, elle quitta l'hôtel [1] qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesch, pour venir habiter l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Cet hôtel avait appartenu à Lucien, qui l'avait fait arranger avec une riche et somptueuse élégance. Les tableaux même y demeurèrent, et Madame eut, aussitôt son arrivée à Paris, une habitation convenable pour sa nouvelle dignité.

[1] L'hôtel de Montfermeil, rue du Mont-Blanc. C'est cette même maison que, depuis, le cardinal Fesch a fait tellement agrandir, qu'elle ressemble à toute une carrière de Montrouge plutôt qu'à un hôtel de la Chaussée-d'Antin.

En arrivant à Paris après une aussi longue absence, je fus frappée du changement de physionomie que la société avait subi de nouveau. Lors de mon retour d'Arras, ce changement de physionomie m'avait été signalé d'une façon si tranchée sur le temps précédent, que sur les quatre mois que je demeurai à Paris, j'en passai deux à m'étonner en voyant des gens raisonnables se laisser dominer par les hochets que la petite main de l'empereur leur jetait au visage. Je quittai Paris avec la conviction que cette fièvre se calmerait, mais, à mon retour, je la trouvai plus ardente que jamais. L'avidité excitée par l'ambition était au plus haut degré de son paroxysme. Les femmes surtout étaient insoutenables à voir et à entendre manifester leurs prétentions. Non seulement rien n'était changé, mais la fièvre était même devenue maligne, lorsque le malade rencontrait quelque obstacle dans son chemin. C'était une soif de faveurs, de places, c'était... c'était pitié ! Chaque jour les cartons du grand-chambellan, du grand-maître des cérémonies, du maréchal Duroc étaient remplis de demandes, de pétitions instantes, faites par les mêmes personnes qui plus tard renièrent cette cour impériale, en vrais saints Pierres, avant que le coq eût chanté.

Le prince héréditaire de Bade était arrivé à Paris. Comme il est mort, cela ne lui fera pas beaucoup de peine si je dis qu'il était le plus désagréable personnage que j'aie jamais vu. L'air boudeur d'un enfant mis en pénitence, pas beau du tout ensuite. Enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur. La première fois que je le vis, je ne pus m'empêcher de porter aussitôt mes yeux sur la charmante personne qui allait devenir son

bien. Elle me parut encore plus ravissante. Destinée des princes ! La douce et charmante jeune fille aurait fait une si jolie fiancée ! Elle souriait bien dans les fêtes données pour son sacrifice. Mais son sourire était triste. Comment ne l'eût-il pas été ! Parmi les fêtes qui se succédèrent à l'occasion de ces premières noces royales dans la famille de l'empereur, il y en eut une qui fut comme particulièrement distinguée des autres, en ce que les divertissements offrirent une variété toute nouvelle. Il y eut un quadrille. C'était le premier que l'on voyait à Paris depuis la Révolution. La princesse Caroline, qui venait de recevoir le titre de grande-duchesse de Clèves et de Berg, fut celle qui donna l'idée de ce divertissement vraiment royal. On fut longtemps à se décider pour le costume. Enfin, comme cela arrive toujours lorsqu'on veut écouter vingt avis, on en prit un épouvantablement laid. Tout en n'aimant pas Louis XIV, l'empereur voulait que sa cour se modelât sur la sienne. Je sais que, lors de mon retour de Portugal, il eut avec moi plusieurs entretiens. Et par le mot entretiens, j'entends quelques phrases échangées, dans lesquelles je vis l'intention positive de rendre sa cour la plus brillante de l'Europe. Il me faisait lui redire avec une sorte de plaisir l'état si misérable, au milieu de leurs pierreries, que tiennent les souverains d'Espagne et de Portugal. Et je voyais que sa volonté ferait dans sa cour des prodiges, comme elle en opérait partout.

XLI

1806. — Le Raincy. — Bonté de Napoléon. — Mme de Hatzfeld.

Rien ne peut peindre l'état heureux dont la France jouissait alors. Le départ de quelques milliers de conscrits, enflammés du désir d'aller aussi pour vaincre et faire placer leur nom dans un bulletin de la Grande-Armée, ne peut être montré comme une souffrance de l'État que par des hommes de peu de bonne foi. Je ne prends pas la défense d'une époque plus avancée ; mais alors nous étions heureux, oui, nous l'étions. La France était calme, fière et remplie d'espérance.

Tandis que nos aigles planaient ainsi sur les capitales étrangères, celle de la France commençait à voir se ranimer tous les plaisirs de l'hiver. L'impératrice Joséphine, après avoir accompagné l'empereur jusqu'à Mayence, était revenue à Paris et recevait en souveraine aux Tuileries ; la grande-duchesse de Berg à l'Élysée, l'archichancelier dans son palais et tous les ministres dans leurs hôtels. Junot, comme gouverneur de Paris, devait aussi lui donner des fêtes et recevoir également l'impératrice. Je voulus inaugurer ma belle habitation du Raincy. Je demandai à Junot d'y donner une fête à Madame avant de recevoir aucune autre personne de la famille impériale. Il y consentit. Mais lorsque je fus demander à Madame son jour et de désigner les personnes qu'elle désirait avoir, elle se refusa à tout ce qui aurait l'apparence d'une fête. Elle me témoigna le désir de venir chez moi, mais elle ne voulut accepter qu'un déjeuner. Elle

nomma les personnes qui devaient y être et elle eut la bonté de venir d'assez bonne heure pour que nous puissions la faire promener sous ces beaux ombrages du parc intérieur. Puis, après déjeuner, j'avais fait préparer des calèches attelées à la Daumont, et nous parcourûmes le grand parc en ayant soin de diriger la marche de Madame par la haute futaie qui entourait la pompe à feu, la belle prairie au bas de laquelle est le chenil, la partie agreste où se trouve la porte de Chelles et la portion plus rustique et plus gaie où se trouve le village. Souvent la course rapide de nos calèches faisait fuir dans l'intérieur du bois une foule de jeunes daims et de cerfs qui servaient merveilleusement à l'ornement du paysage. Madame ne connaissait pas le Raincy. Elle en fut enchantée et elle eut la bonté de me dire, en m'embrassant, combien elle jouissait de m'en voir l'heureuse maîtresse.

Un incident bien simple, mais que les jours qui suivirent rendirent remarquablement touchant, se passa au déjeuner auquel voulut bien assister Madame. Ma belle-mère, M^me^ Junot, était alors avec nous au Raincy. J'ai parlé ailleurs de cette femme angélique, parfaite, je puis le dire. J'ai fait son éloge, mais je n'ai pu donner qu'imparfaitement une idée de cette âme aimante et bonne, de cette pureté de cœur, de cette vraie vertu accompagnée d'indulgence et d'une parfaite douceur. Enfin j'avais retrouvé ma mère dans cette mère du père de mes enfants. Elle aussi elle était leur aïeule, elle aussi elle les aimait avec tendresse. Mais son fils, son fils ! Avec quelle ardeur ses yeux suivaient ses moindres mouvements! Comme elle écoutait ses paroles, même les plus insignifiantes ! Et lui, comme il était excellent pour sa vieille mère ! Elle était alors fort

âgée. Eh bien, il était aussi attentif pour elle qu'il l'eût été pour une jeune fille de roi. Bonne mère, elle jouissait aussi avec un profond attendrissement de cette tendresse de son fils bien-aimé. Elle était trop heureuse ! Un pareil bonheur ne pouvait durer.

Le jour où Madame vint déjeuner au Raincy, j'eus l'honneur de lui présenter ma belle-mère. Madame, naturellement bonne, le fut encore plus envers la mère de Junot, qu'elle aimait comme un de ses fils. Elle la fit placer à côté d'elle, s'entretint presque toujours avec Mme Junot et *la conquit* entièrement. A déjeuner ma belle-mère était placée à l'un des bouts de la table à côté du comte de La Ville, chambellan de Madame ; M. de La Ville, toujours parfaitement poli, causait avec elle et tâchait même de l'intéresser. Je regardais souvent de son côté, parce que jamais mes yeux ne se détournaient longtemps d'elle. J'avais un doux plaisir à contempler son visage si calme, si heureux. Je vis qu'elle ne mangeait pas et qu'elle semblait préoccupée. Je lui envoyai Joseph, mon valet de chambre de confiance, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me regarda aussitôt avec un sourire si doux ! Et en même temps ses yeux se remplirent de larmes. Mais un mouvement de tête, tout à fait connu de moi, me dit que je ne devais pas être inquiète. Ma belle-sœur, Mme Maldan, qui était à quelque distance d'elle, s'aperçut aussi de son émotion. Lorsqu'on fut hors de table je m'approchai de ma belle-mère et lui demandai, en l'embrassant, ce qu'elle avait eu pendant le déjeuner :

— Oh ! rien que de très heureux, me répondit-elle.

Et sa voix était entrecoupée et ses yeux humides.

— Mais vous pleurez, bonne mère !

— Oui, je pleure. Mais c'est de joie ! c'est de bonheur ! Quand je me suis vue à la même table que Madame mère, lorsque j'ai vu auprès d'elle mon enfant, mon fils bien-aimé, je me suis dit : « Cette maison renferme aujourd'hui les deux plus heureuses mères de France », et j'ai pleuré. Mon cœur était plein.

Et moi aussi je pleurai en l'écoutant. Bonne et excellente femme ! Madame, qui avait été se chauffer les pieds à la cheminée, vint à nous et voulut connaître le motif de notre émotion. Je le lui dis à l'instant. Elle appela Junot et, le prenant par la main :

— Vous ne savez peut-être pas, dit-elle avec une grâce charmante à ma belle-mère, que Junot est aussi mon fils ? Vous ne savez pas qu'une fois il voulait périr pour conserver mon Napoléon ? Mais j'ai tort de vous dire cela, vous m'en voudrez.

— Moi, Madame ! s'écria ma belle-mère. Ah, non ! je connais trop bien l'amitié que mon fils a pour l'empereur. Sa vie est à lui et déjà, dans ce temps-là, mon fils aimait le vôtre comme un frère, Madame.

Et craignant d'avoir été trop loin, ma belle-mère me regarda avec inquiétude. Mais Madame était trop bonne et trop indulgente, et surtout trop opposée à tout ce qui est étiquette, pour remarquer ce qui alarmait ma belle-mère. Elle lui prit la main et lui dit :

— Oui, ils s'aimaient alors comme deux frères !

Et s'avançant sur le perron qui donnait dans le parc, elle ajouta :

— Non seulement mon fils et le vôtre s'aimaient

comme deux frères, mais Junot en a rempli les devoirs quelquefois auprès de Bonaparte. Et je sais que c'étaient les économies maternelles qui le mettaient à même de tenir une aussi belle conduite.

Junot prit la main de Madame et la baisa avec un bien tendre respect. Il avait toujours aimé Madame, mais, dans la matinée où elle venait d'être si parfaite dans sa propre maison, elle avait apposé le sceau à la tendresse reconnaissante qu'il lui portait et, en conduisant Madame à sa voiture, il le lui dit avec l'accent vrai du cœur.

Le soir, au dîner, je trouvai ma belle-mère changée. Je crus que la représentation de la journée l'avait fatiguée. Je le lui dis, mais elle n'en voulut pas convenir et je ne pus la faire coucher de bonne heure. Le lendemain la grande-duchesse de Berg devait venir chasser un daim et je voulais que ma belle-mère fût bien portante pour cette journée, qui devait lui donner encore beaucoup de fatigue. Mais jamais elle ne voulut y consentir. Il faisait beau. C'était à la fin d'octobre. Il faisait bien un peu froid, mais le ciel était si pur, si bleu, les arbres encore si verts ! Ma belle-mère voulut absolument être de la partie de chasse :

— Je le veux pour vous-même, me dit-elle en riant, vous ne montez pas à cheval. Ainsi je veux vous tenir compagnie.

Le fait est qu'à cette époque je ne savais pas monter à cheval, parce que mon mari n'avait pas voulu que j'apprisse :

— Un événement est affreux à redouter pour une femme, me disait-il toujours. Je ne puis me décider à te laisser monter. Je ne veux pas, ou bien il faut te résoudre à apprendre comme un homme. Tu iras au manège, Pellier te donnera des leçons.

Mais ce ne sera que lorsque tu sauras mener un cheval, le conduire autant qu'une femme peut conduire une bête plus forte qu'elle, que je me déciderai à te voir galoper à quatre pieds de terre. Il faut monter à cheval comme Mme Hamelin, ou ne pas s'en mêler, car pour ces petites femmes qui tournent à gauche quand elles galopent du pied droit et qui ne se cassent pas la tête, parce que ce n'est pas la volonté de leur étoile, je ne veux pas que tu fasses ainsi.

Le résultat de toutes ces belles peurs, pour un homme qui ne les connaissait guère, fut de m'empêcher pendant longtemps de monter à cheval, parce que cet apprentissage de manège me faisait tellement peur à moi-même que je préférais monter à âne... ce qui, au reste, ne m'empêchait pas de tomber !...

La grande-duchesse de Berg vint le lendemain, comme on l'avait annoncé. Elle avait avec elle Mme Adélaïde de La Grange et M. de Cambis. Ce n'était pas un roi des rois, il n'était pas même le roi des écuyers, mais il aspirait à un genre de primauté qui a son sceptre aussi. Seulement je ne pense pas que la *main de justice* y soit. M. de Montbreton, écuyer de la princesse Borghèse, cet homme si bon, si excellent et que tout le monde estime comme tous ses amis l'aiment, y était aussi. On courut le cerf toute la matinée, on dina, puis le soir on fit de la musique. Je chantai un duo de la *Camilla* de Fioraventi avec Nicolo Isouard, aimable artiste que je voyais souvent chez moi, et toujours avec plaisir. Je ne crois pas que la grande-duchesse en ait éprouvé beaucoup à m'entendre, non plus que Nicolo, car elle avait bien la voix la plus outrageusement fausse, le goût le plus étrange

en musique que j'aie jamais entendu de ma vie. Elle parlait de musique. On en faisait même chez elle. Mon Dieu ! que je suis heureuse d'avoir à garder dans mon souvenir une certaine soirée, où j'eus l'honneur d'être admise à entendre leurs Altesses impériales, la princesse Caroline et le grand-duc de Wurtzbourg, chanter tous deux des nocturnes italiens, même des duos. Oh ! c'était une bonne représentation.

Cette chasse où vint la grande-duchesse fut suivie d'une autre visite qui me fut plus douce à recevoir, parce que déjà je commençais à prévoir que l'*excessive bonté* qui faisait agir la grande-duchesse serait bien funeste à l'avenir de Junot. Hélas ! je ne me suis pas trompée ! On peut y trouver la cause de sa mort. La visite dont nous fûmes honorés fut celle de l'impératrice Joséphine. Elle vint passer une grande partie de la journée au Raincy et fut d'une amabilité parfaite pour tout ce qui se trouvait avec nous. Ma belle-mère était si heureuse, si joyeusement heureuse d'être distinguée par la mère, par la femme de Napoléon ! Aussi elle disait avec une telle émotion à l'impératrice que Junot aimait l'empereur plus que tout ce qu'il devait aimer, que l'impératrice l'embrassa en lui disant :

— Je vous aime aussi de me faire connaître à quel point Bonaparte est toujours aimé de ses anciens amis.

On parla pendant le déjeuner d'un événement qui alors attirait l'attention de toute l'Europe, c'était l'affaire de M^me^ la princesse de Hatzfeld. L'impératrice nous en parla. Elle avait *reçu la veille* des nouvelles de Berlin qui lui en donnaient des détails curieux et ces détails lui étaient donnés

par le maréchal Duroc. Elle avait aussi reçu une lettre de l'empereur qu'elle avait apportée pour la faire voir à Junot. C'est ici le lieu de dire que l'impératrice était, depuis le départ de l'empereur, parfaitement bonne pour Junot et, quoique toujours elle l'ait été, il y avait une grande différence.

La lettre de Duroc avait été écrite à l'impératrice par ordre de l'empereur, ainsi que Duroc le lui disait dès les premières lignes. L'empereur avait bien écrit, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais quelques mots seulement. Ils étaient fort remarquables. Je dois dire que j'ai *vu* et *lu* cette lettre, et qu'elle n'est aucunement semblable à la lettre citée dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne ; elle avait à peine quatre lignes que je me rappelle parfaitement, parce qu'il y avait un mot fort remarquable sur le bonheur qu'on éprouve soi-même à faire *le Trajan*. Toutefois, je ne me rappelle pas assez les propres expressions de la lettre pour la transcrire ici en la donnant comme *originale*. Je crois aussi qu'il y a eu une erreur de l'éditeur des *Mémoires* de M. de Bourrienne, lorsqu'il fait signer Murat *Joachim*, dès l'année 1806. Cela se peut. Je ne dis pas que la chose soit fausse, mais il me semble que cette manière de signer à la *souveraine* ne fut en usage pour Murat comme pour Bernadotte qui était prince de Ponte-Corvo, que quelques mois plus tard. C'est un doute que je soumets. Il en est un autre plus positif, par exemple, c'est relativement à ce conte de *Giulio* attribué à l'empereur. Il peut être de lui, parce qu'en ce monde tout peut être possible, mais ce n'est ni le style de Napoléon, ni même aucune de ses locutions ; on le fait parler, narrer, comme il ne *parla* et ne *narra* jamais. Sa conversation, comme son style, avait un caractère empreint d'une

originalité toute spéciale, et tout à lui conséquemment. Je ne crois pas l'avoir entendu parler *une fois* comme le rapporte le beau conte de *Giulio*, pendant les vingt-cinq années où je l'ai constamment suivi. Il en est de même d'une foule de lettres qui lui sont attribuées. Elles sont positivement fausses, et même sottement fausses.

Napoléon n'avait rien d'élégant dans sa diction, mais sa parole était toute-puissante. Il y avait une lumière resplendissante, un coup de foudre accablant, une magie suave et douce, et tout cela mélangé, tout cela *jeté*, pour ainsi dire, devant ses auditeurs. Il est vrai qu'il avait un grand goût pour raconter. Souvent il disait des histoires sur l'Orient. C'était en Perse, chez les Druses du mont Liban, qu'il plaçait ses acteurs. Un jour, je me souviens qu'il fit une histoire sur le *Vieux de la Montagne* et puis, l'archichancelier étant entré au milieu du conte, l'empereur fut à lui et se mit à lui demander dans quelle législation il faudrait classer un mode d'arranger les affaires semblable à celui qu'employait le Vieux de la Montagne.

Je n'ai jamais vu une personne plus stupéfaite que le fut Cambacérès à cette question. D'abord il crut que c'était une plaisanterie, mais l'empereur ne plaisantait guère et l'archichancelier le savait mieux que personne. Aussi lorsque Napoléon répéta sa demande, l'archichancelier lui répondit :

— Sire, la législation de sang du Vieux de la Montagne n'est d'aucun pays et ne fut régie elle-même par aucune autre loi que par la volonté de ce fanatique sanguinaire. Le Vieux de la Montagne était un assassin.

L'empereur sourit et regarda l'archichancelier avec une singulière expression. Il garda le silence

quelques instants, puis il reprit avec un air sérieux :

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout monsieur l'archichancelier. Le Vieux de la Montagne était un scélérat, mais ce n'était pas un *assassin sanguinaire*. Vous ne comprenez pas cet homme-là.

Je n'ai jamais bien pu, *moi, comprendre* ce que l'empereur avait voulu dire, en établissant cette différence entre un *assassin sanguinaire* et un *scélérat*. Quelques semaines après j'en parlai au cardinal Maury, en lui soumettant mon ignorance.

— Je comprends parfaitement la différence établie par Sa Majesté, me dit-il. Le Vieux de la Montagne n'était pas sanguinaire ni cruel dans ses États. Il avait au contraire un mode de séduction tout enivrant, en conduisant au paradis avant la mort. Cela n'annonce pas un homme ayant de la férocité dans l'âme. Que cet homme fasse ensuite usage de la séduction qu'il aura exercée *sur les anges de son paradis* pour délivrer l'Orient des croisés envahisseurs et menaçant son territoire, on le conçoit sans l'approuver, mais on ne peut appeler cet homme un homme sanguinaire. Je conçois très bien Sa Majesté.

— Eh bien, moi, j'avoue que je ne le compris pas alors et que je ne le comprends pas encore aujourd'hui. Un scélérat n'est pas toujours un *misérable sanguinaire*, mais un *misérable sanguinaire* est toujours un scélérat.

Ensuite le cardinal Maury ne raisonnait pas juste en disant : « Que le Vieux de la Montagne ayant une existence toute voluptueuse n'annonçait pas un homme sanguinaire. » Néron se couronnait de roses en voyant brûler Rome.

Voilà encore la folle qui joue un de ses tours. De Berlin et de Mme de Hatzfeld, me voilà au Vieux de la Montagne, qui, je crois, ne pardonnait guère lorsqu'il avait en main la preuve du délit.

La conduite de l'empereur avait été admirable dans cette circonstance.

Duroc avait joué le second rôle dans le *drame* de la princesse de Hatzfeld. Sa conduite avait été admirable. Il écrivait, comme je l'ai déjà dit, fort souvent à Junot depuis le départ de l'empereur. Lorsque c'étaient les *courriers* du Conseil d'État, c'est-à-dire les auditeurs, qui faisaient le voyage de Paris à Berlin comme on va de Paris à Saint-Cloud, alors les nouvelles nous arrivaient par l'estafette ordinaire et c'était La Valette qui nous apportait les lettres de nos amis. A cette époque Berthier écrivait encore souvent, mais Duroc était le plus fidèle à sa promesse. Rapp écrivit trois ou quatre fois, selon la parole qu'il en avait donnée à un déjeuner où ils vinrent plusieurs d'entre eux pour dire adieu à leur ancien frère d'armes. J'ai encore ces bonnes lettres de Rapp. Elles ne sont pas éloquentes, mais elles peignent à merveille l'attachement surtout du brave homme pour celui qu'il appelait avec raison son bienfaiteur.

On sait que le prince de Hatzfeld était demeuré à Berlin, après le départ du roi et de la reine de Prusse. Il était tout simple qu'un homme aussi important que l'était le prince de Hatzfeld fût entouré d'une grande surveillance, puisqu'il s'était décidé à demeurer à Berlin. Il fut donc assez *simple* à lui de mettre à la poste une lettre pour le roi, dans laquelle il rendait compte de tout ce qui se passait dans Berlin, ainsi que des mouvements, du nombre et de l'esprit des troupes françaises. Ce n'est

certes pas moi qui chercherai à disculper ceux qui accusèrent le prince, mais au fait il avait commis la plus forte des écoles, et je ne sais pas si dans notre belle France, en l'an de grâce 1814, nous n'étions pas de même soumis à l'enquête très rigide de M. le général Sacken. Le fait est que l'empereur, en lisant la lettre du prince de Hatzfeld, fut à l'instant envahi par une de ces belles colères qui lui ont fait donner le surnom de l'homme le plus emporté qu'il y eût sous le ciel. Il ordonna sur-le-champ qu'une commission militaire s'assemblât ; que le prince de Hatzfeld, qui venait d'être arrêté, y fût traduit sur l'heure, et qu'elle informât sans désemparer. En apprenant cette terrible nouvelle, sa pauvre femme, égarée, hors d'elle-même, pense à l'instant que dans ses différents voyages à Berlin le maréchal Duroc avait toujours été bien accueilli par elle et par le prince. Elle sort de sa maison, ayant à peine sa tête. Elle cherche Duroc, ne le trouve pas et apprend que l'empereur est à Charlottenbourg, mais que Duroc n'est pas avec lui. Elle le cherche encore et finit par le joindre. L'état dans lequel elle était toucha Duroc. Il comprit que le prince était perdu si Mme de Hatzfeld ne voyait pas l'empereur ce même jour. Il calma la princesse autant qu'il était en lui de le faire, connaissant l'action de M. de Hatzfeld. Mais il connaissait l'empereur : il savait que le cœur de l'empereur était grand, magnanime dans de semblables circonstances, mais il croyait pouvoir répondre que dans la circonstance présente une action de clémence valait cent mille hommes de plus en Prusse.

— Vous verrez l'empereur, dit-il à Mme de Hatzfeld. Comptez sur moi.

L'empereur avait été passer une grande revue de ses *grognards*. Ils avaient de l'humeur parce qu'ils n'avaient pas *donné* le jour de Iéna. Hélas ! depuis ce jour, ils se sont plaints du contraire plutôt. Napoléon, attentif à ne pas leur faire la moindre peine, avait été *les voir* et se trouvait absent de Berlin. Lorsqu'il y rentra, il fut étonné de trouver Duroc attendant son retour avec un air qui dénotait une vive impatience. En effet, Duroc était affecté du désespoir de Mme de Hatzfeld et, dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa conversation avec la princesse et le retour de l'empereur, il avait vu deux des juges de son malheureux mari, dont le sort n'était pas douteux. Il demanda à l'empereur un instant d'audience et le suivit dans son cabinet intérieur. A peine y furent-ils seuls que l'empereur, fixant attentivement Duroc, lui dit avec un accent bref et assez dur :

— Vous venez me dire, n'est-ce pas, que la ville de Berlin se révolte. Je n'en suis pas étonné. Mais ils auront demain un terrible exemple pour les guérir de la manie des révoltes.

Duroc comprit que l'affaire du prince était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être. Il comprit aussi que la vue de la princesse était le plus sûr avocat que le coupable pouvait faire parler. Il obtint la permission de faire entrer la princesse de Hatzfeld et fut aussitôt la chercher. La malheureuse femme, en voyant l'homme qui pouvait *tuer* ou *sauver* son mari, n'eut que la force de se jeter aux pieds de Napoléon. Il la releva aussitôt et lui parla avec une extrême bonté. Mme de Hatzfeld sanglotait avec déchirement et ne pouvait que répéter machinalement :

— Ah ! Sire, mon mari est innocent !

L'empereur ne répondit rien, mais il fut à son bureau et, prenant la lettre du prince, il la présenta à sa femme sans prononcer un mot. Elle regarda le malheureux papier, puis fondit en larmes en se frappant le front de ses deux mains convulsivement serrées :

— Ah ! dit-elle, consternée à la vue du délit, *c'est son écriture !*

L'empereur fut touché, à ce qu'il paraît, de cette franchise qui lui fit avouer à l'heure même du péril la vérité tout entière et lui laissait ainsi une immense part dans le beau de l'affaire. Il ne voulut pas la rejeter. S'avançant vers Mme de Hatzfeld, il mit la lettre fatale entre ses mains.

— Faites-en l'usage qu'il vous plaira d'ordonner, lui dit-il avec une grâce qui doublait le prix du bienfait. Lorsque cette pièce n'existera plus, comme elle *est la seule* qui puisse faire condamner votre mari, une fois qu'elle n'existera plus, je ne puis le condamner.

Et il lui montrait le foyer ardent dont la cheminée était remplie. La lettre fut brûlée. Sa flamme passagère était un feu de réjouissance pour la sortie du prince. J'ignore s'il est demeuré reconnaissant. Je le désire pour l'humanité.

J'ai su depuis par Duroc à quel point l'empereur avait été touché de la candeur de Mme de Hatzfeld. Cette douleur profonde, s'en remettant à sa merci, l'avait pénétré jusqu'à l'âme. Il avait de ces mouvements de bonté et d'affection, quoi qu'on ait pu dire, et plus qu'on ne le croit peut-être.

XLII

La succession de Napoléon. — Eugène de Beauharnais ou Murat ? — Querelle entre Murat et Lannes. — *Le Franconi* de l'armée.

La rigueur de la saison avait en effet déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes. Après le combat de Pulstuck et de *Golymin* ou *Golomyn*, il termina la campagne active, et mit, comme le disait Berthier, *son armée en cantonnement*. Cette grande armée était alors immense. Elle s'était augmentée des troupes de la Hollande, de celles du Rhin. Aussi notre confiance était-elle entière, et les femmes françaises le prouvaient en ayant une tranquillité qui certes ne venait pas de dureté ni d'indifférence, et qui prouvait seulement à quel point la France entière se reposait sur le chef qui conduisait à l'ennemi nos fils, nos frères, nos amis... Avec lui *il fallait* vaincre... Oh ! quel temps ! !...

Le repos ne fut pas long. Malgré la rigueur de la saison, l'empereur quitta Varsovie le 1er février. J'ai une lettre sous les yeux dans laquelle on dit qu'il y avait plus de deux pieds de neige, et que le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro. Aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge que, de mémoire d'homme, on eût vue dans aucune armée

combattante. Cette belle bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Mais, en bonne foi, lorsque l'empereur le nommait *le Franconi* de l'armée, avait-il si grand tort ? Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaise, ses *shapskis*, ses *shakos*, ses *colbaks*, et toutes les plus singulières coiffures militairement ridicules qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ses beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée de la quantité de *plumets* envoyés — de là au prix qu'ils coûtaient il n'y avait pas loin — et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrés en quatre mois... On peut avec cela, et même avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

C'est ici le lieu de parler d'une chose mystérieuse qui eut lieu à cette époque, et dont l'empereur n'a eu connaissance — en admettant qu'il l'ait bien *connue*, ce que je ne crois pas — qu'à son retour de la campagne de Tilsitt.

Quelque rumeur sourde qui se soit dès cette époque répandue dans le public, relativement au chagrin manifesté par l'empereur de n'avoir pas d'enfants, chagrin qu'il laissait, du reste, voir à ses serviteurs intimes, cependant l'impératrice était bien solidement établie. Son empire était celui non seulement de l'habitude, mais d'une habitude essentiellement douce, ce qui, pour un homme comme l'empereur, toujours remué par d'immenses pensées, était un Éden dans lequel il

entrait comme dans un lieu de repos. Ainsi donc, à cette époque de 1806 et 1807, rien ne devait troubler la tranquillité conjugale de l'impératrice Joséphine. Mais elle pouvait avoir d'autres inquiétudes aussitôt que l'empereur partait pour la guerre, et celle-là elle l'avait avec toutes ses angoisses. Le prince Eugène était le beau-fils de Napoléon. Il était aimé de tout ce qui entourait l'empereur, et l'était avec raison, parce qu'il était brave, affable, bon pour le soldat et possédant toutes les qualités qui pouvaient être demandées dans un fils de l'empereur. L'impératrice le savait bien. Souvent elle voulait parler à l'empereur de la grande question de l'adoption et sa timidité l'emportait sur l'intérêt maternel et personnel. Il y avait ensuite un autre inconvénient dans sa position pour pouvoir agir ouvertement, c'était sa fille et ses enfants. Ces enfants succédaient à Napoléon, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir, soit à Paris, soit à l'armée. Cependant il fallait prendre un parti. L'impératrice voyait à côté d'elle une personne qui travaillait avec une adresse peu commune, à mettre son mari dans la position où l'impératrice voulait voir son fils et c'était M^me^ la grande-duchesse de Berg. Je commence par dire ici que je ne prête ni à M^me^ Murat, ni à l'impératrice Joséphine, aucune intention qui fût nuisible ni au repos ni à la gloire de l'empereur. Mais elles voulaient aller au-devant d'un malheur et, pour arriver au mot véritable, elles voulaient, chacune respectivement, que si l'empereur était tué d'une balle ou d'un boulet de canon, que l'on dît comme jadis : *L'empereur est mort! vive l'empereur!* avec cette différence que l'une le voulait pour son mari, et l'autre pour son fils.

Mais pour atteindre même une espérance dans ce genre-là, il y avait un homme qui devait être séduit, et cet homme, c'était Junot. Le singulier de l'affaire, c'est que ces dames, sans s'être expliquées, s'étaient parfaitement comprises. L'impératrice résolut d'entrer en matière et, aussitôt après la nouvelle de la rentrée en campagne, deux jours avant la bataille d'Eylau, Junot fut invité à déjeuner chez l'impératrice et la conversation la plus étrange eut lieu entre Joséphine et Junot. Ils n'étaient pas mal ensemble, mais toutefois, je ne sais ce qu'il y avait entre eux, il existait un froid et un éloignement très marqués. Junot était toujours respectueux, ainsi qu'il le devait envers l'impératrice, mais je crois être sûre qu'elle avait voulu le desservir auprès de l'empereur. Les *Mémoires* de M. de Bourrienne m'ont expliqué pourquoi elle aurait eu une rancune contre Junot, si M. de Bourrienne lui a débité le même mensonge qu'il a osé imprimer et se charger auprès d'elle du rôle odieux d'accusateur-menteur. Quoi qu'il en soit, Junot était peiné, je le sais, de la froideur de Joséphine envers lui. Il fut donc heureux et surpris à la fois de recevoir d'elle des ouvertures de confiance ayant l'air de l'abandon, et cela était en effet, attendu que Junot commandait à une immense quantité de troupes et que, à l'instant même où une nouvelle malheureuse serait arrivée, terminant d'abord toute irrésolution de la part du peuple, il pouvait imposer celui qu'il désignerait, bien plus facilement encore que les gardes prétoriennes et les janissaires.

L'impératrice commença la conversation par assurer Junot qu'elle avait beaucoup contribué à sa nomination de gouverneur de Paris. A moi,

l'on m'a affirmé qu'elle avait demandé cette immense faveur pour un homme qui n'avait aucune des qualités requises pour faire, non pas un *civet*, parce qu'on aurait pris un lièvre, mais un général, parce que, pour un général, il faut un soldat, comme un lièvre pour un civet. Junot savait aussi à quoi s'en tenir, mais il ne dit rien. Il était quelquefois prudent. La démonstration de l'impératrice le mettait à l'aise. Il en résultait un vernis répandu sur toutes leurs relations présentes et il parut comblé de reconnaissance. Ce fut alors que l'impératrice aborda le sujet si délicat qu'elle voulait traiter. Et pour dire la chose avec vérité, elle le fit habilement. Elle présenta l'empereur comme pouvant, comme le dernier soldat de son armée, recevoir une balle ou bien toute autre blessure mortelle. Que deviendrait alors la France ? retomberait-elle dans l'anarchie du Directoire ? Cela n'était plus admissible.

— Mais, madame, lui dit Junot, il me semble que le cas prévu par Votre Majesté l'a été également par l'empereur et par le sénat. Le roi Joseph remplacerait l'empereur. A son défaut, le prince Louis et, au défaut du prince Louis, ses deux fils et puis même encore le prince Jérôme.

— Ah ! dit Joséphine, ne faites pas l'injure aux Français de les croire si indifférents sur eux-mêmes, qu'ils acceptassent un prince comme Jérôme Bonaparte pour leur souverain.

— Mais, madame, sans défendre ici le prince Jérôme, qui n'est encore qu'un enfant, je parlerai à Votre Majesté de son petit-fils qui viendrait occuper le trône de France. Tel est le mode d'hérédité.

— Et vous croyez que la France, encore toute saignante de ses plaies intestines, ira courir le hasard d'en recevoir de nouvelles par le fait d'une régence ? *Je crois être certaine, au contraire, que mes petits-fils trouveraient* une grande opposition, mais que, par exemple, mon fils Eugène n'éprouverait aucune opposition.

En me parlant plus tard de toute cette aventure demi-politique, demi-intrigue, Junot me dit qu'en effet à ce nom du prince Eugène, qui était fort aimé dans l'armée et devait s'appeler aussi Eugène-Napoléon, Junot éprouva un moment d'hésitation pour répondre. Enfin, songeant que ce n'était qu'une conversation tout ordinaire, il répondit avec la réserve qui convenait et de manière à ne pas se compromettre même par une parole indiscrètement hasardée. La conversation fut longue. Il était trois heures quand elle finit et elle avait commencé à une heure. Elle donna fort à penser à Junot.

Mais il existait dans Paris une autre ambition bien plus active encore, parce que la couronne impériale de son mari ceignait aussi son front, si la France l'accordait en cas de mort naturelle de l'empereur. C'était M^me^ la grande-duchesse de Berg. Murat avait un nom immense dans l'armée. Sans doute Lannes, Macdonald, Oudinot, une foule d'autres généraux avaient également mérité de la patrie, mais Murat, comme beau-frère de Napoléon, arrivait devant le peuple et l'armée avec *des titres*. Sa femme, la plus adroite personne que Dieu ait jamais formée, sentait si bien la force de leur position, qu'elle n'hésita pas un instant à prendre les inconvénients de cette position à la charge d'en recevoir les bénéfices. Mais

comme elle ne pouvait pas aller directement au gouverneur de Paris pour lui demander de faire proclamer son mari, elle ne le voulait pas ensuite, parce que le résultat pour elle ne pouvait être indifférent. Il devait être immense, colossal, ou bien terrible et même dangereux. Aussi, je le répète, elle ne demanda jamais d'abord à Junot : « Si l'empereur tombait dans la bataille, feriez-vous mon mari roi ? »

Mais elle lui dit de ces choses qui faisaient que le jour, le moment arrivés, *il ne pouvait lui rien refuser*. C'est une des combinaisons les plus détestables que j'aie jamais connues.

C'était donc au milieu de cette sorte de lutte que Junot passait sa vie ; d'abord il y vit un malheur dans ce contact continuel avec l'impératrice. Sans doute elle ne pouvait lui en vouloir de ne pas enfreindre ses ordres et les lois de l'empire. Mais au jour du danger, elle voulait qu'il la désignât pour être la mère de l'empereur régnant. Junot fut embarrassé. Il fut chez l'archichancelier et lui raconta ce qui lui était arrivé. Cambacérès avait un esprit remarquable. Mais il connaissait les hommes et il s'en méfiait ; en écoutant Junot, il eut mille pensées étranges qui lui traversèrent l'esprit. Il se crut joué et regarda Junot pour fouiller, pour ainsi dire, dans son âme, afin d'y reconnaître la vérité. Il lui demanda son avis relativement à M^me^ la grande-duchesse de Berg et à son mari. Mais alors Junot ne croyait pas qu'on voulût le mystifier. Il ne croyait pas être à l'époque où l'on s'assurait du dévouement d'un homme par le charme attirant ou terrifiant d'une initiation. Et lorsqu'il l'apprit, l'amour-propre, cette maladie de toutes les âmes, lui dit qu'il

était le seul objet que la grande-duchesse avait eu en vue dans toute cette affaire. Il crut naïvement, et... il fut en Portugal. Il fit une convention admirable, monumentale : mais ce n'était pas une victoire, et l'empereur ne voulait que des victoires. Ensuite... Mais silence, il ne faut pas empiéter sur les temps. Nous y arriverons assez tôt.

— Mais, lui dit Cambacérès, qu'avez-vous compris enfin ?

— J'ai parfaitement compris, répondit Junot, que l'impératrice m'a proposé de faire proclamer Eugène empereur et roi d'Italie si notre maître était frappé. Voilà ce que j'ai entendu des deux oreilles que voilà...

— Et qu'avez-vous résolu ?

— Comment ! dit Junot, est-ce donc qu'il peut y avoir deux façons d'agir ? Si l'empereur venait à périr, ce qu'à Dieu ne plaise, n'y a-t-il pas le roi de Naples qui viendrait régner ici, et en vérité nous ne pourrions pas avoir un meilleur empereur. La plus sûre manière de témoigner son attachement à l'empereur, c'est d'exécuter ses volontés. Louis XIV était un tyran despotique, et son corps n'était pas à Saint-Denis que ses dernières volontés étaient déjà violées. Le roi Joseph sera mon empereur si le malheur frappait notre France en frappant Napoléon.

Cambacérès regarda Junot attentivement encore, puis il lui parla de M^me^ Murat ; mais il vit que de ce côté-là elle était seule dans sa confidence à elle-même. Il résolut d'examiner Junot et de l'avertir aussitôt qu'il le verrait engager dans de mauvaises voies.

Vers le milieu de janvier, le ministre de la marine donna un bal. Il y avait une foule im-

mense, je crois qu'il me dit que le nombre des personnes invitées était de quatorze cents ; et les derniers cent ne pouvaient être placés. Ce bal eut cela de particulier, qu'il se donnait le jour même de la bataille d'Eylau. Hélas ! bien des jeunes femmes quittèrent le bal rassasiées de plaisirs et contentes de leur journée. Et puis, huit jours après, elles reçurent des nouvelles de mort et le deuil devait prendre la place des guirlandes de roses. On sait comme elle fut terrible, cette bataille. Les Russes étaient en force dans le bassin d'Eylau et le combat fut meurtrier, plus qu'aucun combat ne le fut jamais. J'ai entendu des relations qui font frissonner sur cette horrible journée. La victoire fut longtemps disputée. Ce fut la merveilleuse charge de la cavalerie de la garde qui emporta le succès de notre côté. Et cependant, chose assez étrange, l'empereur, que l'on accuse de sacrifier des masses d'hommes à sa simple vanité de gagner une bataille, l'empereur n'avait pas fait donner l'infanterie de la garde. Elle demeura au repos et n'eut d'autres blessures que les pieds gelés, parce que les troupes demeurèrent pendant cette journée longtemps au repos, les pieds dans la neige. M. le baron Larrey, dont l'œil exercé à suivi tout ce qui s'est passé dans ces jours de désastres, assure que la quantité de malheureux qui ont éprouvé *une gangrène de congélation* ne l'ont eue que pour s'être chauffé les pieds au feu du bivouac. Il est dans l'opinion que nos blessés ne l'ont eue que parce qu'ils n'ont pas pu se chauffer.

A son retour d'Eylau — car cette fois l'empereur marchait avec prudence — l'armée présenta un coup d'œil singulier. L'empereur lui fit prendre

des cantonnements au commencement du printemps, après l'avoir fait battre pendant un froid de cinq à six degrés au-dessous de zéro, et lorsque le soleil, venant tout à coup percer les nuages et faire fondre les couvertures de glace qui emprisonnaient les rivières, le climat parut offrir quelque danger, le baron Larrey conseilla à l'empereur de changer les lieux de cantonnement de l'armée. L'empereur n'aimait pas les avis, ordinairement ; mais lorsque l'on parlait au nom de ses soldats, au nom d'un soldat français ! alors, et j'en ai été témoin bien souvent, alors il aurait donné l'habit qui le couvrait pour lui épargner une souffrance. Aussi, dès que le baron Larrey eut prononcé, ainsi que M. Percy, l'empereur fit cantonner sa garde sur un plateau sain et aéré, près de Finkenstein, et son quartier général à lui-même fut transféré à Finkenstein. Et les soldats recommencèrent un camp comme celui de Boulogne ; les baraques étaient tellement soignées, nous dit l'empereur lui-même un jour après son retour, que l'on voudrait bien trouver, dans une province éloignée, une auberge aussi commode que quelques baraques d'officiers, arrangées avec soin par leurs soldats, lorsqu'ils en étaient aimés.

Il est bien difficile de juger les faits de cette bataille mémorable dans leur vérité absolue. Cependant il est toujours une lueur que le flambeau de cette vérité produit et qui éclaire les événements. Il faut ici marcher avec beaucoup d'écueils, et pour moi, j'avoue que le plus pénible est d'être contrainte de donner un démenti à l'empereur. Le bulletin qui parle de la bataille d'Eylau (Preussich-Eylau) raconte l'affaire tellement à notre avantage, que nous n'avons perdu,

selon lui, que dix-neuf cents morts et cinq mille blessés. Les Prussiens, d'après le rapport de Ruschel, nous donnent *trente mille morts* et *douze mille blessés*, tandis que la même relation porte leurs morts, dans cette même journée, à *sept mille neuf cents* et leurs blessés à *douze mille*. Voilà donc, de leur aveu à eux-mêmes, une journée qui aurait retenti du cri d'agonie de trente-huit mille créatures, paraissant violemment devant le tribunal de Dieu ! Et vingt-quatre mille autres dont les gémissements et les douleurs retentissaient dans ce même vallon où les hommes marchaient dans le sang, où les chevaux reculaient devant des montagnes de cadavres amoncelés sur des cadavres. Ce tableau est hideux à se figurer, hideux à supposer ! La vérité a été altérée par les deux partis ; mais il est de fait que nous avons perdu énormément de monde. Pourquoi mentir ? Il est toujours habile de dire la vérité. Que ce soit par calcul, si ce n'est par grandeur d'âme. L'empereur avouant ses pertes à cette affaire d'Eylau, me paraît plus grand que disant cette absurdité qu'un enfant ne peut pas croire, surtout s'il est neveu, ou fils, ou cousin du colonel Sémélé, colonel du 24e de ligne. Ce régiment était un des plus beaux de l'armée et formait à lui seul presque une brigade.

— *On les égorgea tous. Sire, ils étaient trois mille !*

Le régiment du colonel Sémélé avait même six cents hommes de plus. Et comme les Templiers, ils pouvaient dire : « *On nous égorgea tous !* »

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses suites, relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour

savoir auquel des deux la victoire était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort, par son courage, à se tourner du côté des Français. Cependant il est prouvé par des milliers de rapports faits par des officiers, n'ayant aucun ami à flatter, aucune vengeance à caresser, que le duc de Berg n'a donné avec sa cavalerie qu'au dernier acte de cette sanglante tragédie. Le maréchal Augereau était *grossier*. Je suis désolée d'avoir à écrire ce mot-là à côté de celui d'un maréchal d'empire, mais c'est une triste vérité. Quant au maréchal Lannes, c'est une chose si différente, que le regret est encore plus vif de mettre ces deux noms à côté l'un de l'autre. Il n'en est pas moins vrai que le maréchal Lannes prétendait et soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. J'ai des lettres, dans mes papiers, où la bataille entière est racontée dans ce sens-là. Lannes avait sur la tête une assez belle couronne de lauriers, assez touffue pour ne pas craindre d'en perdre quelques feuilles, mais il disait qu'il ne voulait pas qu'on lui en arrachât *une seule*. A quelque temps de là, pendant le repos que prirent les troupes, Lannes eut une scène avec l'empereur, mais une scène tellement désagréable pour Napoléon, bien plus que pour Lannes, que le brave et loyal soldat s'aperçut enfin qu'il avait été trop loin. Mais les paroles étaient sanglantes comme les faits qu'elles rappelaient.

— *C'est un pantin, un sauteur en liberté que votre... beau-frère... avec sa figure de carlin et son panache de chien qui danse ! Allons donc, vous vous moquez de moi, je crois ?* Il est brave, dites-vous, *eh ! qui ne l'est donc pas en France ? On montre*

au doigt ceux qui ne le sont pas. Augereau et moi, nous avons fait ce que nous devions faire. Nous refusons l'honneur de cette journée *à votre beau-frère,* à Son Altesse IMPÉRIALE ET ROYALE LE PRINCE MURAT. Oh ! que cela fait hausser les épaules ! Et puis, voilà la manie de la royauté qui le gagne aussi, lui. C'est-il pour lui coudre son manteau au vôtre que vous voulez nous voler notre gloire, à Augereau et à moi ? Vous n'avez qu'à parler, nous sommes prêts. Oh ! mon Dieu, j'en ai assez, je serai généreux.

Je tiens cette conversation fidèlement rapportée d'un *témoin auriculaire,* qui se trouvait à cette époque, comme toujours, auprès de l'empereur. Cette scène fut des plus vives, et d'autant plus violente, que l'empereur répondait à Lannes avec la sécheresse du commandement et toute l'humeur d'un souverain offensé, tandis que Lannes, tout entier à sa colère, à son injure, répétait à tout instant en souriant avec une expression dédaigneuse au point d'exaspérer tout à fait l'empereur :

— *Voulez-vous donc lui donner de notre gloire ? Ah ! mon Dieu, prenez-en, il nous en restera encore bien assez !*

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir, je prendrai et je donnerai la gloire comme il me convient de le faire, car, entendez-vous bien, c'est MOI, MOI SEUL qui vous donne votre gloire et vos succès.

Lannes devint pâle au point de se trouver presque mal. Il regarda l'empereur fixement et lui dit enfin d'une voix tremblante d'émotion, en s'appuyant sur Duroc qui venait d'entrer, car, en entendant le bruit que Lannes et l'empereur faisaient tous deux, il avait été alarmé :

— Oui, oui, parce que vous avez marché dans le sang sur ce champ de bataille, qui ressemblait à un lieu de supplice, vous vous croyez un grand homme pour cette bataille d'Eylau ! Et votre coq empanaché de beau-frère vient chanter *coquerico*. Cela ne peut pas aller ainsi. J'en veux ma part. D'ailleurs, cette victoire, hum ! où donc est-elle ? Est-ce donc douze mille cadavres gisant encore dans la neige et tombés *là pour vous*, afin de vous conserver ce champ de bataille, l'objet de vos vœux devenu un champ d'horreur infernal dès que l'on reconnaît sur les cadavres mutilés l'uniforme français... et me dénier *à moi*, à moi Lannes, la justice qui m'est due ! !

Cette scène fut entendue de plusieurs personnes, mais pas aussi distinctement que je viens de la transcrire. Ce fut plus tard, au retour de l'armée, l'un de nos amis communs, à Lannes et à nous, qui me redit toute cette scène, pendant laquelle l'empereur fut calme en apparence, mais qui produisit un effet terrible sur lui, malgré l'attachement qu'il portait à Lannes. Celui-ci eut l'imprudence de nommer Augereau dans l'explosion de sa colère. Il n'était pas aussi préservé que l'était le maréchal Lannes par sa gloire et les services qu'il pouvait rendre à la patrie. Augereau est une de ces réputations militaires problématiques qui se sont établies sur de la bravoure, cela ne suffit pas. On peut vaillamment donner un coup de sabre et ne rien entendre à les empêcher d'arriver à votre tête. Augereau, avec ses manières vulgaires, son ignorance profonde, n'avait pour lui que le 18 fructidor et le pont d'Arcole, encore exécutés d'après les ordres et les avis du général en chef de l'armée d'Italie, qui, à cette époque,

comprenait que la *réémigration* des émigrés était le seul moyen d'empêcher une contre-révolution qui eût inondé la France de sang, comme le disait un émigré à M. l'abbé de Pradt dans une lettre citée par M. Thibaudeau dans ses beaux *Mémoires*... Augereau avait de l'audace ; il avait une grossièreté dans la parole qui éloignait de lui jusqu'aux soldats, qui aiment à retrouver dans le chef qui les conduit une autre apparence que la leur, et Napoléon avait cette opinion à un tel degré de force, qu'il regardait cela comme une obligation dans un chef.

— Le soldat ne considère, disait l'empereur, ni la force physique, ni même beaucoup la bravoure extraordinaire, pourvu que son chef ne soit pas poltron ; mais ce qu'il veut en lui, ce qui lui donne confiance, c'est la certitude que son général, son colonel, son capitaine, enfin celui sous lequel il marche, est savant et assez savant pour connaître tout ce qui peut lui arriver et le prévoir en combattant.

J'ai entendu l'empereur émettre cette opinion bien des fois, entre autres pour Augereau à propos d'une histoire qui était arrivée à Junot avec le général aux rudes façons, chez le prince Kourakin, à un bal que donnait celui-ci. Quoiqu'on n'aime pas à anticiper sur les temps, comme nous parlons d'Augereau, je placerai son mot ici, et il y trouvera sa *case*.

Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie. Je dansais et Junot attendait que j'eusse fini ma contre-danse pour partir. Il était habituellement fort dormeur ; mais jamais il ne m'a dit *une seule fois :* « *Je veux m'en aller, et tu vas me suivre.* » Il était d'une bonté parfaite, et jamais je n'ai eu même dans ma mère une complaisance plus

entière pour attendre mon bon plaisir pour sortir d'un bal, eût-il été cinq heures du matin ; seulement il bâillait et, en vérité, pour cela il aurait fallu que je fusse de bien méchante humeur pour m'en fâcher.

Le jour du bal du prince Kourakin, *il bâillait* donc tout en regardant voltiger nos jeunes têtes couronnées de fleurs et il lui semblait plus convenable au sommeil qui le pressait qu'elles fussent en bonnet de nuit. Mais, comme je l'ai dit, il supportait son rôle de mari à merveille. Augereau n'était pas aussi patient. Il s'approche de Junot et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien ! *luron*, qu'est-ce que tu fais donc là ? Est-ce que tu attendras longtemps la bourgeoise ?

Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné de l'éloquence du frère d'armes [1], et il lui répondit tranquillement en bâillant, mais en étouffant le bâillement — cela peut se faire très poliment :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement. Au reste, il n'est pas bien tard.

Il tira sa montre. Il n'était pas encore une heure.

— Diable ! lui dit Augereau, tu as là une fameuse *toquante*. Mais tu as toujours été un *muscadin*, toi. A l'armée d'Italie tu étais doré comme un calice et puis tu ne voulais pas fumer. Ce n'est pas que je ne sois aussi bien élégant moi. Tiens, regarde-moi donc.

[1] Augereau avait fort l'habitude d'appeler ainsi les généraux qu'il avait connus à l'armée d'Italie.

Junot le regarda alors pour la première fois, car c'était bien assez de l'entendre, et vit, en effet, que le *frère d'armes* avait fait faire un habit et tout le costume en suivant l'ordonnance. Mais, comme de raison, sans consulter d'autre goût que celui de son tailleur, et comme l'artiste aux jambes croisées ne demandait pas mieux que de mettre de la dorure partout, il n'y avait pas manqué. En conséquence, il avait fait à Augereau un habit de velours bleu, brodé sur toutes les tailles, joignant à cela une culotte de satin blanc dont les jarretières était également brodées en or. Cette richesse de mauvais goût avec cette figure si commune, et cette coiffure de sergent avec cette énorme queue pommadée et poudrée, tout cet ensemble d'un homme si vulgaire avec les insignes de la noblesse et une volonté manifestée d'être élégant, tout ce luxe faisait mal au cœur. Quant à Junot, il n'en fit que rire.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda Augereau d'un air étonné.

Il était convenu qu'il était à merveille, mais le fait est qu'il était fort embarrassé de la surabondance de ses broderies et qu'il portait son habit comme un paysan endimanché. Junot lui répondit qu'il riait de le voir si *doré,* lui qui affectait tant de rigorisme républicain :

— Eh ! que veux-tu, mon fils ! autre temps autres mœurs, comme dit le proverbe : à la cour il faut être comme à la cour ! D'ailleurs, je m'en tire comme un autre, et puis la fréquenter n'est pas si mauvais jeu, après tout.

Et il tirait ses manches, s'appuyait sur la hanche et se carrait en allongeant le pied d'un air fier et content, comme s'il eût été à la tête d'une brigade d'infanterie. Il abaissait avec complaisance son

regard sur sa jambe assez mal faite, recouverte d'un bas de soie *à coins brodés*, et sur sa culotte de satin blanc à jarretières brodées d'or, considérant l'habit bleu clair à revers *écarlates brodés* d'argent que portait Junot comme *frac* de colonel général, comme étant d'une simplicité dont son mauvais goût ne pouvait comprendre l'élégance. Mais le sommeil fut enfin plus fort que les raisonnements de Junot et le plaisir de montrer sa belle toilette. Sa femme valsait. Je ne me rappelle pas si c'était avec M. de Sainte-Aldegonde, mais je crois bien que oui.

— *Avance ici*, dit-il à la maréchale.

Et lui jetant plutôt qu'il ne lui mit son châle sur ses épaules, il la poussa devant lui en ajoutant élégamment, *et très haut :*

— *Allons, trime !*

Je ne suis pas la seule qui l'aie entendu et il existe encore aujourd'hui bien des personnes qui en ont gardé le souvenir.

Ceci s'est passé en 1810. Mais je n'ai pas pu résister au désir de raconter cette histoire, puisque je parlais d'Augereau.

Nous allions beaucoup chez l'impératrice pendant cet hiver dont l'empereur bravait les frimas à Eylau. Elle avait de profondes inquiétudes, ainsi que je l'ai dit précédemment, et elle aurait voulu que Junot se fût plus ouvertement prononcé pour le prince Eugène. Elle le lui dit un jour d'une manière si claire qu'il ne put s'empêcher de m'en parler à son retour des Tuileries.

— En vérité, on me donnerait, sans que je le voulusse, l'attitude d'un conspirateur, me dit-il. Que puis-je faire dans cette circonstance ? Je ne vois de possibilité de prendre une résolution que

dans le cas d'un malheur, d'une catastrophe à laquelle je ne veux pas songer seulement. Et en admettant qu'une telle infortune frappe la France, le roi de Naples est là, puis le prince Louis et ses enfants. Je ne sortirai jamais de cette ligne tracée par l'empereur lui-même.

— Et Murat ? lui dis-je en le regardant fixement, car déjà j'étais avertie par mes propres yeux des projets de la grande-duchesse de Berg.

Mais Junot n'était pas alors ce qu'il fut depuis.

— Murat..., me dit-il, Murat, empereur des Français ! Allons donc ! Et pourquoi ne pas donner la couronne, alors, à Masséna, à Lannes, à Oudinot ? Pardieu ! si l'on veut de la bravoure, tous les généraux de l'armée sont braves comme la lame de leur sabre et Murat, quoiqu'il soit aussi vaillant que tous ceux que je viens de nommer et beaucoup d'autres, ne l'emporte en rien sur eux. Il a au contraire un orgueil et une jactance qui ne le font pas aimer dans l'armée. Sa dernière sottise de l'uniforme l'a dépopularisé entièrement.

Junot avait raison. Murat était bien moins aimé dans les rangs français que le prince Eugène, dont la simplicité et la bonté étaient appréciées du soldat comme du maréchal de France. Quant à l'affaire de *la livrée uniforme*, Murat avait en cela montré son peu d'esprit. Il avait voulu contraindre ses aides de camp à porter un uniforme qui n'était, au fait, que sa livrée *amarante*, en blanc et or... Plus tard, à Naples, il eut gain de cause parce qu'il était dans son royaume. Mais en Pologne, plusieurs officiers de son état-major, à la tête desquels était M. de Flahaut, se révoltèrent contre une mesure qui leur présentait une idée désagréable et presque repoussante. M. de Flahaut, qui

alors était un fort joli jeune garçon, quoi qu'en dît l'empereur qui ne pouvait pas le souffrir, M. de Flahaut, qui chantait comme un troubadour du temps du bon roi René, voulait bien même faire le troubadour tout à fait, et porter les couleurs de la grande-duchesse de Berg, ce qu'on dit qu'il aurait fait volontiers. Mais il ne voulait pas porter ces mêmes couleurs de la façon que le prétendait son général. Il y eut à cette occasion une sorte de mouvement insurrectionnel dans l'état-major du grand-duc de Berg. Le résultat fut que M. de Flahaut ne porta pas les couleurs du grand-duc, ne porta plus celles de la grande-duchesse et passa dans le bel état-major du prince de Neufchâtel.

XLIII

La duchesse de Dantzig.

Un soir l'archichancelier vint me voir ; il paraissait soucieux :

— Je vous apporte une singulière nouvelle, me dit-il en s'asseyant auprès de la chaise longue que je ne quittais plus, car j'étais fort souffrante de ma grossesse. L'empereur rétablit non seulement l'ancienne noblesse, mais les titres. Et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré ? C'est... devinez.

— Le maréchal Lannes ?

— Ce serait tout simple.

— Le maréchal Masséna ?

L'archichancelier secoua la tête en souriant.

— Ma foi, je ne puis deviner... Au reste, comme Bernadotte, malgré tout son républicanisme, a fort bien endossé le harnais de courtisan et qu'il le porte de fort bonne grâce, je ne puis trouver à placer *mon doute* ni ma certitude.

— Eh bien, c'est Lefebvre ! Je viens de voir sa femme !...

— Mais écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. Je sais bien que la maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse bien parfaitement en harmonie avec sa dignité, mais elle est bonne femme, et puis vous savez que l'empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs. Voilà donc une difficulté de moins pour lui dans le choix qu'il a fait. Ensuite Lefebvre est un homme estimable dans notre famille militaire. Je suis sûre que son choix a été bien raisonné par l'empereur.

L'archichancelier, quelque mesuré qu'il fût, me regarda en souriant, et nous nous comprîmes sans nous parler. Il était évident que Napoléon, voulant faire revivre la haute noblesse et recréer les douze pairs de Charlemagne, pour ainsi dire, voulait que ses vingt-quatre grands-officiers de l'empire reçussent de lui une nouvelle illustration, empruntée cependant à leurs services ; mais il fallait essayer, et il fallait aller bien doucement avec des gens auxquels le nom de roi seulement était en horreur et qui n'avaient accepté celui d'empereur que parce qu'il leur offrait une ancienne idée de république. Napoléon, qui marchait toujours avec des précautions infinies au travers de mille écueils, bien qu'il parût n'être arrêté par aucun obstacle, voulait ne pas heurter les hommes de la révolution. Il fallait les acquérir. Ce n'était plus chose difficile. Le prestige avait commencé, la nature fit le reste.

Une fois que l'appât fut offert, chacun, loin de le repousser, voulut y mordre. Celui que Napoléon présentait dans le duché de Dantzig était des plus attrayants. Il le savait et ne voulut pas aussi le conférer à un homme capable d'en abuser dans le cas où l'effet serait complet. Le maréchal Lefebvre était à cet égard l'homme qui convenait le mieux à l'empereur. Il avait l'estime de l'armée, celle des honnêtes gens, et pouvait mériter toutes les récompenses. Un seul inconvénient à celui-là était immense à la vérité, c'était son entourage. Sa femme est déjà connue. Ce qui l'est moins, c'est son fils. L'empereur le connaissait bien, et malheureusement l'appréciait à sa juste valeur, qui était bien minime, le pauvre malheureux ! Je n'ai jamais rencontré dans mes *voyages d'armée* un être plus abject dans ses goûts, ses manières. Tout cela, au reste, était en accord avec une figure des plus communes, une tournure qu'aurait désavouée le faubourien allant danser au Grand Salon. Il fut envoyé au corps d'état-major de Masséna en 1810. C'est là que j'ai eu l'avantage de le voir de manière à pouvoir le juger. Pour le peindre d'un mot, je dirai que, donnant un jour un bal où étaient, pour femmes, toutes les vivandières de l'armée, plusieurs d'entre elles n'y voulurent pas aller. Et le mari d'une de ces dames dit pour raison à un officier qui la lui demandait :

— *Ah ! c'est qu'y fait par trop le farceur, voyez-vous !*

J'ai souvent fait remarquer combien plusieurs auteurs de livres faits pour ou contre l'empereur en parlaient sans le connaître, et d'après des notions plus ou moins erronées que leur fournissaient des bruits populaires. La nomination du

duc de Dantzig donna lieu à une de ces choses toutes fausses dans leur application. Dans le message que l'empereur adressa au Sénat pour cet objet, après avoir dignement loué les rares talents militaires que déploya Lefebvre pendant le siège de Dantzig, Napoléon met cette phrase remarquable :

« ... Et surtout qu'aucun de ses descendants ne termine sa carrière sans avoir versé son sang pour *la gloire et l'honneur* de notre belle France !... »

Et là-dessus l'auteur de la *Revue chronologique de l'Histoire de France* se récrie, et dit :

« Quel homme !... Ainsi donc l'art de détruire ses semblables pour *la gloire* et *l'honneur* est mis par lui au-dessus des vertus du citoyen ! »

Si l'auteur de la *Revue chronologique* avait bien voulu prendre quelques informations avant d'énoncer une opinion, il aurait connu la véritable cause des termes employés par l'empereur dans son message. Il aurait appris que, désolé de la conduite de son fils, le brave maréchal Lefebvre en avait parlé à l'empereur, qui était, à cet égard, il faut lui rendre cette justice, le second père, le second chef d'une famille. En récompensant le père, en lui rendant un noble témoignage au nom de la patrie, car il savait comment on récompense celui-là, il voulut cependant ne pas mettre la même faveur sur la tête du fils, tandis que le père en était seul digne. Il mit cette condition, qui empêchait, comme cela fut ensuite pour tous, l'hérédité de droit ; et la phrase qui imposait l'obligation de verser son sang pour *la gloire et l'honneur de notre belle France* fut uniquement pour le jeune Lefebvre, qui, à cette époque, ne paraissait pas plus disposé à verser son sang pour la gloire de la France que pour celle du

roi de l'île Solor. Cette phrase n'était, au reste, énigmatique pour personne, et M. de Montgaillard seul l'a interprétée comme bon lui a semblé. Et comme il détestait Napoléon, il l'a fait de cette manière que l'empereur semble dire à chaque mère :

— *Je voue votre fils aux batailles !*

Que de jugements sur l'empereur sont portés en partant ainsi de bases toujours fausses !

Ce siège de Dantzig était une des plus belles actions militaires de la campagne, où, certes, il n'en manquait pas. Le général Kalkreuth avait enfin senti réveiller en lui un peu du feu du temps de Frédéric. Le Prussien était redevenu soldat, le cheval avait senti l'éperon. Il est vrai que nous ne lui avions pas ménagé les coups ; mais enfin il les avait sentis. Le siège dura près de deux mois. Il y eut cinquante-deux jours de tranchée ouverte et, lorsque Kalkreuth capitula et s'engagea pour lui et les siens à ne pas porter les armes pendant une année entière, il ne présenta que huit mille et quelques cents hommes. Et il s'était enfermé dans la ville avec dix-huit mille hommes ! Nous prîmes huit cents pièces de canon et des magasins immenses. Les résultats de cette prise furent également très grands ; ils assurèrent notre flanc gauche et nos derrières. Il ne restait plus dans la Baltique que le port de Pillau à la Prusse.

L'affaire importante qui agitait la cour impériale alors était de savoir comment la nouvelle duchesse allait porter sa dignité. Mais la chose fut promptement résolue par elle-même. Elle fut remercier l'impératrice de la grâce que l'empereur venait de lui faire. L'impératrice était aux Tuileries, dans

le grand salon jaune. Arrive la maréchale Lefebvre. L'huissier, habitué à l'appeler de ce nom, entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'avait pas demandé d'audience. Il ressort et lui dit :

— Madame la maréchale peut entrer.

La maréchale le regarda de travers, mais ne souffla pas mot. Elle entra dans le salon et l'impératrice, se levant du sopha où elle était ordinairement assise près de la cheminée, fit quelques pas au-devant d'elle, en lui disant avec cette grâce charmante qu'elle mettait à tout lorsqu'elle le voulait :

— Comment se porte *madame la duchesse de Dantzig ?*

La maréchale, au lieu de lui répondre, fit un petit signe d'intelligence, puis se tournant aussitôt vers l'huissier, qui était au moment de refermer la porte, elle lui dit :

— *Hein ! mon fils, ça te la coupe !*

Quelle est la gravité qui aurait résisté à une pareille attaque ? Je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne qui en ait la prétention.

J'ai beaucoup vu la maréchale Lefebvre, et j'ai été à portée de juger combien les bruits qui ont couru sur elle sont justes. Mais vers la fin de l'empire elle était devenue ennuyeuse, et parlait à peu près aussi bien que Mme Fabre de l'Aude, qui répondait un jour à l'empereur, comme il lui demandait quand elle accoucherait de son vingt-cinquième enfant :

— Quand Votre Majesté voudra.

Voilà qui est parlé, j'espère. On ne peut pas dire qu'elle était timide, Mme Fabre de l'Aude.

Quant à Mme la maréchale Lefebvre ou Mme la

duchesse de Dantzig, comme vous voudrez l'appeler, elle était encore bien bonne à l'époque où son mari fut fait duc, un an avant tous les autres. M. de Cramayel, préfet du palais, avait mis en vers burlesques une certaine aventure d'un diamant volé qu'elle retrouva dans un lieu où certes on ne s'aviserait guère de l'aller chercher, laquelle aventure elle racontait avec ses mots propres, ou plutôt impropres, à qui voulait bien l'écouter. Et, pour dire la vérité, nous le voulions toutes. Elle se maintint longtemps dans cette bonne attitude de singulière personne sous le harnais ducal. Mais, comme je viens de le dire, ensuite elle se forma, et dès lors elle ne fut plus amusante.

Une fois, dans le temps où les cinq rois changeaient leur toque directoriale contre des pièces d'or, et quelquefois contre un horrible exil par-delà les mers, il vint alors en tête de quelques-uns de ceux qui demeuraient, de s'adjoindre un collègue dont l'esprit fut léger et la main pesante, pour défendre le Luxembourg s'il était attaqué par ce peuple-roi qu'on avait fait esclave. On écrivit donc à Lefebvre, qui était alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, pour lui proposer la couronne directoriale. Le brave homme consulta sa femme. Elle était parfois de bon conseil, elle le fit bien voir dans cette circonstance :

— Il faut leur répondre *non*, lui dit-elle. Que veux-tu aller faire au milieu de tout cela ? Reste ici. Il faut qu'ils soient bien malades là-bas, puisqu'ils veulent faire un roi d'un imbécile comme toi.

Il y a une extrême justesse dans ces paroles. Lefebvre les écouta et fit bien.

XLIV

Mort du Prince Louis. — Napoléon raconte l'histoire du jeune Casabianca.

Une grande infortune avait frappé la famille de l'impératrice Joséphine. Le fils aîné de la reine Hortense venait de mourir du croup, en Hollande. Les lettres de Mme de Broc annonçaient une douleur d'une telle violence qu'elle pouvait détruire à jamais la santé de la reine. Quels que fussent les autres projets, l'impératrice fut atteinte au cœur de cet événement. Il semblait que la menace de divorce était dans chacune des larmes que l'on versait sur la fosse encore fraîche du jeune prince Louis. Quelle différence d'avenir pour elle !... Être *la belle-grand'mère* de l'empereur régnant, ou bien la belle-sœur de Mme la princesse Caroline, de Mme la grande-duchesse de Berg !

— Oh ! quel malheur !... répétait-elle en pleurant avec sanglots.

Il est impossible de bien peindre le jeune prince Louis. Cet enfant eût été, s'il eût vécu, un homme bien distingué. Il ressemblait extraordinairement à son père, et conséquemment à l'empereur. L'infernale méchanceté qui a poursuivi l'empereur jusque dans ses affections les plus saintes, a fait de cette ressemblance une cause de calomnie tellement indigne, que je croirais me manquer à moi-même en la réfutant. Le jeune prince était un enfant charmant, d'une bonté, d'une fermeté de caractère qui lui donnait de la ressemblance morale également avec son oncle. Je conçois que Napoléon sourît à l'avenir de la France en con-

templant cet enfant. Un jour, on était à Saint-Cloud, et l'empereur racontait un fait plein d'intérêt, et il le racontait avec cette puissance de voix et de regard que je n'ai connue qu'à lui. Le jeune prince était sur les genoux de l'impératrice, puis il se laissa couler tout doucement et vint se placer en face de l'empereur en le fixant avec de grands yeux bleus animés par une expression admirablement belle. C'étaient des saphirs étincelants. Sa petite poitrine se soulevait, et il était évident qu'il souffrait de son émotion.

L'empereur racontait en effet une chose bien faite pour arriver au cœur d'un enfant heureusement doué. J'ai déjà parlé, je pense, du talent de narration de l'empereur et du goût qu'il avait pour raconter. Souvent, par exemple, il altérait un peu la vérité pour augmenter l'intérêt et l'effet. Mais on voyait ce soir-là que rien n'était ajouté. On en pouvait juger à sa propre émotion. Il racontait une bataille navale et, comme Homère, sa parole puissante soulevait les flots, faisait gronder le canon et gémir les mourants. Il vous plaçait sur le pont d'un vaisseau, dont les planches souillées de sang, couvertes de cadavres, commencent à crier sous l'action du feu dont mille langues de toutes couleurs se faisaient jour à travers les écoutilles et montaient en tournoyant le long des vergues et des mâts. Ce vaisseau, qui peu d'heures avant dominait royalement dans la rade d'Aboukir et présentait plus de cinq cents visages humains pleins de vie et de force sur son gaillard d'avant, était désert, et tout ce qui n'avait pas été frappé par le boulet ennemi s'empressait de se soustraire à une mort certaine en se jetant à la mer et gagnant la terre à la nage. Un seul homme restait

debout et, les bras croisés sur sa large poitrine, la figure souillée de sang, noire de poudre et de fumée, il regardait d'un œil sombre un autre homme respirant encore, couché au pied du grand mât, ayant les deux jambes fracassées et perdant tout son sang et la vie sans laisser échapper aucune plainte. Il remerciait Dieu, tout au contraire, de le retirer de ce monde. Son œil mourant se soulevait pour voir encore flotter au-dessus de sa tête le drapeau de la France républicaine. A quelques pas de l'homme mourant était un jeune garçon âgé de quatorze ans environ et revêtu d'un habit bleu sans aucune marque distinctive. Un petit sabre était à son côté, et dans sa ceinture de marin étaient deux pistolets. Il regardait l'homme mourant avec une expression de profond désespoir, et en même temps de résignation, qui faisait comprendre que lui aussi avait fini avec la vie.

Ce vaisseau, c'était *l'Orient*. L'homme mourant était Casabianca, capitaine du vaisseau amiral de l'expédition d'Égypte, et le jeune garçon était le fils du vieux soldat.

— Prends cet enfant, dit le capitaine au contremaître. Sauvez-vous tous deux, il est encore temps, et laissez le vieux marin mourir tout seul. Il n'est plus qu'une vieille cartouche avariée.

— N'avance pas, dit l'aspirant en étendant la main vers lui, sauve-toi. Quant à moi, ma place est ici, je ne quitte pas mon père.

— Mon fils, dit le mourant en jetant sur le noble enfant un regard qui renfermait toutes les joies qui peuvent inonder le cœur d'un homme, mon fils, je t'ordonne de partir.

En ce moment, un craquement terrible fit grincer les planches du navire, la flamme devenait

maîtresse du bâtiment. Une épouvantable détonation annonça le sort d'une victime de cette affreuse journée. C'était celui qui attendait *l'Orient*... Déjà les planches devenaient brûlantes sous les pieds. Le contre-maître eut un moment de crainte, ses yeux se portèrent sur la côte dont ils n'étaient qu'à deux cents toises — car, disait l'empereur, l'amiral Brueys s'est battu embossé, le misérable! — Mais ce mouvement naturel à tout homme qui cherche sa conservation ne fut que passager. Il reprit son attitude insouciante. Seulement il cligna de l'œil en regardant le jeune garçon et, sur un signe du père mourant, il voulut encore le saisir. Mais le jeune homme prenant un de ses pistolets, menaça le marin de l'étendre à ses pieds s'il insistait encore.

— Je dois et je veux rester, s'écria-t-il, va-t'en, et que le ciel te sauve! Tu n'as pas de temps à perdre.

Un nouveau craquement qui sortit du fond de cale comme un profond gémissement fit tressaillir le marin. Il porta un coup d'œil égaré sur la sainte-barbe, les flammes allaient l'atteindre. Encore quelques secondes peut-être et il ne serait plus temps. Le jeune homme comprit l'anxiété renfermée dans ce regard et, se couchant à côté de son père, il le prit dans ses bras.

— Pars! s'écria-t-il. Mon père, bénis-moi.

Ce furent les dernières paroles que le marin entendit. Il s'élança à la mer et s'efforça de gagner la côte.

Il n'avait pas fait dix brasses de chemin, que *l'Orient* sauta en l'air avec un bruit épouvantable. Il en était encore si près que ses épaules furent couvertes de clous et de débris lancés par le navire dans son dernier déchirement.

— Il fut recueilli par les gens de la côte, et vint au quartier général, ajouta l'empereur. Ce fut lui qui nous raconta le dévouement sublime du jeune Casabianca. « Que ferais-je en ce monde, dit-il à son père qui le pressait de nouveau de partir. Tu vas mourir, et la marine *s'est déshonorée aujourd'hui !* »

— C'était un noble enfant, poursuivit l'empereur, sa mort est d'autant plus à regretter qu'il aurait été plus loin encore que les Duguay-Trouin et les Duquesne. Je pense avec orgueil qu'il était de ma famille [1].

Mais un spectacle curieux, c'était de remarquer la physionomie du jeune Napoléon. Il tenait ses grands yeux bleus attachés sur l'empereur avec une avidité qu'il est impossible de rendre et, lorsque son oncle eut fini, il s'approcha de lui et, grimpant sur ses genoux, il lui dit :

— C'est bien vrai, ce que tu as dit là ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ? dit l'empereur.

— Parce que je prierai Dieu pour ce jeune garçon et pour son papa, répondit le jeune prince.

L'empereur fut attendri. Il souleva son neveu et l'embrassa.

— Et toi aussi, dit-il, tu seras un brave et bon enfant.

Et le reposant à terre, il le suivait de l'œil avec toute la sollicitude d'un père, car il sentait que cet enfant était alors son espoir. L'impératrice était bien heureuse dans de semblables instants. Alors la pensée du divorce s'éloignait d'elle. Et pourtant à cette époque on en parlait plus que jamais.

[1] J'ai entendu plusieurs fois l'empereur répéter cette histoire et toujours disant que Casabianca lui était parent, tandis que beaucoup d'autres prétendent que non.

Un jour, l'empereur allait ou venait de passer une revue. Son épée et son chapeau — ce fameux chapeau — étaient sur un fauteuil du salon ; le jeune prince, accoutumé à être gâté par l'empereur qui lui laissait toucher à tout chez lui, s'empara de l'épée, la passa autour de son cou, et se mit à marcher derrière l'empereur avec une grande gravité, en faisant à deux voix le rataplan le mieux roulé. L'empereur se mit à rire, mais il était profondément touché. Gérard fit un charmant tableau de cette petite mascarade. En général, je dois dire, tout en convenant que le fond de son caractère n'était pas sensible, qu'il était fort impressionnable pourtant pour toutes les affections de famille ; ce qui ferait croire que son indifférence n'était qu'une chose affectée, ou tellement en dehors, que le cœur ne s'en ressentait nullement.

Junot aimait le prince Louis avec un grand attachement. Il n'était pas de ces imbéciles qui croyaient à une absurdité, et qui la croient encore par le seul plaisir de croire le mal et de donner à l'empereur un vernis d'homme vicieux que jamais Napoléon n'a mérité. Quelque répugnant, je le répète ici après l'avoir dit plus haut, qu'il soit, en raison de l'attachement tendre et profondément respectueux que je porte et que j'ai toujours porté à la personne dont je parle, je suis obligée, comme chacune de nous doit l'être en prononçant son nom, de lui rendre la justice qui lui est due, en ne la disant qu'accompagnée de toute la vénération, l'attachement, l'amour le plus entier. C'est du moins ce que je ressens et nous sommes beaucoup encore existantes de la cour impériale professant hautement la même opinion.

XLV

Napoléon apprend l'intrigue de Junot et de la Grande-Duchesse de Berg.

Le retour de l'empereur eut lieu vers la fin de juillet de 1807. Cet événement tout naturel devait avoir des suites bien importantes dans mon intérieur. Je les prévoyais depuis longtemps, et malheureusement je n'avais pu l'empêcher. Sans doute j'aimais Junot. Mais je ne lui aurais fait aucun reproche bien certainement, relativement à ses relations avec la grande-duchesse de Berg, parce que je ne pensais pas que ces relations fussent criminelles. Toutefois, je voyais quelle route il allait parcourir et à quel but cela allait le conduire. L'empereur avait une façon de voir relativement à ses sœurs et cette façon de voir lui faisait exiger d'elles la plus grande retenue dans leur conduite. L'empereur croyait être certain qu'aucune des princesses n'avait donné lieu même à une parole légère prononcée sur son compte. Jusque là, il avait été égal à Fouché, et à un autre homme que je ne veux pas nommer parce qu'il vit, que les sœurs de l'empereur fissent ou non parler d'elles, et que M. le comte de Fl..., M. de C..., etc., compromissent ces dames, ou fussent plutôt compromis par elles. Les princesses étaient gracieuses pour Savary, pour Fouché, pour d'autres encore, et l'empereur ignorait seul ce que tout le monde savait. Il croyait que la princesse Pauline était une jolie inconséquente, désobéissant à Corvisart pour porter une jolie robe de bal et seulement

coupable de ne pas demeurer chez elle quand il commandait la retraite. Jamais ces dames n'avaient encore été trahies par les *autorités surveillantes*. Mais lorsqu'on sut qu'un homme qu'on n'aimait pas pouvait être perdu par une accusation directe, cette perte fut résolue. Hélas ! je l'avais prévu depuis longtemps.

Lorsque l'empereur arriva à Paris, l'orage était déjà formé et les nuages s'amoncelaient depuis la Pologne. On avait écrit à l'empereur que Junot compromettait la grande-duchesse de Berg, que sa livrée se voyait à des heures inconvenantes dans la cour de l'Élysée et qu'une foule de circonstances venaient à l'appui de ce qu'on avançait. Ce fut un des camarades de Junot, encore vivant aujourd'hui, qui fit cette accusation.

Napoléon fut blessé au cœur en apprenant cette nouvelle et, lorsque Junot le revit à son retour de Pologne, il lui trouva l'accueil sévère et la parole contrainte. Junot avait une des âmes les plus fières et les plus belles que le Créateur ait mises dans une enveloppe mortelle. Il ne put soutenir la froideur de l'empereur et lui demanda une audience. Elle fut accordée aussitôt et fort orageuse. L'empereur accusait sans cesse et Junot, vivement blessé, ne voulait répondre sur aucun point et prétendait que l'empereur devait se fier à lui pour le soin de l'honneur de son nom.

— Sire ! s'écria-t-il, lorsqu'à Marseille j'aimais la princesse Pauline — vous fûtes au moment de me la donner pour femme — je l'aimais comme un fou. Et cependant quelle fut ma conduite ? celle d'un homme d'honneur. Je n'ai pas changé depuis cette époque, Sire. Je suis toujours le même homme, toujours celui qui peut se proclamer le plus

dévoué à Votre Majesté et aux siens. Sire, votre défiance me fait bien mal.

L'empereur le regarda avec une attention marquée. Puis il se mit à marcher les bras croisés, en silence, et le front toujours menaçant.

— Je veux bien croire tout ce que tu me dis là, lui dit-il enfin, mais tu n'en es pas moins coupable d'imprudence, et les imprudences dans ta position et celle de ma sœur sont des fautes, si ce n'est pire encore. Qu'est-ce que veut dire, par exemple, cette manière d'agir ? Pourquoi la grande-duchesse de Berg va-t-elle dans tes loges au spectacle ? Pourquoi y va-t-elle dans ta voiture ? Ah ! ah ! vous êtes étonné, monsieur Junot, de ce que je sais aussi bien vos affaires et celles de cette petite sotte de Mme Murat.

Junot fut confondu de ce que l'empereur était instruit de cette particularité assez importante pourtant dans la position respective des deux personnages, pour fixer l'attention non seulement de la police, mais du public. Il fallait son sommeil, le sommeil où l'avait plongé cette vie des anges du Vieux de la Montagne, dont il avait été enivré, pour être étonné de ce qui était la conséquence toute naturelle de sa conduite.

— Oui, dit l'empereur, oui, je sais cela... et beaucoup d'autres choses encore dans lesquelles je veux bien ne voir que des imprudences, mais enfin dans lesquelles aussi je vois des torts graves de ta part. Encore une fois, pourquoi cette voiture avec ta livrée ? Ta livrée ne doit pas se voir à deux heures du matin dans la cour de la grande-duchesse de Berg ! Toi, Junot ! Compromettre ma sœur ! Ah !

Et Napoléon tomba dans un fauteuil.

Avant d'aller plus loin, je veux expliquer les

motifs qui m'ont déterminée à lever un coin du voile que ma propre main a jeté sur la vie privée de Junot. Toutes les relations qu'il a eues n'ont agi que sur mon propre bonheur, et nullement sur sa destinée à lui-même. Ici il en fut tout autrement. Je n'hésite pas un instant à charger cette malheureuse relation de mon mari avec la reine de Naples, de tous ses malheurs, et à la regarder comme *cause de sa mort.* Je dirai plus, je ne prétends pas charger également cette relation de couleurs trop honteuses et réellement fautives. Il me suffit des tristes résultats qui furent les suites des apparences. Je crois même, s'il faut le dire, qu'il n'y eut que des apparences, mais elles furent terribles, parce qu'elles allumèrent la colère du lion. Le Vésuve fit plus tard une éruption provoquée aussi par les apparences. Alors s'éleva la tempête qui avait été semée. C'est donc sous ce rapport politique et positivement direct dans la vie de mon mari, que je me suis décidée à parler de tout ce qu'on va lire. Cette sorte de *préface* est essentiellement nécessaire à l'intelligence des faits qui eurent lieu en Russie en 1812 et de la tragédie qui les termina en 1813. Une famille privée de son chef, des enfants orphelins, un nom illustre attaqué, en voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour donner à mes paroles toute la solennité qui convient à de telles circonstances et qui éloigne la pensée de la futilité d'une intrigue amoureuse. Il ne sera question ni de *passion jalouse,* ni de *douleur romanesque :* il s'agit de présenter *des faits.*

Maintenant il faut entrer avec moi dans l'intérieur des Tuileries. Il faut pénétrer dans le cabinet de Napoléon et l'y voir non seulement seul, mais avec tous ceux qui contribuaient à empoison-

ner sa vie par des rapports non seulement quotidiens, mais à chaque heure de la journée. Ce n'était pas Lannes, ce n'était pas Bessières, ce n'était pas Masséna. Ce n'était pas Soult même — je dois lui rendre justice, quoiqu'il ne m'aime pas, je ne sais pas pourquoi, — ce n'était pas non plus Duroc, quoi qu'on en ait dit et redit sur la police intérieure du palais que Duroc était obligé d'exercer. Ce n'était pas non plus Junot, malgré l'immense quantité de relations qu'il recevait tous les jours comme gouverneur de Paris et gouverneur *actif*, personnage qui n'existe plus maintenant que dans le souvenir. Ce n'était aucun des hommes que je viens de nommer. Ils avaient une manière d'envisager l'honneur, qui leur aurait fait prendre ce même *honneur* en antipathie s'il eût été transformé en une semblable turpitude. Ce n'était pas non plus Rapp, avec sa rude écorce mais sa belle âme, qui aurait trahi les secrets peu importants du cœur d'un camarade pour en barbouiller vingt pages d'un rapport obscène qui n'avait aucun but utile comme intérêt politique et qui n'était destiné — l'auteur n'en doutait pas — qu'à occuper un moment l'empereur, dont l'esprit, singulièrement tourné à cet égard-là, trouvait un vrai plaisir à savoir la quantité de grains de sel que moi ou tout autre mettions sur une tartine de beurre.

Les hommes qui jouaient ce rôle odieux sont bien connus et le mépris et la haine universelle les ont récompensés selon leur mérite de leur infâme conduite. Deux surtout avaient sur leur front l'index de l'opinion publique. L'un est mort. Je lui ai pardonné comme chrétienne tout le mal qu'il a fait à Junot, mais, comme veuve et comme mère, je ne lui ai pas pardonné le tort irréparable qu'il a

causé au père de mes enfants. L'autre, tout aussi coupable, n'est pas encore allé rendre compte à Dieu de sa conduite, comme homme et comme citoyen. Non seulement il vit, mais il fait encore du mal. Il menace, il agit, il est influent. J'ai appris, seulement depuis peu, combien il avait fait de mal à Junot et à moi. Eh bien, nous avons maintenant un champ clos dans lequel nous sommes. C'est une lice ouverte à lui comme à moi ! Oh ! mon Dieu, et ce sont de telles gens qui ont versé dans la coupe le poison que l'empereur a fait boire à son plus vieil ami ! Ce sont de telles mains encore souillées de malversations qui ont osé... Mais silence, mon âme, silence ! Tu pourras bientôt épancher tes douleurs, tu pourras bientôt à ton tour renvoyer la flèche du lieu dont elle est partie, et la renvoyer plus acérée. Encore une fois, *c'est ton devoir.*

Une chose incompréhensible c'est l'ignorance dans laquelle était l'empereur de la vraie conduite de ses sœurs. Il est de fait qu'il en était complètement ignorant. Je ne sais pourquoi, car, enfin, ses yeux d'aigle perçaient bien d'autres mystères. Mais c'est la vérité. Fouché, Junot, Duroc, Dubois, les quatre personnes ayant dans leurs mains toute la police intéressante de Paris et de la France, gardaient le silence sur ce qu'ils savaient, parce qu'ils auraient affecté Napoléon, ce qu'aucun d'eux ne voulait faire, la moitié par affection pour lui, les deux autres par crainte de déplaire d'abord à lui-même, puis aux princesses, ce qui pouvait amener un résultat funeste, tout en parlant de choses joyeuses pour eux. L'empereur finissait bien par apprendre, mais à la volée, et par des moyens tellement peu habituels pour lui-même

qu'il y croyait extrêmement peu. Il attribuait les bruits qui couraient souvent à de l'imprudence de jeunes femmes et il disait alors à Madame mère :

— Signora Lætitia, que diable ! parlez donc à vos filles. Je ne veux pas qu'elles se compromettent avec tous ces *godelureaux* comme elles le font. Qu'elles dansent avec des officiers de ma garde ! pardieu ! s'ils ne sont pas de beaux garçons, ils sont de braves garçons.

Je n'entreprendrai pas de répondre aux horreurs que l'on a cherché à répandre sur la nature des relations de famille de l'empereur. Il suffit d'avoir vécu dans l'intimité de Napoléon pour connaître sa façon de penser et sa manière d'envisager la morale. Mon sang bouillonne lorsque je l'entends accuser *de corruption*. Il en est de cela comme de sa peau jaune et du tabac qu'il portait dans ses poches et de mille autres rêveries qui n'ont pas le sens commun. On m'objectera à moi-même, peut-être, une scène de la Malmaison, rapportée précédemment, et moi je répondrai par cette scène elle-même. Napoléon n'aurait employé aucune manœuvre pour me déterminer. Si j'eusse fait ce qu'il voulait, il m'aurait méprisée, ainsi que je l'ai vu souvent, car la femme de son ami lui manquant de foi pour lui, souverain, lui paraissait avec raison une infâme. Mais il n'aurait pas fait le roué. S'il n'agissait pas ainsi avec des femmes qui ne lui auraient pas donné de la honte en retour de la faute commise, il ne l'aurait certes pas hasardé avec des femmes qui l'auraient pu haïr, et qui bien certainement l'auraient haï. Et puis, comment la calomnie peut-elle donc si gratuitement déverser le poison sur toute la vie d'un homme sans avoir au moins l'apparence de la probabilité ? Et,

en vérité, ici c'est bien le lieu de se demander si un homme sévère, même dans toutes les habitudes de sa vie, aurait été déroger à cette sévérité pour se couvrir d'infamie. Il faudrait pour que la chose fût probable, que le crime eût pour lui des attraits bien puissants et dans tout le reste de sa vie, je le répète, rien au monde, rien, n'y fait croire.

Napoléon ne fut instruit des fautes de l'une de ses sœurs qu'à l'époque de la guerre du Portugal. Celui qui en fut accusé le premier fut presque exilé à l'état-major de Junot. Je sais bien que ceux qui veulent tout tourner en ridicule diront que la chose est impossible. Mais cependant elle est réelle et une fois connue d'un homme comme lui, les autres preuves ne tardèrent pas à lui arriver, et dès lors il fut comme averti. Encore l'affaire de MM. de Septeuil et de Canouville n'aurait-elle pas été connue si l'histoire *du cheval* et de *la pelisse*, ainsi que celle de *l'explication* pour l'autre, n'étaient venues à leur aide.

L'aventure dans laquelle Junot jouait un rôle était donc la première, à bien dire, qui vint frapper l'oreille de l'empereur et il en fut irrité violemment, ainsi que je viens de le dire.

— Enfin, répétait-il en se promenant, si Murat avait appris toutes ces belles histoires de chasse au Raincy, de spectacle avec ta voiture et ta livrée...

Il paraît que la voiture et la livrée était ce qui lui paraissait de plus inconvenant. Junot voulut encore parler de l'éclat de celle de la grande-duchesse. L'empereur frappa du pied avec violence, le regarda quelque temps sans parler, puis il dit avec une voix sévère et d'un ton interrogatif :

— Et de quelle couleur est donc la vôtre ?

Junot baissa les yeux et ne répondit rien. Le fait

est que les couleurs de nos deux livrées étaient exactement les mêmes. La seule différence était dans les galons et les parements. Ceux de la grande-duchesse étaient blancs, tandis que les miens sont jaunes, et ses galons étaient d'or, les miens étaient d'argent. Mais, du reste, l'habit était en drap amarante tout à fait de la même nuance. Le vrai de la chose, c'est que la volonté de la grande-duchesse était que les choses fussent ainsi. J'ai toujours pensé qu'il s'y rattachait un but politique, et depuis, ainsi que je l'ai dit, j'en ai la preuve, et la preuve positive.

— Oui, disait l'empereur toujours en se promenant, si Murat avait appris tout ce que je viens de dire, qu'aurait-il fait, qu'aurait-il dit ? Tu aurais eu un terrible orage à essuyer.

A l'instant même la physionomie de Junot se décomposa, et devint pourpre, puis il pâlit, rougit encore et, retrouvant alors toute son énergie, il fit deux pas vers Napoléon et dit d'une voix ferme :

— Si Murat s'était cru offensé, il n'y a pas si longtemps encore que nous étions égaux aussi bien sur le champ de bataille que partout ailleurs, je lui aurais accordé toute la satisfaction qu'il m'aurait demandée. Et, quoiqu'il fasse bien peur aux cosaques, je ne suis pas encore aussi facile à effrayer qu'eux, *et cette fois je me serais battu au pistolet.*

— Eh ! pardieu, s'écria l'empereur avec une naïveté admirable, voilà bien ce que je craignais !

Puis il ajouta d'un ton plus doux :

— Mais, j'ai arrangé cela. Je lui ai parlé et maintenant tout est bien.

— Sire, je vous remercie. Mais j'observerai à Votre Majesté que je *ne veux pas* d'un accommodement entre le grand-duc de Berg et moi. S'il

croit offensé... ce que je dénie qu'il ait le droit de dire... nous ne sommes pas loin l'un de l'autre. Mon hôtel est bien près de l'Élysée.

— Oui, oui, dit l'empereur, et beaucoup trop. Et, à propos de cela, qu'est-ce que signifiaient ces fréquentes visites que ma sœur faisait à ta femme ? Elles ont été liées, c'est vrai, mais autre temps, autre coutume ; on a remarqué cela, et ce sont encore des choses qui ont fait parler.

— Sire, ma femme est fort souffrante de sa grossesse. Elle ne peut pas sortir à moins qu'elle ne prenne d'extrêmes soins. Son Altesse impériale Mme la grande-duchesse a eu la bonté de venir la voir deux ou trois fois depuis ce printemps, et voilà à quoi se bornent ses nombreuses visites.

— Cela n'est pas vrai, répondit l'empereur en prenant une grande lettre dans un tiroir près de lui.

Et la parcourant en entier, il fronça de nouveau le sourcil. Junot jeta un rapide coup d'œil sur la lettre et il reconnut l'écriture.

— Je demande pardon à Votre Majesté, mais si elle juge et si elle condamne sa sœur et son plus ancien ami, son plus dévoué serviteur, sur les accusations de l'homme qui a écrit cette lettre, je ne puis croire à son impartialité.

Napoléon parut surpris, mais ne fit aucune objection sur ce que disait Junot. Il sembla même à celui-ci qu'un sourire imperceptible glissait sur les lèvres de Napoléon.

— Seulement, dit Junot, ce n'est pas une lettre, car *il était* avec Votre Majesté, c'est donc *un rapport !* Un rapport de *sa police* et COPIÉ par lui ! Oh ! ce doit être une belle œuvre ! Il aurait au moins dû respecter la personne de la sœur de Votre

Majesté ! Mais il y a des moyens efficaces pour rendre les gens circonspects et polis, c'est ce que je veux employer avec lui.

— Junot, s'écria l'empereur, je te défends de te battre avec S... [1]

Junot sourit dédaigneusement.

— Vous m'avez soupçonné, vous m'avez accusé de trahison, Sire, c'est une chose dont je ne puis vous demander raison à vous-même. Il faut que j'aille la demander à celui qui est cause de cette peine. Et, de par Dieu, je le ferai. Si Murat en veut, après cela, je serai tout prêt, à moins que ce méchant soldat ne me loge une balle dans la tête, ce qui serait possible, car j'ai vu des mazettes tuer de braves gens. Mais si j'en sors sain et sauf, je serai aux ordres du grand-duc de Berg.

Napoléon se leva brusquement et, arrivant à Junot qui était appuyé contre la cheminée, il le tourna vivement à lui et, lui prenant la main, mais vivement, il dit en criant comme un aveugle :

— Encore une fois *je t'ordonne* de demeurer en paix ! Ni S..., ni Murat. *Je ne veux* pas que tu te battes ni avec l'un, ni avec l'autre. Promets-le-moi, ajouta-t-il en se rapprochant de Junot et lui reprenant la main qu'il serra, promets-le *à ton vieil ami !*

Ces moments-là étaient fugitifs chez Napoléon, mais ils étaient victorieux. Jamais il n'a manqué de sortir vainqueur d'une pareille situation. Il y avait dans son regard, dans sa voix, un charme adorable. Il était sûr de vaincre la résistance la plus obstinée. Junot sentit se fondre sa colère à sa voix, à son regard. Il prit la main de l'empereur, la serra, ne la baisa pas comme celui qui avait écrit le

[1] Savary.

rapport, mais il la posa sur son cœur et, en le sentant battre violemment, l'empereur eut à son tour un moment presque indéfini d'émotion. Mais il la surmonta, passa sa main après l'avoir doucement retirée de celle de Junot dans son épaisse et blonde chevelure, et le frappant légèrement :

— Promets-moi d'être sage, mauvaise tête, lui dit-il avec sa voix de sirène, c'est-à-dire ce *sotto voce* remarquable qui vibrait comme une corde éolienne. Tu reviendras me voir, j'ai à te parler.

Cette conversation avait duré une heure et demie. Le salon de service était rempli de gens qui étaient aux écoutes pour savoir le résultat de la longue conférence. Un homme surtout aurait voulu qu'elle fût moins longue. Il connaissait l'empereur. Il savait que de longues heures n'étaient jamais accordées à un homme qu'il allait disgrâcier et la physionomie de Junot, lorsqu'il sortit, le confirma dans son opinion. Junot passa à deux pas de lui. Il affecta de ne pas le voir.

— Je n'aurais pas pu m'empêcher de lui dire ce que je pensais de lui, me dit Junot dix-huit mois après, lorsque, tous deux en Espagne, plus unis que nous ne l'avions jamais été, les pieds sur le bord d'un brasero, nous devisions avec confiance sur cette époque de sa vie et qu'il m'en soulevait jusqu'au dernier voile. J'aurais peut-être dû le faire, ajoutait-il, car cet homme est un de ces serpents qui mordent avec plus de violence lorsque la victime est paisible...

XLVI

Le cardinal Maury. — Discussion avec Napoléon. Corneille et Racine.

Le cardinal Maury, pour avoir prononcé un beau panégyrique de saint Louis, n'était pas celui qu'il fallait choisir pour défendre son descendant. Il comprenait mieux qu'un autre les affaires ecclésiastiques, mais il n'était pas homme d'État. L'archevêque d'Aix les entendait aussi bien que lui, et de plus il était tout à fait propre à la conduite de ces mêmes affaires. L'abbé Maury parut à la tribune dans un moment où les ténèbres n'étaient dissipées que par les éclairs que lançaient les cieux en colère. Il aurait fallu un talent hors ligne pour résister au flot populaire, et l'abbé Maury ne comprit pas la grandeur de sa mission. Il était appelé à jouer un grand rôle sur la scène de notre révolution. Il déclina toutes ses chances pour ne s'attacher qu'à ces misérables questions de l'Église gallicane et pour avoir le bien petit triomphe de faire taire une fois Mirabeau. L'abbé Maury pouvait beaucoup pour la couronne, s'il n'avait pas voulu transformer une école de servitude et une sentine de vices en un lieu de pureté et de chasteté. Et cependant il n'aimait ni la cause royale ni la noblesse. Je l'ai entendu parler librement de plusieurs individus qui étaient en premier ordre dans la liste des grands noms, et qu'il traitait avec un dédain vraiment insultant. A son retour en France, il fut mal reçu dans le faubourg Saint-Germain. On connaissait sa lettre à l'em-

pereur, et cette lettre n'était pas faite pour trouver des approbateurs dans la noblesse.

— Lorsqu'on a perdu l'*espérance*, disait-il, nous n'avons plus la *foi*, il ne nous reste que la *charité*.

Et il concluait de là que les Bourbons ne pouvant plus revenir en France, il était inutile de leur rester fidèle. En conséquence, il sollicitait de l'empereur la permission de rentrer dans sa patrie.

L'empereur fit comme beaucoup de gens en ce monde. Il jugea sur la renommée ; celle de l'*abbé Maury* était européenne, il voulut la rendre à la France. Le cardinal obtint son rappel. Il vint à Paris et tout aussitôt fut apprécié par Napoléon, qui vit qu'il avait en lui un homme déterminé à servir le pouvoir malgré tous les inconvénients, même celui de la conscience.

Le cardinal Maury n'avait rien dans ses manières, dans sa parole, dans son individu en général, qui rappelât les abbés d'autrefois ; ces abbés, comme l'abbé de Périgord, l'abbé de Montesquiou, l'abbé de Saint-Far, tout cet état-major de *mitrés en herbe*, qui entourait l'archevêque de Reims et qui servait de modèle à tous les jeunes ecclésiastiques. Le cardinal était rude même dans ses façons et tout en lui annonçait une volonté opposée à celle de plaire. Il était cynique, ainsi que je l'ai déjà dit, et il affectait, je ne sais pourquoi, d'être toujours peu soigné. Le lieu où son cynisme paraissait dans toute sa laideur, c'était chez lui. J'ai déjeuné une fois à l'archevêché et je me souviendrai de cette journée-là.

Il avait la discussion fatigante. Il était si peut *concédant* que, pour peu que son antagoniste fût emporté aussi, il fallait déserter la chambre. J'ai vu souvent des discussions littéraires entre le

cardinal, mon ami Millin et M. le baron de Brockhausen, ministre de Prusse. Celui-ci avait la manie d'attaquer notre littérature, et l'on sent que la partie n'était pas égale. Aussi le cardinal était sans pitié. Un jour, M. de Brockhausen parlait de Racine et, selon l'usage de beaucoup d'Allemands, il en disait du mal :

— Eh ! monsieur, s'écria le cardinal tout rouge de colère, vous parlez là comme un aveugle-né parle des couleurs. Est-ce que les Prussiens peuvent nous juger ? Est-ce que les Prussiens connaissent Racine ?

— Mais, monseigneur, permettez-moi de vous dire...

— Rien du tout, monsieur, rien du tout. Les Prussiens ne peuvent pas juger des auteurs dont ils ignorent la langue.

— Ah ! monseigneur...

— Eh ! monsieur, que me répondrez-vous si je vous disais à vous-même qu'il faudrait que vous vécussiez cent ans pour comprendre Racine ? Vous ne savez pas le français parce que Voltaire et Maupertuis ont demeuré à Berlin...

Malgré sa profonde vénération pour le pouvoir, le cardinal *discutait* — alors il ne disputait pas — quelquefois avec l'empereur sur des points de littérature. L'empereur avait une profonde estime pour le talent de Corneille. Il *supportait* Racine, mais il admirait, il *aimait* Corneille, et je le comprends tout à fait, parce que je sens comme lui. Le cardinal ne pensait pas ainsi, et j'avoue que le jour où j'en acquis la preuve je fus très étonnée. Racine et le cardinal Maury me semblaient en désaccord complet. Ceci me donne l'occasion de dire qu'il est fort difficile de présumer de la vé-

ritable aptitude des esprits. On juge quelquefois à faux, lorsque l'on n'a pas mis en pratique celui dont il s'agit.

L'empereur disait un jour au cardinal Maury :

— Comment n'aimez-vous pas Corneille ?

— Sire, répondit le cardinal, j'*admire Corneille*, mais c'est Racine que j'aime.

— Et moi je lui trouve de la *boursouflure*, dit l'empereur, à votre Racine, dans toutes ses scènes d'amour, car il faut un amour dans toutes ses pièces, comme il faut un souffleur pour les acteurs. Il n'y a que les jeunes gens qui puissent aimer Racine. Et comment diable, à votre âge, monsieur le cardinal, vous faites-vous le champion de Racine, le poète des femmes ? Parlez-moi de Corneille, voilà un homme qui connaissait le monde.

— Mais comment l'aurait-il connu ? Il ne voyait personne.

L'empereur le regarda avec une sorte de mépris. Il semblait qu'il le jugeât en ce moment pour la première fois.

— Voilà pourquoi je prétends précisément que Corneille est un grand homme. Éloigné de la cour, des intrigues, des affaires, il a *deviné* pour ainsi dire la véritable situation, la position des empires, des peuples et des souverains.

Le grand Condé, en entendant je ne sais quelle pièce de Corneille, je crois que c'est *Sertorius*, s'écria :

— Où donc Corneille a-t-il appris à faire la guerre ?

— Et moi je dirai, ajouta l'empereur, que, pour l'apprécier dignement, il faudrait, pour entendre ses belles tragédies, un parterre composé de rois, de ministres et de hauts fonctionnaires.

Il y a dans ce sentiment sur Corneille celui qui fit dire plus tard à l'empereur :

— Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'aurais fait prince !

Et dans le fait, Napoléon devait parfaitement comprendre un homme dont le génie consistait surtout à réduire les idées en maximes politiques, à généraliser ces mêmes idées, et de plus, à exprimer sa pensée en vers souvent sublimes.

Cela me rappelle que l'empereur, qui était peu *oublieur* de sa nature, répéta plus tard devant le cardinal ce mot :

— Je l'aurais fait prince !

— Et pourquoi pas ministre, s'il était si habile ? dit le cardinal avec assez d'aigreur et en souriant à demi.

— Non, répliqua l'empereur sèchement, j'ai fait l'expérience que les hommes qui faisaient les plus belles phrases étaient ceux qui faisaient aussi la plus méchante besogne. Le coadjuteur aurait été le plus mauvais des ministres, et pourtant il parlait bien, mais il ne faisait que parler, et Mazarin, dont il disait du mal, n'aurait pas voulu de lui comme secrétaire. C'était un brouillon et un *ergoteur*.

L'empereur employait souvent ce mot pour les hommes qui parlaient et discutaient.

XLVII

Bruits de divorce. — Entrevue de Napoléon et de Lucien.

Les fêtes du mariage du roi de Westphalie se prolongeaient, et Fontainebleau voyait la cour, plus brillante que ne l'avait été jamais celle de Louis XIV, donner chaque jour quelque fête nouvelle et toujours plus magnifique. J'étais au Raincy, attendant patiemment la fin de ma grossesse, lorsque je reçus une invitation ou plutôt un ordre pour me rendre à Fontainebleau et pour y passer plusieurs jours. Je partis. Mais dans la position où je me trouvais je ne voulus pas m'exposer à loger dans le château. Je pouvais accoucher, quoique le terme fût encore éloigné de quelques semaines, et je ne voulais pas courir la chance de pousser des cris au milieu de la nuit. Du reste, celui qui m'effrayait dans cette pensée d'un accouchement prématuré, c'était l'empereur, et Duroc me dit *en confidence* qu'ils allaient partir pour faire un voyage, mais néanmoins sans me dire de quel côté ils se dirigeraient. Je louai une petite maison dans une rue très près du château. Je pris des porteurs, et tous les jours je me rendais en chaise à la cour.

Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui ne peut ressembler à la vérité positive de cette époque. La magnificence, le luxe magique de tout ce qui entourait l'empereur, cette fête avec cette profusion de diamants, de joyaux et de fleurs, ces joies, ces amours, ces intrigues qu'on croyait bien cachées et qui se voyaient davantage sans doute que si l'on eût été aux Tuileries, tout cela réuni

faisait de Fontainebleau un séjour fantastique et enivrant. Le matin, lorsqu'il faisait beau, et cette année les mois d'octobre et de novembre furent admirables, on chassait dans la forêt, on y déjeunait. Toutes les femmes avaient un uniforme. Il fut d'abord affreux, mais alors il était charmant, en casimir chamois, avec le collet et les parements de l'amazone en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir avec un grand bouquet de plumes blanches. Rien n'était plus gracieux que de voir sept ou huit calèches remplies de ces femmes la tête couverte de plumes ondulantes, le corps serré dans un élégant habit de cheval, parcourant rapidement les allées de cette magnifique forêt de Fontainebleau, tandis que l'empereur, suivi d'une troupe nombreuse, passait auprès de nous avec la rapidité de la flèche, courant après quelque cerf dont les hauts rameaux se faisaient voir un moment au sommet de quelque roche bien moussue, puis repartait comme le vent pour échapper à ses persécuteurs. Les hommes avaient un bel uniforme de chasse. C'était un habit de drap vert avec des galons d'or et d'argent, posés en brandebourg sur la poitrine et aux poches, et dont les parements étaient en velours amarante. C'était le grand habit, celui-là, celui de la chasse à courre. J'aimais mieux le petit uniforme, celui du tir.

On parlait beaucoup à Fontainebleau, mais on parlait très bas. Il était question de beaucoup d'événements *présents* et *futurs*. Le présent était surtout l'objet très important des nouvelles amours de l'empereur. La belle Génoise, alors en pleine faveur, avait obtenu d'être présentée à la cour, ce que jamais aucune lectrice n'avait même *osé* demander, et l'empereur, ordinairement très peu

susceptible d'être influencé dans de semblables rapports, fut très faible en cette circonstance.

Mais une chose bien autrement grave occupait tous les esprits et faisait le sujet de toutes les conversations particulières une fois que l'on était retiré dans son appartement : c'était le divorce de l'impératrice. *L'héritier désigné* de l'empire n'existait plus. Son frère n'était pas la même espérance pour l'empereur. Il devint soucieux, rêveur. Souvent le matin il montait à cheval, seulement suivi de Jardin [1], et il s'en allait dans la forêt pour y rêver en liberté, probablement au parti qu'il avait à prendre.

— Comment pouvez-vous souffrir que l'empereur aille ainsi presque seul dans cette forêt ? dis-je un jour à Duroc. Cela peut être égal pour une fois, mais lorsqu'on saura qu'il y va habituellement, on peut l'y attendre, et un malheur est si prompt !

— Je ne puis l'empêcher de sortir ainsi sans être accompagné, me répondit Duroc. Je le lui ai dit plus d'une fois. Il ne m'écoute pas [2]. Au reste, dès qu'il sort, je suis averti et tout aussitôt il est entouré de soins et de surveillance. Mais la forêt est grande. On ne sait de quel côté il peut vouloir aller et ces courses solitaires m'inquiètent quelquefois beaucoup.

[1] Son piqueur favori, le plus honnête des hommes et bien dévoué à Napoléon.

[2] L'empereur a toujours eu une grande répugnance à être suivi. Je l'ai vu à la Malmaison sortir seul avec Bourrienne, ou bien avec Junot, ou Rapp, mais seulement l'un d'eux, et cela à une époque vraiment dangereuse. S'il éprouvait cette répugnance en *France*, qu'on juge de ce qu'étaient pour lui, à Sainte-Hélène, les Anglais chargés *de l'escorter* dans toutes ses courses !

Voilà qui répond à ce qui a été dit dans quelques biographies sur l'extrême surveillance de soins dont l'empereur se faisait entourer.

Fontainebleau était cette année-là vraiment remarquable par la quantité de charmantes femmes qui s'y trouvaient. La princesse Pauline et la grande-duchesse de Berg étaient elles-mêmes à la tête des jeunes et jolies personnes qui formaient la cour impériale. Malgré le nouvel amour de Napoléon pour Mme G..., il eut une vive fantaisie pour Mme de B... qui, en sa qualité de dame pour accompagner une des princesses, était de toutes les parties de chasse et déjeunait souvent au rendez-vous. L'empereur en fut très occupé, mais il est faux qu'il ait jamais réussi. Je connais toute cette affaire. Je sais très bien que l'empereur a écrit même, chose assez rare pour lui dans des relations passagères, telles que celle-là eût été si Mme de B... n'avait pas eu le bon esprit de résister au prestige éblouissant que présentait alors Napoléon. Quelle auréole de gloire, quel nuage continuellement lumineux étaient autour de lui ! Il fallait pour résister qu'une femme aimât ailleurs, car il n'est pas de raison, il n'est pas de vertu à l'épreuve d'une semblable séduction.

L'impératrice était profondément triste, malgré tous ses efforts pour paraître gaie et contente. Les bruits de divorce prenaient une sorte de consistance. On lui redisait tout et la fréquence de l'échange des courriers de Paris avec Pétersbourg lui donnait la crainte qu'une alliance entre les deux nouveaux amis ne fût le gage de la paix de Tilsitt. Elle n'osait pas en parler à l'empereur et elle me fit l'honneur de me dire, un jour que j'avais été lui faire ma cour un matin :

— Madame Junot, ils ne seront contents que lorsqu'ils m'auront chassée du trône de France. Ils sont acharnés après moi.

Elle voulait parler de la famille de l'empereur. En effet, ses deux belles-sœurs et Jérôme même, tout ce qui voulait la gloire de l'empereur et de l'empire, disaient-ils, devait désirer une séparation devenue indispensable. L'empereur ne disait rien, lui, mais son silence était plus effrayant pour l'impératrice que ne l'eût été peut-être une parole. La mort du jeune prince de Hollande avait évidemment bouleversé tous ses plans... L'impératrice fondait en larmes en regardant les beaux cheveux blonds du jeune enfant, qu'elle avait fait placer sur un fond de velours noir, dans un tableau, si l'on peut donner ce nom à un cadre renfermant des cheveux. Mais, ce qu'on ne peut exprimer par des mots, c'est le désespoir de la pauvre mère ! La reine Hortense prouve, en existant encore, que la douleur ne tue pas. Mais l'impératrice souffrait aussi cruellement elle, car elle prouvait d'abord sa douleur maternelle, car une aïeule n'est-ce pas une mère ? Et de plus, les terribles inquiétudes du divorce étaient autour d'elle, *là*, incessamment renaissantes. Duroc est l'homme que j'ai le plus estimé et l'ami auquel j'ai voué l'attachement le plus tendre. Sa mémoire est dans mon cœur à côté de mon frère. Je ne serai donc pas accusée d'injustice si je ne puis m'empêcher de le blâmer pour la vengeance qu'il a tirée de l'impératrice, pour l'obstacle qu'elle mit jadis à son mariage ; lorsque ce souvenir revenait le frapper, alors il n'avait nulle pitié. Un jour, c'était à l'époque du divorce, je lui montrais l'impératrice qui venait d'entrer dans la salle du trône et dont le regard

morne et désolé semblait s'arrêter sur chaque objet comme pour leur dire adieu.

— Comment cela ne vous fait-il pas pitié ? lui dis-je.

Il me fixa longtemps sans parler comme pour *me reprocher* mon *reproche* et, me prenant par la main, il me fit regarder à l'extrémité de la salle. Deux femmes y étaient à côté l'une de l'autre, l'une debout, l'autre assise.

— Regardez bien, me dit-il très bas. Eh bien, c'est le ciel... et l'enfer ! Qui a fait tout cela ? N'est-ce pas *elle ?* Non, non, je n'en ai nulle pitié !

J'ai rapporté ce que je viens de dire parce qu'avec l'empire prodigieux que Duroc avait sur l'empereur, il aurait pu beaucoup faire en faveur de l'impératrice. Toutefois je suis sûre qu'il n'aura pas agi contre elle. Mais il est des circonstances où le silence est mortel.

Un matin on apprit que l'empereur était parti la nuit à quatre heures pour un voyage dont on ignorait le but et même la destination. Cependant l'Italie était le seul lieu où l'empereur pût aller. C'était en effet à Milan d'abord qu'il voulait se rendre. Mais un des motifs presque ignoré de son voyage était de se rapprocher de Lucien qu'il n'avait pas vu depuis le mariage de celui-ci. L'empereur comprenait enfin, ou plutôt il n'avait jamais douté que Lucien était de tous ses frères *le seul* qui pût le comprendre et marcher avec lui dans une large route. Mais le caractère de Lucien n'était pas facile et l'empereur, qui le connaissait, résolut de le voir lui-même. En conséquence, les deux frères se donnèrent rendez-vous à Mantoue.

Lucien arriva le soir, vers neuf heures. Il était dans une berline de voyage avec M. Boyer, cousin

germain de sa première femme, et M. le comte de Châtillon, l'un de ses amis, demeurant alors avec lui.

— Ne faites *pas dételer*, dit Lucien à ces messieurs, peut-être repartirai-je ce soir !

Et il monta chez l'empereur. J'ai eu de deux côtés des détails sur cette remarquable entrevue, et tous deux s'accordent parfaitement ensemble.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec le prince Eugène, Murat et le maréchal Duroc. Il fut au-devant de son frère et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz, et toute cette gloire, dont il jouissait, bien loin d'en être jaloux, lui apparaissait en ce moment toute grande et lumineuse, comme elle l'était en effet, et son grand cœur en était touché. Il fut un moment sans répondre et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le revoir. L'empereur fit un signe et tous ceux qui étaient dans la chambre sortirent aussitôt :

— Eh bien, Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets ? Voulez-vous enfin marcher dans ma route ?

Lucien le regarda d'abord avec étonnement, car cette question sur ses projets *à lui*, qui n'en formait aucun, lui semblait étrange.

— Je ne fais pas de projets, répondit-il enfin. Quant à marcher dans la route de Votre Majesté, comment l'entend-elle ?

Il y avait là sur une table ronde une carte d'Europe, d'une immense grandeur. L'empereur la prit par l'un des bouts et, la déroulant ainsi par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance et dit à Lucien :

— Choisissez le royaume qui vous plaît et je vous engage à l'instant ma parole de frère et d'empereur de vous le donner et de vous y maintenir. Car aujourd'hui je marche sur la tête de tous les rois de l'Europe, entendez-vous !

Il s'arrêta et, regardant Lucien avec une admirable expression :

— Lucien, vous pouvez partager avec moi ce pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs. Il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir et établir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme ait jamais conçu. Mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens. De mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté et Jérôme un enfant sans capacité. C'est donc sur vous que se portent toutes mes espérances. Voulez-vous les réaliser ?

— Avant d'aller plus loin dans cette explication, répondit Lucien, je dois vous prévenir que je ne suis point changé. Mes principes sont toujours les mêmes qu'en 1799 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon, empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre.

— Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon en levant les épaules ; autre temps, autre direction à donner aux idées. C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de république ! Il faut comprendre mon système, vous dis-je, marcher dans mes voies et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma

sœur. Je la couronne comme vous, je vous fais le plus grand de l'Europe, après moi, et je vous rends toute mon amitié, mon frère, ajouta-t-il après avoir parlé avec emphase, d'une voix caressante et douce, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter.

Cet homme était une séduction tout entière. Lucien tressaillit en l'écoutant. Il devint pâle, car il l'aimait.

— Je ne me *vends pas*..., dit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, poursuivit-il d'une voix altérée, écoutez-moi, car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne. Je ne veux pas être *votre préfet*. Si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout. Je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom. Je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves enfin comme ils le sont en Toscane et dans toute l'Italie. Vous-même, vous ne devez pas désirer trouver en votre frère un lâche complaisant qui, pour quelques douces paroles, vous vende le sang de ses enfants. Car un peuple, après tout, n'est autre chose qu'une grande famille dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres.

L'empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés et toute l'apparence du plus profond mécontentement.

— Pourquoi donc alors venir vers moi ? dit-il enfin brusquement, car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, pour le moins autant que vous. Hum ! République ! Vous n'y songez pas plus que moi. Pourquoi l'aimeriez-vous, d'ailleurs ? C'est comme Joseph qui s'avise l'autre jour de m'écrire

une lettre incroyable, pour que je lui laisse faire sa *besogne de roi*, me dit-il, tranquillement. Il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la *haquenée !*

Et il levait les épaules en souriant avec mépris.

— Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays ? C'est une absurdité, à la bonne heure, mais si la chose eût été bonne pour Naples, Joseph eût très bien fait d'insister pour le faire.

Napoléon eut alors plusieurs mouvements qui se succédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange.

Il marcha très rapidement, répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure :

— Toujours le même, toujours le même !

Et se tournant tout à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante en frappant de son pied la dalle de marbre de la galerie :

— Mais encore une fois, monsieur, pourquoi donc alors êtes-vous venu vers moi ?... pourquoi toutes ces contestations ? Vous devez m'obéir comme à votre père, comme au chef de votre famille ; et pardieu vous ferez ce que je veux !

Lucien commençait à s'échauffer et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir commençait à s'épuiser ; car elle était bien orageuse, cette entrevue qui devait décider non seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être. Car comment présumer ce qui serait arrivé si cet homme vraiment supérieur eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple ?

— Je ne suis pas votre sujet, s'écria-t-il à son tour, et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez. Jamais je n'y courberai

ma tête ! Et rappelez-vous — écoutez bien ceci — rappelez-vous ce que je vous dis un jour à la Malmaison [1] !...

Un long silence, un silence effrayant, presque sinistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère. Les deux frères étaient là en présence l'un de l'autre, séparés seulement par la table sur laquelle était cette Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon. Il était fort pâle. Ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une vive commotion intérieure. Il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage. Ce fut l'empereur qui rompit le premier le silence. Il avait maîtrisé son agita-

[1] La scène que Lucien rappelait eut lieu à la Malmaison, peu de temps avant que l'empire fût proclamé, mais il était déjà connu dans la famille, et les querelles amenées par le mariage de Lucien en prenaient une teinte d'autant plus sombre que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à Lucien, dont il comptait faire un de ses plus puissants *lieutenants*. Lucien, qui avait espéré voir renaître les beaux jours du Forum et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches ; il dit à l'empereur qu'il lui avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui ; enfin, la discussion devint une querelle, puis une dispute des plus vives.

— Vous voulez tuer la république ! s'écria Lucien en fureur, eh bien, *assassinez-la !* Élevez-vous sur son cadavre et sur celui de ses fils... Mais, écoutez bien ce qu'un d'eux vous prédit. Cet empire que vous élevez par la force, que vous soutiendrez par la violence, eh bien, il sera abattu par la violence et par la force. Et vous-même vous serez brisé ainsi !

Et saisissant un écran qui était sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage. Puis, comme s'il eût voulu rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre et la brisa du talon de sa botte en répétant :

— Oui, brisé, broyé ainsi !

tion et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère :

— Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien. La nuit porte conseil. Demain j'espère vous voir plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est dans le vôtre au moins. Bonsoir et bonne nuit, mon frère.

Et il lui tendit la main. Lucien la prit et la serra avec émotion, car son âme est susceptible des plus vives et des plus fortes impressions, et la pensée qui le dominait en ce moment était de nature à en provoquer de bien profondes.

— Bonsoir et bonne nuit, mon frère, répéta-t-il en retenant la main de Napoléon dans les siennes. Adieu !

— A demain ! lui dit l'empereur.

Lucien fit un signe de tête, voulut parler, puis, ouvrant la porte, il s'élança hors de l'appartement, remonta dans la voiture où l'attendaient ses amis, et partit à l'heure même de Mantoue.

Il ne revit son frère qu'aux jours de son malheur.

XLVIII

Napoléon parrain du premier fils de Junot. — La cour pendant l'hiver de 1808–1809.

Tandis que Junot prenait possession du Portugal et que la famille de Bragance s'éloignait en proscrite des rivages européens pour aller chercher un autre lieu d'exil par delà les mers, des événements importants préludaient à d'autres plus im-

portants encore, car il s'agissait dans cet avenir qu'ils ébranlaient déjà, de l'avenir du monde dans celui de Napoléon. L'Espagne était agitée. Le prince royal, atteint dans ses affections les plus chères, pleurait encore, sous ses courtines de velours cérémonieusement tirées, la mort de sa première femme, enlevée à son amour par la haine d'une mère... Pauvre Ferdinand !... ils ont dit depuis ce moment que vous étiez méchant ! Hélas ! le creuset des souffrances est de ceux qui ne sont pas assez reconnus pour sacrés ! Qui peut juger l'infortuné qui sort d'un lieu où son âme a été torturée ? Ne parlons pas de lui, du moins avant d'avoir autant souffert.

Au moment du départ de Junot, je m'étais retirée au Raincy. Ma grossesse, déjà fort avancée, me donnait le droit de ne pas faire de service auprès de Madame, et je dois dire qu'elle fut très bonne, comme toujours, dans cette circonstance. Je passai au Raincy les deux mois qui me restaient à courir pour achever mon temps, et je revins à Paris quelques jours seulement avant mon accouchement.

J'avais eu cinq filles au moment où j'allais devenir mère pour la sixième fois [1]. Junot ne me rendait pas certainement coupable de cette *fécondité féminine*, mais je voyais qu'il était malheureux de n'avoir pas de garçon. Aussi le moment où je lui écrivis : « *Tu as un fils !* » fut-il un des plus doux de ma vie... La nouvelle lui en parvint à Lisbonne, peu de temps après son arrivée. Ces détails tenant à ceux qui nous sont personnels, intéresseraient trop peu pour que je les misse dans cet ouvrage. Cependant, je le devrais peut-être, pour

[1] J'avais eu trois filles, dont deux me sont restées, et deux fausses couches de deux filles également.

faire voir Junot dans le jour véritable sous lequel il doit être vu. Sa joie fut un vrai délire.

« Je te remercie, m'écrivait-il, de m'avoir donné un fils. Enfin je pourrai donc laisser à l'empereur un autre moi-même, dont le sang pourra couler pour la patrie et pour lui, comme celui de son père. Oh ! je suis vraiment heureux ! »

Comme c'était un garçon, Junot ne voulut pas entendre parler d'un autre parrain que de l'empereur, quoiqu'il fût déjà celui de ma fille aînée et qu'il n'aimât pas à tenir deux enfants dans la même famille. Cependant, comme la volonté de Junot était que j'en fisse la demande, je présentai ma requête. L'empereur l'accueillit de la meilleure grâce possible et me répondit :

— Je ferai ce que demande Junot. Mais quelle marraine voulez-vous ?

La question était embarrassante. On parlait alors du divorce et on en parlait aussi ouvertement qu'il était possible de parler sous le règne de Napoléon des choses qui le concernaient dans son intérieur. L'embarras n'était pas pour moi — car je n'aurais certes pas hésité à nommer l'impératrice — parce que l'on parlait de son divorce. Il n'est pas dans mon caractère d'être insultante au malheur, et le nom de l'impératrice eût été prononcé par moi dans cette circonstance plus que dans toute autre. Mais je ne voulais pas l'irriter contre elle et lui faire répéter avec ironie ce qu'il avait dit plusieurs fois :

— Ah ! ah ! vous vous faites un parti dans les femmes !...

Cependant mon hésitation ne fut que de quelques secondes, et je répondis presque aussitôt :

— Si Votre Majesté l'a pour agréable, ce sera Sa Majesté l'impératrice.

Il me regarda de son œil clair et perçant, puis il me dit :

— Et pourquoi ne voulez-vous pas de la signora Lætitia ?

— Votre Majesté ne m'a pas fait l'honneur de me parler de Madame mère.

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Ce n'est pas répondre cela. Qui voulez-vous prendre pour marraine de votre fils ?

— Votre Majesté me laisse-t-elle le choix ?

— Voilà une heure que je vous le répète...

— Je demanderai alors à Sa Majesté l'impératrice d'être la marraine de mon fils.

— Ah !

Et l'empereur me regarda longtemps après avoir poussé cet *ah !*... Puis il me dit :

— Vous voulez l'impératrice ? Eh bien, soit !

Le divorce eut lieu l'année suivante.

Tout ce que les Mémoires du temps nous rapportent des fabuleuses magnificences de Marly et de Versailles n'approche en rien, d'après leurs propres récits, de la cour de Napoléon, dans cet hiver de 1808 à 1809. Une des merveilles les plus attrayantes et qu'aucune autre cour ne pouvait offrir, c'était surtout cette foule de belles personnes, de frais et charmants visages, et la chose est facilement comprise, car la presque totalité des généraux de l'armée et des officiers supérieurs de la garde impériale s'étaient mariés par amour soit en France, soit dans leurs campagnes.

J'ai parlé et parlerai fort en détail de tout ce premier luxe, cette élégance renaissante qui avaient embelli la cour consulaire. Maintenant nous sommes arrivés à l'empire, et cette élégance,

ce luxe ont doublé, triplé de recherche et de magnificence. Sous le consulat, nous avions eu pour guides nos souvenirs d'enfance et quelques conseils de nos vieux parents. Sous l'empire, nous ne marchions plus que d'après nous-mêmes dans une route que nous avions tracée, et sous l'inspiration toute de grâce et de charme que de jeunes femmes françaises sentiront toujours au-dedans d'elles-mêmes pour grouper des fleurs dans un boudoir, placer des tableaux de dévotion dans un oratoire, ou bien draper le velours d'une courtine dans un riche salon de réception. Cette même bonne grâce se retrouvera chez la jeune femme parisienne dans son costume, quels que soient et le temps et l'époque. Ainsi donc, comme je l'ai dit, la cour consulaire avait présenté une corbeille de fraîches roses dans cette réunion de jeunes femmes toujours couronnées de fleurs et mises avec un goût parfait, si l'on compare leur costume à celui des années suivantes ; puis, lorsque vint l'empire, la volonté de l'empereur fut que sa cour devînt belle et brillante. L'ordre était doux à suivre, aussi le fut-il *rigoureusement*. On oublia bientôt *la loi* qui *défendait* de porter des habits de cour brodés *en plain*, et les hommes rivalisèrent avec nous pour le luxe des broderies, la beauté des dentelles, et même des diamants.

Je me rappelle donc, avec la douceur d'un souvenir exempt de toute peine, le coup d'œil vraiment fantastique qu'offrait la salle des Maréchaux un soir de grand concert, lorsque les deux côtés étaient garnis de trois rangées de femmes presque toutes jeunes et jolies, couvertes de fleurs, de diamants et de plumes flottantes. Et derrière elles cette haie formée par les officiers de la maison de

l'empereur, ceux des princesses, puis les généraux aux habits étincelants d'or, les sénateurs, les conseillers d'État, les ministres, tous revêtus de riches costumes, la poitrine couverte de ces plaques, de ces cordons que l'Europe nous offrait à genoux et que l'empereur jetait à *ses leudes*, tandis que ceux-ci n'estimaient véritablement que le *grand cordon de la Légion d'honneur !* Au fond de la salle était l'empereur avec l'impératrice, ses frères, ses sœurs, ses belles-sœurs. Puis les grands dignitaires. *Et lui*, de son œil de feu parcourant ce cordon formé par toutes ces têtes empanachées ou chargées de joyaux, et dont une grande partie, *loin de lui*, se relevaient fièrement sous la bannière d'un nom vieux et illustre, mais qui *là*, sous le jaillissement de sa prunelle, se courbaient plus bas, bien plus bas que son genou... Maintenant que des années se sont mises entre cet homme et son ovation, maintenant que le dais impérial est remplacé par le saule de Sainte-Hélène, ces *pies* et ces *geais* de cour ont la voix claire et haute pour attaquer le colosse devant lequel ils rampaient, dont ils mendiaient des regards dans des jours de fête ! Comme ils étaient petits, interdits, tremblants, lorsque *le Corse*, comme ils l'appellent maintenant, sortait de ses appartements intérieurs et entrait dans la salle du trône par cette porte qui est *là*, à la droite de l'estrade sur laquelle était un fauteuil de velours rouge avec un N tout en or. Autour étaient rangés tous les représentants des rois tremblants de l'Europe. Nul ne parlait que bas. Leur regard ne s'élevait qu'à demi et, *lorsqu'il* paraissait, alors dans cette vaste chambre nul son ne se faisait entendre, *lui seul* paraissait tout résumer sur *lui*. Il s'approchait lentement, et plus de mille regards

suivaient la direction du sien. Toutes les oreilles étaient attentives au plus léger son sortant de sa bouche. Que de fois j'ai vu se soulever des plaques de pierreries sous le bondissement d'un cœur mal à l'aise de se trouver face à face avec tant de grandeur ! Je souffrais, moi, faible femme, de voir le représentant d'un grand monarque frémir sous un regard, revivre par un sourire. Oh ! ils peuvent nier ! *Mais les souvenirs sont à !* Ils sont vivants dans toutes les pensées !

Aussitôt que ma santé fut complètement rétablie, je repris mon service auprès de Madame, et je rentrai dans le monde, que ma grossesse, assez difficile à conduire, m'avait presque contrainte de quitter depuis quelques mois. J'ai déjà dit que Paris était fabuleusement brillant dans cet hiver, et, en vérité, tous les souvenirs que j'évoque en ce moment doivent me répondre affirmativement. Tous les princes de la Confédération du Rhin, tout ce que l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, la Pologne, l'Italie, le Danemark et l'Espagne... l'Europe entière enfin, l'Angleterre exceptée, avait envoyé à Paris ce qu'elle avait de plus riche, de plus élégant pour admirer l'empereur et contribuer à la somptueuse magnificence du cortège qui le suivait lorsqu'il se rendait un jour de grand cercle de la salle du Trône à celle du spectacle dans le château même des Tuileries.

XLIX

Conversation de Napoléon. — Littérature, mœurs. — Gall.

A CETTE époque l'école romantique n'avait pas encore jeté tous ses langes et paru devant nous comme elle le fait aujourd'hui sous la conduite de quelques voix sublimes. Cependant tout ce que nous étions alors de jeune génération, c'est-à-dire de l'âge de dix-huit jusqu'à trente ans, était passionné pour cette littérature féconde qui ouvrait tant de routes au savoir et répandait une lumière si vive sur des objets sublimes, jusque-là cachés dans l'ombre par un préjugé qu'on appelait *loi* et que n'avait pourtant sanctionné aucun tribunal, pas même celui du bon sens. Gœthe, Schiller, toute la littérature allemande et la nouvelle littérature anglaise, traduites toutes deux dans notre langue, secondaient merveilleusement Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre et André Chénier. Alors nous vîmes surgir de nouvelles productions, informes, monstrueuses, il est vrai [1], mais qui devaient frayer la route, donner le jour à ces talents vraiment remarquables qui ont pris bien jeunes encore leurs degrés dans l'avenir. A leur tête, il en est un surtout qui mérite l'épithète, si souvent prodiguée et si peu méritée, de grand et de beau génie. C'est Victor Hugo. Il est là entouré d'une gloire poétique lumineuse et véritable, dont l'éclat n'a rien de phosphorique. C'est bien le roi littéraire d'une belle et grande époque. Honneur à lui ! Le sceptre poétique n'en demeurera pas moins

[1] Toute la littérature de la fin du dernier siècle, de 1794 à 1802.

dans sa main forte et puissante, parce que quelques esprits moroses et routiniers s'obstineront à le juger avec le reflet de leur époque. Honneur à Victor Hugo, au poète, à celui dont le feu sacré fait soulever la poitrine... honneur à lui... trois fois honneur à lui !...

Cette succession de souvenirs évoqués par moi, ramène à ma vue, pour ainsi dire, une foule de détails que certainement j'eusse laissés en oubli, si mes Mémoires ne venaient les réveiller, quoique l'empereur soit pour beaucoup dans la plupart d'entre eux. Parmi ces souvenirs, l'un souvent me frappe par son rapport avec beaucoup de questions agitées aujourd'hui. C'est une soirée passée à Saint-Cloud et dans laquelle Napoléon *présida pour ainsi dire l'Institut* et parla pendant plus de trois heures sur la littérature et la révolution qu'elle subissait. Lui aussi était comme nous, tout romantique. Ossian, comme on le sait, était de toutes les productions de la nouvelle école, celle qui se trouvait toujours en harmonie avec lui ; il avait, comme on le sait aussi, les sensations d'une délicatesse infinie, et tout ce qui parle à l'imagination lui remuait l'âme vivement. Il n'y mettait *aucune prétention*. Ainsi, lorsqu'il s'arrêtait pour écouter la cloche sonnant l'*Angelus* du soir à Rueil, lorsque son œil s'animait en voyant une femme vêtue de blanc se promener sous une futaie bien sombre, lorsqu'il était ému de toutes ces choses que la nature offre à chaque heure du jour à la campagne, on peut présumer qu'il était *romantique*. Mais il l'était comme Victor Hugo, comme Chateaubriand, comme Nodier, comme Jules Janin, comme Alexandre Dumas, comme des *niais* de cette espèce-là, et non pas comme des beaux et grands esprits qui

inventent des mots à l'envers du bon sens, qui vous présentent la nature impassible dans sa boue et dans sa saleté, et qui croient ensuite être de l'école romantique parce qu'ils vous font du vice décliné dans tous les temps des verbes *tuer*, *violer*, *brûler*. Ils sont romantiques ceux-là comme sont vrais républicains ceux qui crient :

— Vivent 93 et les mains sales !

Napoléon n'était pas comme cela. Je n'étais pas toujours de son avis en littérature, mais il fallait néanmoins reconnaître toujours en lui ce coup d'œil profond sur chaque objet qu'il voulait traiter. Ce jour que je cite, c'était un dimanche. Ces jours-là, lorsqu'il était de bonne humeur, il était charmant. Mais aussi, gare au coup de boutoir quand le temps était à l'orage ! Alors il y avait péril à l'affronter. Ce dimanche dont je parle était un bon jour. Quand j'entrai dans le salon, je m'en aperçus à l'instant ; il y avait là tous les savants que l'empereur aimait, et des hommes dont l'esprit et la haute capacité lui convenaient également pour la conversation. L'un d'eux surtout, M. Rœderer. Et puis M. de Laplace, l'excellent Monge et le cardinal Maury. M. Chaptal avait apporté les premières planches du voyage d'Égypte. Bien qu'elles ne fussent que des épreuves, on voyait déjà l'immense différence de cet ouvrage à celui de M. Denon. Aussi celui-ci s'était-il bien vite dépêché de le livrer au public, afin de ne soutenir qu'une concurrence de souvenir. M. de Lacépède y était également, et je ne saurais trop dire si M. Cuvier n'y était pas aussi. La convocation extraordinaire de ces messieurs avait pour objet de parler sur des questions de chimie et de physique, sur lesquelles des correspondants du Nord

avaient envoyé des rapports. L'empereur n'aimait pas beaucoup en général tout ce qui venait de l'Allemagne comme science positive. Et comme littérature c'était encore plus fort, cela s'arrangeait assez mal avec sa manière de voir. Mais ceux qui l'ont connu me comprendront et ceux qui n'ont pas eu cet avantage pourront former leurs conjectures en apprenant, par exemple, qu'il n'aimait pas *Misanthropie et Repentir*, et qu'il estimait les pièces de Schiller ; qu'il trouvait les pièces de Shakspeare belles, Ossian admirable, et qu'il n'aimait pas *la Boucle de cheveux*, de Pope, quelque gracieux que fût le sujet. C'est ainsi que dans notre littérature il préférait Corneille et Molière à tous les autres et tombait dans une sorte de colère quand on lui parlait de Dorat ou de tel autre lui ressemblant. Et, en vérité, il y avait de quoi.

Je me rappelle cette soirée comme une chose tout à fait extraordinaire par la tournure que prit la conversation d'abord destinée à la plus sérieuse discussion. Il s'agissait d'un rapport sur des découvertes faites en Bavière par le baron d'Arétin. L'empereur, qui s'occupait de tout, avait entendu Berthollet et plusieurs physiciens de l'Institut parler ensemble de la découverte que M. d'Arétin avait faite, ou plutôt du secret du feu grégeois retrouvé par lui il y a quelques années. Et comme ce M. d'Arétin s'occupait aussi beaucoup de mnémonique et que celle de M. de Fenaigle avait également mis toutes nos têtes à l'envers, l'empereur voulait savoir l'opinion, je crois, des hommes les plus importants de l'Institut, et quatre d'entre eux avaient dîné à Saint-Cloud. Lorsque j'entrai dans le salon, l'empereur causait avec une grande agitation et il me parut que le sujet de l'entretien

n'était pas du tout tourné à *l'électricité* ou bien au *sel neutre*, mais bien plutôt au *calorique*. Le cardinal Maury, qui n'avait aucun liant dans l'esprit et qui disputait *d'abord*, n'était pas plus poli en parlant à l'empereur qu'avec M. de Brockhausen, ambassadeur de Prusse, quand il lui disait :

— Eh ! monsieur, il vous faut encore cent ans en Prusse pour comprendre Racine.

Non pas cependant qu'il eût osé prendre une telle licence, mais sa grosse voix *tonnait* au bout de quelques minutes avec un ronflement terrible. Cela me faisait toujours redouter une discussion littéraire ou politique quand il s'en mêlait, malgré son beau talent pour la discussion.

La conversation était tombée, je ne sais comment, sur la corruption morale de la langue française. L'empereur parlait juste *d'instinct* dans de pareilles questions, mais il n'était pas de force à les soutenir contre un homme comme le cardinal. Il y avait un religieux silence, ainsi qu'on peut le penser, et nulle des paroles de chaque interlocuteur n'était perdue. Napoléon soutenait que le changement survenu dans le langage était une suite forcée de l'influence des mœurs.

— Le beau monde a relégué dans le peuple des mots qui lui paraissaient orduriers et indécents, et pourquoi le lui semblent-ils ? Le vocabulaire de cette langue du vice est donc devenu bien familier aux femmes et aux jeunes filles ? Elles doivent être chastes et vierges, sans savoir ce que signifient les mots de *chasteté* et de *virginité*. *Le... imaginaire*, — ici l'empereur se tourna circulairement en souriant avec une ironie de bonne humeur comme pour dire : « Voyez ! je suis obligé de faire réparation en disant un pareil mot »,

— n'est plus tolérable à voir représenter, à moins que ce ne soit devant un auditoire composé des deux extrêmes en parfait bon goût ou bien en très mauvais.

Le cardinal répondit que l'empereur n'était pas dans la question, et c'était vrai. Il ne s'agissait pas de *l'effet* produit, il s'agissait des causes ayant produit cet effet. Il n'était pas douteux, disait le cardinal, que les mœurs très corrompues de la régence aient commencé à se scandaliser de cet appel fait en plein théâtre.

Mais depuis lors cette corruption avait été non seulement détruite, mais oubliée.

— Rien ne serait plus ridicule aujourd'hui, ajoutait-il, qu'un homme qui voudrait *afficher* une femme, et cela est si vrai qu'on ne le voit nulle part. Mais je ne pense pas que les *mœurs* se concentrent toutes dans le plus ou moins de libertinage. L'honneur des hommes ne consiste pas seulement dans ce qu'il plaira à leur femme de faire. La probité, la vertu, la fidélité d'argent, le respect filial, enfin tout ce qui forme le faisceau social, sans lequel on ne peut rien édifier de solide, voilà ce qui est détruit pour ne jamais revenir, destruction qui, je le crois, a exercé une grande influence sur la corruption de la langue, car je présume que Votre Majesté n'envisage pas le changement survenu dans le langage comme un défaut tendant *simplement* à la faire déchoir de son caractère primitif et original ?

L'empereur regardait alors sur le balcon circulaire du grand salon de l'impératrice. A cette sorte d'interpellation qui semblait s'adresser au *roi-législateur*, il se retourna rapidement, fit quelques pas au-devant du cardinal et lui dit, en le

regardant fixement, mais avec une expression que je ne puis rendre, quoiqu'elle me soit présente :

— Hein ? qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le cardinal ?

Mais cette expression fut *telle* que le cardinal recula de dix pas.

— Je vous demande ce que vous voulez dire, répéta l'empereur, car je ne vous comprends pas.

Le fait est que depuis le retour du cardinal Maury, l'empereur n'en avait pas toujours été content. *Il frondait* avec cette parole acerbe et tranchante qui lui était habituelle et qui déplaisait tant à Napoléon. Il était pourtant courtisan autant que le mot et la chose le comportaient, mais il critiquait ce qu'il trouvait mauvais dans les Constitutions de l'empire comme il se serait « permis, disait-il, de trouver des défauts dans l'œuvre de Dieu ». On connaît cette façon de *blâme-louangeur*, qui, du reste, tenait encore au genre d'esprit du dernier siècle. Le vicomte de Ségur, MM. de Narbonne, Saint-Foix, plusieurs hommes de cette spirituelle époque, rappelaient beaucoup ce que je dis là. M. de Talleyrand l'a bien un peu, mais non pas à un degré qui puisse servir d'exemple. Du reste, le cardinal le pouvait encore moins en raison de ses détestables manières. Je n'entends parler ici que de la forme simple.

— Vous dites que les mœurs d'un pays ne consistent pas seulement dans le libertinage des femmes, poursuivit Napoléon, et je suis tout à fait de votre avis. Ai-je donc fait entendre le contraire ?

Et il promena son œil d'aigle autour de la chambre.

— Non, non, ce n'est pas *moi*, moi, chef d'un

grand empire, *moi*, appelé à voir passer chaque jour devant mes yeux fatigués les turpitudes humaines, ce n'est pas *moi*, monsieur le cardinal, qui prendrai la défense de cette époque. On y voit, comme toujours, des corrupteurs et de la corruption, de l'athéisme et du mépris de la morale, l'oubli de la religion par ses ministres, les lois observées, par crainte et non par respect, voilà ce qu'on voit, voilà le résultat d'un long bouleversement de tout ordre.

Je fus à l'instant frappée d'une chose vraiment remarquable, c'est que, dans l'espace de cinq minutes, l'objet de la discussion avait changé tellement de direction que rien ne pouvait même y ramener. Le cardinal, qui recevait l'attaque dans ce moment, la comprit assez pour ne pas relever et renvoyer la balle. J'ai su depuis que l'empereur avait reçu de la reine de Westphalie des impressions assez défavorables sur le cardinal. Il avait voulu parler à la princesse sur ses devoirs religieux avec une manière qui ne lui convenait pas le moins du monde. Et comme sa position en France à cette même époque, où il occupait l'archevêché de Paris contre la volonté de son chef, son abjuration politique en rentrant dans sa patrie, toute sa conduite si différente *de la gravure avant la lettre*, comme disait spirituellement la princesse de Poix ou la maréchale de Beauveau, toute cette existence un peu troublée dans sa *limpidité*, ne lui donnait pas le droit de fronder les *mœurs* privées et politiques de Cambacérès surtout, qu'il n'aimait pas et qu'il raillait et dénigrait sans mesure. Napoléon savait se servir avec adresse des personnages ayant un nom remarquable. Il savait que dans des temps de

parti tout ce qui ramène autour d'une bannière et qui centralise, détruit d'autant plus vite l'anarchie et ramène l'ordre dans le pays. Il y avait beaucoup de ces petites bannières-là, bien plus inconnues que celle du cardinal encore et que Napoléon avait replacées dans leur position naturelle : l'oubli, mais qui pourtant avaient augmenté la force et l'étendue de la sienne. Le cardinal Maury avait été employé par l'empereur comme un ingrédient de plus ajouté à la composition de son grand œuvre. Si la fusion générale avait eu le temps de s'opérer, il aurait eu raison...

A peine Napoléon eut-il articulé la dernière parole, que, souriant au cardinal, il lui dit :

— Savez-vous bien, monsieur le cardinal, que nous sommes *comme deux écoliers ?* Maintenant je vous demanderai d'être moins rigoureux pour notre temps. Je pense que les hommes sont au contraire meilleurs dans une certaine classe qu'ils ne l'étaient il y a cent ans, quarante et même vingt-cinq. Mais aussi...

Il se remit à marcher en souriant et en prenant de fréquentes prises de tabac.

— Votre Majesté me permettra de lui observer aussi, dit le cardinal, que toute la classe bourgeoise, que le paysan, que le peuple est bien différent pour la pureté de ses mœurs de ce qu'il était il y a cinquante ans, et pourtant voilà ce qui fait les masses.

— Cela n'est pas vrai, répliqua vivement l'empereur, cela n'est pas vrai, monsieur ! Que voulez-vous dire d'ailleurs en parlant de la pureté des mœurs bourgeoises ? Est-ce l'époque où M^me^ du Barry était demoiselle de boutique ?

— Ah ! dit Monge, monsieur le cardinal veut

peut-être parler du temps où les bourgeois allaient à la messe et où le paysan payait la dîme.

Jamais je n'oublierai le regard que Napoléon jeta sur Monge dans ce moment-là. Il renfermait tout un discours. Il était clair que Monge, dont la manière de voir était celle de Volney, de Dolomieu et de plusieurs autres savants complètement athées, venait de prendre le change aux paroles de l'empereur et qu'il croyait avoir répondu dans sa pensée. Il devait cependant se souvenir de *la remontrance* plus que vive que l'empereur lui avait adressée lorsqu'il dit ce mot en effet si inconvenant lors de la mort de Mlle Chameroy, à propos de la querelle qui s'éleva entre le curé de Saint-Roch et les acteurs de l'Opéra :

— *Eh bien, après tout, c'est une querelle de comédien à comédien !*

Napoléon, *qui savait comme on fonde,* ainsi que le dit le poète immortel, fut irrité contre Monge de la légèreté de ce propos. Il voulait réédifier les institutions, la morale, les lois, ce que le Directoire enfin et les temps précédents avaient tant ébranlé, et il savait que cette construction ne se fait qu'à l'aide de tout ce qui est bien et de tout ce qui coordonne. La religion, sans en faire un mobile, mais bien un accessoire, était donc ce qui devait attirer son attention. Aussi fut-elle un des premiers soins dont il s'occupa. Il *refit des prêtres,* mais non pas un clergé, et dit en parlant d'eux :

— *Je rétablis des prêtres afin qu'ils enseignent la parole de Dieu, au lieu de la faire oublier.*

La manière d'être de Monge lui déplut donc beaucoup. Il se tourna vers le cardinal et lui dit avec un accent qui voulait être bienveillant pour lui principalement :

— Si vous voulez, monsieur le cardinal, nous rétablirons en effet la dîme pour ce soir seulement par exemple, et ceux qui la paieront sont ceux qui parleront trop vite.

Ce mécontentement manifesté d'une manière vive était toujours le résultat d'une attaque maladroitement hasardée, comme, par exemple, celle de Monge, que cependant il aimait et estimait fort.

On a vu que la discussion, de littéraire et même scientifique qu'elle était dans son origine, était devenue politique et sur des sujets bien délicats. Le petit nuage élevé par le mot de Monge interrompit tout à fait l'entretien et dans tout le grand salon bleu de Saint-Cloud on n'entendit plus pendant quelques minutes que la voix de l'impératrice, qui nous parlait à voix basse, et le bruit des pas de l'empereur, qui se promenait en prenant ses éternelles prises de tabac. Mais, dans une tête comme celle-là, les idées fortes ne s'y présentaient pas seulement en façon de lanterne magique, elles y demeuraient et rarement il les laissait aller sans leur demander pourquoi elles y étaient venues. Il continua quelque temps à marcher, tout le monde debout (c'est-à-dire les hommes), dans une attitude toute de respect et lui toujours simple et pourtant immense, comme le sublime. Puis, s'arrêtant tout à coup devant le cardinal, il lui dit avec une expression inexplicable mêlée de sévérité et de raillerie :

— Vous prétendez donc, monsieur le cardinal, que les mœurs du peuple *sont corrompues* bien plus qu'il y a quarante ans ? Et si je vous prouvais *positivement* le contraire, que pourriez-vous répondre ?

— Sire...

— Eh bien, allons, voyons !

— Mais, Sire, je ne répondrais *rien*, dit le cardinal, qui reprenait son assurance, car devant une preuve il n'est qu'un esprit de travers qui puisse résister, et, si je suis convaincu par Votre Majesté, je n'ai plus rien à dire. Mais il faut que je le sois.

— Eh bien, je vous demanderai si vous entendez par le peuple entier de la France la populace de Paris ? Ces masses-là peuvent compter au chiffre *dix par tête*, le jour d'une insurrection. Mais, à part cela, vous m'accorderez que cette population bourgeoise et marchande de Paris ne fait pas plus de deux cent mille personnes, tant hommes qu'enfants, femmes et vieillards. Parmi elles, il peut se faire qu'il y ait des exceptions, que de vieilles coutumes qui se cachaient sous des triples toiles d'araignées, que la révolution a balayées, que de vieilles coutumes détruites dans de certaines familles de la rue Saint-Denis ou du Marais aient été regrettables pour ces mêmes familles. Mais en élargissant le cercle autour de vous, en sortant des villes, en allant dans les campagnes, autour des couvents, allez demander *aux anciens* du village comment les bénédictins, les génévofains, et surtout les quatre ordres mendiants, enseignaient la morale aux femmes de leurs redevanciers ? Cela était partout, cela était connu. C'était même vu, au grand scandale de l'exemple de tous les officiers en garnison dans la province. Et qui ne sait comment les bons pères s'en acquittaient !

— Qui peut défendre l'homme de faillir ? dit le cardinal avec un accent d'humeur assez marqué. Mais quel bien ces mêmes hommes répandaient

autour d'eux ! Quels trésors ces bénédictins, dont parle Votre Majesté, ont donnés à la littérature ! Leurs ouvrages seront...

— Vous sortez de la question, monsieur le cardinal, vous en sortez complètement. Parce que les bénédictins ont fait *l'Art de vérifier les dates*, cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas fait autre chose. Mais je n'attaquerai pas seulement les moines et les prêtres, pour parler de cette époque relativement à la morale du tiers-état, et je vous demanderai quelle voix il pouvait lever pour se défendre lorsqu'il était attaqué par la noblesse et sommé pour ainsi dire de s'incliner *comme vilain* devant son supérieur. Rien n'était à l'abri du caprice fou d'un libertin, et à cette époque tous les jeunes nobles l'étaient avec impudence. C'est le duc de Richelieu brûlant tout un quartier pour une heure de plaisir. Quel est celui qui a dit :

Pour les plaisirs d'un jour que tout Paris périsse.

N'est-ce pas Jean-Baptiste Rousseau ?

— Non, Sire, c'est Gilbert...

— Dans quel temps vivait-il ?

— Mais il était contemporain de La Harpe, de d'Alembert, de Diderot. C'est lui qui dans cette même satire a dit de La Harpe ce vers qui fit tant de bruit :

Tomba de *chute* en *chute* au trône académique.

— Pardieu, dit l'empereur, voilà un homme qui a bien usurpé sa réputation. Je n'aime ni sa personne ni son talent. Il a été plus athée qu'aucun

de ceux qui fréquentaient le baron d'Holbach et tous les encyclopédistes ; il a été le flatteur bas et rampant de Voltaire ; puis il a fait des abjurations toutes plus absurdes et plus méprisables les unes que les autres, parce qu'il n'avait pas de conviction. L'avez-vous connu ?

Le cardinal répondit affirmativement, et, comme il n'était pas trop mauvais courtisan, il se mit à faire de La Harpe une oraison funèbre qui n'avait rien de chrétien. Je ne pus m'empêcher de sourire, parce que dans son *Cours de littérature*, La Harpe parle avec éloge des panégyriques du cardinal Maury, lorsque, étant encore abbé, il lut celui de saint Vincent de Paul devant le roi. Ce qui lui valut une abbaye. Et bien certainement le cardinal aurait soutenu la cause de La Harpe devant tout autre que devant l'empereur. Mais *il avait déjà tenu tête* à Napoléon, comme lui-même le disait toujours quand on lui disputait une ligne de terrain dans une question quelle qu'elle fût ; et il y en avait assez, selon lui, pour un jour.

La conversation fut longue. L'empereur était *en causerie* comme jamais je ne l'avais vu. Il provoquait une question, la poursuivait, mais il revint enfin aux choses sérieuses qui avaient fait le fond de *la séance* projetée. Je fus obligée, *moi*, très obscure personne dans une affaire de sciences, de répondre à l'interpellation de l'empereur, sur M. de Fenaigle, le professeur de mnémonique. J'avais raconté à l'impératrice une foule de bêtises de cet homme qui était vraiment un imbécile, parce que l'on est jamais autre chose quand on agit comme il l'a fait à Paris. Napoléon n'aimait pas Fenaigle. Il haïssait le docteur Gall et n'avait nul goût pour son système. Quant à celui de M. de

Fenaigle, il était ridicule, voilà tout. L'empereur rit beaucoup de ce que je lui racontai relativement à M. Magnien, un ami de collège de Junot, qu'il avait recueilli chez lui. C'était bien le plus ennuyeux des hommes et le plus sot en même temps. Il savait par cœur tout le dictionnaire et les différentes grammaires. Il connaissait toutes les *fautes de temps* d'un verbe qui pouvait être commises par les personnes mettant du noir sur du blanc. Mais de celles que l'esprit ou le génie pouvaient faire, car le génie en fait tout comme un autre, cela ne le regardait pas, et c'était tout simple... Un homme ainsi bâti devait adorer M. de Fenaigle. C'était pour lui que le mnémonicien avait imaginé de mettre le roi Dagobert sur une échelle, pour qu'on se rappelât qu'il était le onzième roi de France, et le roi Chilpéric tombant dans un *poêlon à frire* (comme il le disait), parce qu'il en était le neuvième. Aussi ne manquait-il pas une des séances de son cours et, pendant quatre heures, il écoutait les moindres paroles du *grand homme*. Un jour, c'était dans l'hiver, il gelait à pierre fendre. *Il apprend* de la mémoire tant qu'il peut en mettre dans sa pauvre tête. Et puis s'apercevant qu'il est cinq heures et qu'il ne lui reste que peu de temps pour revenir à l'hôtel d'Abrantès et faire sa toilette avant de dîner, il s'empresse d'accourir, arrive transi de froid malgré la rapidité de sa course, et s'aperçoit enfin qu'il a *oublié* sa redingote chez son *marchand de mémoire*. L'empereur rit beaucoup de cette histoire. S'il avait connu *le Fenaigle* et *le Magnien*, il aurait ri bien davantage.

Napoléon avait une manière de discuter que je n'ai vue qu'à lui. On croit assez généralement

qu'il imposait silence et ne permettait aucune réplique. Cela n'est pas vrai du tout. J'ai vu souvent la discussion engagée très vivement, et n'avoir d'autre action que celle imprimée à une conversation animée entre deux personnes qui ne sont pas d'accord. Il laissait aller même assez volontiers jusqu'à son terrain, mais ne se laissait jamais entamer. Par exemple, j'ai vu quelquefois l'archichancelier lui remontrer une chose importante qu'il était nécessaire de changer ou d'admettre, l'empereur répondre fort bien, et jamais en souverain — et surtout *souverain de pavois* — comme le représente Walter Scott ou quelques-uns de ces honnêtes gens qui, quoique Français, trouvent admirable aujourd'hui de ternir sa gloire, comme si elle ne tenait pas à la nôtre. Il *discutait* enfin et ne *disputait* pas. Je n'en puis pas dire autant de plusieurs personnes avec qui j'ai quelquefois le malheur de me trouver en dissidence sur des choses que je dois savoir mieux qu'elles.

Le docteur Gall commençait alors chez nous l'immense réputation qu'il y a laissée. L'empereur le détestait. Son aversion pour lui était si forte, qu'à son retour d'Allemagne il dit à l'Institut, lorsqu'il fut le complimenter, même avant de lui répondre :

— Eh ! messieurs, comment ne se trouve-t-il pas parmi vous un homme assez savant, assez courageux dans la science, pour répondre à un tel fou, un tel destructeur de tout ce qui est ordre et lois ?

J'avais accueilli le docteur Gall. J'ai toujours eu du goût pour tout ce qui s'offrait à moi sous un aspect séduisant de nouveauté dans le savoir. J'avais donc reçu le docteur Gall à son arrivée

comme la gouvernante de Paris devait accueillir un savant de son mérite quand elle aime les sciences et les arts. Un jour, en dînant chez moi, je lui parlai du fils que je venais d'avoir et le priai d'examiner son crâne. L'enfant fut apporté. Il n'avait que six semaines. On lui ôta son béguin et le docteur Gall, après lui avoir bien tourné et retourné sa petite tête, prononça gravement cet arrêt d'un ton sentencieux :

— *Cet enfant sera un grand mathématicien.*

Et cela n'est pas vrai. Mon fis aîné a, tout au contraire, l'imagination brillante et poétique. Peut-être eût-il été mathématicien si on l'eût forcé à l'être, mais il aime à colorer tout ce qu'il voit. Il crée, il enfante, et rien dans lui ne donne l'idée d'un homme calculateur et cherchant des solutions de problèmes.

Monge et le cardinal avaient dîné chez moi ce même jour précisément. Ils furent peut-être bien aises de se débarrasser du docteur Gall en me mettant en scène et ils m'interpellèrent à leur tour. Je connaissais la manière de voir de l'empereur et je ne fus donc pas étonnée lorsqu'il me dit avec beaucoup d'humeur :

— Ah ! ah ! madame Junot, vous *patronez* le docteur Gall... Comment donc ! Mais vous êtes en effet *gouverneuse* de Paris. Il faut faire politesse *aux savants*... même quand ils sont fous. Et que vous a-t-il dit ?

Je savais depuis longtemps qu'*avec lui* il ne fallait jamais se laisser intimider et toujours répondre avec le plus de justesse qu'il était possible. Je lui racontai l'histoire de mon fils.

— Ah ! ah ! il a dit cela ! Eh bien, alors, nous ne ferons pas de mon filleul un évêque, ni même un

cardinal, n'est-ce pas, monsieur le cardinal ? mais bien un bon officier d'artillerie ou de génie. C'est bon à quelque chose au moins un homme comme le docteur Gall. Il faut que j'établisse pour lui une chaire d'enseignement pour qu'il apprenne sa méthode à tous les accoucheurs et à toutes les sages-femmes. De cette manière on saura, dès le moment de la naissance de l'enfant, ce qu'il deviendra, l'éducation qu'il faudra lui donner et, s'il a par trop fort la protubérance du meurtre ou du pillage, on pourra le noyer tout de suite, comme autrefois en Grèce on faisait d'un bossu ou bien d'un bancal.

Je me mis à rire et, quoiqu'il eût de l'humeur, il me prit l'oreille et, me la tirant à son ordinaire, il me dit :

— Et vous, par exemple, il aurait prédit que vous aviez une tête difficile à conduire...

Et se penchant un peu, il ajouta, mais de manière à ce que j'entendisse seule :

— Il aurait pu le prédire aussi à votre mère.

Comme je n'étais pas devant une glace, je n'ai pas pu juger de l'expression qui parut aussitôt sur mes traits, mais elle dut être extraordinairement sévère, malgré tout mon respect, car ses yeux furent le miroir qui la reflèta pour moi, et je fus moi-même étonnée de ce qu'il me dit sans parler. Il n'était pas habitué à une remontrance même tacite et j'ai remarqué dans de semblables circonstances qu'il était toujours disposé, d'abord à l'humeur, puis à pardonner quand on avait vraiment raison. Toutefois il pardonnait à sa manière, et le diable n'y perdait rien.

L

La nouvelle noblesse. — Mme la Duchesse d'Abrantès.

UNE circonstance fort importante dans la vie politique de l'empereur fut la création d'une nouvelle noblesse. On l'avait déjà prévue à la fondation de la Légion d'honneur ; mais l'œuvre ne fut consommée qu'à la création des titres héréditaires avec des dotations et des majorats. Tout nous avait fait présumer que la chose devait être plus prochaine, car la création du duché de Dantzig par droit d'initiative, dès le mois de mai (28) 1807, révélait la volonté de l'empereur. J'étais de service auprès de Madame aux Tuileries et je l'accompagnais pour le dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches. En arrivant dans le salon de service du pavillon de Flore, car Madame se rendait presque toujours chez l'empereur, je vois Savary qui vient à moi :

— Embrassez-moi. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Dites d'abord votre nouvelle, et puis l'embrassade viendra ensuite si votre nouvelle en vaut la peine.

— Eh bien, c'est que je suis duc !

— C'est en effet une chose surprenante. Mais pourquoi cela fait-il que je dois vous embrasser ?

— Et je m'appelle le duc de Rovigo, poursuivit-il en marchant dans la chambre, tellement bouffi de sa joie, qu'il aurait pu s'enlever comme un ballon.

— Mais que me fait votre titre et votre nom ridicule ? lui dis-je enfin, car il m'impatientait.

— S'il vous avait dit que vous êtes duchesse, me dit Rapp en venant à moi et me prenant les deux mains avec amitié, je suis sûr que vous l'auriez embrassé comme vous allez m'embrasser...

— Et de grand cœur, répondis-je en présentant ma joue à l'excellent homme et tout enchantée de sa franche et cordiale amitié.

— Et pour Junot ? dit-il encore.

— Et pour Junot, je le veux bien. Je vous promets de lui écrire que c'est vous qui le premier m'avez annoncé cette belle nouvelle.

— Et de plus, me dit Rapp, vous avez le plus joli nom *de la troupe*. Vous êtes duchesse d'Abrantès.

Je compris à l'instant que l'empereur avait voulu faire une chose agréable à Junot en le nommant *duc d'Abrantès*... Je fus alors doublement heureuse de cette nouvelle faveur. Junot m'a dit qu'en effet en apprenant cette grâce que venait de lui faire l'empereur, il avait été ému aux larmes.

Nous descendîmes pour dîner dans le salon qui est au bas de l'escalier du pavillon de Flore. C'est *là* que nous dînions, comme Junot le disait un jour en plaisantant, *à l'office*. Notre table était présidée par la dame d'honneur de l'impératrice, alors Mme la comtesse de La Rochefoucauld, ou par la dame d'atours, ou bien, dans l'absence de toutes deux, par la dame du palais de service. Ce jour-là Mme de La Rochefoucauld était à son poste, honneur qu'elle nous faisait assez rarement, pour le dire en passant. Je rappelle cette circonstance, insignifiante en apparence, parce qu'elle se rapporte à tout ce qui se passait dans cette journée.

Je me trouvais assez isolée ce jour-là. Les personnes qui étaient là ne me convenaient pas, soit

par leur humeur revêche, soit par leur nullité. Aussi, j'allais peut-être prendre le parti de m'en aller chez moi, lorsque je vis entrer la maréchale Lannes. Elle était toujours la bienvenue auprès de moi, mais ce jour-là surtout. Nous nous rapprochâmes aussitôt et nous plaçâmes à table à côté l'une de l'autre.

— Eh bien ! lui dis-je, voilà de grandes choses, mais je suis presque sûre qu'elles ne vous touchent guère.

Et c'était vrai. Le goût de toutes ces dignités a pu lui venir dans la suite, mais je la connais et je la connais pour une personne simple, bonne et parfaitement naturelle.

— Et vous avez bien raison de présumer que tout cela n'est rien pour moi, me répondit-elle. Il y a plus, je suis certaine que Lannes n'en recevra aucune joie. Vous connaissez sa façon de penser, elle n'a changé en rien. Mais ce n'est pas comme lui que pensent beaucoup de ceux qui entourent l'empereur. Tenez, regardez plutôt !

Je regardai un peu en face de moi, et je vis le duc de Rovigo, ou de *Ravigote*, comme l'appelaient nos domestiques, tandis qu'ils discutaient entre eux quelle était l'affaire où il avait gagné le nom que lui donnait l'empereur. Je le vis rayonnant. La duchesse de Rovigo était à quelque distance de nous.

— Je parie, dis-je à M^me^ Lannes, qu'elle en est peu touchée. Elle est bonne personne et peu portée à se donner ce genre de ridicule.

M^me^ Lannes sourit.

— Et quel nom portez-vous ? dis-je après quelques moments de conversation.

— Un charmant. Montebello. C'est avec le vôtre les deux plus agréables de la liste.

Et elle tira de sa ceinture une petite carte sur laquelle étaient écrits les noms de tous les ducs que l'empereur avait créés, ainsi que les majorats qu'il affectait à ces dignités.

Jamais le palais des Tuileries n'avait été témoin d'une agitation ambitieuse plus généralement répandue jusque dans ses moindres détours. Depuis le maréchal jusqu'au simple employé, tous les cœurs battaient dans l'espoir d'obtenir une plume de plus à l'aigrette nobiliaire. Eh bien ! le dirais-je ? c'était une vraie pitié. On n'improvise pas plus une noblesse qu'une révolution.

Nos soirées du dimanche se passaient autrement que les autres aux Tuileries. Nous remontions chez l'empereur pour attendre notre princesse. Et quelquefois lorsque l'empereur était de bonne humeur et que les dames du palais et les dames pour accompagner lui plaisaient, il les faisait entrer... ce fut ce qui arriva ce jour-là.

— Eh bien ! *madame la duchesse-gouverneuse*, me dit-il en m'apercevant, êtes-vous contente de votre nom ? d'*Abrantès ?* et puis Junot doit aussi en être content. Il y aura vu une preuve de ma satisfaction [1]. Et qu'est-ce qu'on dit de cela dans *vos* salons du faubourg Saint-Germain ? Ils doivent être un peu effarouchés de ce renfort que je leur donne !

Et se tournant vers l'archichancelier :

[1] J'ai dit ailleurs que l'empereur avait recommandé à Junot d'arriver à tout prix à Lisbonne et que ce fut l'entrée des troupes françaises à Abrantès qui décida de la réussite de l'expédition par la hardiesse de Junot.

— Je voulais le nommer duc de Nazareth, me dit l'empereur. Mais on l'aurait appelé *Junot de Nazareth*, comme on disait Jésus de Nazareth.

— Eh bien, monsieur l'archichancelier, il est pourtant de fait que je n'ai rien fait encore qui soit plus dans le sens de la révolution française que ce rétablissement des hautes dignités. Les Français n'ont jamais combattu que pour une chose : l'égalité devant la loi et la possibilité d'atteindre à tout ce qui se fait dans le gouvernement. Ce qu'on appellera *ma noblesse*, mais qui n'en est pas une, parce qu'il n'existe pas une noblesse sans prérogative et sans hérédité, et que celle-ci n'a de prérogatives qu'une fortune donnée comme récompense de services civils ou militaires, et d'hérédité qu'autant qu'il plaît au souverain de confirmer le fils ou le neveu successeur, eh bien ! ce qu'on appellera *ma noblesse*, c'est, voyez-vous, une de mes plus belles créations.

Il est constant que l'empereur voyait en effet cette addition à l'empire comme belle et utile pour compléter son œuvre. Avait-il raison ? Moi, je pense que non. Il fallait se borner aux vingt-quatre grands-officiers de l'empire. Ils étaient les colonnes vivantes de la France et en même temps étayaient la puissance souveraine, quoique le peuple n'en fût pas dépendant. L'empire organisé comme il l'était en 1804 était lui-même une admirable chose et bien faite pour justifier toute cette vanité de gloire que nous avions comme Français alors. O ma chère patrie, qu'est devenue cette gloire, cette gloire immortelle ? Hélas, elle n'est plus que dans notre souvenir, et chaque jour amène avec lui la conviction qu'elle n'apparaîtra plus que comme ces météores précédant ou suivant l'orage, et ne donnant d'ailleurs qu'une de ces lueurs passagères et souvent décevantes qui entraînent dans un abîme, bien loin d'en préserver.

C'est une époque curieuse à rappeler que celle que je cite. Que de ridicules à côté de beaux caractères ! Que de grandeur unie à de petits travers ! C'est ainsi qu'un homme fameux dans les camps oubliait en formant le blason de son écusson que son sang en formait le champ de gueules et que son père avait conduit la charrue. Il n'en était que plus estimable et il ne le voyait pas. La vanité tourna plus d'une bonne et sage tête dans ces moments de délire. Je me les rappelle avec leurs ridicules et les scènes qu'ils provoquèrent. En voici une sur mille.

La femme d'un général très connu, dont le mari venait d'être nommé *comte*, voulut avoir une livrée dont l'éclat ne le cédât en rien aux livrées les plus *nobles* du faubourg Saint-Germain. Cette femme n'était ni sotte ni ignorante cependant, mais elle tomba, pour son malheur, dans des mains malignes qui lui firent prendre une route dans laquelle tout devenait absurde.

On persuada à la nouvelle comtesse que son mari était arrivé *là* par la force de son bras. Il fallait d'abord le transformer en Alcide, puis faire une *mosaïque* — c'est le mot — de tout ce qui pouvait rappeler un fait d'armes glorieux, « attendu, répétait *l'amie, qu'il les a tous pour lui !* » La comtesse, sans être bien intimement convaincue de la chose, se laissa pourtant séduire par cette pensée d'une *mosaïque de gloire*, et voilà l'écusson qui se fait. Comme j'ai été assez heureuse pour le tenir dans mes mains, j'en puis parler et pourrais même au besoin en donner un dessin, si je n'avais besoin de la place que cela prendrait. Mais ce que j'ai dit en l'appelant *mosaïque* en donne une idée. Il s'y trouve peut-être cent brimborions ayant nom *blason*. C'est une épée en pal, en contre-pal, puis

des tours pour rappeler les villes prises. Et, comme dans les états de services du général, dressés par sa femme, il y en avait au moins vingt, on pense quelle carrière cela aurait fait si les remparts abattus s'étaient vus relevés dans ces belles armoiries. Et puis, comme il avait été chargé de quelques missions, non pas diplomatiques, mais enfin qu'il avait servi à négocier des avant-coureurs de paix, la comtesse voulut à toute force qu'un rameau d'olivier, une plume fussent côte à côte du sabre et de l'épée. C'était bien comique. Ensuite toute cette bariolure qu'elle avait elle-même coloriée, parce qu'elle se mêlait de peindre, était divisée en quatre compartiments auxquels on ne peut donner aucun nom de blason, par une large croix sur laquelle était une belle légende tout nouvellement inventée pour rappeler saint Louis et les croisades, parce que le général avait été en Égypte.

Quand cette œuvre fut terminée, la comtesse la porta elle-même à M. de Ségur, qui eut le plaisir d'en rire avec moi. Heureusement pour la pauvre comtesse que M. de Ségur était assez lié avec elle pour lui parler avec franchise. Il lui fit déchirer le beau vélin tout éclatant d'or, d'azur, de sinople et de gueules, car on pense bien qu'elle s'en était donné de toutes les couleurs — c'est le cas de le dire. Elle nous demanda le secret et, chose assez rare, il a été gardé, quoiqu'il y eût trois femmes et deux hommes. Il est vrai que dans les femmes il y en avait une intéressée à se taire et celle qui avait donné le conseil l'était également. Quant à moi, j'ai toute la gloire de la discrétion. Le complément de l'affaire était bien plus excellent. Ayant entendu dire que les Montmorency avaient une livrée

extraordinaire dont l'origine venait des camps et avait pour motif un beau fait de gloire, elle s'enquit de la chose et finit par avoir de la baronne de Montmorency elle-même, qui le lui donna sans se douter pourquoi, un dessin de la livrée des Montmorency-Luxembourg, avec la manche bariolée et d'une couleur différente. Sa livrée devait donc être semblable, à l'exception des deux manches, qui devaient différer entre elles d'une manière plus tranchante que les Luxembourg. Je ne sais si l'empereur fut informé de cette comédie. Je le crois, parce qu'il savait tout.

LI

Entrevue de Mme d'Abrantès avec Napoléon au sujet du Portugal.

L'EMPEREUR revint à Paris dans les premiers jours de septembre. Il avait passé à Bayonne plus de temps qu'il ne l'avait voulu. Mais la besogne de l'Espagne n'avait pas été aussi coulante qu'il l'avait cru d'abord. Tout n'avait pas été sans empêchement, non seulement dans l'intérieur du pays, comme l'opposition du conseil de Castille, mais l'opinion elle-même de tous les grands d'Espagne qui formaient ces cortès bâtards qu'on nommait la Junte — et que Napoléon, accoutumé à tout faire plier sous son joug de fer, croyait suffisante pour calmer et contenter les esprits espagnols, — cette junte est précisément la même affaire que la fameuse chambre des deux cent vingt et un, — a-t-elle contenté la France ? Je ne le crois

pas, et nous sommes pourtant bien meilleurs enfants que les Espagnols pour accepter tout ce qu'on nous donne.

Tout en signant, parce qu'ils avaient une main droite qui n'était pas paralysée et que, Napoléon, quand il regardait de son œil de feu et vous disait, avec sa voix basse et pourtant sonore, cette parole accentuée au diapason de l'âme la plus élevée : « Faites ce que je veux ! » — Quand il regardait et parlait ainsi, voyez-vous, il était impossible de lui résister. — Ils signèrent donc tous ces grands d'Espagne et, sur la foi de leur garantie, Joseph entra en Espagne et Napoléon revint à Paris.

Au moment où il y rentra il put se dire, s'il fut bien instruit, que, pour la première fois, il trouvait sa belle capitale différente de ce qu'il l'avait laissée. Il enchaînait bien la volonté agissante. Mais la pensée ? La pensée était toujours libre et cette faculté était grandement occupée depuis toutes les affaires de l'Espagne. Le peuple lui-même commençait à raisonner sur cette étrange histoire. Tout ce qui faisait partie de l'armée de Portugal ne donnait plus de nouvelles, et il y avait deux mois qu'aucune lettre n'était arrivée à Paris lorsque l'empereur revint du Midi, seulement pour quelques jours. Il allait ensuite à Erfurt.

J'étais mortellement inquiète de Junot. L'archichancelier, que j'avais vu plusieurs fois dans l'absence de l'empereur, m'avait paru d'une telle ignorance que, ne pouvant croire ce qui était pourtant vrai, c'est que Junot n'avait pas donné de ses nouvelles même à l'empereur, j'en vins à présumer quelque malheur. Nous n'avions aucune idée alors de la manière dont on pourrait faire la guerre en Espagne et cette totale cessation de nouvelles

paraissait impossible. Un de mes amis fort intimes, qui pouvait savoir par l'Angleterre ce qui se passait en Portugal, n'avait lui-même aucune nouvelle. C'était à devenir fou. Aussi, lorsque l'empereur revint, je lui écrivis pour savoir de lui s'il avait quelque certitude de l'existence de Junot et le suppliai de me dire un mot, un seul mot qui pût me rassurer.

Il ne me répondit que quelques jours après et le messager qui fut chargé de me transmettre la réponse fut l'archichancelier, qui me gronda presque et me dit que l'empereur trouvait étrange que je me permisse de l'interroger sur les choses qui touchaient immédiatement à sa politique. La remontrance me parut singulière. Mais je vis que l'archichancelier était du même avis et je pris le parti de me taire. Je ne répondis rien et, paraissant recevoir *la leçon* qu'on me faisait avec soumission, je fis partir, aussitôt après que l'archichancelier m'eut quittée, une lettre pour l'empereur, dans laquelle je lui demandais une audience pour le jour même, ayant une faveur à lui demander. L'empereur était à Saint-Cloud et j'étais à Neuilly.

Le motif de ma demande était fort sérieux.

Depuis que Junot était gouverneur de Paris, qu'il fût absent ou présent, je faisais toujours les honneurs des fêtes de l'Hôtel de Ville. Cette fois, ce fut toujours comme par le passé et on m'apporta la liste des femmes qui devaient recevoir l'impératrice, pour que je la soumisse au grand-maréchal. La ville de Paris voulait fêter la saint Napoléon, quoiqu'on fût alors au mois de septembre, l'empereur étant absent au 15 août.

Je trouvais tout simple de faire les honneurs de l'Hôtel de Ville et de remplir mon devoir de gou-

vernante de la ville de Paris, lorsque ma vie était naturellement ce qu'elle devait être. Mais dans ce moment la chose était différente et je le comprenais si bien que ce motif me fit écrire ma lettre pour demander une audience.

L'empereur me fit dire d'aller à Saint-Cloud le soir à neuf heures. Il était dans son cabinet donnant sur le petit jardin particulier réservé pour lui. La porte en était ouverte et, au moment où j'entrai, il était sur le perron de cette porte et regardait devant lui avec distraction comme les gens occupés qui fixent devant eux sans voir. Lorsqu'on ouvrit la porte, il tressaillit et se retourna vivement vers moi en me demandant, avec une sorte d'humeur, pourquoi je ne voulais pas croire à la vérité de ce qu'il m'avait fait dire par l'archichancelier :

— Votre mari se porte bien. A qui diable en avez-vous avec vos *jérémiades de femmelette ?*

— Sire, je suis rassurée depuis que Votre Majesté a eu la bonté de me faire dire que je devais l'être. Mais dans la position où je me trouve aujourd'hui, je viens prier Votre Majesté de me permettre de ne pas aller demain à l'Hôtel de Ville.

Il était tourné un peu vers la porte du jardin. En entendant ce que je venais de dire, il se tourna rapidement et me dit avec une intonation de voix singulière :

— Hem ! Qu'est-ce que vous dites ? Ne pas aller à l'Hôtel de Ville ? Et pourquoi cela ?

— Parce que je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur à Junot, Sire. Je demande pardon à Votre Majesté, poursuivis-je avec fermeté, car ses sourcils froncés annonçaient un orage, mais je n'ai pas de nouvelles de Junot, je le répète, et *Votre Majesté n'en a pas non plus.* Je ne veux pas m'ex-

poser à recevoir la nouvelle de sa mort peut-être au milieu d'un bal.

Je ne sais où je prenais tant d'audace, mais j'en avais. L'empereur me regarda avec un œil de colère, puis il leva les épaules, mais il se contint.

— Je vous ai dit que votre mari se portait bien. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire ? Je ne puis vous en donner la preuve, *mais je vous en donne ma parole.*

— C'est certainement assez pour me rassurer, Sire. Mais je ne puis faire une circulaire pour en faire part aux quatre mille personnes qui doivent se retrouver à la fête de la ville et qui trouveront extraordinaire que je me mette autant en évidence, tandis que j'ai des motifs d'inquiétude...

— Et pourquoi ces quatre mille personnes savent-elles que vous êtes inquiète ? cria-t-il d'une voix terrible en avançant sur moi avec une impétuosité qui me fit presque peur ! Voilà le résultat de tous vos *conciliabules* de salon, de tous vos bavardages avec mes ennemis. Vous déclamez contre moi, vous attaquez tout ce que je fais. Qu'est-ce qu'un ministre de Prusse qui est de vos amis et qui dernièrement a *parlé chez vous de ma tyrannie envers son roi...* ? En effet, je suis un tyran bien cruel. Si leur grand Frédéric, dont ils ont fait tant de bruit, avait eu à punir la déloyauté que j'avais à châtier, moi, il en aurait fait bien davantage. Et après tout, Glogau et Custrin seront mieux gardées par mes troupes que par les Prussiens, car ils n'ont pas lieu d'être fiers de la manière dont ils les ont défendues...

C'était la dixième fois peut-être depuis mon retour de Portugal que l'empereur me répétait ce qui s'était dit chez moi. Les autres fois je savais

que la chose était juste, mais je n'avais pas entendu le ministre de Prusse, qui, en effet, venait beaucoup chez moi, dire un mot qui eût rapport à ce que me répétait l'empereur. C'était un homme extrêmement circonspect, très doux, parlant peu et, en tout, d'un commerce très sûr. Le baron de Brockhausen était d'ailleurs dans cette position difficile d'une nation humiliée et malheureuse, et personne moins que lui n'était susceptible de soutenir cette attitude. Aussi se renfermait-il habituellement dans un silence complet. Et, quoiqu'il vînt tous les jours de la vie chez moi, nous disions quelquefois en riant après son départ :

— Le baron a dit *sept paroles* ce soir.

Du reste, il était le meilleur des hommes, excellent père et l'un des Prussiens les plus estimables que j'aie rencontrés. Ses enfants venaient souvent jouer avec les miens, car nous étions voisins.

Cette connaissance que j'avais donc de son caractère me fit voir sur-le-champ que l'empereur voulait me tirer, ce qu'il appelait vulgairement lui-même, les *vers du nez*. J'étais convaincue, je le répète, que M. de Brockhausen était, si l'on avait parlé chez moi, le dernier homme qui eût ouvert la bouche. Aussi répondis-je avec fermeté que Sa Majesté avait été mal informée et que je répondais que jamais une parole telle qu'il venait de me la rapporter n'avait été dite chez moi.

Il frappa du pied, vint à moi comme l'éclair.

— J'en ai donc menti ? cria-t-il de nouveau.

— J'ai l'honneur de répondre à Votre Majesté, dis-je avec beaucoup de calme, qu'elle est mal informée.

— Oh ! sûrement... voilà ce que vous *dites tous* quand on vous parle comme je le fais.

— D'après ce que me dit Votre Majesté, il paraît que je ne suis *pas la seule accusée* et je crois pouvoir affirmer que les autres le sont aussi injustement que moi !

Le mot *tous* ne m'avait pas échappé.

L'empereur, lorsque quelque chose le touchait fortement et qu'il ne parlait pas, concentrait dans son regard tout ce qu'il y avait de puissance accablante en lui. Il l'attacha sur moi de tout son poids. Je baissai les yeux, mais il dut voir que ce n'était pas par crainte. Seulement, il ne me convenait pas de lutter avec lui de cette manière. Quand je les relevai, il me regardait toujours. Mais l'expression était changée et, pour dire la vérité, elle était étrange, et jamais dans le cours de ma vie je n'avais été moins disposée à la supporter, cette expression, et encore moins ce qu'elle signifiait.

— Quels sont les ordres de Votre Majesté ? dis-je en me dirigeant vers la porte.

L'empereur ne répondit pas sur-le-champ, puis il me dit :

— Je vous *défends de répéter* ce que je viens de vous dire, entendez-vous bien. Songez à m'obéir, *ou vous aurez affaire à moi !*

— J'obéirai, sire, non par crainte de votre colère, mais pour ne pas rougir devant des étrangers vaincus en leur montrant notre mésintelligence de famille.

Je saluai et me disposai à sortir. J'avais hâte de m'éloigner. Cependant, avant de m'en aller, je voulus mettre à fin la cause pour laquelle j'étais venue et je dis à l'empereur qu'il me semblait plus convenable que je ne fusse pas au bal de l'Hôtel de Ville, où ma position me plaçait en première ligne immédiatement après l'impératrice, surtout,

ajoutai-je, avec les bruits qui courent sur l'armée de Portugal.

Il reprit alors son *expression souveraine :*

— Et quels sont ces bruits ? demanda-t-il avec un accent qui allait jusqu'à l'âme et faisait frissonner.

Je ne fus pas exempte cette fois d'une sorte de peur et je répondis à demi-voix :

— On dit qu'elle est perdue, que Junot a été forcé de capituler comme Dupont et que les Anglais l'ont emmené au Brésil.

— C'est faux, faux ! vous dis-je.

Et il frappa de son poing sur la table avec une telle violence, qu'il jeta par terre une foule de papiers.

— C'est faux, cria-t-il en jurant cette fois comme un sous-lieutenant de hussards. Junot ! capituler comme Dupont ! Tout cela est mensonge. Mais précisément *parce qu'on le dit*, vous devez aller à l'Hôtel de Ville. *Vous y devez aller, entendez-vous ?* Et si vous étiez malade, *vous devriez y aller encore.* C'est ma volonté. Bonsoir.

Lorsque je fus remontée dans ma voiture je pleurai comme une enfant. L'empereur me semblait bien dur envers moi et envers Junot. Cependant, en y réfléchissant, je compris qu'en effet il n'était rien arrivé de fâcheux à mon mari, puisqu'il insistait autant pour que je fusse à ce bal.

En rentrant à Neuilly, chez moi, je trouvai un de mes amis qui m'attendait, pour savoir le résultat de ma démarche. Il me rassura également et, lorsqu'après une longue promenade sous les tilleuls embaumés qui bordaient le canal, il me quitta pour retourner à Paris et me laisser prendre du repos, j'étais rassurée et beaucoup plus tranquille.

LII

Siège de Saragosse. — Exil de Mme Récamier.

TANDIS que l'empereur était en Espagne, qu'il chassait les Anglais, et qu'il cherchait la victoire jusque sur le sommet des Asturies, les affaires ne prenaient pas une bonne tournure en Italie auprès du saint Père et l'horizon s'obscurcissait tout à fait en Allemagne. M. de Metternich était traité avec une froideur qui devait avoir une cause et, pour montrer cette froideur tout à fait d'une manière positive, un jour de grand cercle, Mme de Metternich ne fut pas invitée à souper à la table de l'impératrice, ni même à aucune des tables des princesses. C'était presque une insulte. Mais le plus curieux du fait fut une note diplomatiquement rédigée, insérée dans le *Moniteur*, et qui était là sous la forme très spirituelle d'une conversation entre le duc de Cadore, alors ministre des affaires étrangères, et le comte de Metternich. On y fait jouer à celui-ci le rôle le plus ridicule du monde. Il arrive chez le duc de Cadore et lui demande pour quelle raison Mme l'ambassadrice d'Autriche n'a pas été invitée à souper par Sa Majesté l'impératrice. M. le duc de Cadore répond ce qui lui vient à l'esprit. Je ne me rappelle plus ce qu'il dit, mais c'était bien absurde. Et puis le proverbe finit là.

En vérité c'est pitié de voir employer de semblables moyens, surtout lorsqu'on sait, à n'en pouvoir douter, que la conversation était toute d'imagination, c'est-à-dire que peut-être dans un de ces longs entretiens, qui alors avaient lieu presque tous les jours, M. de Metternich s'est-il plaint d'un

manque d'égards envers Mme de Metternich, qui d'ailleurs par elle-même était une personne bien recommandable. Mais ce ne fut pas autrement et je ne crois pas que cela fut même *du tout*. C'est en cela que l'empereur était souvent servi par des gens qui croyaient faire merveille en agissant ainsi et qui le compromettaient d'une façon désagréable... Enfin tout était à la guerre, et bientôt elle fut déclarée. Pendant ce temps Junot était devant Saragosse, où le siège le plus étrange qui fut jamais était dirigé par lui, si toutefois on peut appeler un siège l'attaque successive de chaque maison... Les lettres de Junot étaient déchirantes... il ne pouvait, sans avoir lui-même le cœur brisé, voir tomber à ses pieds ses soldats périssant tragiquement, et plus tragiquement qu'on ne périt à la guerre... La peste menaçait de répandre ses ravages au dehors de la ville, comme elle le faisait au dedans... Chaque jour on attaquait une maison. Les Espagnols la défendaient de chambre en chambre ; chaque réduit était le tombeau d'un des nôtres ou d'un Espagnol.

— Je ne puis supporter ce spectacle, m'écrivait Junot. Il faut un cœur de pierre, ou plutôt il faut n'en pas avoir.

Bientôt il éprouva deux peines très vives. L'une fut d'apprendre qu'Armand de Fuentès, l'un de nos amis intimes, était prisonnier dans Saragosse et que Palafox, dont il était parent, l'avait fait enfermer pour le soustraire à la fureur populaire dans une des maisons de la ville... Junot aimait beaucoup le comte de Fuentès. En apprenant cette nouvelle il me l'écrivit et je m'aperçus au style assombri de sa lettre combien il était affecté. Cette pensée d'ordonner de creuser la mine dans un lieu

où son ami pouvait être enfermé, fit sur Junot un effet qui influa sur sa santé. Il était venu à Saragosse malgré lui. Il avait pris le commandement de ce siège avec un dégoût qui lui en donnait pour tout ce qu'il y faisait. Ses blessures lui faisaient mal, il éprouvait surtout à celles de la tête des douleurs violentes. Cette longue et belle cicatrice qu'il avait le long de la joue gauche, près de l'œil, lui causa d'horribles douleurs. Il m'écrivit dans le mois de janvier :

— Il y a des moments où je suis tenté de me brûler la cervelle. Si ton souvenir et celui de mes enfants ne me retenaient le bras, un coup terminerait tout.

Cette lettre m'effraya. Je ne savais pas tout encore, je l'appris bientôt.

L'empereur n'a jamais admis qu'on ne fît pas à l'heure même ce qu'il commandait. Il avait fait dire à Junot : « Allez à Saragosse *et prenez Saragosse.* » Donc *il fallait que Saragosse fût prise.* Mais il n'en allait pas ainsi, et chaque moellon arraché des *maisons-forteresses* ne tombait que teint du sang français. Junot s'aperçut au ton froid et sec que l'empereur prit avec lui dans quelques-unes de ses lettres, qu'il était mécontent. Cependant il venait de prendre le couvent de Saint-Joseph, que les Espagnols avaient transformé en une redoute terrible, et c'était un véritable succès. Hélas ! il ne le fut pas pour moi. Junot avait pris avec lui un de mes cousins issu de germain, fils d'une cousine, ou plutôt d'une sœur de ma mère, Mme de Saint-Ange. Georges m'avait été envoyé tout enfant par ma tante avec son frère Alexandre. Un jour je vis ces deux enfants arriver chez moi du fond du Languedoc, où ma tante avait une

fort belle propriété, où elle vivait retirée avec quatre filles et deux garçons.

« Laurette, m'écrivait ma tante, je t'envoie tes deux cousins. Tu es riche, tu es une grande dame à la cour de Napoléon. Je pourrais bien aller lui rappeler que nous avons souvent joué ensemble quand nous étions enfants, mais il pourrait aussi se faire qu'il ne me reconnût pas et je lui dirais franchement que c'est mal. Qu'il reste dans sa grandeur, moi dans mon obscurité. Je ne veux avoir d'obligation qu'à toi, ma Laurette, et à ton mari, s'il veut accepter l'amitié d'une bonne et franche parente. Je t'envoie donc Georges et Alexandre. Fais-en ce que tu voudras et ce qu'ils voudront, etc., etc. »

J'établis mes deux cousins chez moi, et je partis pour Arras. Alexandre, l'aîné, tomba malade, et eut une fièvre putride. M. Desgenettes lui donna ses soins, mais ils furent inutiles et mon pauvre jeune cousin mourut à dix-sept ans. Georges demeura toujours avec moi. Ses études furent dirigées par mon oncle l'abbé de Comnène, et il était devenu un brave et bon jeune homme, avide de gloire et voulant parvenir par son courage. Que de rêves faisait sa jeune tête ! Junot, qui était fait pour les comprendre, lui promit de le prendre avec lui aussitôt qu'il serait jugé capable d'être officier d'état-major. Il partit pour Saragosse, et l'Espagne vit aussitôt finir ses rêves de gloire et d'avenir. Pauvre, pauvre Georges, mourir ainsi frappé d'une balle à dix-neuf ans ! et quand le cœur est si chaud, si plein de vie !...

Junot fut très affecté de cette mort de Georges. Il avait deviné ce jeune homme, il avait pénétré dans son âme reconnaissante et, entouré de tant

d'ingrats, son cœur jouissait de se reposer en toute confiance sur un être auquel il pouvait se confier. J'ai une lettre de lui où il déplore amèrement cette perte. A cette époque, il recut un nouveau coup de cette massue qui, une fois levée, ne cesse de retomber et de frapper toujours. Le général Lacoste, aide de camp de l'empereur, fut tué à ses côtés à Saragosse. Junot aimait beaucoup le général Lacoste et il le méritait. Cette mort, si terrible d'ailleurs et dont lui-même était menacé à chaque balle qui sortait d'un fusil ou d'une carabine espagnole, lui fit une vive impression.

On sait comment se faisait le siège de Saragosse et les officiers qui ont assisté à ce terrible drame ont pu également en donner une idée. Le général Lacoste entrant dans une des rues de Saragosse, qui ne présentait que calme et solitude, dit à Junot en riant :

— Voilà un appât, nous y laisserons-nous prendre ?

— Je ne te le conseille pas, lui répondit Junot ; la mort est derrière ces murs qui paraissent silencieux. Viens, ne reste pas là, qu'y veux-tu faire ?

Lacoste ne l'écouta pas. Il s'avanca, regarda par une mauvaise fenêtre dont les assiégés avaient fait une meurtrière, qui gagna sinistrement son nom dans cette journée, et tomba au même instant frappé d'une balle au front. Il vint rouler aux pieds de son frère d'armes. Il était mort sous le coup.

Ce siège était affreux. Aux ennuis de sa position, Junot eut bientôt à ajouter qu'elle n'était pas comprise. Il reçut de l'empereur, ainsi que je l'ai déjà dit, des lettres vraiment étonnantes, car enfin il devait savoir par les rapports mêmes qu'on lui

adressait directement le résultat des opérations. Et alors comment pouvaient aller des troupes qu'on menait contre des cadavres putréfiés, ou bien des maisons d'où s'échappaient des milliers de balles sans qu'on pût les deviner autrement que par la mort qu'elles apportaient toujours à coup sûr.

Saint-Joseph fut pris. C'était un couvent dont les assiégés avaient fait une redoute très forte. Les troupes françaises s'y distinguèrent, mais l'empereur voulait que tout marchât en Espagne comme il l'entendait. Il voulait la reddition de la ville, et pas autre chose. Oh ! c'est une terrible peine que d'avoir dans ses souvenirs la relation de toutes les douleurs causées à un homme comme Junot, un homme au cœur ardent, mais à l'âme aimante, et révolté en même temps qu'affligé de tout ce qu'il éprouvait.

Une fois que le découragement eut montré sa tête languissante, il sentit le besoin de combattre cet effet dont lui-même comprenait tout le danger. Il écrivit à Berthier ; il lui parla avec cet accent qui ne trompe pas et vient de l'âme. Il lui dit qu'il souffrait, que ses blessures lui faisaient mal, mais que surtout, après les efforts multipliés qu'il faisait, il lui était *mortel* de penser que l'empereur ne les reconnaissait pas. Enfin sa lettre était de nature à faire voir le fond de son âme et ce fond était noir et sombre.

Je rapporte tous ces détails, parce qu'ils sont importants pour la vie de l'empereur. Ce sont des couleurs — non pas des nuances — qui sont nécessaires pour son portrait.

Berthier reçut la lettre de Junot et la lut à Napoléon. Je ne sais pas ce que lui dit l'empereur, mais

je suis CERTAINE que jamais il n'a chargé Berthier de répondre à son vieil ami comme il le fit alors. Voici cette lettre. Elle est curieuse à lire, et d'autant plus tristement importante à mes yeux que je suis *positivement assurée* qu'elle est en partie cause des premières atteintes que Junot ressentit.

« Paris, le 5 février 1809.

« L'empereur me charge de vous dire, monsieur le duc, qu'il est satisfait de la conduite de vos troupes et qu'il a reconnu, depuis votre arrivée devant Saragosse, un changement en bien dans les opérations du siège.

« Sa Majesté a également vu avec plaisir la prise de Saint-Joseph, qu'elle reconnaît être due à vos bonnes dispositions.

« Recevez, monsieur le duc, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le vice-connétable de l'empire,*

« ALEXANDRE. »

Je dois m'abstenir de toutes remarques. Le moyen de n'en pas faire, et de bien amères ! Je dirai seulement que Junot fut affecté de cette lettre au point d'en être malade. Mon frère était alors à Paris. Ce fut à lui qu'il fit voir sa blessure tout entière. Albert ne me lut qu'une partie de la lettre, mais j'en vis assez pour être à mon tour très affectée. Duroc, qui n'était pas de ces amis qui sont influencés par le vent de la faveur, prit de l'humeur et parla à Berthier avec un accent qui n'avait rien de celui auquel prétendait avec ses anciens amis l'homme du monde le moins fait pour y prétendre, en raison de ses anciennes relations avec

eux. Ce qu'il avait de mieux à faire, était de conserver cette bonhomie qui lui était naturelle et ne pas aller trancher du souverain, parce qu'il avait un pauvre petit État qu'on appelle *Neufchâtel*.

— Savez-vous bien que j'ai un tribunal *qui condamne à mort* et me donne le droit de grâce? Ah! ah!

Et il se promenait tout en chantant :

— Ah! ah! oui, oui, le droit de faire grâce!

C'est au baron Desgenettes qu'il racontait cela. Il faut l'entendre répéter à celui-ci, l'homme de France le plus effrayant pour ceux qu'il se mêle de contrefaire, parce qu'il est plus mime que *Perlet*, qu'*Odry*, ou tel autre qui l'est beaucoup enfin. Le fait est que c'était d'un bon cœur ce que disait Berthier, mais c'était ridicule. La *souveraineté* lui avait tourné la tête... Il l'a du reste bien prouvé en 1814 d'abord et puis en 1815.

Après avoir battu sir John Moore, pris Madrid, châtié comme il le croyait les Espagnols, l'empereur revint à Paris, avant de faire encore une fois voyager la cour de Vienne. Paris fut brillant cette année-là comme l'année précédente, mais bien moins gai. On avait des inquiétudes personnelles, et puis l'horizon de l'avenir était sombre... Toujours la guerre, toujours. TOUJOURS! Il n'y a que l'amour qui ne s'effraie pas de ce mot-là.

Le cardinal Maury était, comme je l'ai dit, un de mes habitués les plus intimes. M. de Cherval, le comte Louis de Narbonne, quelques amis de la même capacité, venaient tous les jours chez moi et parlaient de ce qui se préparait avec une anxiété qui m'effrayait. Halley, mon médecin, Millin, tous venaient me dire que cette fois la

guerre dans le Nord serait bien autrement dangereuse pour nous en raison de celle d'Espagne. Hélas ! je ne le savais que trop ! Je ne voyais autour de moi que souffrance et inquiétude. Mes amis les plus chers étaient menacés. L'exil de Mme de Staël, celui de Mme Récamier avaient été d'autant plus pénibles à Junot que de Mme de Staël, amie intime de Mme Récamier, s'était réclamée de lui pour obtenir de l'empereur de rester en France et que Junot, convaincu que la bonté de l'empereur pour de Mme de Staël lui en aurait fait une amie et que cette amie lui aurait été utile autant que la même femme devenue ennemie lui fut nuisible, Junot avait fait tous ses efforts pour fléchir Napoléon, qui, impatienté de son insistance, finit par lui dire :

— Ah çà ! vas-tu donc aussi te lier avec mes ennemis ?

— Il est inconcevable, me dit Junot en me rapportant cette conversation, que l'empereur, qui connaît assez mon cœur pour savoir que je lui donnerais mon sang et ma vie, me parle toujours, ainsi qu'à toi, *de ses ennemis ! Ses ennemis* sont les miens, avec cette différence même que je ne me venge pas des miens et que je tuerais les siens.

Je me gardai bien de lui répéter *le mot* qui m'avait été dit dans ma grande conférence.

A quelque temps de là arriva l'exil de Mme Récamier pour cette visite faite à Coppet. Junot ressentit cette fois un mouvement qui ressemblait à une impression comme jamais sans doute il ne croyait pouvoir en ressentir une de la main de l'empereur. Il se trouvait, de plus, dans cette position délicate de ne pas oser, ou du moins de

ne l'oser qu'en tremblant, réclamer auprès de l'empereur contre cette étonnante injustice.

« Laure, m'écrivit-il un jour, j'ai le cœur oppressé et malade en songeant à l'exil de Mme Récamier. Je t'ai prouvé depuis longtemps que je l'ai aimée avec passion. Je n'ai plus pour elle qu'une amitié de frère, mais il s'y joint un sentiment de vénération profonde. C'est un être si supérieur ! Je te remercie de l'apprécier. Tu sais qu'elle te le rend et qu'elle a pour toi l'amitié que je désirais te voir partager. Hélas ! tous mes vœux sont déçus à cet égard ! Je comptais vous réunir l'hiver prochain ! Et voilà l'existence de cette malheureuse femme brisée, bouleversée ! Et sur qui tombe un tel malheur ? Sur une femme digne des hommages de tout ce qui prononce son nom ! Ma Laure, je t'en conjure, vois l'impératrice, vois la reine Hortense, vois l'empereur. Mais non, ne lui parle pas, toi. Hélas ! mon Dieu ! comment, lui si juste, si grand, si remarquablement bon, comment peut-il se rendre volontairement redoutable à de faibles femmes ? etc., etc. »

Cette lettre contient l'expression du cœur de Junot et la vérité sur Mme Récamier. Junot, Murat, le prince Eugène, Bernadotte, Masséna, une foule d'autres hommes aussi patriotes que braves et loyaux Français, l'aimaient avec un sentiment de véritable amitié. Je les ai *tous* entendu sur son compte, je les ai tous entendus la proclamer la meilleure des femmes, et ensuite la plus belle. Celle qui pouvait exciter à ce point les affections du cœur de ces hommes peu susceptibles d'être émus, est aussi susceptible elle-même de grandes et belles choses pour la gloire de sa patrie, car elle l'aime sa patrie. Elle l'aime, et c'est moi qui

en suis maintenant garant au défaut de toutes les voix que la mort a glacées, mais qui retentissent encore dans mon oreille. Je l'aime bien, mais je l'aimerais moins si je ne connaissais pas le fond de cette âme pure et surtout animée par les sentiments les plus nobles et les plus généreux. Cependant elle fut exilée !

C'est ici le lieu de revenir sur des circonstances bien singulières, que, dans sa naïveté d'*enfant*, elle ignorait alors elle-même et ne voyait pas dans toute leur gravité.

M. Récamier avait encore sa fortune. Désireux de procurer a sa femme toutes les joies de son âge, il lui avait donné une maison de campagne à Clichy. Mme Récamier passait là l'été, et tout ce qu'il y avait de notabilité, quelle qu'elle fût, allait tout aussitôt se faire présenter à Clichy. Et Mme Récamier, dans le plus admirable éclat de sa beauté, gaie, enfant, joyeuse, ne songeait qu'à faire du bien et à s'amuser.

Ce fut alors que, semblable au serpent de la Genèse, un homme s'introduisit dans cet Eden dont l'Ève était si pure et si belle. Fouché, qui par sa position avait accès partout, se présenta chez elle et fut d'abord admis.

C'est une chose bien curieuse que le détail des conversations qui eurent lieu entre elle et lui. Il voulait qu'elle fût dame d'honneur de l'impératrice.

— Mais *moi* je ne le veux pas, répondait-elle de sa voix douce et suave, et comme craignant de blesser par un refus cette puissance occulte qui se montrait à elle dans l'ombre, car elle ne pensait pas que l'empereur fût pour rien dans toute cette intrigue.

— Vous répondez comme une enfant, lui disait Fouché. Songez donc que dans la position de l'empereur, il lui faut un *guide*, une AMIE. Où voulez-vous qu'il la trouve? Est-ce donc parmi les femmes de ses généraux? Cela n'est pas possible, il y aurait scandale.

— Eh pourquoi me faites-vous la grâce de m'en croire exempte?

— C'est fort différent. Vous êtes aussi jeune que toutes ces jeunes femmes, mais par votre position dans le monde depuis votre mariage, votre réputation est faite et elle est parfaitement établie et pure et intacte. Vous pouvez donc être l'*amie* de l'empereur, car c'est une *amie* qu'il lui faut et non pas une maîtresse.

Et en parlant ainsi, l'homme pervers attachait sur elle deux petits yeux qu'il diminuait encore en les clignant pour mieux contempler les formes et le visage de la Psyché, avec sa pudeur native et sa ravissante expression.

— Je connais les besoins du cœur de l'empereur, poursuivit-il. Je sais qu'il est malheureux de n'être pas compris. Souvent il donnerait les heures de ses victoires, de ces bruyantes acclamations qui n'étourdissent que l'oreille sans atteindre l'âme, pour quelques minutes d'une conversation amicale, pour quelques paroles d'une douce confiance. Et puis il est las de ne pouvoir passer un jour sans des scènes d'une odieuse jalousie. Tourments qu'il n'aurait pas dans une liaison pure et sainte comme celle que je voudrais voir s'établir entre vous.

— Mais, objectait Mme Récamier, qui du reste n'était pas du tout convaincue, comment pouvez-vous m'assurer que cela conviendrait à l'empereur,

à l'impératrice, car enfin, toute sa maison est nommée et, certes, je n'irai pas déplacer sa nièce ni son amie [1]. Et puis, vous le dirai-je, j'aime ma liberté.

— Mon Dieu, vous l'auriez ! Qui vous parle de faire cet ennuyeux service ? Vous seriez là comme l'amie de l'impératrice, mais surtout de l'empereur. Amie de Napoléon, amie de l'empereur ! Mais songez donc ! réfléchissez à ce que je vous propose, et je suis sûr que si vous n'êtes pas influencée, toute la partie noble et généreuse de votre âme acceptera avec transport.

Mme Récamier n'était point une créature entièrement *éthérée* et, certes, à cette époque l'amitié de Napoléon était une lueur fantastique bien capable d'égarer. Elle souriait à cette pensée d'influer en bien sur la destinée de tant de millions d'êtres, d'arrêter quelquefois dans sa course un torrent dévastateur ! Oh ! la séduction était habile ! Le serpent, comme celui du Paradis, avait revêtu sa robe diaprée d'or, de pourpre et d'azur. Sa voix de sirène parlait avec harmonie et, certes, jamais tentation ne fut mieux présentée à l'œil d'une femme.

Un jour, au travers de ces conversations, Mme Récamier fut invitée à déjeuner chez une sœur de l'empereur. A cette époque, elles étaient toutes les trois à Paris. Je ne la nommerai pas. Mme Récamier fut invitée à déjeuner par elle et elle s'y rendit. La conversation, d'abord insignifiante, tourna bientôt sur l'amitié et sur le charme de ce sentiment entre un homme et une femme pure et vertueuse.

[1] C'était alors Mme de La Rochefoucauld, amie de l'impératrice Joséphine, qui était dame d'honneur

— L'empereur est bien digne de sentir tout le prix d'un semblable bonheur, dit la princesse, mais il n'a pas d'amie, et le moyen de lui en choisir une dans cette multitude de femmes où le public d'ailleurs ne verrait que des maîtresses ? C'est impossible !

Quelques moments après, la princesse demanda à Mme Récamier si elle aimait le spectacle. Sur sa réponse affirmative, elle lui demanda encore quel était celui qu'elle préférait. C'était la Comédie Française.

— Oh ! bien alors, dit la princesse, il faut que vous acceptiez ma loge. Elle est au rez-de-chaussée. Vous pouvez y aller sans aucune toilette. Promettez-moi d'en profiter.

Mme Récamier promit et voici le singulier billet qu'elle reçut le lendemain :

« L'administration de la Comédie Française est prévenue que Son Altesse impériale la princesse... donne entrée dans sa loge à Mme Récamier. Elle prévient également l'administration que lorsque Mme Récamier sera dans sa loge, elle doit y être avec les personnes de son choix, et nulle autre, fût-elle même de la maison de la princesse ou du G... D..., ne doit y être admise que *sous le bon plaisir* de Mme Récamier.

« L...PS, »

« Secrétaire des commandements de S. A. I. la princesse... »

Mme Récamier, tout innocente et naïve qu'elle était, reçut une étrange lumière en lisant ce billet. Elle remercia et n'en profita JAMAIS.

La loge qu'on lui donnait et dont on excluait ainsi les *importuns* est la loge carrée, au-dessous

de la grande loge à colonnes. Elle était en face de celle de l'empereur.

Tous ces détails ne m'ont pas été donnés par Mme Récamier, mais *ils sont positifs* et je la défie de me démentir. Je sais que sa modestie souffrira de tout ce récit, mais j'ai aussi mon orgueil d'amie à satisfaire. Il veut que l'objet d'un culte d'amitié aussi entier que le mien soit connu pour ce qu'il est : digne de respect comme il l'est d'attachement.

Et puis, qu'on dise après cela que les hommes ne se vengent jamais ! Je veux bien croire que l'empereur n'y était pour rien. Je l'espère. Mais Fouché, Fouché n'a pu résister plus tard aux douceurs de la vengeance en aidant à l'exil de celle qui avait renversé tant de plans et de projets de pouvoir. Nous aurions revu les beaux temps de Louis XIV, de Mme de La Vallière, ou plutôt Louis XIII et Mlle de La Fayette. Peut-être que Fouché, pour que la ressemblance fut plus parfaite, serait redevenu un Père Lachaise. Il n'avait pour cela qu'à faire un pas en arrière. Mais je crois qu'il aurait préféré la soutane rouge.

LIII

Wagram. — Le roi de Wurtemberg et Junot. Marmont maréchal.

La bataille de Wagram mit à cette époque une grande partie de l'Europe en deuil. J'étais dans les Pyrénées lorsque la nouvelle m'en parvint et j'avoue que j'en fus orgueilleuse presque autant

que d'Austerlitz, cependant si ce n'est que Junot n'y était pas. Masséna, le prince Eugène, Marmont, Oudinot, Davout, voilà quels furent les élus.

Cette bataille de Wagram est peut-être *la plus dramatique des batailles*. On se battait à coups de canon comme on se bat quand on fait des feux de peloton. Cette artillerie, vomissant la mort par plus de mille passages, était un des spectacles les plus admirables pour ceux que la mort convie à ses fêtes. Cette immense plaine de Wagram qui, deux jours avant, était couverte de riches moissons, de belles prairies, de villages florissants, n'était plus le soir du 6 juillet qu'un horrible charnier où des cadavres entassés gisaient dans le sang, parmi le chaume consumé de ses moissons. Le carnage avait été si terrible que, le 10, c'est-à-dire quatre jours après l'action, on ramassait au milieu des blés des hommes mutilés et vivant encore, quoique à demi consumés et écrasés par les chevaux d'une cavalerie fuyante et d'une cavalerie poursuivante ! Les malheureux, sans secours, sans abri, recevaient dans leurs plaies sanglantes les dards ardents d'un soleil de la canicule qui les dévorait, les consumait et jetait la mort là où la guerre avait laissé quelque espérance.

— On a vu, me dirent des chirurgiens chargés de visiter cette scène de carnage, de ces malheureux couverts d'insectes au point d'être méconnaissables par l'enflure causée par leurs piqures. Cette sorte de mouche que nous voyons s'obstiner autour des boucheries, eh bien, elles étaient là par essaim, mordant, dévorant les malheureux blessés, les rendant fous de douleur, redoublant ainsi par leurs souffrances une torture déjà insupportable ; et sur ces plaies encore fraîches et saignantes on

voyait les vers s'attacher et faire de l'homme encore vivant leur pâture !

Tandis que l'on se battait avec cet acharnement vers la Hongrie, Junot avait été chargé de s'opposer à Kielmayer. Il lui fallait des troupes que le roi de Westphalie devait lui amener. Mais Junot, d'après *certaine prévision*, écrivit au roi de Wurtemberg pour en être soutenu. Voici la réponse du roi de Wurtemberg [1]. Je la transcris ici en entier, non pas en raison de son intérêt spécial, mais pour faire juger de l'empressement qu'alors tous les rois de la Confédération affectaient de mettre à leurs démarches :

« MON COUSIN,

« Je reçois la lettre que vous m'avez adressée en date du 12 d'Amberg ici, où je vous ai mandé le 4 d'Ellewangen, que je comptais me rendre avec toutes mes troupes disponibles pour m'opposer aux invasions des insurgés du Tyrol et du Vorarlberg. Vous concevez, par conséquent, que les mêmes motifs par lesquels je n'ai pu vous envoyer le renfort de troupes que vous m'aviez demandé à Ellewangen subsistant toujours, et que me trouvant d'ailleurs à quarante lieues de vous, il serait difficile d'arriver à temps contre un ennemi qui n'a qu'une marche et demie à faire pour vous joindre. D'après mes rapports officiels le quartier général du roi de Westphalie est à quatorze lieues ; par conséquent il se trouvait à dos du corps de Kielmayer. Je pense que *sous ces auspices* il est peu à craindre que ce général, surtout après les victoires

[1] Le père de celui qui règne et du prince Paul de Wurtemberg, qui vit depuis longtemps à Paris avec... une grande constance pour les lieux qu'il habite.

éclatantes du 5 et du 6 [1], puisse vouloir s'écarter des frontières de la Bohême, d'autant plus que des nouvelles très récentes de Nuremberg ne font nulle mention de son approche.

« Sur ce je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Votre bon cousin,

« FRÉDÉRIC.

« Wemgasten, le 15 juillet 1809. »

Je ne sais pas bien ce qui advint au roi de Westphalie, mais il n'arriva pas à temps, je crois même qu'il n'arriva pas du tout. Junot ne voulut pas en faire le rapport à l'empereur ; mais l'empereur le sut et fut fort en colère contre Jérôme. Mon Dieu, que l'empereur devait souffrir quelquefois !

Junot eut, presque immédiatement après ces diverses affaires, le commandement militaire de la Saxe. Il avait eu le gouvernement de la principauté de Bayreuth peu de temps avant et tandis qu'il avait sous ses ordres les troupes du roi de Bavière. Tous ces rois, plus soumis que les feudataires de nos rois du moyen âge, étaient obséquieux, même pour les généraux envoyés par l'empereur. Veut-on voir comment le roi de Saxe parlait dans ce cas-là à l'un d'eux ?

« MON COUSIN,

« J'ai appris avec une grande satisfaction, par la lettre que vous m'avez adressée le 17 de ce mois, que Sa Majesté Impériale et Royale vous a confié le commandement militaire de la Saxe. Il me

[1] Wagram.

sera bien agréable de vous voir arriver ici et de renouveler la connaissance d'un général de votre mérite. Soyez persuadé que la réputation qui vous précède vous a déjà acquis toute mon estime, et que je serai bien heureux de vous en donner des preuves par la confiance avec laquelle j'irai au-devant de ce que vous pourrez désirer pour le bien du service et de la cause commune, à laquelle je suis résolu de concourir de tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

« En vous remerciant, au reste, des sentiments obligeants que vous me témoignez, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Votre affectionné,

« FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

« Dresde, le 19 août 1809. »

Et dans une autre :

« Vous connaissez assez ma confiance illimitée dans l'empereur, mon auguste allié, et mon empressement à me conformer à ses intentions, pour être persuadé que je ferai tous les efforts possibles pour l'exécution de ce que vous demandez. J'ai déjà donné les ordres nécessaires à la commission chargée de l'intendance des chemins et chaussées, pour la prompte réparation de ceux depuis Hof jusqu'à Reichenbach, et je prends les mesures nécessaires également par rapport aux autres choses que vous *me recommandez* dans votre lettre, etc. »

On voit comme ils étaient craintifs de déplaire, comme il est soigneux même pour ce que Junot lui RECOMMANDE...

Ce fut dans cette campagne de 1809 qu'il arriva un fait assez intéressant, en raison de celui qu'il concerne.

On sait que, lors de la formation de l'empire, Marmont ne fut d'abord *rien du tout*. Junot en éprouva une vive peine. Il en parla à Berthier et à Duroc, et les trouva tous deux très mal disposés pour son ami, qui était aussi le leur. L'empereur s'était prononcé par son silence, et pour Berthier c'était beaucoup. Quant à Duroc, il avait été froissé par quelques manières hautaines de Marmont, qui, du reste le meilleur des hommes, le plus noble et le plus généreux, n'avait que le défaut d'une attitude vaine et fière qui lui faisait plus d'ennemis en vérité qu'elle n'était réellement offensante. C'était une niaiserie de s'en fâcher, et j'ai bien souvent dit à ceux qui s'en formalisaient, qu'ils étaient bien autrement ridicules que Marmont pouvait l'être. Enfin il avait des ennemis, et injustement, je le dis à haute voix sans crainte d'être accusée de partialité en raison de l'amitié dont je fais vraiment profession pour lui.

Il ne fut donc *rien* au couronnement. La leçon fut amère et peut-être son souvenir a-t-il duré plus d'un jour. Je crois que le cœur de l'homme est fait de matières humaines comme *tout nous*, et le souvenir d'une injure est long à s'effacer. Plus tard, et lorsque Eugène fut nommé vice-roi d'Italie, alors Marmont fut admis dans le collège de la noblesse impériale, car il n'y avait pas encore *de ducs, ni de barons, de comtes, ni de chevaliers :* il n'y avait que les vingt-quatre grands-officiers de l'Empire, vraie et superbe noblesse, fille légitime du sabre et de l'épée, et non pas un enfant bâtard de toutes les intrigues, et souvent des plus basses !...

Ce ne fut donc que dans la campagne de 1809 que Marmont reçut le bâton brodé d'abeilles. Il en avait l'espoir, lorsqu'au moment de le voir se réaliser, il le crut au contraire anéanti. Voici le détail que je tiens d'un témoin *oculaire et auriculaire.*

Le soir de la bataille, Marmont, enchanté de s'être trouvé à temps pour exécuter tel ou tel mouvement que je ne me rappelle plus, se présenta devant l'empereur pour recevoir une louange qu'il croyait mériter. L'empereur le regarda avec ses sourcils froncés et lui dit, en passant brusquement devant lui :

— Vous avez manœuvré comme une huître.

Le mot était terrible, d'autant plus que tous ceux qui avaient été à même de juger Marmont dans cette journée avaient pu voir qu'il s'était distingué particulièrement. Il rentre dans son quartier au désespoir.

— Mon ami, dit-il à l'un de ses généraux de division qu'il affectionnait plus que tous les autres et dont le rare mérite avait fait dire à Napoléon : « *J'ai là de la graine de maréchaux* », mon ami, je suis perdu, disgracié ! Mon Dieu ! une telle ingratitude ! Et lorsque j'ai fait des efforts surhumains pour le servir, pour lui amener des troupes qui ont décidé peut-être le gain de la bataille ! Après un tel mot, je ne dois m'attendre qu'à l'exil... ou tout au moins à une disgrâce.

Et ce homme, en apparence si froid et si calme, marchait avec une véhémence effrayante, car ce n'était pas en ce moment la perte de sa faveur qu'il pleurait, c'était sur cette ingratitude présumée de l'homme que, lui aussi comme Junot, aimait avec une grande tendresse.

Le général C...l ne savait que lui répondre. Il était confondu de cette apostrophe de Napoléon

après la conduite militaire de Marmont, qui était vraiment fort belle.

— Que voulez-vous ? dit-il à son général en chef, l'empereur élude sa promesse. Il a donné une destination plus importante pour ses calculs au bâton brodé, et vous, qu'il est *bien sûr* de toujours retrouver, *vous attendrez*.

Marmont tressaillit. Le général C...l venait de dévoiler un mystère que lui-même craignait de mettre au jour. Une déception venant d'une personne aimée est bien plus amère que celle qui se rencontre dans la route ordinaire de la vie. Ne plus compter sur Napoléon ! ne plus voir en lui le général Bonaparte ! Il lui prenait alors de ces crises nerveuses qui donnent la force de briser du fer.

Dans le même moment un officier du prince de Neufchâtel vint chercher le duc de Raguse. Le duc regarda le général C...l. Celui-ci lui sourit, mais avec un sentiment pénible, car il aimait Marmont et, d'après tout ce qu'il lui avait dit, sa disgrâce lui paraissait certaine :

— Allez lui dit-il, soyez homme ! Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est un puissant auxiliaire que la conscience ! Allez donc avec assurance.

Le duc de Raguse s'éloigna d'un pas presque chancelant. Le général C...l voulut l'attendre, car il sentait qu'il devait en ce moment les consolations de l'amitié à son général. Il attendit peu. Au bout d'une demi-heure le duc de Raguse revint. En entrant dans la chambre il parut insensé au général C...l. Sa physionomie, ordinairement sombre et sévère, était tellement épanouie par une sensation de bonheur, que ce n'était plus la même figure. Il élevait en l'air un papier et ne put que dire d'une voix étouffée :

— Mon ami, mon ami, je suis maréchal !

C'était en effet sa nomination...

Ce fait renferme, comme tout ce qui tient immédiatement à l'empereur, un texte à commentaires, donnant la clef de plusieurs mystères de sa destinée. Sans doute le duc de Raguse a été bien heureux en tenant ce chiffon qui ne lui donnait pas un rayon de gloire de plus et qui lui avait fait passer bien des nuits sans sommeil ! Ce moment de bonheur compensait-il tous ceux d'insomnie ? Je ne le crois pas ! Et alors... Qu'on réfléchisse !

LIV

Le divorce.

Lorsque l'empereur rentra dans Paris, il dut se convaincre du changement d'esprit de sa belle capitale. A peine cependant la première joie de la paix était-elle calmée, puisqu'il était revenu sans d'autre retard que quelques jours passés à Munich. Mais cette campagne avait été si meurtrière, la victoire disputée tellement rigoureusement, que la France commençait à juger que ses lauriers se mettaient maintenant à haut prix. Et puis pour la première fois la balle ennemie avait trouvé le chemin de la personne de Napoléon. Une balle l'avait frappé à Ratisbonne. C'était au talon — c'était une balle morte — mais ce talon était celui de Napoléon et cette balle était ennemie. Cette parole si simple s'éleva, quoique à demi-voix :

— *Si la balle avait frappé deux pieds plus haut !*

Et puis la mort de Lannes, celle de Lasalle, cet assassinat tenté par ce jeune fanatique, cette mort qui venait aussi rôder autour de l'empereur sous différentes formes, sans oser pourtant le toucher, mais dont les tentatives semblaient lui dire : « Prends garde à toi ! » tout était présage, et présage sinistre !

Un autre intérêt venait se mêler aux intérêts politiques, d'autant qu'il s'y rattachait aussi. C'était le divorce de l'empereur, dont on n'osait parler qu'à voix basse, mais dont on parlait fortement enfin. Les salons de Paris étaient donc dans un état singulier et qui ne peut être compris par aucun des hommes d'aujourd'hui, ayant même trente ans, car alors on les envoyait se coucher. Ils ne savent donc pas qu'alors on ne parlait jamais politique, si ce n'est tellement à la dérobée qu'en vérité c'était un mystère. Mais, à l'époque dont je parle, comme beaucoup d'intérêts privés se rattachaient au divorce, ils furent les plus forts et l'on parla. C'était à voix basse, mais enfin, je le répète, on parlait.

Lorsque je revis l'impératrice, ce fut à la Malmaison. J'allai y déjeuner avec Joséphine, ma fille aînée, celle de ses filleules qu'elle aimait le mieux. Je lui avais envoyé une bruyère des Pyrénées et une sorte de *rhododendron* ressemblant à la rose des Alpes, mais odorant et bien plus foncé, et elle voulait me les faire voir dans sa serre. Mais c'était en vain qu'elle s'occupait des choses qui lui plaisaient le plus. On voyait souvent ses yeux se mouiller de larmes lorsqu'ils se tournaient autour d'elle. Elle pâlissait et son attitude annonçait la souffrance.

— Il fait bien froid ! répétait-elle souvent en ramenant son châle autour d'elle.

Hélas ! c'était son pauvre cœur qui était atteint par cette glace de la douleur qui ressemble au froid de la mort !

Je la regardais en silence, car le respect m'empêchait d'aborder un semblable sujet de conversation. Je devais attendre qu'elle m'en parlât. Ce ne fut pas long.

Nous étions alors dans la serre. La petite courait dans les galeries fleuries et l'impératrice et moi nous suivions lentement en silence. Tout à coup elle s'arrêta, cueillit quelques feuilles d'un arbuste qui était près d'elle et, me regardant avec une expression presque déchirante, elle me dit :

— Savez-vous que la reine de Naples arrive ?

Ce fut à mon tour de pâlir.

— Non, madame.

— Eh bien, elle arrive dans huit jours.

Nouveau silence.

— Et Madame mère, l'avez-vous vue depuis votre retour ?

— Certainement, madame, et j'ai même fait mon service auprès d'elle.

L'impératrice se rapprocha aussitôt de moi, quoiqu'elle en fût déjà très près et, me prenant les mains, elle me dit avec une expression de douleur qui, encore aujourd'hui, après vingt-quatre ans d'intervalle, me retentit au cœur :

— Madame Junot, je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous avez entendu dire sur mon compte. Je vous le demande comme une grâce. Vous savez qu'elles veulent toutes ma perte, celle de ma pauvre Hortense, de mon Eugène. Madame Junot, je vous en prie, je vous le demande comme grâce, dites-moi ce que vous savez sur moi.

Elle parlait avec une telle véhémence que ses

lèvres tremblaient et que ses mains étaient humides et froides. Elle avait raison dans le fait. Rien n'était plus direct pour savoir quelque chose sur son compte que de parler de ce que j'aurais entendu chez Madame. Mais il était hors de sens de me le demander. Je n'aurais pas d'abord répété la phrase la plus insignifiante dite dans le salon de Madame mère. Et puis j'étais ensuite bien à l'aise, car jamais je n'avais entendu une parole sur l'impératrice prononcée par Madame depuis mon retour des eaux. Je le lui affirmai sur l'honneur. Elle me regardait d'un air de doute. J'insistai et je lui dis que jamais je ne lui aurais dit le contraire non plus, mais que je pouvais lui affirmer que Madame et les princesses n'avaient jamais articulé le mot de DIVORCE devant moi *depuis mon retour*.

La malheureuse femme faiblissait lorsque ce mot de divorce était prononcé. Elle s'appuya sur mon bras et pleura.

— Madame Junot, me dit-elle, rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, ici, dans cette serre, dans ce lieu qui est un paradis et qui sera peut-être bientôt pour moi un enfer, rappelez-vous que cette séparation ME TUERA. Eh bien, elles m'auront TUÉE !

Elle sanglotait. Joséphine revint en courant et lui tira son châle pour lui montrer des fleurs qu'elle avait cueillies, car l'impératrice l'aimait tellement qu'elle lui permettait de cueillir des plantes dans sa serre. Elle la prit dans ses bras et, la soulevant de terre, elle l'embrassa longuement en la serrant convulsivement contre elle. L'enfant fut presque effrayée. Elle souleva sa belle tête blonde et, secouant cette forêt de boucles soyeuses qui lui tombaient de chaque côté du visage, elle arrêta

ses beaux grands yeux sur le visage bouleversé de sa marraine et puis, se jetant sur elle en l'entourant de ses petits bras :

— Je ne veux pas que tu pleures ! s'écria-t-elle.

L'impératrice la reprit et l'embrassa avec plus de tendresse encore.

— Ah ! me dit-elle, si vous saviez tout ce que j'ai souffert chaque fois que l'une de vous apportait son enfant près de moi ! Mon Dieu ! moi, qui jamais n'ai connu l'envie, je l'ai sentie comme un poison terrible en voyant de beaux enfants, bien frais et bien vermeils, l'espoir de leur mère, de leur père..., de leur père surtout ! Et moi ! Frappée de stérilité, je serai chassée honteusement du lit de celui qui m'a donné la couronne. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je l'aime plus que ma vie, et bien plus que ce trône, cette couronne qu'il m'a donnés...

L'impératrice a pu être plus belle dans sa vie, mais jamais plus attrayante que dans cet instant. Si Napoléon l'avait vue alors ! Oui, je crois pouvoir le dire, il n'aurait jamais divorcé. Ah ! lorsque tout à l'heure je mettais en série les malheurs qui l'avaient frappée, je ne devais pas omettre, pour compléter l'année, son fatal divorce !...

Cette conversation, dont je ne rapporte que les traits principaux, me fit une profonde impression. En revenant à Paris, une heure après, je la racontai à Junot et je pleurais encore en retraçant cette douleur si vraie et si douce, si pénétrante ! Je dis à Junot que l'impératrice m'avait chargée de l'engager à aller lui parler, le lendemain à midi, aux Tuileries.

On était alors au 25 de novembre et tout était commandé pour célébrer dignement le double

anniversaire d'Austerlitz et du couronnement. La ville de Paris voulait se distinguer et le comte Frochot avait fait des projets vraiment féeriques. La cour devait être, comme toujours, transformée en une immense salle de danse et la galerie qui existe n'en était qu'une avenue. Quoique malade et crachant le sang, je me disposai à faire mon devoir, et le 2 décembre arriva au milieu d'une tristesse générale répandue sur toute la cour. L'empereur lui-même, tout en affectant une sorte de gaieté soutenue, mais forcée, donnait le ton de la contrainte. On prévoyait un malheur. Et, pour parler avec vérité, c'en était un grand que celui de la séparation de Napoléon Bonaparte avec Joséphine.

J'avais donné la veille la liste au grand-maréchal pour que les femmes qui devaient me seconder pour faire les honneurs du bal à l'impératrice fussent choisies et connues. C'était toujours moi, du reste, que ce soin regardait, et jusqu'alors on avait peut-être donné huit fêtes à l'Hôtel de Ville dont toujours j'avais fait les honneurs avec le comte Frochot [1] et mon mari. M. le comte de Ségur revoyait pour la forme et tout allait bien.

L'empereur avait demandé que le bal commençât de bonne heure, parce qu'il voulait *voir tout le monde.*

[1] Je dois faire une observation. Junot n'était pas gouverneur de Paris comme un autre. Cette charge ne fut jamais remplacée comme il la possédait. C'est comme cela que j'étais arrivée à faire les honneurs de l'Hôtel de Ville. Aujourd'hui nulle autre autorité ne peut y être à côté du préfet, et Mme la comtesse de Rambuteau, par exemple, est la seule personne qui ait le droit de recevoir la reine à l'Hôtel de Ville. Il ne faudrait donc pas prendre pour exemple ce qui s'est passé sous l'empire à mon sujet. C'est un cas à part, et un cas d'une haute faveur.

— Et surtout le moins *de robes de cour* possible, répétait-il ; j'en vois assez aux Tuileries. La ville de Paris me donne une fête. C'est la ville de Paris que je veux voir.

J'étais partie de mon hôtel à trois heures, parce qu'on avait dit la veille que l'empereur et l'impératrice dîneraient à l'Hôtel de Ville, et je devais servir l'impératrice si cela avait lieu. Le comte Frochot m'avait donc priée d'arriver de bonne heure, et Frédéric m'avait couronnée de diamants et empanachée dès le matin. J'étais donc prête de bonne heure et, avant trois heures, je me rendis à l'Hôtel de Ville.

Les préparatifs étaient admirables. Mais je les vis à peine, car les salles étaient déjà envahies par les femmes invitées. Je me rendis dans le petit salon sur l'escalier, où je trouvai toutes ces dames. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies et fort élégantes, ou bien très bonnes et gracieuses. En général, je n'ai eu qu'à me louer de la bonté et du charme de mes relations avec toutes ces dames, une *seule* exceptée. Comme j'aurai incessamment affaire avec le mari, je débrouillerai les deux causes ensemble.

Nous étions dans la pièce dont j'ai parlé. L'heure s'avançait. Je savais que la reine de Naples était arrivée depuis le matin, mais je n'avais du reste aucun détail. Junot, que j'avais questionné plus de dix fois, ne savait que me répondre. Il avait l'air d'un homme qui a fait un beau rêve, qui s'est réveillé et qui, se rappelant son beau rêve, voudrait rêver encore. Je ne savais donc rien lorsque je vis entrer M. le comte de Ségur...

Il m'appela dans une embrasure de fenêtre, et l'on sait que celles de l'Hôtel de Ville sont profondes comme un cabinet.

— Eh bien ! me dit-il à voix basse, voici bien une autre affaire. Il faut que votre essaim prenne sa volée vers les régions supérieures, ainsi que vous, notre belle gouvernante... vous n'avez plus que faire ici. L'impératrice, continua-t-il plus bas, ne doit être reçue que par Frochot. J'ai dit. M'avez-vous entendu ?

Il avait raison de me faire cette question, car j'étais comme une statue.

— Et pourquoi cette défense ?

— Je l'ignore, *ou plutôt je le sais bien, mais je ne veux pas le dire.*

Il se mit à rire. Mais moi je ne riais pas. Cette défense si bizarrement faite me semblait un coup de cloche qui sonnait le glas de mort de la malheureuse impératrice. Napoléon, tout en bravant l'opinion, attachait un grand prix à ses arrêts et, surtout, à ses murmures. Ils étaient pour lui non pas une raison pour se conduire d'après elle, mais du moins était-elle grandement influente. Cela est positif dans cette circonstance. Il voudrait lancer, pour ainsi dire, au milieu de cette fête populaire la première pensée que le divorce était fait, mais une pensée douteuse, une pensée qui permît les réflexions à voix basse, et non pas de ces événements qui, une fois accomplis, ne permettent plus aucun retour. Ces idées me traversèrent rapidement la pensée, et je crois que je ne me trompai pas.

Je m'en allais fort embarrassée de ma personne lorsque M. de Ségur me rappela :

— L'empereur *ne veut pas* que vous disiez *que c'est de sa part* que vient le contre-ordre. Prenez garde à ce que vous allez faire.

— Eh ! bonté divine, que voulez-vous que je

dise ? m'écriai-je. Irai-je raconter à ces dames que c'est une lubie de ma part qui m'empêche d'aller au-devant de l'impératrice ?

— Pourquoi pas ? Les jolies femmes se permettent tout...

Je levai les épaules avec humeur, car le compliment ne me touchait pas, et je ne savais comment agir.

— Si je pouvais avoir M. de Narbonne ! dis-je tout haut en suivant ma pensée.

— Ah ! nous y voilà ! Et pourquoi donc ? Croyez-vous que je ne suis pas homme de bon conseil comme ce fou de Narbonne ? Le peu de raison qu'il ait, c'est moi qui la lui ai donnée.

— C'est donc pour cela qu'il vous en est si peu demeuré. Allons, voyons, soyez-moi un peu secourable... je ne sais que faire.

M. de Ségur était aussi bon qu'aimable. Il était de ces hommes dont on voudrait faire son père, son frère et son mari. Il me prit les mains, me regarda d'un air touché, et me dit :

— Cela vous fait-il donc tant de peine ? Allons, il y a longtemps que *la chose* est au moment de crouler. Je dis la couronne — non pas la grande, pardieu ! celle-là est solide [1] — mais je parle de cette petite couronne si légère, si coquette, que notre chère impératrice s'est trop laissé mettre sur l'oreille. Aussi tombe-t-elle. Qu'y voulez-vous faire non plus que moi ? Exécutons nos ordres et taisons-nous... Allons, allez à ces dames, dites-leur que... ma foi, dites-leur... dites-leur que vous avez... mal aux dents, et si elles trouvent extraordinaire que vous ayez mal aux dents avec les vôtres, vous leur direz que c'est une mode que

[1] J'ai bien souvent pensé à cette parole de M. de Ségur... Bon Dieu ! les plus remarquables esprits en jugeaient ainsi.

vous voulez faire venir, et que vous avez mis votre collier de perles dans votre bouche.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Ah ! diable ! n'allez pas rire comme cela. Prenez un air grave, un air *de gouvernante de Paris*, d'autant que vous n'avez pas de panaches... Et que dirait Mme de T...d[1] ? Il faut que vous repreniez les paniers, et en ma qualité de grand-maître des cérémonies...

— Mon Dieu, laissez-moi donc agir en effet comme une personne raisonnable, tout ceci me bouleverse. Répondez-moi sans plaisanter, la reine de Naples est arrivée, n'est-il pas vrai ?

— Est-ce que vous ne vous en apercevez pas ?

— Vient-elle ?

— Je crois bien vraiment ! Elle va venir avec l'empereur. L'impératrice les précédera, SEULE, avec son service ORDINAIRE...

Je frappai du pied contre terre.

— C'est affreux ! m'écriai-je. L'empereur n'y songeait pas hier ! Mais que vais-je dire, moi ? que vais-je faire ?

— Écoutez, me dit alors sérieusement M. de Ségur en voyant mon agitation, il est certain que l'empereur n'a pas la prétention que vous fassiez croire à toutes ces dames que c'est vous qui, de votre plein mouvement, avez été arrêter leur marche et la vôtre. Il y a du maître là-dedans, et ma foi tant pis pour celles qui ne le comprendront pas. Ah çà ! je m'en vais. Voulez-vous que je vous envoie Narbonne ?

[1] La princesse de T...d prétendait qu'il était ridicule que je fusse à l'Opéra simplement coiffée en cheveux. Elle disait qu'en ma qualité de gouvernante de Paris je ne devais *paraître en public qu'avec une toque à plumes.*

— Eh ! que voulez-vous que j'en fasse ? Vous m'avez conseillé, quoique vous ne m'ayez rien dit.

— Savez-vous bien de ce que nous avons l'air ? de Mlle votre femme de chambre et de M. mon valet de chambre, excepté que nous parlons mieux qu'eux, mais du reste, c'est le même caquetage...

— Oui, oui, répondis-je, *et la même indifférence.*

Il leva les épaules et, me prenant les mains, il me regarda avec une expression indéfinissable, d'autant qu'elle remplaçait à l'instant une physionomie radieuse et gaie.

— Enfant que vous êtes. Eh quoi ! êtes-vous donc si simple que vous comptiez sur de la pitié si un pareil événement arrivait dans votre famille ? Pauvre jeune femme ! Ne comptez alors que sur de la curiosité si vous avez assez de force pour vous renfermer en vous-même, et sur de la méchante humeur s'il en est autrement.

Et il sortit comme poursuivi par une pensée déchirante. Hélas ! le malheureux père ne savait que trop à quoi s'en tenir à cet égard.

Quant à moi, peu de semaines devaient s'écouler sans que je susse bien à quel taux je devais évaluer cet intérêt que les cœurs royaux nous accordent.

J'allais vers mes compagnes pour leur expliquer comment nous allions gagner les places qui nous étaient réservées dans la salle du Trône, lorsque Junot et M. Frochot entrèrent dans la chambre.

— Mon Dieu, me dit Frochot, qu'avez-vous donc ? vous êtes *violette*, c'est le mot. Avez-vous froid ?

Je brûlais, au contraire.

Je leur racontai l'affaire. Ils furent stupéfaits. Dans le moment nous entendîmes du mouvement sur la place :

— Il n'y a pas un moment à perdre, dit Junot, si tu arrivais dans la salle du Trône à la suite de l'impératrice, quoique tu ne fusses pas allée au-devant d'elle, l'empereur le croirait et tu serais grondée. Il faut que ces dames et toi vous vous y rendiez à l'instant.

Je ne sais ce que Frochot raconta à ces dames, mais elles s'en contentèrent et je ne fus pas obligée de m'en mêler. Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assises que le tambour battit aux champs, et l'impératrice arriva.

Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement ! Jamais sa physionomie toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Il était évident qu'elle ne s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier, et pourtant Junot y était, au risque de se faire blâmer par l'empereur. Mais il s'y trouva et fit en sorte qu'il s'y rencontrât également quelques femmes qui ne savaient ce qu'elles allaient faire là. L'impératrice n'en fut pas la dupe. Aussi lorsqu'elle arriva dans la grande salle, lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois, alors ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais, ses yeux. J'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné peut-être depuis que cette couronne, maintenant dépouillée de ses roses, avait été placée sur sa tête. Il disait bien des douleurs, ce regard, il dévoilait bien des

peines ! Mon Dieu, qu'elle devait souffrir dans cette cruelle journée !

Elle était suivie de Mme de La Rochefoucauld, sa dame d'honneur, et de deux dames du palais dont j'ai oublié le nom. Ce jour-là je ne voyais qu'elle. Elle s'assit aussitôt son arrivée, et je le conçois, car après son voyage à travers cette longue galerie et toutes les premières salles, dans la disposition d'esprit où elle était et d'après ce qu'elle avait éprouvé en descendant de voiture, elle devait se sentir mourir. Et pourtant elle souriait ! Oh ! tortures d'une couronne !

Junot était auprès d'elle.

— Tu n'as pas craint la colère de Jupiter ? lui dis-je ensuite.

— Non, me dit-il avec un air sombre qui me pénétra, non, il ne me fait pas peur quand il a tort.

On battit aux champs une première fois pour annoncer l'empereur. Peu de moments après il parut s'avançant d'un pas rapide. Il était accompagné de la reine de Naples et du roi de Westphalie.

Napoléon revoyait Paris dans une situation qui pour lui était étrange. Il était bien vainqueur d'une monarchie ennemie, mais, bien que maladive et chancelante, elle nous avait opposé des efforts tellement terribles, que la France était couverte d'habits de deuil. Les lauriers commençaient donc à n'être plus aussi verts. Et puis, on parlait de l'établissement de huit forteresses qui devaient être prisons d'État, on parlait du divorce. Joséphine était aimée, et cette nouvelle faisait murmurer le peuple et la bourgeoisie de Paris. L'empereur savait tout cela et sa physionomie, en

entrant dans l'Hôtel de Ville, disait bien qu'en effet il le savait...

La chaleur était extrême, quoique au dehors le froid fût rigoureux. La reine de Naples, dont le sourire accueillant et gracieux voulait faire dire aux Parisiens : *Soyez la bien revenue parmi nous !* parlait à tout le monde avec l'accent d'une extrême bonté. L'empereur, voulant aussi être aimable, parcourait le bal, parlant, questionnant, suivi de Berthier qui trottinait à côté de lui, en faisant les fonctions de chambellan tout autant et même plus alors que celles de connétable. Le nom de Berthier me rappelle une bien légère circonstance qui eut lieu ce même soir et me fit mal. L'empereur se levait de son fauteuil et descendait les marches du trône pour aller dans le bal faire une dernière visite. Au moment où il se levait, je le vis se pencher vers l'impératrice pour lui dire probablement de venir aussi. Il se leva le premier. Berthier, qui était derrière lui, se précipita pour le suivre et, comme l'impératrice se trouvait déjà levée, il se prit dans la queue de son manteau, manqua de tomber et de la faire tomber, et, *sans lui faire d'excuse*, fut rejoindre l'empereur. Certainement Berthier n'avait aucunement la volonté de manquer à l'impératrice. Mais il savait le secret, il connaissait tout le drame qui s'allait jouer ! Et certes il n'eût pas fait ce que je viens de rapporter un an plus tôt. L'impératrice s'arrêta tout aussitôt avec une dignité remarquable. Elle sourit comme d'une maladresse, mais ses yeux étaient pleins de larmes et ses lèvres tremblantes.

La chaleur était extrême ; l'empereur faisait le tour de la grande galerie et parlait d'un côté,

tandis que l'impératrice allait de l'autre. J'étais près d'elle au moment où la foule s'y portait. Je voulus gagner une fenêtre, car je sentais que le sang me montait à la gorge et que j'allais peut-être avoir une hémorragie. J'allais atteindre la fenêtre lorsqu'un chambellan de l'empereur, qui était de service ce jour-là, M. de Ponte, qui pouvait bien avoir six pieds de haut et quatre pieds de large, fut porté de mon côté par le flot de la foule. Je me sentis mourir, mes yeux se troublèrent. Je ne vis plus rien et je ne pus qu'appeler Junot. Dans ce moment M. de Ponte, qui ne me voyait pas plus que si j'eusse été une Lilliputienne, s'appuya sur moi dans une telle posture que je lui servis de fauteuil. Ce fut le coup de grâce. Je me trouvai tout à fait mal. Junot, qui m'avait entendue, m'enleva dans ses bras, me transporta dans la chambre de Frochot, seul lieu disponible dans tout l'Hôtel de Ville, et, comme je suffoquais toujours, il m'arracha mes colliers, déchira ma robe, mon corset, brisa tous les cordons, les lacets, et, grâce à ces soins d'un véritable intérêt, je respirai. Il m'enveloppa ensuite dans mon châle et, sans songer à un autre devoir, il me mit dans ma voiture et me ramena chez moi. C'est ainsi que se termina cette fête si tristement commencée.

Le lendemain matin, un jeune homme[1] attaché au comte Frochot demanda à me parler. On venait d'ouvrir mes volets et j'étais comme dans une rêverie vague et somnolente. L'impératrice avait envoyé savoir de mes nouvelles, ainsi que

[1] Je me suis reproché depuis de ne pas lui avoir demandé son nom. Je partis pour l'Espagne peu de temps après... Si ce volume lui parvient, qu'il y trouve de nouveau mes remerciements.

plus de cent personnes. Je crus que celle envoyée par Frochot venait dans le même but, mais elle insista pour entrer, me remit une boîte. Elle contenait tous mes diamants ! Ce malheureux Junot n'y avait pas songé en m'emportant et moi, dans l'état où j'étais, je n'y pensais guère. Ma femme de chambre les croyait chez le duc, de façon que si Frochot avait eu des gens infidèles, je perdais mes diamants. Mais une chose qui doit être connue pour l'honneur de tout ce qui habite l'Hôtel de Ville, c'est que *tous* mes diamants, même des *rivières* rompues, se sont retrouvés, sans que j'aie eu à réclamer un seul chaton.

Je ne me rappelle pas si ce fut avant ou après cette fête de l'Hôtel de Ville que Berthier nous donna une grande chasse à Gros-Bois. Ce qui m'est demeuré présent, c'est le froid qu'il faisait et l'ennui que j'y ai éprouvé.

Lorsque je reçus le billet qui m'annonçait que j'avais été nommée pour en faire partie, j'avais une telle souffrance de poitrine et une douleur si vive au pylore que je fus au moment de refuser. Mais Junot ne le voulut pas. Il aimait beaucoup Berthier, ainsi que moi au reste, et nous l'aimions avec raison. Et puis c'était l'empereur qui faisait les listes, ou bien elles lui étaient soumises. On ne pouvait pas refuser.

J'espère que les dames du palais et les dames pour accompagner n'ont pas oublié *les charmes* de ces voyages *maudits* que nous faisions ainsi rapidement et dans lesquels on ne pouvait emmener qu'une femme de chambre pour trois, et quelquefois pour quatre ? C'était pour moi une annonce terrifiante, que ces voyages-là. Celui de Gros-Bois que je viens de citer est un de mes

plus détestables souvenirs. Ceux qu'on faisait dans les châteaux impériaux allaient encore, mais ceux-ci ! Il n'y avait pas moyen d'y tenir. Nous étions, par exemple, près de sept à huit femmes dans une seule chambre, et une chambre dont je n'aurais pas voulu pour loger une personne de mon service inférieur ; mais alors nous étions jeunes, nous riions de tout, même de n'avoir pas de glaces pour nous coiffer et nous habiller, car ce n'est pas en avoir que d'en avoir une pour huit.

L'impératrice était fort triste à cette chasse. Chacune de nous devinait la cause de son accablement et l'on en était peiné, car on l'aimait. Pendant la chasse on s'en aperçut peu, parce que *le froid* pouvait gonfler les paupières et rougir les yeux, mais au dîner, quand vint le soir, quand il fallut rire et se parer, c'est alors que la douleur parut dans son amertume. Pauvre femme ! que de soupirs étouffés, que de larmes retombant sur le cœur !

Si che tormò la flebile parola
Più amara in dietro à rimbombar sul cuore.

Le dîner fut triste, quoique tout le monde voulût être gai. L'empereur avait dit : « *Je veux qu'on s'amuse !* » Or, on sait ce que produisent ces ordres-là. Berthier, qui voulait véritablement donner une fête et qui avait la volonté que l'empereur surtout y prît part, avait imaginé d'avoir les *violons et la comédie,* comme aurait dit la grande Mademoiselle ou M^me^ de Motteville. Mais même de leur temps, on aurait eu la pensée de s'inquiéter quel air joueraient les violons et de quelle sorte d'esprit on égayerait la royale majesté qui aurait consenti à venir rire sous le toit d'un sujet. Ber-

thier crut avoir tout fait en mettant dans ses arrangements sa bonne volonté, et puis Brunet. En conséquence nous nous rendîmes *au spectacle*, qui se donnait dans une charmante petite salle bien arrangée, bien éclairée..., il n'y manquait que *ce qui ne devait pas y être*. Ne voilà-t-il pas que dans le répertoire de Brunet et de Tiercelin, puisqu'on ne pouvait rire qu'avec eux, ils ne trouvèrent que Cadet-Roussel, maître de déclamation ! Enfin le *drame* dans lequel il *veut divorcer* pour avoir des ancêtres !

Dire l'embarras de tout le monde serait inutile. On peut le comprendre. Mais celui de Berthier ! Je le vois encore, là, à droite de la scène, debout, rongeant ses ongles à en faire jaillir le sang et marronnant entre ses dents je ne sais quoi, mais bien sûr c'était au moins la condamnation à mort de Brunet et de *ses complices*. Je n'ai gardé aucun souvenir plus présent que celui de la physionomie de l'impératrice et de Napoléon ce jour-là. L'impératrice se contenait avec peine. Quant à l'empereur, il était soucieux, de mauvaise humeur et ne paraissait nullement disposé à partager *l'hilarité* de Berthier, qui voulait probablement persuader à tout son auditoire que c'était fort plaisant et qui, par intervalle, faisait entendre un bruyant éclat de rire, ce qui formait un contraste bizarre avec sa physionomie consternée.

Enfin le divorce fut déclaré. On s'y attendait et je ne puis rendre l'effet que produisit cette nouvelle dans toute la France, dans le peuple et dans la bourgeoisie. Il fut immense. Pour eux c'était son étoile qui se voilait. Pour la haute classe il y eut indifférence parmi le plus grand nombre, mais en général ce fut cependant un sen-

timent de bienveillante tristesse. Et puis, dans les femmes de la cour, dont cette vie de cérémonie avait bien un peu desséché le cœur, le plus grand nombre, à les prendre par leur intérêt personnel, ne savaient pas comment serait la nouvelle venue. On regrettait déjà la bonté de Joséphine, car une voix qui ne sera jamais démentie sera celle qui la proclamera bonne et indulgente [1]. Le résumé donc de toutes ces impressions, soit d'affection, soit d'intérêt personnel, fut de produire une forte stupeur sur toute la société. Je sais bien que, pour moi, j'en éprouvai une peine profondément vive et *le lendemain même* de l'événement je fus à la Malmaison. Mme la comtesse Duchâtel me demanda de la mener et nous fûmes ensemble.

Une circonstance particulièrement dramatique avait donné une teinte de plus à cet épisode de mort, terminant avec une vie si brillante des faveurs de la fortune. Le prince Eugène, dont on connaît l'amour pour sa mère, se trouvant alors à Paris, dut remplir les fonctions de chancelier d'État et ce FUT LUI qui porta le message de l'empereur au Sénat.

— Les larmes de l'empereur, dit le noble jeune homme, suffisent seules à la gloire de ma mère.

Et les siennes ! Comme elles étaient brûlantes et corrosives dans cette horrible journée ! Et pourtant, pour sa pauvre mère c'était encore une jouissance, au milieu de ses déchirements, de les sentir couler sur sa plaie.

L'impératrice reçut tous ceux qui voulurent aller

[1] Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher était de trop étendre cette bonté et d'être un peu banale dans ses recommandations. Mais ce défaut, si c'en est un, ne voila jamais aucune de ses qualités.

lui rendre leurs devoirs. Le salon, la salle de billard et la galerie étaient remplis de monde. Quant à l'impératrice, jamais elle ne fut autant à son avantage. Elle était assise à droite de la cheminée, au-dessous du beau tableau de Girodet, mise très simplement, coiffée d'une vaste capote verte, qui pouvait au besoin lui servir de refuge pour cacher ses larmes qui coulaient doucement sur ses joues tout aussitôt qu'il arrivait quelqu'un dont la vue lui rappelait les beaux moments de la Malmaison, ces temps du Consulat qui n'eurent, comme toutes ses joies, que quelques jours heureux suivis de tant d'années de souffrances. Mais ce qui touchait à provoquer les larmes de ceux qui l'approchaient, c'était l'expression profonde d'une douleur déchirante. Elle levait les yeux sur chaque personne qui entrait. Elle lui souriait encore. Mais si cette personne était de son ancienne intimité, alors ses larmes coulaient immédiatement et couvraient ses joues, mais sans effort, sans aucune de ces contractions qui rendent un visage de femme si peu agréable quand elle pleure. Sans doute, le désespoir de l'impératrice Joséphine aura fait bien du mal à l'empereur, eh bien, je ne sais en vérité s'il aurait résisté à cette expression muette et déchirante d'une âme à l'agonie.

Lorsqu'il y eut moins de monde, je me hasardai à m'approcher d'elle [1]. Elle me prit la main, me la serra.

— Merci, me dit-elle.

— Ah ! madame !

[1] Ce ne fut qu'alors, et sans doute un peu tard, que je m'avisai de penser que ma compagne de voyage avait été mal choisie par moi, tout aimable qu'elle est.

Et je lui baisai la main. Ce seul mot m'avait été au cœur. Je n'avais fait *que mon devoir en allant à la Malmaison*, et il m'importait fort peu que deux lèvres impériales et royales s'entr'ouvrissent plus ou moins pour me sourire en apprenant que j'avais été voir l'illustre infortunée. J'ai à cet égard un esprit très supérieur à la faiblesse d'une femme et je considère comme bassesse toute complaisance pour flatter le pouvoir. Je retournai quelques jours après à la Malmaison avec Joséphine, que sa marraine m'avait dit de lui mener. Cette fois, comme j'étais seule, elle ne craignit point de me laisser voir son cœur souffrant et elle me parla de ses douleurs avec une vérité qui avait quelque chose d'effrayant. Combien elle regrettait ce qu'elle avait perdu ! Mais, il faut le dire, l'empereur était ce qu'il lui coûtait le plus d'abandonner. Ses enfants furent admirables pour elle dans ces jours douloureux.

Au milieu de ces circonstances pénibles pour l'empereur — car il aimait Joséphine — au milieu de ces ennuis de l'âme, Napoléon reçut la visite de toute la Confédération *rhénane*. Le roi de Saxe, le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg et tout ce qui portait la *couronne fermée* [1] vinrent à Paris comme pour lui faire une visite qu'on ne pouvait trop qualifier, car il était certain qu'il avait non seulement divorcé, mais que son mariage était *dissout*, puisque l'officialité avait prononcé sa nullité. J'ai eu à cet égard des prises terribles avec le cardinal Maury. Cette séparation de l'empereur avec Joséphine était depuis longtemps le vœu, je ne dirai pas de son cœur, parce

[1] On mit une nuit sur une des grilles du château une petite affiche qui portait : Fabrique de *cires*.

que son cœur ne se mettait de la partie qu'avec des raisons très péremptoires, mais au moins celui de son raisonnement, et par cela de son ambition. Pourquoi ? Je n'en sais rien. On pouvait bien se plaindre quelquefois de préférences plus ou moins injustes de la part de l'impératrice Joséphine, on pouvait dire qu'elle avait une bonté trop générale, mais que jamais une de nous, à la cour de l'empereur, ait eu la pensée seulement que son divorce pût avoir lieu, je certifie que non, et je certifie de même que le jour où il fut prononcé il y eut un regret universel. Je ne m'en cachai pas, et cependant j'étais alors souvent dans un lieu où ce regret n'était pas senti, car il faut excepter, de ce que je viens de dire, la famille de l'empereur. Là seulement on était presque content de cet événement.

Le cardinal Maury parlait très fort et très haut, comme chacun sait. Un jour, après lui avoir répondu autant que possible à demi-voix, je finis aussi par me fâcher, car il prétendait que nous serions *trop heureux* si la Russie voulait nous donner une de ses grandes-duchesses et, en même temps, il circulait sourdement que l'impératrice-mère avait dit, *avec douceur*, qu'elle aimerait mieux jeter sa fille dans la Newa que de la donner à Napoléon. Je trouvais ridicule qu'on fît ainsi la courbette et que l'on fût demander chapeau bas ce qu'on pouvait trouver près de soi, en inspirant une grande reconnaissance. Je développai mon idée et je m'appuyai sur une conviction. Elle atteignit le cardinal.

— Tout cela est fort bien, me dit-il ; mais comment trouver ce que vous dites en France ?

— Tout auprès de vous.

Il ouvrit de grands yeux.

— Que l'empereur épouse Mlle Masséna, et il aura une jolie femme, jeune, fraîche, parfaitement élevée. Il récompensera ainsi un ancien vétéran de gloire, il s'attachera l'armée d'un lien indissoluble, et il n'aura aucune obligation d'alliance à ces rois tributaires qu'il a trois fois détrônés et qui croiront encore lui faire une grâce en lui accordant une femme nourrie dans la haine de son nom et du nôtre.

C'était avant le divorce que je parlais ainsi et lorsque Mlle Masséna était encore libre. Mon raisonnement était bien bon, et plût au ciel que l'empereur l'eût suivi dans tous ses points !

Je sais que le cardinal lui en parla un jour. Il l'écouta fort attentivement, puis il dit :

— Comment, Mme Junot s'avise de toucher à ces questions-là ? Qu'elle prenne garde qu'elles ne lui *brûlent les doigts !*

Mais le cardinal n'était pas homme à laisser un sujet une fois qu'il l'avait abordé et il continua. L'empereur reprit alors son sérieux et dit :

— C'était une chose impossible...

Et moi *je soutiens* que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Il avait un autre parti à suivre, c'était de prendre une femme dans l'une des familles du faubourg Saint-Germain. A cette époque il n'en est pas UNE SEULE qui n'eût fait chanter un *Te Deum* en réjouissance de cet honneur. Il aurait choisi une belle jeune fille pour en faire une impératrice et c'est alors que son système de fusion aurait eu son accomplissement. Mon idée est profonde et à son exécution tenait la vie de l'empereur tout autant que sa couronne. Mais il n'en fut rien et qu'avons-nous vu ?

LV

Napoléon et Marie-Louise.

On sait que le prince de Neufchâtel fut chercher l'impératrice à Vienne pour la conduire à Paris. Lorsqu'elle eut été épousée par son oncle le prince Charles et que toutes les cérémonies d'étiquette furent achevées, ce qui, à Vienne, comme on le sait, n'est pas sitôt terminé, il fallut songer au départ. Les préparatifs se firent et, tandis qu'ils avaient lieu, la jeune Marie-Louise, dont on ne pouvait blâmer les regrets, pleurait chaque jour à la seule pensée de quitter sa famille. On sait qu'en Autriche les liens de parenté ont quelque chose de sacré qui nous semble peu bienséant à nous autres gens de France. Mais il est de fait que, même sous Marie-Thérèse et sous la sèche et astucieuse politique du vieux Kaunitz, ces liens de famille étaient chers et respectés. Marie-Louise, élevée dans ces principes, pleurait non seulement à la pensée de quitter ses sœurs et son père, et peut-être même sa belle-mère, mais aussi à celle de venir auprès d'un homme qui devait être pour elle un objet presque de terreur. Aussi n'est-ce pas de cela que je puis la blâmer, et si jamais elle n'avait été coupable que de ces larmes-là, j'en verserais aujourd'hui sur elle. Mais elle les a remplacées depuis par de doux regards, des paroles d'amour, des sourires de tendresse... Voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais, d'avoir non seulement oublié, mais dénié. Voilà ce que mon âme recueillera éternellement comme une marque de perfidie envers celui qui l'aima avec

amour ! Mais laissons ces idées, elles brûlent le cœur.

Le jour du départ arriva enfin. L'impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était bien fâchée de lui paraître aussi faible.

— Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle, voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont de mes sœurs, cette tapisserie a été faite par ma mère, c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux.

Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui ne lui vînt d'une main chérie. Et puis, les oiseaux qui étaient dans une volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée faisait à son tour autant de bruit dans ses plaintes, et *cette pièce* c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par *Fortune*, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie et qui eut les reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient été déplaisants à l'empereur. Aussi, en père prudent, François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne et n'emportât aucune de ses bêtes avec elle. Mais la séparation n'en était pas moins cruelle, et la jeune impératrice et son chien faisaient un duo de regrets.

Il y avait toutefois dans ces mêmes regrets une

preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Berthier, qui lui-même avait de la bonté. En voyant tout ce deuil, là où il aurait voulu ne voir que joie et transport, il lui vint une idée qu'il accueillit aussitôt.

— Je venais au contraire prévenir Votre Majesté, dit-il à Marie-Louise, qu'elle ne partira que dans deux heures. Je lui demande la permission de la quitter jusqu'au moment du départ.

Et, s'éloignant aussitôt, il fut rejoindre l'empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes et des pères, il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres et, au bout de deux heures, ainsi qu'il l'avait dit, tout fut prêt. Il fut prendre l'impératrice. On partit... Elle arriva en France... Là elle vit des fêtes, des merveilles, et elle oublia un peu le chien et la perruche. Puis on arriva à Compiègne. Vous savez comment la voiture s'arrêta, comment un homme y monta sans rien dire et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée, et à laquelle il avait déjà voué une fidélité qui ne fut *jamais violée par lui* jusqu'au moment de sa mort, de cette mort devenue un bienfait pour lui et que des années d'agonie lui faisaient appeler à grands cris. Puis vinrent les jours de miel pour la jeune épouse. Tout le bonheur qui l'entourait était si radieux que ses paupières s'abaissèrent à son éclat ! On vint à Saint-Cloud, puis à Paris... C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête, entourée d'une auréole de bonheur, de son favori, lorsque, prenant par la main cette jeune femme qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial

des Tuileries ! Comme dans cette journée de délices les cris de : *Vive l'empereur !* ébranlaient les fondements mêmes du vieux Louvre !

— *Vive l'empereur ! vive l'impératrice !* criaient cent mille voix.

Et lui, tout tremblant de bonheur, ivre d'une joie jusqu'alors inconnue, qui venait inonder son cœur, il pressait entre les siennes une toute petite main, qui alors savait bien lui répondre et lui répondre avec amour.

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :

— Viens, Louise, il faut que je te paie du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un de ces corridors sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

— Où donc allons-nous ? disait l'impératrice.

— Viens toujours, que crains-tu avec moi ? as-tu peur ?

Et il rapprochait de lui la jeune femme en la serrant contre son cœur, qui battait avec une émotion délicieuse. Tout à coup il s'arrêta devant une porte fermée. Un bruit se fit entendre. C'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait *senti* ceux qui s'approchaient. Il grattait de l'autre côté de la porte. L'empereur l'ouvrit et poussa doucement l'impératrice dans une pièce très éclairée, où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait. Puis les objets devinrent plus distincts, ils se détachèrent en lames de feu pour la frapper au cœur. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon et fondit en larmes.

Savez-vous ce qui causait cette émotion ? C'est que Marie-Louise, impératrice du premier des

empires, retrouvait au milieu des pompes triomphales, des gloires partagées d'un époux le plus grand homme de l'univers, Marie-Louise retrouvait, par lui, de ces joies de l'enfance, de ces délices de famille, de ces souvenirs qui lui garantissaient que celui auquel son père avait fié son bonheur lui en rendrait fidèle et bon compte. *Elle sentait* encore à cette époque et elle le montra dans la vive émotion qu'elle manifesta. L'empereur la serrait contre sa poitrine et baisait doucement ses joues si fraîches toutes baignées de larmes. C'était bien du bonheur qu'ils avaient alors tous deux. Dans ce moment d'extase l'annonce d'une victoire eût peut-être trouvé Napoléon sourd à sa voix. Cependant l'impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières et jusqu'à son chien ! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

— Es-tu contente, Louise ? lui demanda l'empereur.

Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras. Ils étaient alors près de la fenêtre et, quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées jusqu'au ciel par le peuple. Marie-Louise se retira, en rougissant, dans le fond du cabinet. Napoléon se mit à rire et fut l'embrasser dans le coin où elle s'était réfugiée. Dans ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte et la tête de Berthier se laissa voir. L'empereur lui prit la main et le fit entrer.

— Tiens, Louise, dit-il à l'impératrice, j'ai eu la récompense et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée, en voyant tes larmes, de transporter ici ce

qui pouvait adoucir tes regrets, du reste si justes. Allons, embrasse-le aussi lui, pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux. Il prit la main de Marie-Louise, mais l'empereur la poussa doucement vers lui :

— Non, non, pas ainsi ! Embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné et que l'autre a oublié, à peine était-il dans la nef de l'exil !

LVI

Après un long séjour en Espagne, Mme d'Abrantès revient en France. — Le roi Joseph. — Le roi de Rome. — Marie-Louise. — La cour.

Nous trouvâmes la France encore dans l'ivresse de la joie la plus délirante, de la naissance du roi de Rome. Hélas ! c'était le dernier sourire de la fortune à Napoléon. Mais combien il fut heureux de cette dernière faveur ! Comme il en jouit ! Il faut l'avoir vu auprès de son fils, l'avoir vu dévorer de caresses cette ravissante *tête blonde et rose*, et lui adresser dans un regard toutes les félicités qu'un tel homme pouvait promettre à sa race, pour avoir ensuite une idée juste de ce que dut souffrir l'infortuné sur son roc de feu, lorsqu'il n'avait plus seulement que le portrait de l'ange qu'il ne devait plus jamais revoir.

Il était dit que je rencontrerais souvent ce que j'aimais dans mes voyages, car bien que Jérôme

ait été peu reconnaissant de l'amitié maternelle de ma mère, je n'en ai pas moins gardé de l'attachement pour lui. Mais pour le roi Joseph, c'est une autre affaire. Mon attachement, mon amitié, mon dévouement, tout est demeuré de même qu'aux jours de ma jeunesse et de mon enfance. Combien fus-je donc surprise agréablement, lorsque, arrivée à une poste dont j'ai oublié le nom, mais qui est près de Poitiers, j'aperçus à la porte de l'hôtel de la poste une grande quantité de voitures et beaucoup de foule. Cette foule s'ouvrit devant un homme dont je ne distinguai pas d'abord les traits et qui s'avança vers ma voiture. Mon mari le reconnut le premier. C'était le roi d'Espagne ! Junot s'élança hors de la voiture. Je voulus en faire autant, mais le roi ne le permit pas. Il y monta lui-même, s'assit en face de moi, et je revis en lui l'ami de ma mère, l'ami de mon frère, celui que nous avions toujours trouvé aussi bon, aussi parfait dans la rue du Rocher qu'il l'était dans sa maison d'Ajaccio, et sur le trône des Espagnes et des Indes comme il était dans la rue du Rocher. C'était cette même bonté, cette même bienveillance dans les souhaits de bonheur et surtout cette même loyauté de cœur, qui lui a conservé dans l'injuste adversité du sort, autant d'amis qu'il en avait lorsqu'il portait une couronne.

Il venait alors de Paris, où il avait été pour le baptême du roi de Rome, dont il était un des parrains avec Madame mère. Il nous dit que jamais on n'avait vu un plus bel enfant que le roi son neveu :

— C'est un amour de l'Albane, nous dit-il.

Le roi d'Espagne paraissait non pas soucieux, mais triste, de cette tristesse comme son caractère

la lui imposait. On voyait qu'il souffrait. Junot lui fit quelques questions sur Paris, sur l'impératrice. Et lorsqu'il arriva à l'empereur, le visage du roi prit à l'instant même une expression singulière.

— On dit qu'il se porte à merveille, dis-je alors pour détourner une pensée qui ne paraissait pas douce...

— Oui, répondit le roi d'Espagne, il se porte bien, mieux que jamais. Et cependant, madame Junot, vous le trouverez bien changé.

Il souriait tristement en parlant et il était facile de comprendre de quel changement il entendait que nous serions frappés. Il me dit adieu après être demeuré encore quelques instants avec moi et descendit de ma voiture après m'avoir embrassée, comme un frère plutôt que comme un roi. Junot le reconduisit et causa un peu avec lui. Lorsque nous fûmes remontés en voiture et roulant chacun de notre côté, Junot me dit qu'en effet le roi d'Espagne avait été frappé du changement qui s'était opéré dans l'empereur depuis son second mariage.

— Tu ne retrouveras plus le Napoléon de l'armée d'Italie, mon pauvre Junot, avait-il dit à celui-ci. Non, il n'est plus le même !

Oh ! que de fois je me suis rappelé ces paroles !...

Nous arrivâmes à Paris. Avant d'y entrer, nous eûmes une scène assez plaisante à Sèvres. *Les dames de la Halle* — je fais ici une différence — ayant appris que Junot et moi nous revenions d'Espagne, s'informèrent à mon hôtel par quelle route nous devions venir de Bayonne et, ayant appris que c'était celle de Chartres, elles vinrent au nombre de quinze ou vingt avec des bouquets magnifiques, car on était alors dans la belle saison des fleurs. Aussitôt que nous fûmes arrivés devant

l'hôtel de la poste, elles eurent à la portière de la voiture une conversation avec Junot, mais tellement plaisante, qu'il eût fallu plus que du sérieux pour y résister. Elles prétendaient qu'elles ne pouvaient qu'être très fâchées de ce qu'*un de leurs petits gouverneurs* était né chez *ces sauvages d'Espagnols.*

— Mais qu'est-ce que cela te fait, à toi ? lui dit Junot. Mon fils n'en est pas moins Français, n'en est pas moins Parisien pour être né en Espagne.

— Oh ! que non, répondit l'orateur en chef, ce n'est pas la même chose. Où est-il, ce cher enfant ?

Il était dans une seconde voiture avec la nourrice. Junot lui cria de le leur montrer, afin qu'elles vissent bien qu'il était aussi bon Français que s'il fût né dans la rue des Champs-Élysées. Aussitôt elles coururent toutes à la voiture de mon fils et l'entourèrent avec grand bruit. Le pauvre petit, qui était déjà un peu souffrant, les accueillit à son tour par des cris de mélusine.

— A la bonne heure au moins, disait la première de ces dames, voilà un enfant bien portant ! Il crie au moins !

Toutes se mettaient aussi à crier autour de cette voiture et il y avait une sorte de charme à voir cet enfant accueilli par le peuple de Paris, qui lui souhaitait la bienvenue, tandis qu'il revenait ainsi prendre son rang de Français, après être né au milieu de la mitraille ennemie dans une terre étrangère.

Enfin, nous entrâmes dans Paris. Je revis ma maison, j'embrassai mes enfants. Ils se portaient bien tous trois. Mon fils Napoléon était d'une beauté merveilleuse. Je passai ce jour-là de douces heures ! Hélas ! elles ne devaient pas avoir beau-

coup de sœurs ! Et l'enfant que je ramenais, à qui j'avais donné le jour au milieu de tant de douleurs et d'inquiétudes, je devais arriver à la joie, à l'orgueil de le voir un homme, et un homme tel qu'il est, par bien des jours et des nuits passées dans les larmes et les angoisses d'une mère craignant pour la vie de son enfant. Mais ces Mémoires ne sont pas ceux de mes intérêts privés. Il faut poursuivre la narration de ceux qui sont publics.

Je trouvai en effet Paris extrêmement changé. La société avait pris une physionomie tellement différente que j'en fus frappée au point de me croire dans un autre pays que le mien. Je ne pus m'empêcher de le dire à mes amis, en demandant compte à plusieurs d'entre eux de cette cour si gaie, si aimable, que j'avais laissée charmante et que je retrouvais, je le répète, si différente d'elle-même.

Plusieurs causes avaient amené les choses à ce point. Mais le mariage de l'empereur était la plus puissante de toutes. Le faubourg Saint-Germain, dont il y avait déjà bon nombre de femmes parmi les dames du palais, mais qui jusque-là, quoique fort protégées par l'impératrice Joséphine, n'avaient pas reçu de cette protection une assez grande assurance pour être ce qu'elles étaient devenues, le faubourg Saint-Germain se crut assuré de sa prépondérance. Aussitôt que l'empereur eut épousé une princesse d'Allemagne, il devint arrogant, et malheureusement l'empereur le souffrit. Le faubourg Saint-Germain jouait son jeu et faisait bien. Napoléon faisait mal et ne jouait même aucun jeu.

A l'époque du mariage, la cour avait été présentée en masse à l'impératrice. Mais comme je n'étais pas à Paris à cette époque, je fus obligée

de subir l'ennui d'une présentation *personnelle*. J'écrivis aussitôt après mon arrivée à Mme la duchesse de Montebello, pour qu'elle voulût bien me faire parvenir les ordres de l'impératrice.

Je reçus la réponse presque aussitôt, pour être présentée le surlendemain, Junot également. La cour était en grand deuil, pour le roi de Danemark. Ma toilette devait donc être toute renouvelée, car du noir au grand jour est hideux pour peu qu'il ait six mois de date. Je fis faire un grand habit de crêpe noir doublé de satin noir, garni d'une grande blonde surmontée d'une tête en jais. La jupe était également garnie de deux rangs de blonde, avec une tête de jais. J'étais coiffée avec des plumes noires et j'avais au cou et aux oreilles de très beaux fers de Berlin, gravés et montés en émail noir. Le costume de cour est fort beau ainsi tout en noir. C'était d'ailleurs le matin que j'étais présentée. L'audience était indiquée pour deux heures. Je me rendis d'abord chez le grand-maréchal avec Junot. Là nous attendîmes avec les autres personnes présentées que notre tour arrivât. Junot devait passer avant moi.

Lorsque je fus appelée, j'avoue que je marchai d'un pas plus rapide que de coutume en de pareilles occasions, par l'impatience extraordinaire que j'avais de connaître enfin par moi-même notre souveraine, celle qui avait remplacé Joséphine, celle enfin chargée par Dieu et les hommes de faire le bonheur de celui que nous aimions, que nous vénérions à l'égal d'un dieu. Je ne dissimulerai pas que l'intérêt qu'elle excitait en moi était en ce moment porté au plus haut degré de force. Et lorsque j'entrai dans le grand salon jaune, qui était celui où l'impératrice Joséphine nous rece-

vait toujours, non seulement le matin, mais le soir, j'étais vivement émue.

Marie-Louise était alors âgée de dix-neuf ans. Sa taille était ordinaire et, si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais ce dont elle manquait entièrement, c'était de la grâce. Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble, mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard kalmouck avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne à la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportions. Une grande fraîcheur, de jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon, qui pourtant était habitué à regarder de jolis visages. Quoi qu'il en soit, il a été amoureux, très amoureux de Marie-Louise. C'est un fait certain.

Si j'avais marché d'un pas rapide pour arriver plus vite devant l'impératrice, je dus ralentir ma démarche au moment de franchir la porte et me rappeler qu'elle était princesse allemande et que je ne devais oublier aucune des façons de cour que j'avais apprises dans mon étiquette étrangère. J'entrai donc aussi posément qu'une douairière. Je fis comme elle mes trois révérences et j'attendis en silence le bon plaisir de Sa Majesté.

On sait que ce bon plaisir n'était pas toujours celui de la causerie, surtout en public. Cependant nous ne pouvions pas, elle et moi, passer à nous contempler tout le temps de l'audience, et ce n'était pas à moi à commencer.

Ce fut elle qui, en effet, après m'avoir attentivement regardée d'un œil assez gracieux, me de-

manda combien j'étais demeurée de temps en Espagne ? Puis si j'avais été à Madrid ? S'il y faisait bien chaud ? Si je nourrissais mon fils ? Si je m'étais trouvée auprès de Junot lorsqu'il avait été blessé ?

Oh ! pour le coup, cette dernière question compléta l'enchantement ! Il avait déjà beaucoup de puissance en commençant l'entretien par une demande qui m'était directement personnelle. Mon Dieu, que notre pauvre nature contient de misérables sentiments si faciles à émouvoir ! Et combien on comprend Mme de Sévigné s'écriant, après avoir dansé avec Louis XIV :

— Quel grand roi nous avons !...

— Eh bien, qu'en dites-vous ? me demandèrent plus de trente personnes que je vis dans la même journée.

— Charmante. Elle me paraît même jolie. Que me disiez-vous donc qu'elle ne l'était pas ?

Celui à qui j'adressais ce reproche sourit et ne me répondit rien.

A quelque temps de là, il y eut cercle à la cour. On était encore en deuil. On m'avait dit le soir même de ma présentation, que l'impératrice avait témoigné que j'étais l'une des femmes qu'elle avait trouvées en France faisant le mieux la révérence. L'avait-elle vraiment dit, je n'en sais rien. Mais on pense bien en même temps que cela compléta ma prévention. Aussi lorsque je revis Marie-Louise au cercle, je la trouvai encore charmante avec ses blonds cheveux et son cou blanc comme un cygne. Elle me parla encore de l'Espagne pour me demander s'il y faisait aussi chaud qu'en France, et je trouvai l'à-propos de l'Espagne aussi aimable pour moi que spirituel pour elle, car une souveraine

est doublement agréable par le sujet du discours qu'elle sait prendre. Un troisième cercle vint. L'Espagne fut encore le texte de la phrase impériale... Et je commençai cette fois à trouver la chose un peu répétée. L'empereur, la première fois qu'il m'avait revue, m'avait dit :

— Ah ! ah ! madame Junot, eh bien, vous avez donc été en Espagne ? Avez-vous eu bien peur des guérillas ? On dit que vous avez été brave comme un soldat !

Et puis ce fut fini. Il ne me parla plus de l'Espagne qu'une ou deux fois, mais pour des choses tout à fait étrangères au sujet de conversation qu'il fallait choisir.

Le jour de ma présentation, j'aperçus avec plaisir derrière l'impératrice la seule femme qui pouvait être sa dame d'honneur. C'était la duchesse de Montebello. Je savais déjà sa nomination ; mais j'avoue que je fus heureuse en voyant sa belle tête me sourire avec une expression cordiale de bonne amitié et représenter en même temps auprès de Marie-Louise, dans sa personne, toute l'armée impériale. J'ai déjà donné mon opinion sur la duchesse de Montebello. Cette opinion est invariable, parce qu'elle est fondée sur la vérité. Je connais M^me^ la duchesse de Montebello depuis trop longtemps pour n'être pas fixée sur ce que je dois penser d'elle, et ce que j'en pense est bien *sous tous les rapports possibles.*

Le jour de la Saint-Louis, il y eut une grande réception pour l'impératrice. Mais la cour fut convoquée à Trianon. Il paraît que l'impératrice montrait de la prédilection pour cet endroit plus que pour un autre, et l'empereur, toujours dési-

reux de lui plaire, voulut que le jour de sa fête fût encore plus gai pour elle en se passant dans un lieu qu'elle aimait. En conséquence, sans regarder à l'ennui que les femmes devaient éprouver en faisant dix lieues en grande toilette, les billets d'invitation furent envoyés pour Trianon. Les circonstances qui se groupent autour de mes souvenirs de cette journée sont assez remarquables.

Nous nous trouvions ensemble, la maréchale Ney, la duchesse de Raguse et moi, lorsqu'on vint à parler de cette fête de Trianon et de l'ennui de faire quatre lieues et demie dans une voiture, étant coiffée, habillée. Et tout cela pour une fête de la cour.

— Eh bien, dit la maréchale Ney, faisons une chose, allons à Versailles en robe blanche et en chapeau de paille, faisons porter nos toilettes par nos femmes. Quant à nous, nous partirons de Paris d'assez bonne heure pour nous promener dans le parc. Ensuite comme mon mari et le général Junot sont ici dans ce moment, ils nous donneront à dîner chez Raimbaud. Nous nous habillerons ensuite et nous arriverons belles et fraîches à Trianon.

Ce projet était trop agréable pour ne pas être accueilli. Seulement la duchesse de Raguse proposa un amendement qui fut accueilli à l'unanimité. Elle avait un vieil ami nommé Ricbourg, ancien maître d'hôtel du roi, autant que je puis me le rappeler, qui logeait à Versailles. Il était ami de M. Perregaux, le père, et connaissait M^me^ Marmont depuis son enfance. La duchesse nous proposa d'aller dîner chez lui, dans son établissement toujours confortable de vieux garçon, de nous y habiller, et de là nous rendre à Trianon. On parla

de ce projet à M. de Ricbourg, qui en fut enchanté, car il faut dire aussi que nous étions toutes de sa connaissance.

Le maréchal Ney et la maréchale, Junot et moi, la duchesse de Raguse et le bon La Valette qui, en sa qualité de notre ami à tous, occupait la place du duc de Raguse alors en Espagne, la baronne Lallemand et M. de Ricbourg, nous étions donc réunis dans la salle à manger de ce dernier le 25 août 1811, dans les meilleures dispositions de gaieté, et assis tous les huit autour d'une table où était servi le plus succulent, le plus parfait des dîners.

Jamais il ne s'est vu de gens plus joyeux et d'une humeur plus cordiale. Junot et le maréchal Ney, heureux d'avoir quitté l'Espagne, de ne plus être sous la férule de la *vieille femme*, riaient et plaisantaient comme deux enfants. Ils nous faisaient rire nous-mêmes aux larmes. J'ai déjà parlé du charmant esprit de La Valette. Junot, quand il avait la volonté de plaire, était certainement aussi aimable qu'il est possible qu'un homme le soit. Le maréchal Ney, lorsqu'il joignait cette même volonté d'être aimable à cette auréole de gloire qui l'entourait, était également un convive remarquable et pouvait beaucoup plaire. Il en avait la volonté ce jour-là, comme je l'ai dit, et rarement alors on manque son but. Ce fut donc dans une parfaite disposition d'esprit que nous nous habillâmes tous pour aller faire notre cour. Toutefois, ce moment fut celui d'une scène qui, toute comique qu'elle était, avait son côté caractéristique et moral.

Lorsque nous fûmes sortis de table, la maréchale Ney nous dit que jusqu'à ce moment elle avait voulu faire porter à son mari l'habit habillé à la

française, mais sans pouvoir y parvenir, et que dans l'espoir qu'il n'y prendrait pas garde au milieu de notre joyeuse journée, elle avait fait porter un habit habillé pour le maréchal et qu'il était là tout prêt avec les manchettes en points d'Angleterre, ainsi que le jabot. Mais l'important n'était pas de faire porter l'habit de Paris à Versailles par la femme de chambre de la maréchale, c'était de le faire porter par le maréchal lui-même, de Versailles à Trianon, et nous vîmes bientôt que la chose ne serait pas facile.

— Mon ami, lui dit la maréchale avec sa douce voix, en s'approchant de lui toute craintive d'être repoussée dans l'attaque, tu sais que nous n'avons pas de temps à perdre, et nous sommes presque prêtes. S'il y avait quelque chose à faire à ton habit...

— Comment ! dit le maréchal, quelque chose à faire à mon habit ! eh ! je l'ai mis hier pour aller dîner chez l'archichancelier.

— Mais, mon ami, ce n'est pas celui-là. Tu sais que l'empereur veut que vous portiez tous des habits à la française, et tu dois...

— Comment ! s'écria le maréchal, c'est encore de cette mascarade que tu veux me parler ! Bien certainement que je ne m'en affublerai jamais. Je me suis prononcé là-dessus. Je ne veux pas avoir la tournure ridicule de tant d'autres dont je me ris. Ne m'en parle plus.

— Mais, mon ami, c'est impossible ! L'empereur...

— Eh bien, que veut l'empereur ? Que les manufactures de Lyon, que les ateliers de broderie gagnent, n'est-il pas vrai ? Eh bien, j'achèterai dix habits habillés, s'il le veut. Mais qu'il me les fasse porter, pardieu ! c'est une autre affaire.

La maréchale, désespérant d'amener son mari à ce qu'elle voulait par la persuasion *orale*, crut mieux faire en *opérant par les yeux*, et elle fit comparaître sa femme de chambre avec le fameux habit. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire quand le maréchal l'eut aperçu. Il se récria comme si on lui avait montré un costume de chez Babin et en appelait à nous tous pour avoir notre avis. Cependant l'habit n'était pas mal. Seulement il était brodé avec des recherches de fleurs, des bouquets de boutons de roses, des bluets même, je crois, qui en vérité n'allaient pas au maréchal Ney, non plus que la couleur claire de l'habit. Il était néanmoins de bon goût. Mais on comprenait que le maréchal préférât son habit de général brodé d'or et qui avait relui aux yeux de l'ennemi sous le feu de la mitraille, à ce costume qui était pour lui aussi incommode qu'étranger. M^me^ Ney eut beau dire en faveur de l'habit, son mari fut inflexible. Enfin, poussé à bout par nos représentations, car nous soutenions la maréchale, comme cela était de notre devoir, il court à la femme de chambre de Madame Ney, lui prend les deux bras et, avant que la pauvre fille pût savoir ce qu'il voulait d'elle, il les lui passe dans les manches de l'habit brodé et, la plaçant en perspective, comme ces bâtons en croix qu'on voit dans les boutiques du Palais-Royal pour porter les habits et les manteaux, il nous demanda si nous pouvions sérieusement lui conseiller de s'affubler d'une pareille toilette de mardi gras. Dans le même moment Junot, qui avait été s'habiller, rentra vêtu d'un habit à la française extrêmement riche, mais où il n'y avait ni roses, ni bluets, par exemple. En le voyant, le maréchal se mit en colère.

— Comment ! lui dit-il, tu consens à porter ce harnais-là ? Oh ! Junot !

Et il joignait les mains comme se c'eût été une grande faute. Hélas ! peut-être avait-il raison. Du reste, Junot, qui était, comme nous, fort diverti de cette petite scène qui mettait dans un beau jour ce caractère noble et guerrier du maréchal Ney, Junot lui dit que depuis 1808 il portait à la cour fort souvent un habit habillé, ce qui était vrai. Mais rien ne put décider Ney à s'en affubler. Il mit son uniforme et M^lle^ Julie, ou Sophie, je ne sais, enfin la Fatime de M^me^ Ney, fut libre de disposer de ses bras qu'elle tenait étendus depuis une heure comme un portemanteau sans oser bouger. Et le bel habit brodé fut replacé dans son carton, au grand contentement du maréchal et à la grande peine de sa femme...

Toutes ces folies nous faisaient rire aux larmes. C'était plaisir, en vérité, de voir ces quatre jeunes femmes, gaies, rieuses, couronnées de roses, entourées de bonheur et de tout ce qui peut le donner avec excès, portant la vie avec légèreté, car tout y était bonheur alors ! Eh bien, elles étaient quatre, ces femmes. Qu'on les suive *toutes* dans leur destinée ! Comme elle est tristement accomplie aujourd'hui ! Et pourtant, le temps qui s'est écoulé depuis cette époque est de peu de durée... La maréchale Ney a vu s'ouvrir pour son mari, pour celui dont la France devait défendre les jours, puisqu'elle avait épousé sa gloire, la maréchale Ney a vu creuser sa fosse par des mains françaises au nom des furies qu'on nomme *esprit de parti*. Et moi, moi ? Comment la mort m'a-t-elle revêtue d'habits de deuil, ainsi que mes enfants ? Et la duchesse de Raguse ? Pauvre, pauvre femme !

Combien elle a souffert ! combien elle doit souffrir ! Plus, oh ! bien plus que si la mort l'avait touchée de son doigt de squelette ! Et Mme Lallemand ? Quelle existence fut la sienne pendant quinze ans ! Si elle ne fut pas aussi lugubrement sinistre que le sort l'avait ordonné, c'est à son courage, à sa force de caractère qu'elle le doit. *Les quatre hommes n'existent plus !* Ainsi, la mort et l'infortune ont toutes deux promené leur équerre et leur faux, et ravagé dans l'espace de quelques années tant d'existences brillantes et heureuses, moissonné tant de vies si fortes encore de feu et de volonté ! Oh ! il y a dans l'étude de malheurs si profonds bien plus de morale à recueillir que dans les paroles dites auprès du chevet mortuaire d'un roi seulement grand par les autres...

Mais pourquoi lever toujours ce rideau du passé ? N'est-ce donc pas assez de souffrir du malheur qu'il nous a légué ?

Nous nous rendîmes à Trianon, en nous promettant de ne pas nous quitter. Ce que nous fîmes. Peu de temps après notre arrivée dans la galerie, nous rejoignîmes la comtesse du Chatel, qui demeura avec nous, et qui parcourut aussi les belles allées de Trianon, qui étaient ce soir-là encore plus ravissantes qu'elles le sont habituellement, car elles recevaient un charme de plus, quand on y arrivait en sortant de cette galerie où l'on étouffait. C'était pour mourir. L'impératrice fut très longtemps à faire sa tournée, ce qui nous retint à nos places. Mais aussitôt qu'elle nous eut dépassées, aussitôt qu'elle n'eut demandé *s'il faisait aussi chaud que cela en Espagne*, nous quittâmes la galerie pour aller nous promener dans les allées embaumées du beau parc, disant entre nous quelle

différence il y avait entre l'esprit agréable de l'impératrice Joséphine, qui savait toujours adresser un mot directement convenable à chaque personne à laquelle elle parlait, et ce répertoire éternel qui ne comprenait qu'un seul motif pour faire la gamme sur tous les tons.

C'est à cette fête de Trianon que je vis pour la première fois *tous* les hommes de la cour en habit habillé. Quelles singulières tournures il y avait, en effet, bonté divine ! Non, sans doute, rien n'approchera jamais, quelque mordantes que soient les caricatures, du ridicule de certains personnages. Une ressemblance étonnante et qui frappait tout le monde, ce soir-là même, c'était le général S..., en habit habillé comme tout le reste de la cour, mais ressemblant à Gavaudan, dans les *Événements imprévus*, d'une si forte manière, qu'en vérité il y avait à s'y méprendre. L'une de nous (et je commence par dire que ce n'est pas moi) — observa qu'avec son nez au vent, sa petite personne toute ronde, et surtout le soin toujours apporté par lui d'être bien complet dans l'arrangement de sa petite personne, il y avait un nom qui lui allait à ravir, et ce nom était celui du général *Poupet*. Eh bien, le nom est joli. En vérité, il est joli, il l'est si bien que longtemps nous ne l'avons appelé que le général *Poupet*.

LVII

Concile national. — Le cardinal Galerotti. — Naissance du roi de Rome.

Une grande, une immense circonstance dans la vie de Napoléon était au moment d'y marquer sa trace par un sillon de feu. C'était la convocation *d'un concile national.* Il s'ouvrit à Paris, le 11 juin 1811, et plus de cent vingt évêques de France, d'Allemagne, d'Italie y assistèrent. Et cette résolution, quoiqu'elle ait peut-être valu à l'empereur de cruelles représailles de la cour de Rome, est pourtant grand et noble, et marquera dans sa vie politique comme une de ces traces lumineuses destinées à éclairer après lui ceux qui marcheront dans sa route. C'était une lutte ouverte avec la cour de Rome et l'empereur était dans son droit pour la soutenir. S'il a fait une faute, ce n'est pas d'avoir entrepris.

Ce concile était convoqué pour régulariser l'ordre de l'institution canonique, que le pape refusait aux évêques nommés depuis 1809, époque où Napoléon avait touché au domaine de saint Pierre. Le concile, reconnu compétent, décréta *que les sièges épiscopaux ne pouvant demeurer vacants plus d'une année, pendant laquelle même la consécration, l'institution doivent avoir lieu, les nommés s'adresseront au pape pour obtenir l'institution canonique, et six mois après la notification de la nomination, le pape sera tenu de donner l'institution, d'après la forme du concordat,* ajoutant que... *les six mois écoulés, si le pape n'accorde pas l'institution, le métropolitain y procèdera ou bien le plus ancien évêque de la province.*

Les décrets du concile national furent envoyés à Savone, au saint-père. Ils avaient été rendus *le 5 août. Le 20 septembre* un bref de pape confirmant les décrets du concile arriva à Paris. Mais par une ruse assez difficile à qualifier — car elle n'est pas digne de la cour de Rome — le bref est frappé de nullité le jour même où le saint-père le donne. La cour papale avait un système d'après lequel elle marchait et dont elle ne déviait que par une force majeure. Ainsi donc ce même systême fit refuser l'institution promise par le bref du 5 août, et jusqu'à la fin de 1819 nous avons été presque privés d'évêques en France. L'empereur oubliait souvent que sa volonté demeurait insuffisante dans une lutte où ses adversaires n'avaient pour eux que la ruse. Dans cette circonstance, par exemple, il ne comprit pas qu'un concile national pouvait être récusé par le saint-père, étant surtout captif. Un concile œcuménique était à plus de droits que jamais nécessaire en pareille circonstance. Sans doute on pouvait accepter le concile national, mais le prétexte était bon et on n'avait garde de le repousser.

Le cardinal Galerotti, mandé une fois par l'empereur dans son cabinet avec d'autres prélats et interrogé par lui sur une question théologique très délicate, ne répondit que par ce sourire bienveillant qu'ont si souvent les Italiens, et ce demi-haussement d'épaules, en avançant les mains et joignant à cela un air contrit, malgré le sourire. L'empereur répéta sa question. Et, comme il était fort animé, il le fit cette fois sur un diapason plus élevé et en regardant le cardinal avec son œil de faucon. Le cardinal parut désolé, mais ne répondit pas autrement, si ce n'est qu'il joignit à sa pre-

mière *manière* un froncement de sourcils qui indiquait qu'il était prêt à pleurer.

— Ah çà ! qu'est-ce donc que cela veut dire ? demanda Napoléon avec une humeur marquée.

— Son sordo, maestà ! son sordo ! Misero me ! e poi ! vedi sacra maestà ! Il Francese. Eh ! non posso !

Et tout cela dit avec cette voix mielleuse que les cardinaux semblent prendre quand ils vêtissent la soutane rouge.

— Ah ! dit l'empereur, en passant avec colère, s'ils m'envoient ici des sourds et des aveugles pour *voir* et pour *entendre !*

Du reste le cardinal Galerotti entendait fort bien, même le français, et cela quand il le voulait. Un jour il disait :

— L'empereur Napoléon est le plus grand théologien du siècle. Il est plus habile qu'aucun de nous.

— Et comment cela ?

— Voyez le cardinal Opizzoni. Il ne voulait entendre à aucune concession, l'empereur non plus. Ils ont discuté. Le cardinal Opizzoni disait non, l'empereur disait oui. Le cardinal ne voulait pas et Napoléon voulait. Qu'est-il arrivé ? Que l'empereur a fait mettre le cardinal Opizzoni à Vincennes, et tout de suite après le cardinal a bien voulu. J'ai donc raison de dire que l'empereur est un grand théologien.

Et moi, j'ai donc aussi raison de dire qu'avec de tels adversaires, dont l'attitude railleuse et rusée défie toutes les attaques, il ne faut pas songer à les combattre, mais bien à les gagner. L'empereur le comprit, mais trop tard.

Je le trouvai fort changé, *lui*, de sa personne. Mais une physionomie toute nouvelle sous laquelle

il m'apparut divinement éclairé, ce fut celle *de père !...* une poésie admirable donne une juste idée de Napoléon regardant ou caressant son fils :

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père [1] !

Et puis, qu'il était beau, cet enfant, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, dans cette calèche faite en forme de conque et traînée par deux jeunes daims que Franconi avait dressés et qui lui avaient été donnés par sa tante, la reine de Naples ! Il ressemblait à ces amours d'Herculanum... Oh ! qu'il était beau ! Et que son père était heureux ! Ce fut le dernier sourire de la fortune, mais il fut bien doux.

Un jour j'avais été chez le jeune roi. L'empereur y était et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est-à-dire en le tourmentant. Il descendait de cheval et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'empereur se plaisait à ce jeu et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

— N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot ? me dit-il. Convenez qu'il est beau.

Je pouvais l'affirmer sans flatterie. Il était beau comme un ange.

— Vous n'étiez pas ici, poursuivit l'empereur, à sa naissance. C'était un beau spectacle ! J'ai vu ce jour-là combien les Parisiens m'aimaient ! Mais c'est une rude besogne pour vous autres femmes !

[1] Ce sont ces vers immortels de Victor Hugo, sur la mort du royal enfant. Il y a là toute une strophe à laquelle il faut des larmes. (*Napoléon* dans les *Cent-et-Un.*)

Il passa la main sur son front, comme pour éloigner un souvenir pénible. Puis il reprit, toujours en caressant les joues rosées de son fils :

— J'ai bien compris, ce jour-là, que Junot se soit sauvé de chez lui pour venir auprès de moi quand vous accouchiez ! Mais les Parisiens ont bien payé l'impératrice de ce qu'elle a souffert. Oui, ils étaient bien contents. Et à l'armée, comment ont-ils reçu cette nouvelle-là ?

Je lui dis la vérité, c'est que pendant quinze jours les soldats furent comme fous de leur joie. Junot le lui avait déjà dit, mais il était bien aise d'une confirmation. Il se promenait les mains derrière son dos, la tête baissée, mais en souriant. On voyait qu'il rappelait à sa mémoire un moment bien heureux pour lui. Puis il revenait à son fils, l'embrassait, lui pinçait le nez, les joues. Et quand il criait :

— Allons, allons, taisez-vous, monsieur, croyez-vous *que vous ne serez jamais contrarié ?* Est-ce qu'un roi crie, d'ailleurs !

Il me parla ensuite de mon fils aîné, de mon plus jeune fils, qui était alors fort malade. C'était la première fois depuis bien des années que je le voyais s'occuper ainsi de nos enfants. Cette circonstance me frappa. Je le dis à Junot, qui m'apprit également que l'empereur lui avait souvent parlé de la beauté de mon Napoléon, quand on l'avait conduit à Fontainebleau pour le baptême, et qu'une fois il lui avait demandé s'il était vrai que je fusse accouchée *seule et sans secours* à Ciudad-Rodrigo, comme l'avaient dit dans le temps les journaux anglais. Deux ans plus tôt l'empereur ne se serait jamais occupé de pareille chose.

C'est une particularité bien étrange que cette

sorte de dénégation attachée à la naissance des héritiers d'un trône. Que pouvait-il y avoir d'étonnant à ce que Marie-Louise, jeune, belle, fraîche personne, eût un enfant après onze mois de mariage [1] ? Et cependant que de sottises, que de pauvretés furent dites à cette époque ! On m'écrivait ces belles choses-là et, lorsque j'arrivai à Paris, je fus stupéfaite d'entendre, de la part de gens qui jamais n'auraient dû même en avoir la pensée, des paroles au moins fort ridicules à cet égard-là. Mais j'entendis aussi des *versions authentiques* et je ne conçois pas comment la plus absurde méchanceté n'a pas reculé devant l'impossibilité d'une accusation [2].

L'Angleterre a pu empêcher, par son *geôlier-bourreau*, de mettre sur le cercueil de Napoléon une plaque qui indiquât que cette grande victime était morte sous les coups de son poignard le 5 mai 1821. La Restauration a pu rendre des décrets pour qu'on déchirât des gravures, qu'on brisât des bronzes, qu'on abattît des statues. Oui, la haine et la crainte jalouse ont pu tenter beaucoup de choses pour détruire la plus immense, la plus lumineuse mémoire que la postérité accueillera jamais. Eh bien, malgré tous ces efforts impuissants, il restera toujours une tradition orale,

[1] Le mariage civil de l'empereur fut célébré à Saint-Cloud le dimanche 1er avril 1810, à deux heures après-midi. Ce fut le lendemain, 2 avril, qu'eut lieu, dans la grande galerie du Louvre, la cérémonie religieuse.

[2] Que n'a-t-on pas dit aussi de l'accouchement de Mme la duchesse de Berry ? Mais ici le cas était différent. Cette fois on pouvait en douter. Non pas que j'en doute, j'y crois au contraire. Mais il y a des circonstances au moins singulières qui ne sont pas même en apparence dans l'autre événement, auquel vingt-deux personnes assistaient.

simple parce qu'elle est sublime comme son sujet, et que c'est le peuple, le paysan, qui conserveront cette tradition dans toute sa beauté. Le père dira à son fils, qui le redira à l'autre génération, laquelle elle-même le transmettra à ses fils, comment chacun allait à Saint-Cloud pour voir la jeune impératrice qui se promenait, pâle, souffrante, mais pour des maux qu'on chérissait, car ils indiquaient son nouvel état. Cette tradition racontera comment la *voix unanime* de tout un peuple demandait qu'elle eût un fils, un fils, pour qu'il héritât de la gloire de son père qui avait fait la gloire de sa patrie, pour qu'il héritât de l'EMPIRE DE FRANCE. Et ce vœu, savez-vous bien, il partait des palais, des chambres dorées, comme il était poussé sous le chaume et dans la mansarde, par le mendiant et l'ouvrier.

Une tradition qui demeurera éternellement vivante sera celle du 20 mars 1811, lorsque le premier coup de canon annonça enfin que Marie-Louise était mère. A ce premier retentissement, tout ce qui marchait s'arrêta[1]. Tout. Dans une seconde la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement. Le mot d'affaires le plus important, la parole d'amour la plus délirante, tout fut suspendu. Et, sans le retentissement du canon, on aurait cru être dans cette ville des Mille et une Nuits, qu'un coup de baguette pétrifia. Puis un vingt-deuxième coup tonna enfin dans le silence ! Alors *un seul cri, un seul !* — mais poussé par un million de voix, retentait dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de

[1] Au premier coup de canon le bourdon de Notre-Dame et les cloches des paroisses, qui sonnaient depuis que l'impératrice était en travail, s'étaient arrêtés...

naître le fils du héros, et autour duquel la foule était si pressée qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre... Et les chapeaux volaient en l'air, les mouchoirs flottaient. On courait, on s'embrassait, on s'annonçait la grande nouvelle en riant, et pourtant avec des larmes, mais des larmes de joie. Car les vieux soldats voyaient dans ce fils de leur général bien-aimé, de leur empereur respecté et chéri, ils voyaient tout un avenir. Et cet avenir était bien assez beau pour leur payer leur sang et leurs membres laissés sur tous les champs de bataille. Les lauriers achetés à ce prix allaient enfin grandir autour du berceau d'un fils de l'empereur.

Et LUI, cependant, caché derrière un rideau, il voyait ce peuple, il entendait sa joie, ses vœux. Et cette âme d'acier s'amollit sous ces accents d'amour. Il pleura ! Il pleura d'émotion ! Cette joie populaire fut trouver dans son âme tout ce que le ciel y avait versé de tendre, de bienveillant, et ce qui jusqu'alors ne s'était pas développé en lui.

A onze heures Mme Blanchard monta en ballon et partit de l'École militaire, de cette caserne de la garde impériale, de ce lieu que Napoléon avait habité comme jeune homme et où dix ans plus tard il distribuait ses aigles à l'armée française, pour aller annoncer autour de Paris la naissance du fils *de l'empereur*, du fils de *Napoléon Bonaparte*.

Le télégraphe fut aussitôt mis en mouvement et Bruxelles, Lyon, Anvers, Brest, Bordeaux, Lille, toutes les grandes villes de l'empire furent instruites, et à quatre heures après-midi on savait que la joie des provinces était égale à celle de Paris. Des courriers, des pages, des officiers de

l'empereur furent envoyés dans les cours étrangères pour remplir le même office. Le Sénat d'Italie, les corps municipaux de Rome et de Milan furent également prévenus. Les places de guerre reçurent ordre de faire tirer les mêmes salves qu'à Paris. Les ports de mer firent pavoiser leur flottes et partout, aussitôt que la nouvelle était connue, on illuminait sans ordre. Et ceux qui veulent trouver dans les démonstrations du peuple l'expression de sa pensée la plus secrète auront pu remarquer que dans tous les faubourgs et dans les autres quartiers les derniers étages des plus pauvres maisons étaient aussi éclairés que les plus beaux hôtels de Paris. Et les édifices publics, toujours resplendissants de lumières dans de pareilles fêtes, étaient à peine remarqués, tant la joie publique s'efforçait de tout effacer.

Il y eut une fête impromptue que les bateliers voulurent absolument donner ce même jour du 20 mars et qui se prolongea fort avant dans la nuit. Eh bien, rien de tout cela ne fut ordonné. Tout venait du cœur. Et ce même peuple qui depuis trente-cinq ans avait subi tant d'émotions, avait pleuré sur tant de pertes, avait chanté sur tant de victoires, retrouvait encore des affections tout aussi vives, tout aussi fraîches qu'au matin de sa gloire, pour fêter et publier son enthousiasme.

Le roi de Rome fut ondoyé le jour même de sa naissance, à neuf heures du soir, dans la chapelle des Tuileries. Toute la famille impériale y suivit l'empereur, qui s'y rendit avec des émotions profondes. Il ne les a pas laissé voir à tout le monde. Mais le voile de cette grande âme a été quelquefois soulevé et un œil ami a pu y pénétrer. L'empereur fut donc à la chapelle, suivi de sa maison,

de celle de l'impératrice, de celle de Madame mère et des princesses ses sœurs, ainsi que des rois ses frères. Il se plaça au milieu de la chapelle, sous un dais, à son prie-dieu. On avait mis un socle de granit sur un tapis de velours blanc brodé d'abeilles d'or et sur ce tapis était un vase de vermeil destiné à servir de fonts baptismaux. L'expression de la physionomie de l'empereur était admirable. Elle était grave et douce. Quand il s'approcha surtout pour présenter le roi de Rome à l'ondoiement, alors il y eut un moment de silence, un de ces moments uniques dans la vie. Ce silence était non seulement religieux, mais on comprenait qu'il n'était pas de parade comme il aurait pu l'être dans une pareille circonstance. Ce recueillement momentané formait aussi un contraste touchant avec le bruit joyeux des acclamations du dehors, qui faisaient vibrer les vitraux de la chapelle.

LVIII

Le roi de Rome.

ENCORE un mot sur la naissance du roi de Rome.

On sait combien Marie-Louise souffrit pendant le travail. Les douleurs se firent sentir à sept heures du soir le 19 mars et ce ne fut qu'à six heures et demie — sept heures même, je crois — du matin, qu'elle fut délivrée.

Ce que l'empereur lui témoigna d'attachement, pendant ces heures de souffrances, ne peut être décrit. On croirait qu'on veut faire du roman. Mais ce

qui est certain, c'est qu'il l'aimait, et qu'il l'aimait d'amour, surtout à cette époque. Aussi, lorsque le baron Dubois fut le trouver pour lui annoncer le danger de l'impératrice, il sortit du bain où il venait de se mettre pour calmer sa fièvre d'agitation. Sans donner le temps qu'on l'essuyât il passa une robe de chambre et courut auprès de l'impératrice en criant à Dubois :

— *Surtout ne songez qu'à la mère ! sauvez la mère !* Ne perdez pas la tête !...

Et lorsqu'il fut arrivé près d'elle, il l'embrassa en lui demandant de prendre courage, de songer à lui, à lui qui l'aimait tant ! Et il prenait sa main, la baisait, la serrait doucement dans les siennes, la regardant avec un amour infini de cet œil si puissant qui lançait la foudre et qui venait fondre son regard tendre et caressant dans celui de *la mère de son enfant*, qui dans ce moment n'était pour lui qu'une maîtresse adorée. Bientôt ses gémissements lui brisèrent le cœur. Il devint pâle, pâle à faire croire qu'il allait mourir. Il ne put rester. Il quitta la chambre, passa dans un cabinet et, là, tremblant, oui *tremblant* de crainte, il passa vingt minutes dans des tortures inouïes, car il avait fallu employer les ferrements. L'enfant présentait les pieds et la tête paraissait tellement engagée que Dubois était inquiet.

— Parce que je suis impératrice, faut-il donc que je sois sacrifiée ! dit Marie-Louise.

Eh ! qui lui avait parlé de *sacrifice ?* N'avait-elle pas vu le regard de désespoir et d'amour que Napoléon avait jeté sur elle ? *Sacrifiée !* Quelle était la pensée qui pouvait surgir dans cette âme de femme qui ne fut, *quoique femme*, ni épouse ni mère ? Était-ce l'amour qui entourait tous ses pas depuis

une année? Était-ce encore une fois le cri de ce cœur désespéré, qui était venu retentir tout à l'heure auprès de son lit de souffrance [1]?

Lorsqu'elle fut délivrée, l'empereur, qui était au moment de se trouver mal, se précipita dans sa chambre et courut l'embrasser sans jeter d'abord *un seul regard sur son fils*, qui pouvait être cru mort, car il fut près de dix minutes sans donner aucun signe de vie. On l'enveloppa dans des serviettes chaudes, on lui souffla quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche et, enfin, le royal enfant poussa un faible cri.

Il faut avoir connu cette noble et sérieuse figure de Napoléon, pour se rappeler avec surprise l'expression de joie délirante qui l'anima dans le moment où le premier cri de son enfant, *de son fils*, frappa son oreille. Il courut avec l'impétuosité d'un jeune homme de vingt ans, auprès de ce fils que la fortune lui avait réservé pour la plus haute, mais aussi pour la dernière de ses faveurs! Il l'embrassait avec une tendresse toute de cœur et d'effusion. Puis il retournait au lit de Marie-Louise. Il la remerciait de lui avoir fait un tel présent et il retournait à son enfant pour l'embrasser encore...

Lorsque l'impératrice fut remise dans son lit et que tout fut plus calme autour d'elle, l'empereur la quitta pour aller s'habiller. Il était presque nu. Lorsqu'il remonta dans son appartement, son front était rayonnant. Il souriait et chantait à

[1] Mme de Montesquiou, cet ange de vertus, de perfections, que Napoléon avait si bien su deviner pour placer auprès du roi de Rome, était derrière Marie-Louise dont elle tenait la tête, et elle l'encourageait : « Allons, madame, du courage! Vos précieux jours ne sont pas en danger. J'ai passé par là, moi. Je puis vous l'affirmer, vous ne courez aucun danger, n'ayez aucune crainte. »

demi-voix, ce qui, surtout chez lui, était une marque du plus grand contentement. Plusieurs personnes de son service étaient là et n'osaient pas approcher. Il les appela lui-même...

— Eh bien, j'espère, messieurs, que nous avons un assez gros et un assez beau garçon? Il s'est fait un peu prier pour arriver, par exemple. Mais enfin le voilà !

On ne peut se faire une idée de la foule qui se pressait aux portes du château pour avoir des nouvelles du nouveau-né et de l'impératrice. L'empereur, en l'apprenant, ordonna qu'il y aurait toujours un chambellan dans l'un des salons des grands appartements, pour donner connaissance du bulletin que les médecins de l'impératrice donnaient de sa santé.

Oui, je le répète, qui n'a pas vu Napoléon sous l'influence de ses émotions intérieures, causées par des peines ou des joies domestiques, ne l'a pas connu comme il devait l'être. On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh ! mon Dieu, que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'empereur, car il adorait son fils et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans. Il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes. Puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été trop vive. Alors l'empereur lui disait :

— Comment, Sire, tu pleures ? Oh ! Un roi qui pleure ! Que c'est vilain ! Fi ! fi ! c'est laid !

L'heure à laquelle on le lui menait n'était pas positivement réglée et ne pouvait l'être. Cependant celle du déjeuner était particulièrement adoptée. Il lui faisait boire du vin de Bordeaux, ou bien trempait son doigt dans le verre, et le lui faisait sucer. Quelquefois c'était dans de la sauce qu'il trempait son doigt, alors il en barbouillait le visage du jeune prince qui riait de tout son cœur, en voyant son père aussi enfant que lui, et ne l'en aimait que davantage. Les enfants aiment toujours ceux qui jouent avec eux.

Un jour l'empereur lui avait mis ainsi de la sauce au bout du nez, du menton et sur les joues. Le roi de Rome, que cela amusait beaucoup, voulait que l'empereur en fît autant à *maman Quiou*. C'est ainsi qu'il appelait Mme de Montesquiou.

Le choix que l'empereur avait fait d'elle pour gouvernante de son fils prouvait bien comme il savait juger les hommes. C'était le choix le plus excellent, le plus parfait que l'on pût faire. Encore assez jeune pour que son âge ne pût effaroucher l'enfant, elle avait pourtant la maturité nécessaire à la haute fonction que la confiance de l'empereur l'appelait à remplir. Noble de nom, noble de cœur, elle possédait réellement ce que le monde n'accorde souvent qu'à la fortune et à la faveur, l'estime de tous. On la respectait et on l'aimait.

Mme de Montesquiou avait été élevée d'une manière différente que les jeunes filles de son époque. Son éducation avait été fort soignée. Elle était pieuse et point dévote. Elle n'aurait jamais manqué d'aller à la messe un dimanche, mais elle y allait sans fracas. Et il en était

de même de tous ses devoirs de religion, parce que sa piété était aussi éclairée qu'elle était vrai. Sa réputation était pure même de la plus légère attaque. Elle était peut-être un peu froide avec quelques personnes qu'elle connaissait peu. Mais avant d'appeler cela de la froideur ou de la hauteur, il faut savoir ce que c'est que de la dignité. Quant à moi, j'ai toujours trouvé Mme de Montesquiou, soit comme femme du grand chambellan, soit comme gouvernante du roi de Rome, toujours parfaitement polie, et même prévenante. Elle inspirait le sentiment que j'ai exprimé plus haut... on la respectait et on voulait en être aimé.

La conduite admirable qu'elle a tenue envers le roi de Rome à l'époque des malheurs de son père serait digne à elle seule d'inspirer amour et respect. Non seulement elle lui avait prodigué les soins d'une mère, et d'une mère tendre, depuis le jour de sa naissance, mais celui qui sépara le malheureux enfant de *toute sa famille*, qui lui ôtait et son père et sa mère, ce jour-là vit Mme de Montesquiou se dévouer à lui, puisque *seule* elle lui restait ! Elle quitta pour le suivre, patrie, amis, famille. Et pourquoi ? Parce que, jeune, faible, marchant à peine, le pauvre enfant avait encore longtemps besoin d'une main amie qui le soutînt et le guidât ! Et cependant alors le front du noble enfant était découronné ! Et ses espérances, on pouvait le voir, détruites sans retour.

Mme de Montesquiou n'était pas aimée de l'impératrice. La raison n'en a jamais été bien connue. On a dit que la duchesse de Montebello, favorite de Marie-Louise, était *jalouse* de Mme de Montesquiou. Je ne crois pas, à la vérité, à cette version. Mme la duchesse de Montebello est fort bonne personne.

Elle était aimée de l'impératrice à un degré qui lui défendait toute jalousie envers une autre. Et puis, ce n'est pas le caractère de Mme de Montebello. Elle est bonne, je le répète, et je suis moi-même caution qu'elle n'aura fait aucune intrigue pour éloigner Marie-Louise de la gouvernante de son fils.

Le fait dans toute sa vérité, *simple* et *nue*, c'est que Marie-Louise n'aimait pas Mme de Montesquiou, qu'elle aurait dû aimer comme une sœur, comme une mère, pour les soins qu'elle prodiguait à son fils. Mais Marie-Louise, dont on fait l'éloge en disant qu'elle ne faisait pas de mal, portait *en tout* une apathie de cœur et d'affection, dont la gouvernante de son enfant n'a pas été exempte plus qu'une autre. Cet enfant lui-même, comment était-il traité ? Je l'ai vue auprès de son fils. J'ai vu Marie-Louise arriver auprès de cet enfant, quand elle descendait de cheval ou qu'elle allait y monter, lui faire quelques signes de tête. Ce qui, presque toujours, faisait crier l'enfant, parce qu'elle portait un grand panache de plumes dont l'ondulation effrayait le pauvre petit et le faisait pleurer. D'autres fois, lorsqu'elle ne sortait pas, elle passait à *quatre heures* dans les appartements de son fils. Elle avait avec elle un ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait par manière de contenance, en regardant le petit roi par intervalle et lui disant en remuant la tête :

— Bonjour ! bonjour !

Et un quart d'heure était à peine écoulé qu'on venait avertir l'*auguste* mère[1] que M. Isabey ou

[1] O les augustes mères, les augustes mères ! Elles me font peur aujourd'hui. En vérité, les deux cousins germains ne sont pas heureux.

M. Paër l'attendaient dans ses appartements, l'un pour sa leçon de dessin, l'autre pour sa leçon de musique. Elle aurait bien dû rester plus longtemps chaque jour pour prendre des leçons de maternité de celle qui la remplaçait si bien. Mais, au fait, elle avait raison de partir. Cela ne s'apprend pas.

Puis tous les matins, à neuf heures, on portait le jeune roi chez l'impératrice. Elle le prenait quelquefois, le caressait, ensuite elle le remettait à la nourrice. Et que croyez-vous qu'elle faisait après ? Elle lisait les journaux, les *feuilles*, comme on dit en Allemagne. Et comme l'enfant prenait de l'humeur de ne pas être amusé comme par son père et qu'il se voyait entouré de figures sérieuses, il pleurait, devenait méchant, et on l'emmenait.

Lorsque j'arrivai à Paris, à mon retour d'Espagne, l'empereur et l'impératrice venait de faire un voyage dans le nord de la France, dans les départements du Calvados et de la Manche. Dans cette course toute lumineuse d'enthousiasme, de bonheur et de joie, au feu de cette allégresse publique, comment Marie-Louise n'a-t-elle pas senti son âme tout entière s'échapper vers ce peuple qui savait aimer ainsi ? Elle put voir dans ce voyage que la joie de la naissance du roi de Rome était vraiment toute française. Et pourtant !...

Le baptême se fit au retour de ce voyage. Les descriptions en sont si nombreuses qu'il est inutile de les rappeler ici par une nouvelle narration. Je dirai seulement que le jeune prince y reçut des noms qui prouvent que les alliances de souverains, le serment des fonts baptismaux, l'adoption religieuse, les liens du sang, tout cela n'est qu'erreur. Le jeune prince reçut au bap-

tême les noms de NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH ! Ces noms sont ceux de ses parrains. Ils se trouvent dans son extrait de baptême. Mais ils se trouvent aussi sur la pierre tumulaire posée sur lui à vingt-un ans !

Maintenant les souvenirs arrivent en foule pour l'époque à laquelle nous sommes ! Qui de nous n'a pas présent encore à la mémoire cet enfant si beau, si charmant, si gracieux. Voyez-le dans cette gravure où il est représenté à genoux, ses petites mains jointes et entouré de joujoux.

— *Je prie Dieu pour mon père*[1] *et pour la France !* dit l'innocente créature.

Pauvre ange ! Sa douce voix a été plus faible que celle des démons qui voulaient la perte de son père et la ruine et l'humiliation de cette belle France !

Le jeune prince n'avait encore qu'un an lorsqu'un jour, à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau. Ensuite il fut se placer à quelque distance, à demi-couché dans l'herbe et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui tout en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée et que le chapeau, lui descendant jusqu'au menton, le faisait ainsi *jouer à colin-maillard* avec son père. Mais comme l'empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras, afin de lui éviter une chute ! ! !

[1] Cette gravure est devenue fort rare. Je l'ai chez moi et j'ai ajouté au bas de cette première ligne : *Je prie Dieu pour la France et pour mon père !*

Nous, maintenant, prions pour toi !

Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un d'eux, en me parlant de lui il y a peu de jours encore, pleurait comme une faible femme au souvenir si gracieux du roi de Rome, accourant le matin dans les grands appartements et arrivant seul à la porte du cabinet de l'empereur, car Mme de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier et lui disait de sa voix argentine, mais impérative :

— Ouvrez-moi. Je veux voir papa.

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela ? Je suis le petit roi !

— Mais Votre Majesté est toute seule.

C'était l'empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante. Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante. Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien. Il attendit Mme de Montesquiou qui arriva *une demi-minute* après. Aussitôt il saisit la main de sa gouvernante et, regardant fièrement l'huissier, il lui dit :

— Ouvrez ! Le petit roi le veut !

Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait :

— Sa Majesté le roi de Rome !...

On a beaucoup parlé de sa violence. Il est vrai qu'il était emporté dans ses vouloirs et qu'il se mettait facilement en colère, mais c'était un des caractères distinctifs de ses cousins. Presque tous étaient ainsi. J'ai vu Achille Murat avoir des accès de colère tellement violents qu'ils étaient

suivis de convulsions. Et cela, précisément à l'âge du roi de Rome. Mme de Montesquiou le corrigea une fois de cette violence dans ses volontés. Au milieu de l'accès le plus vif, elle fit fermer, quoique en plein jour, les volets de toutes les fenêtres. L'enfant, tout étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

— Pour qu'on ne vous entende pas, Sire. Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.

— Est-ce que j'ai crié bien fort ?

— Sans doute.

— M'a-t-on entendu ?

— Je le crains pour vous.

Alors l'enfant se prit à pleurer... mais de repentance. Il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante.

— Je ne le ferai plus jamais, maman Quiou ! Pardonne-moi !

Un jour il arriva que le roi de Rome, allant voir l'empereur, entra dans son cabinet comme le conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne ; Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit :

— Vous n'avez pas salué, *sire*. Allons, saluez ces messieurs.

L'enfant se tourna et, se penchant légèrement en avant, il envoya un baiser avec sa petite main à la troupe ministérielle. L'empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras et dit aux ministres :

— Ah çà ! j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas

que je néglige l'éducation de mon fils. Et il sait très bien sa *civilité puérile et honnête!*

Ceux qui avaient l'habitude et la familiarité de l'empereur savent que c'était un de ses mots favoris dans sa bonne humeur que celui de *civilité puérile et honnête.*

Le jeune Napoléon était bon, et l'on voyait qu'il l'eût été davantage plus tard. Je sais de lui une foule de traits touchants qui indiquent un bon cœur.

Lorsqu'il était à Saint-Cloud, il aimait beaucoup qu'on se mît à la fenêtre pour voir tous ceux qui passaient. Un jour, il aperçut à quelque distance une jeune femme en grand deuil, tenant par la main un enfant, tout en noir comme elle et à peu près de l'âge du jeune prince. Il tenait à la main un grand papier, qu'il élevait souvent vers la fenêtre du roi de Rome.

— Pourquoi donc est-il tout en noir ? demanda le jeune roi à sa gouvernante.

— Parce que, sans doute, il aura perdu son père. Voulez-vous savoir ce qu'il veut ?

L'empereur avait ordonné que son fils fût très accessible de bonne heure à tous les malheureux qui le viendraient solliciter. Et, certes, il ne pouvait mettre alors auprès du roi de Rome une plus digne gouvernante. L'enfant et sa mère furent introduits. C'était en effet une jeune veuve. Son mari était mort depuis trois mois, des suites de blessures reçues en Espagne, et elle sollicitait une pension. Son fils était à peu près de l'âge du roi de Rome. Elle pensa que cette conformité pourrait attendrir et elle mit sa pétition dans les petites mains de son enfant. Elle ne se trompa pas. Le roi de Rome, en voyant le jeune solliciteur,

eu le cœur touché. L'empereur était à la chasse et il ne pouvait lui remettre toutes ses pétitions que le lendemain à son déjeuner. Il fut triste tout le jour et, lorsque le lendemain il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres. Et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

— Tiens, papa, voici une pétition d'un petit garçon. *Il est habillé tout en noir*[1]. Son papa a été tué à cause de toi et sa maman demande une pension, parce qu'elle est pauvre et qu'elle a du chagrin.

— Ah ! ah ! dit l'empereur, en attirant son fils à lui, tu donnes déjà des pensions, toi ! Diable ! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé.

La veuve de l'officier avait des droits. Mais peut-être qu'ils n'auraient été reconnus qu'un ou deux ans plus tard. Le brevet de sa pension lui fut expédié dans la journée et une année d'arriéré ajoutée à l'ordonnance[2]. Si la veuve vit toujours, si le petit garçon, maintenant un grand jeune homme, est parvenu dans cette vie au terme que le fils de Napoléon n'a pas été assez heureux pour atteindre, qu'il songe à son bienfaiteur et prie Dieu pour lui et pour son père.

Qui de nous a oublié cette journée où l'empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu

[1] Il paraît que l'habillement lugubre de cet enfant avait frappé vivement l'imagination du jeune prince.

[2] L'empereur en agissait toujours ainsi avec les veuves de militaires. « Rien, disait-il, ne pouvait payer le sacrifice de la vie. » Et il fallait tout faire pour qu'au moins l'affliction trouvât une compensation dans la reconnaissance de l'État.

au Champ-de-Mars ? Il était radieux en entendant les cris de joie délirante de ses vieilles bandes, car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes...

— A-t-il eu peur ? demandait l'impératrice.

— Peur ! Non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père [1].

Une chose qui fut remarquée ce même jour, c'est que l'empereur tint son fils dans ses bras pendant des heures entières. Il semblait puiser dans les regards de cet ange un bonheur jusque-là inconnu pour lui. Après la revue, il causa longtemps avec M. Fontaine et parla du palais pour le roi de Rome qu'on devait construire en face de l'École militaire et du Champ-de-Mars. Et pendant ce temps l'empereur avait son fils sur ses bras et le caressait tout en le faisant jouer. On parla de Rome. M. Fontaine en fit l'éloge, parce qu'il est artiste et fait pour comprendre Rome. Napoléon se plaignit de n'avoir pas été jusqu'aux portes de cette cité-reine, lui qui avait attaché l'Italie à son nom et son nom à l'Italie !

— Mais j'irai bien sûrement un jour, dit-il à M. Fontaine, car c'est la ville de *mon petit roi*.

Et il arrêtait sur son fils cette prunelle ardente et fauve, qui dans ce moment couvrait d'amour et de vastes pensées cette tête chérie, objet de tant de soins.

Et voilà le père que ce bourreau d'Hudson Lowe a torturé dans son cachot de Sainte-Hélène, en lui refusant pendant des semaines entières le buste de son fils, le portrait de son premier, de son

[1] Quelqu'un me disait que, se trouvant à l'École militaire, il avait été témoin de *l'ivresse* — c'est le mot — produite par la connaissance qu'eut la garde de cette belle parole de l'empereur.

dernier-né ! de cette postérité condamnée par anathème parce qu'elle était grande ! Ah ! honte sur nous ! honte sur tout ce qui porte le nom d'homme, puisque cet être fait encore partie de la création !

LIX

Joséphine, Marie-Louise et Madame mère.

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE avait fait une impression tout à fait profonde sur les souverains espagnols et je tiens de leur premier écuyer lui-même, qui était en même temps leur ami, que l'impératrice fut souvent un génie tutélaire pour la royale et malheureuse famille, lorsque, surtout en l'absence de l'empereur, les payements qui devaient se faire étaient lents à s'effectuer. Alors l'impératrice faisait mille démarches pour qu'ils fussent payés et, lorsqu'elle ne pouvait pas changer les ordres et les dispositions de l'empereur, alors elle disait à M. Cailhé :

— Mon cher colonel, il faut aller trouver l'empereur. Ce n'est pas lui qui fait ces mauvaises choses. Partez, je vais vous donner une lettre pour lui.

Et M. Cailhé montait en chaise de poste, ne s'arrêtait que pour changer de chevaux, puis arrivait auprès de l'empereur, qui, en effet, n'était jamais pour rien dans ces retards de payement. Il se mettait en colère, faisait faire une ordonnance *de 300,000 francs* par exemple, la remettait lui-même à M. Cailhé, en souriant de ce doux et bon

sourire qui lui gagnait tant de cœurs, et puis se remettait à son travail comme si on ne lui avait parlé que des bastions ou des routes qu'il avait en ce moment sous les yeux.

Un homme d'État tout à fait supérieur [1], et du plus charmant esprit comme du plus profond mérite, étant avec moi il y a seulement quelques jours et, partageant mon émotion en parlant de l'empereur, parce que cet homme possède un cœur noble et une âme généreuse, me disait qu'il avait pu vérifier, dans la haute position où il était près de Napoléon, combien la fable de *l'Ours et la Pierre* avait de vérité !

— Mais, lui disais-je, sans doute l'empereur avait des amis. Mais a-t-il été bien servi ?

— Ah ! madame ! s'écria-t-il, le plus grand malheur peut-être de l'empereur, c'est d'avoir été *trop* bien servi !

Et, en effet, il avait raison ; lorsque l'on veut faire plus que la position ne comporte, l'extension donnée en bien comme en mal est tout aussi funeste, car elle fait également rompre.

Depuis, j'ai commenté cette idée, et je l'ai trouvée d'une justesse admirable ! Oui, l'empereur fut souvent même TROP BIEN SERVI !

L'impératrice Joséphine aurait bien pu certifier de la vérité de ce que je viens de dire là. Toute sa destinée brisée, sa vie détruite, c'était pour servir l'empereur !

Lorsque je revis l'impératrice Joséphine, ce fut assez longtemps après mon retour d'Espagne. Elle était à Navarre, lorsque j'arrivai à Paris, et n'en revint que dans l'automne, lorsque l'humidité

[1] M. le duc de Bassano.

l'eut chassée de Navarre où les eaux, les ombrages, les prairies causent des inconvénients qui ne sont balancés que pendant deux mois de la plus belle saison, c'est-à-dire de fin de juin jusqu'à fin d'août. L'impératrice en avait déjà beaucoup souffert.

Je la trouvai fort engraissée. Cela lui allait bien et mal. Cela lui allait bien pour son visage, parce qu'une fois qu'une femme a passé quarante ans, il faut qu'elle engraisse pour que sa figure ait encore une illusion de jeunesse. Cela lui allait mal, parce que sa tournure si ravissante avait presque disparu et que c'était presque toute sa beauté. Elle était devenue fort grasse, et sa taille avait pris cette apparence *de matrone* qu'on trouve dans toutes les statues d'Agrippine, de Cornélie, de Livie, etc., etc. Il y avait surtout une portion de sa personne qui s'était accrue d'une manière tout extraordinaire, et la façon dont elle s'habillait, quoique son goût fût parfait, contribuait encore à la faire paraître plus forte.

Au reste, elle avait, le jour dont je parle, une toilette ravissante, avec laquelle je la trouvais mille fois mieux que dans une grande toilette du soir. On ne voit plus maintenant de ces *élégances matinales*, ou du matin pour parler plus juste, et ce n'en est pas mieux. Lorsqu'il y avait du luxe, les ouvriers travaillaient et les femmes étaient mieux mises. Maintenant ce n'est pas qu'elles économisent. Non. Elles achètent des magots, des vases du Japon fêlés, ébréchés, qui s'achètent des prix fous et n'ont aucune valeur [1].

La toilette de l'impératrice était admirable de

[1] J'étais il y a quelques jours chez une de mes amies qui a cette manie même au degré de la folie. Sa chambre ressemble à une arrière-boutique de bric-à-brac ; mais le curieux — ce

bon goût et de fraîcheur. Elle avait une robe de mousseline de l'Inde, de ces mousselines qu'on peut appeler un tissu d'air, que, cependant, malgré sa finesse, on avait brodée au plumetis d'un semis de petites étoiles dont le milieu était rempli par un point de dentelle fait à l'aiguille. La robe était montante et faite comme une redingote. Tout autour était une magnifique angleterre de la hauteur des deux mains et abondamment froncée. Le tour du col et le devant de la robe en avaient également. De distance en distance étaient des nœuds d'un ruban de satin bleu, si frais, si pur de nuance, bleu turquoise, que jamais on ne vit rien de si charmant. Le dessous de la robe était en satin du même bleu que les rubans ; sur sa tête, l'impératrice avait un bonnet dont les *papillons* étaient en angleterre du même dessin, mais encore plus fine que celle de la robe, et gracieusement posé et coupé par des touffes de ce ruban bleu auquel ne venait se mêler aucune fleur. Jamais on ne fera une plus charmante toilette, et surtout elle ne sera jamais mieux portée. C'est un enchantement qu'un pareil costume [1].

n'est rien de ce qui est là — c'est que tous les objets étalés en grande pompe sur des étagères et presque sur la cheminée, sont cassés et presque hors de service. Ce sont des magots n'ayant qu'un bras, un dragon sans queue, des tasses sans leur soucoupe, des théières rattachées par un lien, des pots à crème appareillés seulement pour *la fêlure*. Et que croyez-vous qu'elle paie cela ? Des niaiseries peut-être ? Non, pas du tout. La moindre pièce lui coûte 300 et 400 francs. Et beaucoup ont été payées jusqu'à 3 et 4,000 francs.

[1] Mlle Minette m'a fait une pareille robe pour un jour de Longchamps, excepté que ce qui était bleu était jaune d'or. Mon chapeau avait été fait par Herbault. Il était en paille d'Italie, avec des giroflées jaunes et des jacinthes bleues.

Mais si vous voulez l'imiter aujourd'hui, n'allez pas garnir votre robe avec *un tulle, application d'angleterre*, parce que les plis seront raides et sans grâce. N'allez pas employer de mauvaise mousseline claire, sans être fine, parce que le reflet n'est plus le même ; et en tout, si l'on veut imiter une fraîche et suave toilette d'un temps où le goût marchait avec une grande richesse, il faut ne rien mettre de faux et consentir à porter une robe toute simple. L'impératrice Joséphine avait un goût admirable pour sa parure. Je suis certaine que ce goût, tout naturel, au reste, et qui lui était inhérent, a contribué à la faire paraître longtemps jeune. L'empereur, qui certes ne faisait guère attention à la manière dont les femmes étaient mises, si ce n'est lorsqu'un habit de cour lui frappait trop souvent les yeux, s'occupait cependant souvent de l'impératrice Joséphine. On aurait dit qu'il en était fier !...

La meilleure preuve du bon goût de l'impératrice Joséphine, c'est le peu d'élégance de Marie-Louise. Elle avait les mêmes ouvriers, elle avait une somme très forte pour la dépense de sa maison. Eh bien, jamais je ne lui ai vu de ces costumes de cour étourdissants par une élégance magnifique toute charmante [1]. Je crois que la faute en venait

[1] Je revoyais hier dans une page de mon journal de 1809 le détail d'une robe que j'ai vue à l'impératrice Joséphine. La jupe et le manteau étaient pareils ; tous deux en tulle brodé en lames d'or, mais avec une délicatesse infinie. C'était un carreau pris dans un autre, et pris par ses quatre côtés, ce qui formait, non pas un tissu d'or, mais un réseau admirablement fait. Une petite frange bordait le manteau et la robe. Puis le tour du corsage, les manches, la ceinture, tout était brodé en émeraudes entourées de diamants. Le diadème, le peigne, les boucles d'oreilles,

d'elle. Quant à la duchesse de Montebello, qui sait très bien ce que c'est que de se bien mettre, comme elle était dame d'honneur, et non pas dame d'atours, cela ne la regardait pas.

J'ai déjà dit que Madame était de la plus grande réserve relativement à l'impératrice Marie-Louise. Elle était pour la seconde de ses belles-filles ce qu'elle avait été pour la première, c'est-à-dire très silencieuse, et ne cherchant en général qu'à établir de bonnes relations entre ses nombreux enfants. Je répète ici ce que j'ai dit souvent, c'est que Madame mère est une des femmes les plus supérieures de l'époque. Mais ce que je puis dire aussi c'est qu'elle n'aimait pas Marie-Louise.

Madame était d'une grande réserve avec nous sur ces sortes de matières. Il y avait une femme dans sa maison qui avait sa confiance plus qu'aucune autre peut-être. C'était SAVÉRIA, cette femme qu'elle avait amenée avec elle de Corse et qui avait élevé tous ses enfants dans leur première enfance. Savéria avait non pas de l'attachement pour tout ce qui était *Bonaparte*, mais un culte, une idolâtrie. C'était une femme extraordinaire. Je n'oublierai jamais l'expression de sensibilité sauvage qui l'anima un jour à Pont. J'étais dans une vieille galerie abandonnée où se trouvait une épinette plutôt qu'un piano, sur laquelle Mlle de Launay et moi nous nous amusions quelquefois pour tromper le temps. Un jour, je chantais à demi-voix, tandis que Madame faisait son reversi, et dans cette maison, où tout me rappelait la Corse bien plus que

tout en émeraudes. Une autre fois, l'impératrice mit la même robe avec la garniture complète de perles admirables. Je ne sais quelle est celle des deux parures que j'aime le mieux.

chez moi, il me revint en mémoire une chanson de chevrier, un chant montagnard, que ma mère m'avait appris en me le chantant, non seulement dans mon enfance, mais plus tard, pour qu'à mon tour je le disse auprès de son lit, pour endormir ses douleurs. Je le chantais et je chantais doucement. Cependant Savéria m'entendit. Sa chambre n'était pas éloignée et elle s'approcha doucement de moi, tandis que j'étais au piano. Puis j'entendis des sons étouffés, des sanglots, c'était Savéria qui elle aussi voulait chanter le chant de ses montagnes et que les larmes de la patrie suffoquaient et empêchaient de parler. Elle me fit une impression vive, cette femme. Elle n'avait guère de bonté que pour ceux qu'elle aimait, et une expression douce semblait étrangère à ses traits. Du reste, je ne pouvais me plaindre, car elle m'aimait.

Madame avait pris une excellente attitude avec Marie-Louise. Celle-ci crut dans les premiers mois de son mariage qu'il n'y avait dans la nombreuse famille de l'empereur que LUI dont elle dût s'occuper et la reine de Naples, qui avait été au-devant d'elle jusqu'au delà des frontières. Madame, dont l'excellent esprit lui faisait toujours voir l'inconvénient de mettre le trouble par des plaintes inutiles d'ailleurs, ne s'en rapporta qu'à elle-même pour se faire respecter de sa belle-fille. Et un jour, Marie-Louise ayant été chez elle, pendant une absence de l'empereur, et lui ayant dit :

— Madame, je viens vous demander à dîner. Mais ne vous dérangez pas. Je ne viens pas comme l'impératrice, je viens tout simplement chez vous.

— Mon Dieu, lui dit Madame en l'interrompant et l'attirant à elle en la baisant sur le front, je ne ferai non plus aucune façon. Je vous recevrai

comme ma fille et la femme de l'empereur aura le dîner de la mère de l'empereur.

L'impératrice Joséphine avait été beaucoup moins soigneuse pour Madame que Marie-Louise, et elle avait été mal conseillée. L'empereur ne rendait pas à sa mère autant de soins extérieurs que lui-même aurait voulu le faire, mais il était vivement blessé quand il apprenait qu'on avait eu des torts avec elle. Un homme, qui cependant était son favori, manqua avoir une vive semonce, dans une circonstance relative à une personne aujourd'hui bien fameuse dans le monde littéraire. C'est. M. d'Arlincourt.

LX

Conséquences de la conspiration de Malet. — La retraite de Russie. — Retour de Napoléon.

L'AFFAIRE de Malet avait fait un effet terrible, dont la secousse avait ébranlé les provinces les plus éloignées. Pendant ce temps, Marie-Louise était à Saint-Cloud, très peu effarouchée, n'en trottant pas moins à cheval pour courir le même jour dans les bois environnants, où pouvaient se trouver des attroupements de conspirateurs, puisque le général Malet et ses deux complices étaient seuls arrêtés et que dans le premier instant on dût croire qu'une telle démarche n'ait pas été faite par lui sans des relations étendues au loin et qui pouvaient éclater encore. Ce n'était pas courage de la part de Marie-Louise, c'était à la fois ennui de s'occuper de la chose — qu'elle n'a jamais bien comprise — et une suite de son caractère.

— Qu'auraient-ils pu me faire ? dit-elle avec une sorte de hauteur à l'archichancelier, lorsqu'il fut à Saint-Cloud pour lui rendre compte de l'affaire du matin.

Il semblait qu'elle lui disait :

— Je voudrais bien savoir ce qu'ils auraient pu faire à la fille de l'empereur d'Autriche !

Mais l'archichancelier n'était pas homme à se laisser fort imposer par de grands airs appuyés sur du vent, il avait pour sa part jugé un roi. Je ne dis pas cela pour montrer de lui une chose en bien, car c'est la plus mauvaise action de sa vie. Mais, enfin, il l'avait faite. Et puis ce même François II, cet empereur d'Autriche avait été deux fois obligé de fuir devant nos armes. Tout cela abat le prestige qui se forme autour des trônes. La mort et la fuite sont deux événements qui montrent l'homme tel qu'il est, car on le voit subissant la loi commune et ne pouvant commander à ce qui régit le dernier misérable de son royaume.

Aussi Cambacérès, sortant un peu de ce calme solennel qui jamais ne le quittait, répondit assez aigrement et même avec une parole un peu prompte, ce qui était bien plus inusité chez lui :

— Ma foi, madame, Votre Majesté est bien heureuse de voir les événements d'un œil aussi philosophique, car elle sait sans doute que le projet du général Malet était de *remettre le roi de Rome à la pitié publique*, c'est-à-dire aux Enfants-Trouvés, et, quant à Votre Majesté, on *devait décider la chose plus tard* [1].

[1] On trouva dans la poche de Malet un plan fort bien fait et rédigé seulement par lui, qui réglait ainsi le sort de chacun ; celui du roi de Rome était fixé comme je viens de le dire.

On *n'a jamais* dit à Marie-Louise quelle était cette déci-

Hélas ! pouvons-nous nous étonner que Marie-Louise, une étrangère parmi nous, qui n'avait pris à aucune des mille racines que sa jeune âme avait jetées dans cette terre qui était devenue sa patrie, fût aussi insouciante à l'événement que je viens de rapporter, quand j'ai vu des Français plaisanter sur toutes ses conséquences et ne trouver que des jeux de mots à faire dans une circonstance aussi terrible que celle où nous nous trouvions alors, circonstance qui, pourtant, offrait un immense intérêt de morale, même à l'être le plus éloigné de celui de la patrie, en montrant l'insuffisance des seuls moyens répressifs, quand la force de défense consiste précisément dans ces mêmes moyens ?

Ce qui nous parvenait des nouvelles de l'armée de Russie était aussi rare qu'il était affreux. Les lettres ne passaient pas. Nous étions privées même de cette consolation si impossible à ôter à l'absence, car alors il faut mourir. Je ne parle pas ici avec une expression exagérée, je parle de la douleur de craindre pour le père de ses enfants, pour celui qui doit toujours être votre meilleur, votre plus sûr ami, et dont les jours importent à ceux de toute une famille. Ces craintes-là sont anxieuses et vous tuent lorsqu'elles se prolongent. Voilà pourtant comme nous étions presque toutes en 1812 et 1813.

Ce fut alors que parvint à Paris le premier bruit de l'incendie de Moscou, cette horreur que la rage envieuse qui animait alors toute l'Europe contre Napoléon, fit qualifier de sublime action et qui eût

sion. Elle était déjà arrêtée et bien loin d'être satisfaisante pour l'orgueil de la fille des Césars.

été frappé d'anathème s'il l'eût ordonnée à son peuple. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que *Rostopchin* a mérité, en incendiant Moscou, *comme il l'a fait*, de subir le parallèle très juste du Scythe féroce et insensé brûlant et ravageant sa patrie, avec le nègre sauvage Christophe, brûlant la ville du Cap aux Antilles et massacrant les blancs.

Les détails de ce désastre sont trop admirablement retracés dans l'ouvrage de M. le comte de Ségur pour que je les renouvelle ici. Je dirai seulement que les relations très rares qui nous parvenaient parlaient bien de Moscou brûlé et dévasté. Mais sur peut-être une vingtaine de lettres que j'ai pu lire et qui contenaient des détails très circonstanciés sur ce terrible drame, pas une n'était semblable à l'autre dans l'explication. Tant il est vrai de dire que le rayon visuel de notre intelligence est tout aussi différent de celui qui est près de nous, que le regard *matériel* — si je puis parler ainsi — l'est parmi les hommes entre eux. La lettre de M. de Narbonne est celle qui, selon moi, contenait le plus de vérité, d'après ce que dirent tous mes autres amis. Quant à Junot, il n'entra pas dans Moscou et demeura à quelques lieues pour veiller sur les ambulances, qui chaque jour se remplissaient de blessés et de malades qui se repliaient sur les derrières de l'armée. Le froid commençait à faire ressentir son terrible effet dans cette contrée de glace, et cet effet doublait, centuplait l'effroi qui déjà privait l'armée de son courage et de cette résolution dont elle avait tant besoin. Il ne s'agissait plus de combattre des hommes, de les combattre chez eux au milieu de leurs ressources, ce qui déjà était un avantage immense pour

eux et contre nous, c'était un ennemi dont la force inconnue apportait la mort aussitôt que son souffle vous frappait au visage.

Lorsque le froid succéda à la chaleur des flammes de Moscou, de ces flammes dont les langues dévorantes se promenèrent dans la ville aux quarante fois quarante coupoles, lorsque la plus grande partie de cette armée, surprise au sein d'une sécurité presque commandée par son chef, put juger que le retour était presque fermé vers la patrie, alors il se répandit un découragement de mort sur tous ces braves, qui avaient tant de fois affronté les plus grands, les plus terribles hasards. Je les ai entendus au moment du retour, lorsque les peines étaient encore tellement vives et fraîchement incisées dans le souvenir, que le front cicatrisé du plus brave de tous pâlissait encore en parlant seulement de ces terribles heures ! L'empereur put alors juger que sa volonté n'était pas assez forte pour lutter contre Dieu, lorsque Dieu avait dit en formant un homme :

— *Je te doue de ces facultés, et tu n'iras pas au delà.*

Napoléon voulut exiger de ses généraux ce qu'ils ne pouvaient plus lui donner. Aussitôt que cette vérité fut reconnue, il y eut un effet terrible qui se manifesta parmi toute cette troupe, lorsqu'elle put voir enfin que pour elle il n'était plus de trêve ni de paix avec les dangers et la mort. Ils se demandèrent à eux-mêmes pourquoi ces récompenses que Napoléon leur avait données, mais qu'ils avaient eux-mêmes au reste noblement payées d'avance, par les flots de leur sang versé en Italie, en Égypte, en Espagne, en Allemagne et même en Amérique. Car le monde entier nous a vus par-

courir ses routes ; les cadavres de nos soldats engraissent le champ du nègre des Antilles, comme celui du Bohême et du Hongrois, et les steppes de la Russie recevaient alors les corps des malheureux qui mouraient dans leurs neiges des suites d'une blessure reçue sous les orangers de Grenade !...

Cette conviction d'une guerre éternelle produisit une sensation qui bouleversa toutes les pensées. Alors — et je parle d'après beaucoup de voix qui révélèrent leurs souffrances dans ces jours de mort — on se demanda pourquoi ces titres, pourquoi ces majorats, pourquoi ces cordons, ces ordres, tout ce faste de récompenses, si JAMAIS, JAMAIS on n'en pouvait jouir en repos ! Toujours loin de tout ce qu'on aimait, on finissait par devenir étranger à sa famille. Les plus doux, les plus chers des liens devenaient eux-mêmes une simple impression raisonnée. Les enfants grandissaient loin de leur père et il se formait ainsi dans une famille des liens d'affection séparés, qui plus tard portaient le trouble et le malheur dans une maison. A prendre ensuite la vie plus matériellement, la souffrance du regret était peut-être encore plus vive dans le moment même, parce que ce souvenir venait retracer à l'homme privé de tout, sur la route glacée où il retombait à chaque pas sur la neige, manquant quelquefois de pain et de vêtements, qu'il avait une maison parfaitement pourvue de toutes choses, chaude et commode, et lui offrant en foule tous ces riens que la fortune donne, et que les gens de bon goût savent si bien rassembler autour d'eux ! Alors une sorte de rage s'emparait de ces malheureux affamés et transis, et de jour en jour leur voix s'élevait plus menaçante et plus ferme en répétant :

— Eh quoi ! JAMAIS, JAMAIS DE REPOS !

Bientôt les revers commencèrent à montrer le malheur sous un aspect plus terrible encore. Ce fut en vain que l'empereur voulut lui-même en imposer à tout ce qui l'entourait, par une feinte sécurité, et à la France par des décrets sur les théâtres, datés de Moscou, qui devaient montrer à quel point son esprit était libre. Rien n'empêchait que la vérité parvînt à l'armée, rien n'empêchait aussi qu'elle nous vînt éclairer de sa triste lumière, malgré la distance qui nous séparait des lieux où se jouait ce drame effrayant et terrible.

Kutusow voulant empêcher la jonction du maréchal Victor, attaqua le roi de Naples à *Winskowo* [1] et le battit malgré son opiniâtre et courageuse défense.

Ce fut alors que Napoléon se détermina à faire sa retraite. Ainsi donc, toute l'Europe en armes, plus d'un million d'hommes s'égorgeant, une capitale brûlée et ravagée, tant de veuves en deuil, d'enfants orphelins, tant de bières qui s'ouvraient déjà pour recevoir les morts, qui devaient tomber en touchant de la main le sol de la patrie, tant de malheurs affreux, *irréparables*, toute cette tragédie enfin dont nous étions tous acteurs, au moins par le brisement de nos âmes, tout se termina par une malheureuse retraite !

Après quarante jours d'occupation, Napoléon abandonne Moscou, Moscou qu'il s'attendait à voir dans toute sa pompe moscovite et gothique, avec ses richesses orientales, ses jardins, ses coupoles et ses toits d'or, ses palais, ses boyards, et dont il ne trouva que le cadavre presque enseveli sous un linceul de cendres.

[1] Vingt lieues ouest de Moscou.

Le maréchal Mortier, demeuré à l'arrière-garde, fit sauter le Kremlin et l'Arsenal. Le Kremlin, première résidence des ducs de Moscovie et qui, tout accoutumé qu'il était à voir des scènes de mort et de sang, apprit en tombant que nous étions plus barbares que les premiers Scythes. Et en vérité ses vieilles murailles ne devaient pas s'attendre au sacrilège d'être renversées par une main française, qui devait les respecter, au moins comme monument des plus curieux. C'est en général un aspect fort étrange que cette partie du caractère de Napoléon, qui s'offre ainsi à nous soumis à des puérilités inconcevables. On ne peut même se l'expliquer dans un homme doué de si éminentes facultés [1] !

Au moment de quitter Moscou, l'empereur suspendit son départ, et cependant les subsistances n'y arrivaient plus que difficilement. Mais, abusé par les souvenirs d'Erfurt, et croyant, au reste, avec raison, pouvoir compter sur l'attachement de l'empereur Alexandre, il lui proposa un nouveau traité. Les campagnes de 1805 et de 1809 avaient été terminées ainsi, et Napoléon jugeait que celle de 1812 ne pouvait l'être autrement. En vérité, il autoriserait à le croire. Mais combien les circonstances étaient différentes ! L'Autriche, dont le système est tout paternel et conservateur, n'hésita jamais à sacrifier son territoire pour sauver des hommes, tandis que celui de la Russie était tout autre. Non pas qu'elle fût encore dans cette route suivie par ses anciens souverains, et de laquelle ils ne voyaient leurs sujets qu'en

[1] On m'a assuré que rien n'était moins nécessaire que la destruction du Kremlin. Mais l'empereur le voulut comme une trace qui devait marquer à jamais son passage.

esclaves, mais parce que la localité, le changement de mœurs et surtout de langage, tout était disposé pour qu'en effet les combinaisons fussent différentes. Napoléon ne connaissait pas assez la Russie et le caractère d'Alexandre. Il le jugea faible et incapable, parce qu'il l'avait rallié à lui, lors de Tilsitt, sans éprouver de difficultés. Il crut en conséquence que les propositions faites par le général Lauriston seraient peut-être discutées, mais du moins acceptées. Il n'en fut rien. Cinq semaines furent perdues en négociations inutiles, que les premiers jours devaient montrer telles qu'elles étaient, et le 23 octobre 1812 commença la fameuse retraite, par l'évacuation de Moscou, cette retraite dans laquelle le maréchal Ney fut sublime comme soldat, comme général en chef, comme tout ce qui jamais ceignit l'épée.

Junot me disait à son retour de Russie :

— Je n'ai, dans toute ma vie, rien vu d'aussi admirable que Ney pendant la retraite de Moscou. C'est fabuleux de bravoure, de talent, et de tout ce que l'homme peut demander et obtenir de Dieu, quand il commande une armée [1].

Maintenant la parole va changer d'expression. C'est la plainte amère d'un cœur brisé, d'une âme ulcérée, d'une mère, d'une veuve, dont le devoir est de faire connaître de grandes vérités. Sans doute, c'est un devoir pénible. J'aurai de vives blessures à dévoiler, bien profondes, car il me faut plonger dans la nuit du tombeau et en évoquer ces mêmes vérités que je dois mettre au jour.

Les courriers étaient enfin parvenus à passer et

[1] Avec la même vérité que j'ai répété les jugements de ses nombreux *frères d'armes* pour le Portugal, je rends ici témoignage au talent du maréchal Ney.

le 29e bulletin daté de *Malodeczno* [1], le 3 décembre, arriva à Paris le 18. Alors cessa pour toujours l'enchantement qui nous fascinait. Nous vîmes tout à coup nos malheurs, nous les vîmes avec une cruelle prévision. Rien ne nous fut celé dans l'avenir. Il semblait que nous dussions expier, nous, pauvres innocents, toute la gloire passée de notre belle nation ! Les conjectures avaient, au reste, une teinte sombre et sinistre, depuis que les bulletins ne nous arrivaient plus qu'à de longs intervalles et que les lettres étaient interceptées. Cette fois, l'empereur avait été d'une cruelle franchise avec nous. Néanmoins, tout était préférable à l'incertitude. Et puis il fut noblement vrai. Il mit entièrement à découvert l'état des pertes de la France. Il lui parlait de son deuil avec cette voix qui était puissante quand elle parlait la langue du cœur, comme, lorsqu'elle appelait à la bataille, haute et sonore comme un clairon. Plusieurs critiques se sont élevés contre ce 29e bulletin. Les gens qui en ont parlé sont les mêmes qui ont voulu raisonner sur ce qu'ils ignoraient. Le style de l'empereur était dans ce bulletin ce qu'il devait être. Il n'était pas seulement écrit pour les Français assis au coin de leur feu, il devait aussi être lu par les soldats de la Grande-Armée, par une foule de vieilles moustaches retirées dans leurs villages et presque tous oncles, pères ou aïeux des jeunes conscrits de la retraite. Ainsi donc, lorsque l'empereur compare les Bédouins aux Cosaques, il n'a pas tort. Un auteur, que j'estime fort du reste, paraît surtout très offensé de ce que Napoléon ose comparer les *hideux Bédouins* aux

[1] Vingt lieues ouest de Borisow, quinze lieues nord-ouest de Minsk.

Cosaques. Je ne sais, en vérité, s'ils ne doivent prétendre à ce surnom-là, bien plus que les voleurs déguenillés de l'Orient. C'est ainsi que la prévention juge tout avec cette âpre injustice qui compromet les meilleures causes. Cet homme va jusqu'à reprocher à l'empereur [1] de terminer son bulletin en disant :

« Ma santé n'a jamais été meilleure. »

Eh quoi ! Lorsque la conspiration Malet avait été au moment de réussir, en s'appuyant sur le fait de la mort de l'empereur, lorsque rien ne l'avait seulement fait présumer, on trouve étrange que Napoléon, en rentrant presque en fugitif dans son empire, fasse connaître que non seulement il vit, mais que sa santé n'est pas même altérée ! Voilà, je le répète, comment il arrive que la prévention n'attaque jamais avec succès. Elle dépasse toujours le but. C'est ainsi qu'il est stupide de reprocher à l'empereur d'avoir quitté l'armée dans sa retraite. Qu'aurait-il fait pour son bien ? Ce qu'il avait à faire, c'était de venir à Paris chercher des secours, et c'est ce qu'il fit. Sans doute, il pouvait mourir — et peut-être cela eût-il été plus heureux pour lui, pour éviter une agonie de six années sur le roc de feu de Sainte-Hélène. Mais que seraient devenues la France et l'armée ? Était-ce donc au milieu d'un pareil désastre, lorsque pas une main n'était de force à soulever ni son épée, ni son sceptre, qu'il fallait désirer le voir couché dans sa bière ? Celui qui parle ainsi n'est même pas Français.

[1] *Revue chronologique de l'histoire de France*, par M. de Montgaillard ; ouvrage excellent, du reste, mais qu'il est impossible de lire, tant il est prévenu contre Napoléon et même contre tout le monde. Les ennemis de Napoléon ne trouvent pas même grâce devant lui. — (5e période, page 541.)

L'arrivée de l'empereur à Paris, où il rentra le 20 décembre, suivit immédiatement le bulletin qui avait paru la veille. Napoléon avait arrêté son retour au milieu des désastres de la retraite. Il en parla d'abord à Duroc.

— Si vous l'aviez entendu, me disait le duc de Frioul en me racontant cette conversation, vous l'auriez admiré plus que dans toute autre circonstance de sa vie.

Il en parla ensuite au duc de Vicence qui avait perdu son frère dans cette mortalité exercée par tous les fléaux et qui désirait revenir en France pour consoler sa mère[1]. Napoléon lui dit qu'il voyagerait sous son nom. Berthier fut également instruit. Ils furent d'abord les seuls que l'empereur mit dans son secret. Le 5 décembre, il partit de Smorgoni après avoir longtemps conféré avec le général Hogendorp, gouverneur de Wilna, qu'il avait mandé pour s'assurer que tout ce qu'il était possible de rassembler de vivres et de munitions serait réuni dans cette dernière ville. Cette conférence avec le général Hogendorp prouve combien Napoléon se fiait peu au roi de Naples pour ce qui concernait l'administration.

— Je *pèserai* plus sur mon trône aux Tuileries, qu'à la tête de l'armée, disait-il au peu de personnes qui l'entouraient au moment de son départ.

Et il avait bien raison.

[1] Auguste de Caulaincourt, frère cadet du duc de Vicence. Il était fort inférieur à son frère sous tous les rapports. Il avait épousé la fille de M. d'Aubusson de la Feuillade, chambellan de l'empereur. Mlle d'Aubusson était au couvent, lorsque son mari partit pour l'armée et ne le quitta même pas pour la noce. Elle se maria, comme cela se faisait jadis, avant l'âge permis pour l'habitation commune.

Dans la nuit qui suivit, il courut un fort grand danger à *Ochsmiana*. C'était une ville assez petite, à moitié fortifiée, dans laquelle était une partie des troupes de Kœnigsberg. Au moment où l'empereur y arrivait, les Cosaques qui pénétraient partout et qui étaient entrés dans la place par une surprise, chose fort inexcusable [1] à la guerre, comme on sait, venaient d'en être repoussés. Il ne tint à rien que l'empereur ne fût pris. Arrivé à Wilna, il s'arrêta quelques moments dans le faubourg pour voir le duc de Bassano, pour qui son amitié et son estime étaient entières, et qui pouvait lui donner sur la situation morale de Wilna, alors le point le plus important de l'armée, les plus sûrs et les plus clairs renseignements. A Varsovie, où il arriva une heure après midi, il ne voulut descendre dans aucune maison particulière. Il alla à un hôtel garni, l'hôtel d'Angleterre, et ce fut de là qu'il envoya chercher M. de Pradt, cet homme qui a trouvé le moyen, avec de l'esprit et une intelligence assez supérieure, d'après ce qu'on répète au moins, ce qui n'est pas toujours une raison, d'être à jamais souverainement et sottement ridicule, avec un vernis d'odieux qui donne à son ridicule une couleur infâme, pour la manière dont il a osé parler de Napoléon. Il fut mandé par lui à Varsovie, pour des renseignements que l'empereur voulait savoir, et qu'il savait. Il demeura quelque temps avec l'empereur dans un petit salon au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Angleterre, l'empereur n'ayant pas voulu qu'on lui préparât un autre appartement. Ce petit salon dans lequel il demeura et dîna ce même jour de

[1] Le grand Condé disait : « Être battu, c'est un malheur qui peut arriver au plus habile général ; être surpris, jamais. »

sa venue à Varsovie, fut le théâtre d'une autre scène bien différente, lorsque le corps de Moreau, le corps du transfuge, du traître infidèle, fut transporté dans le pays de ceux pour qui sa main perfide pointa le canon sur ses frères d'armes et ses compatriotes. Il passa dans sa bière par la ville de Varsovie. Le convoi fit station et ceux qui menaient le deuil s'arrêtèrent dans ce même hôtel où Napoléon avait passé quelques mois avant. On déposa la bière dans la maison, tandis que les conducteurs allaient manger et boire en riant, car celui qui meurt en ennemi de sa patrie, sur la terre étrangère, ne doit pas s'attendre que son drap mortuaire sera mouillé d'aucune larme. Le cercueil fut donc porté dans l'intérieur de la maison, et ce fut dans ce même petit salon où l'empereur avait révélé tant de grandes pensées, que le corps de Moreau demeura solitaire, en attendant le bon plaisir de ses conducteurs. Nul appareil n'entourait son cercueil. C'était une moralité tristement offerte à l'expérience des hommes.

Neuf jours après son départ de Smorgoni, Napoléon était à Dresde, où il vit quelques moments le roi de Saxe. Il parcourait cette route avec la rapidité d'une flèche lancée par ces anciens Scythes qu'il laissait derrière lui. De Dresde, il fut à Erfurt. Ce fut là qu'il quitta son traîneau pour prendre la voiture de voyage de M. de Saint-Aignan, notre ministre près le duc de Weimar et beau-frère de M. le duc de Vicence. Il traversa seulement ensuite toutes les villes des frontières, même Mayence, et le 19 décembre, à minuit un quart, l'empereur arriva devant la première grille des Tuileries. Depuis l'affaire de Malet, on redoublait de sévérité dans tout ce qui regardait la

police intérieure et la sûreté du château. L'impératrice venait de se coucher, lorsque la calèche où était l'empereur s'arrêta à la grille. Il fut d'abord très difficile de le faire reconnaître dans cette petite voiture dans laquelle il était seul avec le duc de Vicence, qui, après un tête-à-tête de quatorze jours et quatorze nuits, le déposa enfin à la porte de la chambre de l'impératrice et s'en fut lui-même chercher un repos dont il avait grand besoin.

Il est impossible de rendre l'excès de sensibilité auquel l'empereur fut entraîné lorsqu'il embrassa Marie-Louise et surtout son fils ! L'enfant, réveillé à une heure inaccoutumée, fut au moment de pleurer. Puis il reconnut son père dont le portrait lui était montré chaque jour et il ne lui dit plus rien. Combien Napoléon a dû souffrir à Sainte-Hélène, en se rappelant cette heure si douce, que l'avenir devait rendre ensuite si amère ! Et Marie-Louise ? Que de bonheur il avait a lui dire qu'il l'aimait, qu'il était aussi heureux de la revoir que de rentrer dans sa capitale ! Elle les a bien entendues toutes ces paroles d'amour, mais son oreille seule les a recueillies. Son cœur fut muet sous la main qui le pressait. Il demeura insensible. Et pourtant, à la honte de l'humanité et de notre sexe, ce cœur devait parler un jour !

Le lendemain matin, 20 décembre, le canon des Invalides gronda presque avant le jour, pour annoncer à Paris que l'empereur était revenu. J'étais alors trop malade pour aller au château. J'y envoyai mon frère. Je voulais avoir des nouvelles de Junot. Albert y fut et il me dit à son retour que jamais le lever de l'empereur n'avait été aussi beau et aussi nombreux. Quant à lui,

il était parfait. Il comprenait toutes les inquiétudes et rassurait de la plus touchante, de la plus gracieuse manière les pères, les frères qui venaient à lui pour avoir des nouvelles. Sa position était tout autre que le jour de son départ pour la campagne de 1812. Alors il était le grand *tout*, l'unique lumière. Il n'avait pas de comptes à régler avec une nation tout entière. Si parfois il s'élevait quelques murmures, les victoires répondaient et les murmures se dissipaient. Maintenant il n'en allait plus ainsi. La France se plaçait devant Napoléon et, lorsqu'elle parlait de ses fils engloutis par milliers sous les eaux glacées de la Bérésina et dans les neiges de Borisow, massacrés aussi par milliers par les Cosaques, périssant TOUJOURS PAR MILLIERS dans les déserts de la Siberie, lorsque la France demandait d'une voix sérieuse et plaintive où donc étaient tant de bataillons de beaux soldats, cette armée enfin qui devait conquérir le reste de l'Europe, alors Napoléon comprenait qu'il était également placé, *lui*, en face de la nation. Il devait compte à cette même nation de son salut et de sa gloire. Maïs il avait en même temps le sentiment que *lui seul* pouvait combattre le danger qui s'avançait à pas de géant. Cette confiance en sa force était juste. Nous l'avions comme lui. Notre malheur est venu de perdre cette même confiance.

LXI

Entrevue avec Napoléon. — Madame d'Abrantès sollicite un congé pour son mari.

Cette entrevue me troublait par avance. J'étais faible et je craignais que ma force ne me trahît. J'en avais assez compris par la lettre de Junot et les mots échappés à Duroc ainsi qu'à Berthier, pour savoir enfin que l'empereur avait été très sévère pour Junot. Mon projet était donc d'arriver à son cœur si je pouvais et de le supplier de ne pas blesser celui de l'homme du monde qui lui était le plus fortement dévoué.

Je me rendis à huit heures et demie chez l'empereur. Je voulais avoir la possibilité de parler *fermement*, et je ne le pouvais qu'avec du calme. J'attendis près d'une heure, car, bien qu'il eût indiqué celle de neuf, je ne fus appelée qu'à neuf heures et demie.

Je dois lui rendre cette justice que, aussitôt qu'il me vit, il fit une exclamation qui témoignait à quel point il était frappé et touché de mon changement.

— Mon Dieu, madame Junot, qu'avez-vous donc eu ? Vous êtes bien malade ! C'est vrai cela. Je vois bien que ce ne sont pas des *manières de vapeurs*.

Je souris tristement. A cette époque de ma vie je croyais fermement mourir.

— Ah ! poursuivit-il, c'est qu'on m'avait dit que vous *faisiez la malade*.

Je levai les yeux sur lui et il put voir que leur brillant était dû à la fièvre. C'était en effet l'heure où elle redoublait tous les soirs.

— A-t-on dit à Votre Majesté quelle était la raison qui me faisait jouer une si sotte tragédie? Car pour le mot *comédie*, il n'y a pas moyen d'y songer.

Et je lui montrai mes mains dont les doigts effilés et amaigris ne pouvaient retenir aucune bague.

— Ma foi, non! répondit l'empereur avec un naturel et une bonne foi adorables. Seulement je crois avoir entendu dire que c'était pour ne pas faire votre service chez Madame et avoir eu un prétexte de donner votre démission, et rester dame honoraire.

— Mais il me semble, Sire, que je n'avais nul besoin de *prétexte* pour faire une chose aussi simple. La gouvernante de Paris a des devoirs à remplir qui l'empêchent d'avoir aucune place à la cour. Si Votre Majesté veut bien se rappeler ce que j'ai eu l'honneur de lui observer à cet égard, un jour où je fus obligé de laisser *quatre-vingt personnes* à dîner chez moi, les priant de vouloir bien m'excuser comme maîtresse de maison, si je laissais le soin tout entier de leur faire politesse à M. le duc d'Abrantès. C'était heureusement les officiers de la garnison, qui se trouvèrent beaucoup plus contents de n'avoir pas de femmes à leur dîner. Mais la chose n'en était pas moins fautive de ma part, sans qu'il y eût pourtant de ma volonté.

L'empereur me regardait toujours attentivement. Nous étions debout tous deux. Je sentis un moment une telle faiblesse que, m'appuyant sur la table, je respirai des sels. Napoléon s'en aperçut et, me prenant la main, il *me jeta* plutôt qu'il ne me fit asseoir sur un fauteuil et se plaça près de moi.

— Ah çà, que voulez-vous ? C'est pour Junot, n'est-ce pas ? Eh bien, il reviendra ! Mais en attendant il se plaint beaucoup de moi, n'est-ce pas ? Il se plaint. Allons, dites la vérité.

— Non, Sire, il ne *se plaint* pas. Jamais il ne me parle de Votre Majesté qu'avec respect et amour.

— Comment, il ne SE PLAINT pas ? répéta-t-il encore.

— Non, Sire.

L'empereur me regarda de nouveau et chercha dans mes yeux si je lui cachais ma pensée. Mais je lui avais dit la vérité. Je ne savais rien et, mes amis m'ayant tout caché, j'en étais à tout apprendre. Mais ce n'était pas l'empereur qui m'aurait instruite. Il savait alors qu'il était loin d'avoir agi comme il le devait faire avec un ancien ami. Et je savais qu'il en avait de la honte intérieure, si ce n'est du remords, bien qu'il fût loin de prévoir la tragédie qui devait suivre. Il jouait avec un gant blanc qui était sur son bureau. Ce gant était extrêmement petit, je suppose qu'il appartenait à l'impératrice Marie-Louise. Il gardait le silence. Enfin il le rompit et me dit :

— Pourquoi ne pas m'avoir apporté les lettres de Junot ? Je suis curieux de voir comment il se plaint de moi, car je vous répète que je suis sûr qu'il se plaint de moi ! Lui aussi !

Et, se levant, il jeta le gant avec une si grande force qu'il fit résonner la vitre contre laquelle il alla tomber. Et poursuivant avec une colère toujours croissante :

— Oui, lui aussi, lui se plaint ! Ils se plaignent tous ! TOUS ! Je n'ai fait que des ingrats. Dans cette foule d'hommes que j'ai faits ROIS, il n'y en a pas un, non PAS UN SEUL qui soit reconnaissant,

pas un qui ait un cœur, une âme, pas UN qui m'aime !

Dans ce moment il jeta les yeux sur moi et s'arrêta tout à coup comme effrayé. *Je sentis* qu'il devait l'être, *je sentis* qu'il devait croire que j'allais mourir. J'étais en effet presque mourante. Les dures paroles de l'empereur m'avaient saisie à l'âme. Lui entendre dire, à lui, à lui Napoléon, qu'il n'était pas aimé de l'homme qui peut-être n'est mort que de son amitié mal récompensée, mal reconnue ! Et je savais, moi, quelle était sa force, et je savais aussi que Napoléon ne l'ignorait pas. J'étais trop faible pour soutenir en son nom une pareille attaque. Je ne pus que fermer les yeux et retenir mes larmes. Si j'avais dit un mot, si j'avais regardé l'empereur, j'aurais éclaté, et je savais combien les scènes lui déplaisaient. Cependant, Dieu m'est témoin que, dans cet instant, la crainte de lui déplaire était la pensée qui m'occupait le moins. Mais je songeais à Junot.

L'empereur, comme je l'ai dit, fut presque effrayé de ma pâleur. Il vint auprès de moi, me prit la main, et me dit avec une sorte de bonté rude qui lui était particulière :

— Allons, allons, à qui diable en avez-vous ? Est-ce parce que j'ai dit que j'avais fait des ingrats ? N'en avez-vous pas fait aussi ? Quel est celui qui se trouve au-dessus des autres et qui n'en fait pas ?

— Votre Majesté devait faire une exception, lui dis-je en me levant. Elle frappe ainsi sans miséricorde sur tout ce qui l'entoure. Croit-elle donc que ses paroles soient oiseuses ? Elle n'en dit pas une qui ne soit recueillie, accueillie par l'envie et la haine. Sans doute ce n'est pas moi qui répéterai

à Junot ce que Votre Majesté vient de dire. Mais d'autres oreilles peuvent entendre et une autre bouche peut les dire. Et savez-vous le mal que vous feriez, Sire, le savez-vous ? Ce ne serait pas ici de l'humeur comme le maréchal Lannes, qui, tout en vous aimant, vous traitait comme il n'aurait pas traité un inférieur. Ce ne sera pas une *bouderie*, comme vous appelez vous-même que ce fait le maréchal Ney. Non, ce ne sera rien de tout cela. Ce sera LA MORT pour celui qui vous aime, comme vous ne l'avez jamais été.

Je retombai sur mon fauteuil. J'étais épuisée. Je ne sais d'où me venait tant d'audace, mais dans ce moment j'aurais dit des choses encore plus fortes. Lorsque je parlai du maréchal Lannes, l'empereur se mordit les lèvres et parut visiblement embarrassé. Je lui avais rappelé là de fâcheux souvenirs, car, au fait, Lannes avait avec lui quelquefois des façons étranges. Et puis Lannes n'aimait pas l'empereur comme Junot. Lannes était un officier général ayant sa réputation faite, il n'était pas l'œuvre de Napoléon, comme Junot. Le maréchal Ney était la même chose. Il y avait même chez lui quelque peu de sentiment approchant de l'éloignement. Il était originairement de l'armée du Rhin et tout ce qui venait de là était comme infatué d'une sorte de prévention *pour* Moreau, qui devenait tout de suite un effet contraire envers Napoléon. Et puis venait ensuite cette pensée : « *Je suis grand sans lui !* » J'avais donc frappé juste. Aussi fut-il quelque temps à me regarder avec une sorte de mécontentement qu'il voulait taire, mais que son front révélait.

— C'est vraiment inconcevable comme vous ressemblez à votre mère quand vous vous fâchez,

me dit-il en souriant à demi. Vous êtes, pardieu, aussi emportée qu'elle.

— Vous n'êtes pas généreux, Sire, lui répondis-je d'une voix encore tremblante. Vous savez que je ne puis quitter la place et cependant il y a déjà bien longtemps, plus de dix ans, Sire, que j'ai dit à Votre Majesté que je n'entendrais *jamais* de sa bouche un mot sur ma mère, s'il n'était pas tel qu'il doit être.

— Eh bien, dit-il avec une expression fort étrange et en se rangeant comme pour me faire place, qui vous retient ? Qu'attendez-vous ?

— Votre réponse, Sire.

— Quelle réponse ?

— Celle que je suis venue vous demander pour Junot. Je ne quitterai pas Votre Majesté que je ne l'aie obtenue, dussé-je beaucoup supporter d'elle.

Il s'arrêta, me regarda quelques instants, puis il dit comme se parlant à lui-même :

— Singulière femme ! Caractère de fer. Ah çà ! comment vous arrangez-vous avec cette mauvaise tête de Junot ?

— Le voulez-vous savoir, Sire ?

— Oui.

— Eh bien, j'aurai l'honneur de vous envoyer quelques-unes de ses lettres. Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'en demander d'ailleurs quelques-unes tout à l'heure, je lui obéirai.

— Il est donc bien souffrant ?

— Il paraît qu'oui, Sire. Votre Majesté doit se rappeler que sa malheureuse tête est couverte de cicatrices. Il y en a dont l'origine date de bien loin.

— Oui, oui, et cette origine est noble et belle, pardieu ! C'était un brave garçon que Junot. Il allait au feu comme au bal.

— Il a prouvé à Votre Majesté, Sire, il y a peu de temps encore, que le soin de sa vie lui était peu de chose quand il s'agissait *de la servir et de servir son pays.*

Il me regarda comme pour me demander d'expliquer ma pensée. C'était ce que je voulais. Je poursuivis :

— Il est vrai que Votre Majesté a moins trouvé de mémoire pour les faits récents que pour les anciens. Mais, je le répète, Junot ne regarde ni à son sang ni à sa vie, quand il s'agit de votre service.

Alors il parut se rappeler.

Voici le fait.

Lorsque nous revînmes à Paris, dans l'été de 1811, Junot était encore souffrant des suites de la blessure qu'il avait reçue à Rio-Mayor [1], en Portugal. Les traces elles-mêmes en étaient mal effacées, et il est juste de dire que sa physionomie en était légèrement altérée. L'empereur, qui avait un coup d'œil d'aigle pour la rapidité d'*investigation*, s'aperçut à l'instant même que Junot était changé. A cette époque, l'empereur était d'humeur difficile. Les affaires s'embrouillaient avec la Russie, celles d'Espagne allaient mal, l'Allemagne fermentait. Enfin, il souffrait moralement et cette souffrance débordait souvent en mauvaises paroles.

Le premier dimanche après notre retour, Junot fut à Saint-Cloud pour la messe. Lorsque l'empereur fut devant lui, il s'arrêta, lui dit bonjour, et se mit ensuite à l'examiner avec une grande attention.

— Ah ! ah ! dit-il enfin, voilà donc cette fameuse blessure *dont les journaux anglais ont tant parlé !* Elle t'a rendu bien laid, monsieur Junot.

[1] 19 janvier 1811, dans la retraite de Masséna à Rio-Mayor, en Portugal.

Junot me répéta ce mot et je vis qu'il en était blessé. Dans le fait, on peut trouver une autre parole à dire à l'homme qui, étant général en chef, s'expose comme un capitaine de cavalerie ayant sa fortune à gagner, pour que le service soit plus exactement fait. Il en souffrait donc et vivement.

— Pourquoi ne lui avoir point répondu ? dis-je à Junot. Tout cela vient de ce que toi et une foule d'autres vous vous laissez habiller comme des ennemis. Regarde si jamais l'empereur me dit un mot désagréable ? Eh bien, il ne le fait pas parce qu'il sait que je lui répondrais sérieusement !

Junot me regardait d'un air sombre. Je voulus le déterminer et lui *donner du cœur*. J'insistai et lui parlai longtemps.

— Eh bien, je crois que tu as raison, me dit l'excellent homme. S'il me dit encore quelques-uns de ces mots durs qui portent atteinte...

Il ne poursuivit pas, mais je vis qu'il était résolu et je m'en applaudis, car il n'en aimait pas moins l'empereur. Mais ici il était question de ne pas se laisser méconnaître.

Le dimanche suivant, l'empereur, en passant devant le gouverneur de Paris, s'arrête encore et, cette blessure [1] lui apparaissant faute de mieux, il répéta de nouveau cette phrase terrible :

— Mon Dieu, Junot, elle t'a rendu bien laid !

Junot devint pâle, puis très rouge, à ce que me dit ensuite Duroc, mais son émotion fut courte. Il s'inclina très bas, puis il dit à l'empereur avec une expression particulière :

— Je me vois différemment, Sire, je trouve

[1] Elle lui avait excessivement gonflé le nez. Cela s'est passé ensuite.

même qu'elle m'a embelli, l'ayant reçue pour le service de Votre Majesté.

L'empereur demeura court. Ce lui fut une étrange chose à lui-même que de s'entendre adresser une sorte de réprimande tacite, enveloppée sous une formule incapable d'être condamnée. Il regarda longtemps Junot, puis il passa outre.

Jamais depuis il ne lui parla de cette blessure. C'était à cela que je faisais allusion. Il se le rappela probablement, car il me lança un de ces regards qu'on n'oubliait pas. Mais j'étais invulnérable ce jour-là. J'entre au reste dans tous ces détails parce qu'ils font parfaitement connaître Napoléon. Toutefois, il ne faut pas faire l'application de ce que *je montre* ici pour tous les temps de sa vie. Il faut faire, et faire grandement, la part des exigences du moment. Ainsi, mon mari revenant d'Espagne, blessé, souffrant, rapportait sur ce front toujours riant devant l'empereur, une impression assombrie, malheureuse sur l'avenir. Cette attitude qui lui était commune avec tous ceux qui revenaient de la guerre de la Péninsule, et qui semblait une censure amère de cette même guerre, le vœu jadis de Napoléon, son vœu chéri, son utopie favorite, il y en avait assez peut-être pour qu'il fût un peu sévère pour ceux de ses généraux qui ne cachaient rien de ce qu'ils éprouvaient. Lui aussi montrait une différence. C'est que ce qu'il disait portait coup et faisait mal. Ce qui est certain aussi, c'est qu'il l'avait senti. Je l'ai compris à ce regard dans lequel se lisaient à la fois du reproche à moi et de la colère contre lui-même. Cependant il ne me dit pas un mot qui eut rapport à cette blessure. Mais comme s'il eût voulu me faire payer le petit triomphe que je venais d'avoir il me de-

manda tout à coup, avec assez d'aigreur, pourquoi je me rattachais toujours à ses ennemis. Et sans me laisser cette fois le soin de deviner, il me nomma Mme Récamier, et ajoutant d'un ton fort impératif :

— Que comptez-vous qu'il vous adviendra en vous obstinant à *me braver ?*

— Votre Majesté est bien bonne d'employer de si grands mots pour une chose naturelle. Je me suis arrêtée à Lyon pour y voir Mme Récamier, parce qu'elle est l'amie intime de mon mari, qui a pour elle autant d'estime et de vénération que d'attachement. Et puis je l'ai fait pour moi-même, parce que je l'aime, parce qu'elle est malheureuse de son exil, malheureuse à en mourir, comme...

Et au moment de nommer Mme de Chevreuse, me voilà retenue par je ne sais quelle raison qui me criait au dedans de moi qu'elle n'était pas sur la même ligne que Mme Récamier. L'une était une ange de perfection, une martyre de l'amitié et une victime d'autant plus intéressante qu'elle souffrait d'être frappée par tous les points de l'âme qu'une femme peut avoir vulnérable, tandis que l'autre était une jeune femme intéressante sans doute, mais qui avait voulu sa disgrâce, qui l'avait cherchée, et puis, comme un enfant qui veut un jouet, quand elle avait eu le malheur pour hochet, elle l'avait trouvé si lourd à porter, qu'elle n'en avait plus voulu... Sans doute elle souffrait, mais par sa faute. Tout cela m'apparut en une seule pensée et je me tus. L'empereur continua pour moi et ajouta :

— Et Mme de Chevreuse, n'est-ce pas ? Pardieu, je vous conseille de la plaindre, celle-là ! C'est une folle, une véritable folle. Quant à l'amie de Junot, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que sa maison et

celle de son père ont été trop longtemps le rendez-vous, le club de tout ce que le faubourg Saint-Germain a de plus démoniaque. Et puis cela fait un *schisme*. On va la voir à Lyon comme on allait voir M. de Choiseul à Chanteloup.

— Sire, il n'y a que soixante lieues de Paris à Chanteloup. Chanteloup était ensuite un lieu admirable. M. le duc de Choiseul y recevait une grande foule de monde et faisait même inscrire le nom des arrivants sur une grande colonne qui était dans le parc. Je comprends qu'on allât chez lui, d'autant qu'on était sûr de l'impunité de l'insolence sous le règne de Louis XV. Mais aller voir Mme Récamier dans une auberge, où elle est mal établie, souffrant chaque jour de la privation de choses devenues une seconde nature, car elle n'est plus riche, Sire, vous le savez sûrement.

— Allons donc, dit Napoléon en haussant les épaules.

Et il continua son éternelle promenade.

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, Sire...

— Mais de quoi se plaint-elle ? Ne l'ai-je pas envoyée dans sa ville natale ?

— Elle ne se plaint de rien, Sire. C'est moi qui ai voulu vous intéresser à son sort et qui vous l'ai montrée telle que je l'ai vue. Je dois même à la vérité de dire qu'elle ne m'a nullement donné mission pour parler à Votre Majesté. Maintenant, Sire, que Votre Majesté considère qu'elle fera une action adorable en rappelant Mme Récamier. Elle fera une heureuse et, revenue dans sa patrie, elle vous bénira tous les jours, et moi, et Junot aussi, et puis encore tous ses amis. Oh ! Sire, je vous en conjure, soyez bon pour l'exilée ! Faites-la revenir dans son vrai pays, où elle est aimée, recherchée

de tous et où vraiment elle serait heureuse. Car la patrie, la patrie, c'est le lieu où se trouvent les affections et les habitudes. Accordez-moi cette grâce, Sire, je ne vous demanderai bientôt plus rien.

Et en effet à cette époque, j'étais vraiment bien mal.

— Non, non, répondit Napoléon, je serais aussi par trop simple d'appeler auprès de moi une personne qui me hait et ne voit que des gens qui me haïssent.

— Mais c'est une erreur et je puis...

— Ah ! en voilà certainement plus que je n'en veux entendre pour quelques parties de votre discours. Je vais trancher la difficulté : *je ne veux pas* que Mme Récamier revienne à Paris. Écrivez-le lui si vous le voulez et dites-lui la raison de mon refus.

— Nŏn, Sire, je ne ferai ni l'un ni l'autre. La mission d'une femme doit être de consoler, jamais d'augmenter l'affliction. Maintenant, Sire, Votre Majesté veut-elle me dire ce qu'il faut faire de cette demande de Junot, pour son retour en France ?

— Que je l'accorde, mais seulement pour quatre mois. Écrivez-le lui vous-même, cela vous fera du bien à tous deux.

Et, me congédiant de la main, il me dit par là que mon audience était terminée...

Je me dirigeai vers la porte. Il me regardait aller sans parler.

— Eh bien, dit-il enfin, nous quittons-nous fâchés ? Mauvaise tête, mauvaise tête ! Savez-vous que vous êtes bonne pour vos amis. Mais je crois que vous devez être un vrai démon pour vos ennemis.

— Je n'en ai pas, Sire. Du moins je ne le crois pas. A moins pourtant que je n'aie pour ennemis les gens qui m'ont fait du mal. Et la nature humaine est faite de telle sorte que je n'en serais pas étonnée.

Ma pensée se reportait alors sur une femme qui avait voulu me faire bien du mal, qui avait même cherché à briser ma vie, ce qu'elle avait fait en partie. L'empereur connaissait toute cette histoire, et il me regarda avec une expression toute particulière.

— J'ai été content de vous dans cette affaire-là, madame Junot, me dit-il avec un sérieux dans le regard et dans la parole que je ne puis rendre ici. Je ne puis dire la même chose d'une autre. Mais il paraît, au reste, que ceux qui lui tiennent de plus près que vous n'en sont pas mieux traités. Adieu.

Et il retourna à son bureau, où il s'assit. Et, avant que j'eusse refermé la seconde porte, il était probablement enfoncé dans ces hautes pensées qui régissaient le monde.

LXII

Différents partis en France depuis 1789. — Napoléon et la liberté de la Presse. — Le Cabinet Noir.

La France était alors [1] dans un état extraordinaire qu'il est bon d'examiner, pour comprendre les événements subséquents comme ils doivent l'être.

Depuis 89, qu'avons-nous vu en France ? Les révolutions de notre Révolution et, à chaque

[1] En 1813.

mouvement, une réaction s'élever comme force répulsive de celle qui attaquait. C'est ainsi que plus les révolutionnaires ont cru détruire et plus les choses abattues ont pris une force réfractaire.

Il y a évidence non seulement dans les résultats, mais dans les rôles même des acteurs du grand drame révolutionnaire. Cette évidence se retrouve encore plus fortement formulée dans les deux périodes de la révolution ascendante et descendante. Cette sorte d'échelle est curieuse à monter et à descendre. Et, depuis le jour où le peuple prit la Bastille, et puis égorgea son gouverneur pour promener ensuite son cadavre en lambeaux dans Paris, jusqu'à celui où Napoléon Bonaparte revint d'Égypte pour panser et guérir nos plaies par son génie tout immortel, il existe de grandes choses, bien faites sans doute pour être étudiées et servir de leçon aux rois comme aux peuples, si les rois et les peuples pouvaient se corriger par l'exemple du passé. A cette première attaque du peuple en masse, il se leva un autre parti, composé aussi de Français. C'était tout ce qui comprenait l'*ancien régime*. Ce mot qui commence aujourd'hui à ne plus avoir une signification précise, en avait une alors. Il signifiait non seulement la noblesse [1] et la cour, mais tout ce qui tenait à la noblesse et à la cour, et dont les intérêts étaient communs avec ceux de la classe titrée. Le 14 juillet enfin sépara l'ancien régime du nouveau. Première réaction. Puis vint celle de la noblesse, celle du clergé, quand on l'abolit. Celle-ci fut

[1] On entendait par *ancien régime*, tout ce qui avait appartenu à la cour ou bien à une personne titrée. On pouvait donc ne pas l'être et faire partie de l'ancien régime, ce qui rendait cette classe très nombreuse.

spéciale et terrible. On peut même la diviser en deux parties égales, au supplice de Gobel [1], de Fauchet et de plusieurs évêques constitutionnels. Les institutions départementales en provoquèrent une autre parmi les administrés des provinces, en leur donnant une souffrance que rien ne venait adoucir. C'était la réaction de la faiblesse lourdement active et s'élevant à côté de la force brutale et vexatoire. La cinquième de ces réactions fut horrible dans sa provocation et bien bizarre dans son effet. Ce furent le 10 août et la déchéance de la royauté constitutionnelle. A celle-ci vous voyez l'un des apôtres les plus chauds de la liberté et

[1] Si j'avais la place et le temps nécessaires, je montrerais encore Brissot, cet agitateur qui donnait *l'absolution* aux égorgeurs d'Avignon, qui mit en vente les biens des émigrés, ordonna l'incendie des châteaux, et qui commit à lui seul plus de vexations et d'horreurs que beaucoup d'hommes de cette époque réunis. Eh bien, vous le voyez changer subitement au 20 juin. Après le 10 août il voulut même sauver le roi, parce que ces hommes qui avaient été ses pairs, devenaient ses maîtres et qu'il ne le voulait pas. Il succomba dans la lutte, quoiqu'il fût plus habile que ceux qu'il voulait abattre. Mais il en est toujours ainsi en révolution, parce que l'individu lutte presque continuellement seul contre des masses, isolées à la vérité, mais toujours plus fortes que lui. Parmi les cordeliers, Danton et les organisateurs de septembre, las de boire du sang et de marcher parmi des cadavres, méditèrent le 9 thermidor, sans pouvoir l'exécuter. Et pourtant il était de beaucoup supérieur à Robespierre et à Saint-Just. Robespierre lui-même voulait détruire la Montagne. Et Legendre qui voulait dépecer le corps de Louis XVI pour envoyer un membre de lui aux départements de l'Ouest pour bannière, André Dumont, une foule de ces monstres de la funeste année, ont tous fléchi devant les systèmes conservateurs et fait eux-mêmes une contre-révolution, une réaction, ce que vous voudrez de leur première révolution. La France vivait dans ces paroxysmes continuels.

du système constitutionnel, M. le marquis de Lafayette enfin, après avoir accepté un commandement de la force armée, et l'avoir guidé lui-même à Versailles les 5 et 6 octobre, abjuré sur l'autel de la patrie ses titres de noblesse, parlé de *l'insurrection comme du devoir le plus saint*, présenté *les Droits de l'homme* à l'assemblée, après avoir constitué Louis XVI prisonnier au château des Tuileries, écrire à M. de Bouillé des paroles repentantes, avec le langage de la répression de l'anarchie qui commençait à se montrer hideuse et formidable, faire fusiller au Champ-de-Mars les pétitionnaires de la déchéance du roi et terminer sa première période révolutionnaire par sa démarche à l'Assemblée nationale pour lui demander compte de la violation de la personne du roi dans la journée du 20 juin ; se disputer avec le côté gauche, qui le renvoie dans le côté droit, dont à son tour il est repoussé, et finir par émigrer ! Belle conclusion ! Quant à la seconde période de sa vie, elle n'appartient pas à cette partie de mes Mémoires.

Ce que je veux démontrer ici, c'est que, depuis la révolution, nous avons toujours eu deux décompositions par faction. On pourrait même comparer cette chose bizarre à l'effet purement mécanique opéré par la *décomposition chimique* par laquelle les hommes de chaque secte ont éprouvé une telle altération dans leur nature et dans leur moralité intérieure, qu'on ne retrouvait plus en eux au dehors le même individu, c'est-à-dire la même espèce. Abusé par ce qu'il avait vu lui-même, l'empereur fut entièrement dans l'erreur sur l'état moral de la France au moment du péril. Il avait comprimé avec sa main puissante, pendant quatorze années, toutes ces opinions, toutes ces

réactions, et il croyait la France régie par une seule volonté, qui était la sienne. Sans doute il avait beaucoup fait pour user la force révolutionnaire, non pas celle de 89 et même de 91, mais celle de 93 et de 94, celle qui était destructive et mortelle dans son action. Il l'avait toujours combattue et avec une sorte de haine. L'affaire de Malet était venue corroborer son opinion pour lui donner une nouvelle preuve que les révolutionnaires de la seconde époque existaient toujours en France avec les mêmes principes subversifs de tout ordre et tendant continuellement à détruire, mais uniquement par intérêt personnel, et, surtout, par une ignorance complète des besoins du pays et des volontés de ce même pays. Joubert, le républicain le plus habile que la révolution ait donné à la France et qui eût tenu secondairement la place de Napoléon à un 18 brumaire — qu'au reste il voulait faire, — voyait bien comme je viens de le dire. Marat, qui, tout monstre sanguinaire qu'il était, avait des moyens, voulait aussi faire une réaction dans son parti. Il s'était convaincu qu'il fallait une concentration de pouvoir et il le disait hautement. Au 13 vendémiaire même, Bonaparte avait vu devant lui la Gironde et la Montagne, qui jusque-là s'étaient livré un combat à mort, cesser de s'entr'égorger pour fusiller les agitateurs du moment, qui étaient alors des royalistes. Le 18 fructidor, qu'il organisa également de l'armée d'Italie où il était alors, lui présentait Tallien ou du moins son parti, déportant ou fusillant des Girondins [1], et des Girondins déportant ou fusil-

[1] Les Girondins, c'est-à-dire ceux qui étaient de ce parti dans la Convention et dans les deux conseils après le 13 vendémiaire. Ceux dont je veux parler ici sont Aubry et Saladin.

lant des Thermidoriens [1]. Napoléon avait donc été trop tôt persuadé que les différents partis de la révolution s'étaient détruits par eux-mêmes. Sans doute il y avait quelque vérité de cela pour les hommes de 93. Encore Fouché était-il au ministère, M. de Talleyrand avait-il une des grandes charges de la couronne, et Barère et Billault-Varennes se promenaient-ils tranquillement sur le boulevard d'une ville dont on aurait pu paver les rues avec les crânes de ceux qu'ils avaient fait périr. Oh ! mille fois honte sur nous ! Et pourtant nous sommes un peuple *aimable, doux,* BON MÊME ! Enfin...

Cependant il faut dire pour notre honneur que l'autorité ne demeura pas dans ces mains teintes du sang, et du sang innocent des Français. Ces factions révolutionnaires, même les plus énergiques, n'ont jamais obtenu d'autorité permanente. La leur a été éphémère et, chose bizarre, la stabilité fut plutôt donnée par le sort aux réactions qu'elles avaient produites, tant il est vrai que la force réfractaire est bien autrement *force* que toute autre. Il y a dans elle une souffrance et puis une inertie qui la multiplient et la rendent redoutable quand elle se lève. C'est un don du malheur. Mais il est de fait que l'insulte et la cruauté se sont usées sur ces réactions produites par la proscription et la mort. Les premières ont passé comme un orage dévastant tout, ravageant jusqu'aux plus jeunes plantes. Mais le champ demeurait là, lui. Il y demeurait pour reproduire. Ce champ, c'était le pays.

[1] Le Thermidorien est Bourdon de l'Oise. On pourrait bien le mettre, sans courir le risque d'être démenti, en tête de ce qui restait de 93. Quant à Billault-Varennes, il vivait encore il y a deux ans et demeurait sur le boulevard du Temple.

J'ai dit tout à l'heure que Napoléon avait une trop grande sécurité relativement aux différents partis qui, après tant d'années, bouleversèrent la France. Parce qu'il avait comprimé, il croyait qu'il n'y avait plus rien ; parce qu'il avait arrêté la presse, il croyait qu'on ne pensait pas. Il était loin de juger sainement cette importante partie du gouvernement moral. Un soir je l'entendis parler sur cette question de la liberté de la presse, et il en raisonnait admirablement, comme de tout ce qui était traité par lui. Mais mon opinion était autre que la sienne dans une telle matière. Ainsi je ne puis rien prononcer. Et puis, Napoléon avait peut-être raison en quelque point. Néanmoins cette raison était alors, selon moi, bien peu importante, en proportion de l'immense bien que peut faire la pensée exprimée librement.

L'empereur, en parlant de la liberté de la presse je ne sais plus à qui, je me rappelle seulement que c'était à Saint-Cloud [1], l'empereur disait que la liberté de la presse ne pouvait être que funeste en France par l'usage insensé que les écrivains journalistes faisaient de leur plume [2].

— Les actions les plus simples du gouvernement, disait l'empereur, sont soumises, non pas à leur enquête, mais à l'examen le plus indécent. Et souvent, le plus sot premier venu, échappé d'un

[1] Je ne me rappelle plus le nom de l'interlocuteur. C'était un conseiller d'État et de la révolution, peut-être Réal, mais je n'en suis pas sûre.

[2] A cette époque surtout, c'était la plus indécente licence que l'on pût voir. L'abbé Sieyès qui était au Directoire, à la fin ennuyé de cette attaque quotidienne, fit suspendre, *ou pendre*, je ne sais lequel des deux, un grand nombre de journalistes en 1798. Il avait aussi *le talent du sceptre, le bonhomme Sieyès.*

banc de collège, est tout heureux de s'attaquer à plus haut que lui. Grand bonheur, comme nous le savons tous, à l'âge où tout est *beau* et *brillant*. Cela est même à un âge plus avancé, parce que l'esprit français est éminemment tourné à l'opposition, et même à l'opposition railleuse. Un Français ne sait pas résister à un bon mot, ce bonheur dût-il même lui coûter un emploi, un héritage.

Ouvrez le *Moniteur*, voyez depuis 87, époque de sa fondation, jusqu'à 1799, voyez quelle est la pensée qui dirige la plus grande partie des discours prononcés ! Toujours cette tendance à l'opposition, et à l'opposition railleuse, je le répète. Nous avons le besoin de faire effet. Nous sacrifions à notre vanité pour cela l'intérêt même du pays qui souvent se trouve blessé dans sa convenance d'être ainsi mis à jour devant des étrangers. C'est partout et en tout chez les Français. Croyez-vous donc que le père Bridaine venait prêcher, comme il le faisait à Paris, pour convertir les gens de Versailles ? Vraiment ? C'était bien là son but ! Tant mieux, s'il le menait là. Mais ce qu'il voulait, c'était de faire de l'effet, et certes il était bien sûr de lui en parlant comme il le faisait devant des gens dont les oreilles étaient closes à toutes les vérités un peu dures.

— Ne pensez-vous pas ainsi, monsieur le cardinal ? dit-il au cardinal Maury, qui était ce jour-là à Saint-Cloud.

Le cardinal avait une profonde vénération pour le talent du père Bridaine. Il répondit à l'empereur que le père Bridaine était *un apôtre* dans toute la force du mot, et qu'il était d'une entière bonne foi et vraiment animé de l'esprit, quand on le fit

prêcher à Saint-Sulpice, je crois, ou bien à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Et tout à coup voilà le cardinal qui se lève, et, avec cette voix large et sonore, cet accent qui n'était qu'à lui, il se met à nous dire ces belles et adorables paroles du père Bridaine, ce sermon sur la pauvreté et sur les grâces à attendre de Jésus-Christ pour récompense, faisant précéder cette partie d'une peinture de l'enfer.

— Mais qu'ai-je fait, ô mon Dieu ! Je suis entré sous le chaume, et j'ai parlé de votre sévérité, ô mon Dieu, à qui doit tout attendre de votre bonté ! J'ai prêché l'abstinence à des malheureux qui n'ont pas de pain ! J'ai parlé d'humiliation à l'humble dont la poussière est la couche. J'ai crié contre les joies du monde à des oreilles qui n'entendent que la plainte du désespoir, que le cri de la misère. Pardon, pardon, ô mon Dieu, si j'ai contristé des cœurs à vous, si j'ai affligé vos vrais enfants ! C'était ici, mon Dieu, dans cette ville impure, où le vice fait sa demeure, où Satan fait ses recrues pour son royaume infernal, ici, où maintenant, les yeux fixés sur la chaire de vérité, des femmes impudiques, des hommes perdus attendent de moi quelques paroles qui chatouillent peut-être leur amour-propre de grands, leur vanité nobiliaire. Non, je leur dirai qu'ils sonts *maudits* pour avoir oublié le pauvre au jour de l'affliction, pour l'avoir oublié comme ils ont oublié Dieu. Mais lui aussi vous a rejetés, et vos prières ne sont plus un encens qui fume au pied de son trône. Vous êtes *réprouvés ! Allez, maudits !... vous êtes réprouvés !*

En finissant cette phrase, le cardinal lança toute sa voix qui roula pour ainsi dire sous la voûte de la

galerie comme les éclats d'un tonnerre. Mais ce qui est étonnant, c'est l'effet qu'il produisit sur chacun [1]. L'empereur lui-même fut frappé d'une sorte d'impression momentanée sans doute, *mais positive.* Le silence suivit la dernière phrase. Mais, au bout de quelques instants, l'empereur s'approcha du cardinal et lui dit :

— Ce n'est pas du père Bridaine ce que vous venez de nous dire là, monsieur le cardinal, n'est-ce pas ?

— Je demande pardon à Votre Majesté, répondit le cardinal, ce n'est pas le même arrangement de phrases, mais ce sont les mêmes pensées. Ce sermon est d'ailleurs très connu (c'était vrai, et je le connaissais). Il est plus long et parfaitement beau. C'était l'homme de Dieu, Sire, que le père Bridaine. Votre Majesté dit qu'il prêchait ainsi

[1] Le père Bridaine avait en effet une éloquence remarquable, surtout avec son ignorance. Mais ce qu'il disait venait du cœur. Cet homme avait ensuite du génie. En voilà plus qu'il ne faut pour donner de belles choses. Un jour il prêchait dans une petite ville. C'était pour le dimanche de la Passion. Il se plaça comme toujours dans sa chaire, et, assis comme dans sa chambre, il avait l'air soucieux. Après avoir fait la prière et le signe de la croix : « Mes frères, dit-il aux gens qui l'entouraient, il vient d'arriver une bien triste aventure dans notre pauvre petite ville voisine. Vous connaissez tous le fils de ces honnêtes artisans, ces bons N... ? Eh bien, leur fils qui était, comme vous le savez tous, l'honneur de notre province et la joie de ses parents, ce bon et excellent jeune homme, ayant appris que des mauvais sujets allaient être pendus pour leurs méfaits, fut leur caution, les sauva, les rendit à la société. Eh bien, mes frères, ce pauvre jeune homme ! Ils l'ont abandonné ! renié ! Il a péri à leur place. Et, comme il n'y avait pas de bourreau, c'est un de ceux qu'il avait sauvés qui en a servi ! Oh ! mes frères, dit l'apôtre en pleurant, le jeune homme, c'est Jésus-Christ ! Et nous, nous sommes ceux qu'il a sauvés ! »

pour faire de l'effet. Mais il passait sa vie dans les villages, dans les chaumières, dans des lieux non pas déserts, mais habités par des gens simples, par ceux enfin à qui le royaume des cieux est promis.

— Eh bien, je vous passe le père Bridaine, encore. Mais enfin soit ! Quant aux autres, je sais *ce qu'ils valent*. Et le mot est plus juste qu'on ne croit, dit de ma bouche, ajouta-t-il en ayant l'air de dire qu'il savait ce que *valaient* le silence et le bavardage.

— La liberté de la presse fut fort demandée aux états généraux, dit le conseiller d'État.

— Ah ! ah ! dit l'empereur.

Puis, comme s'il eût ri lui-même de son étonnement, il reprit aussitôt :

— Je le crois, pardieu, bien. C'était sûrement la corporation des imprimeurs ?...

Je fus fâchée pour lui de ce mot.

— Non, Sire, répondit le conseiller d'État, ce n'était pas la corporation des imprimeurs. Les trois ordres avaient des cahiers où les volontés s'exprimaient librement. M. le cardinal doit s'en souvenir.

— Oui, oui, répondit le cardinal, que cette sorte d'interpellation ennuyait fort. Comment, diable ! monsieur le comte, allez-vous vous rappeler que les trois ordres parlaient par cahiers ?

— Et que disaient vos cahiers ? demanda l'empereur avec humeur.

— Sire, Rennes [1] demandait par le cahier de son tiers état la liberté de parler, d'écrire [2] et d'imprimer, à la charge seulement [3] de mettre le nom de

[1] Rennes (*Tiers*, art. 45), unanimement demandé.

[2] Paris, hors les murs. (*Tiers*, art. 14.)

[3] Mont-de-Marsan, Gascogne, page 7. Il y avait dans la demande que l'auteur ne serait tenu à aucune peine, à la charge

l'imprimeur et de ne jamais attaquer l'homme en place dans sa vie privée et dans sa conduite d'homme du monde... Ces demandes, Sire, furent faites par les cahiers non seulement du tiers état de plusieurs provinces, mais aussi par la noblesse et le clergé de beaucoup d'autres. L'Auxois, Nîmes, l'Agénois, le bas Limousin. L'Agénois surtout se distingua par ses demandes admirables faites par sa noblesse, l'une des plus anciennes et la plus pure de France [1].

— Que voulaient-ils donc ? demanda l'empereur qui prenait intérêt à la conversation, quoique peut-être le sujet ne lui plût pas.

— Sire, la noblesse de l'Agénois demanda que les magistrats seraient responsables des faits à leur charge à la nation assemblée. Il y a plus, cette demande fut unanime dans les trois ordres [2]. Votre Majesté ignore peut-être un fait assez curieux, c'est que les cahiers de la noblesse de Paris portent la demande de la démolition de la Bastille [3]. La noblesse d'Arras demanda que le secret des postes ne fût plus violé. L'abolition des lettres de cachet, des lettres closes fut demandée à l'*unanimité* par les trois ordres. La traite des noirs abolie, également unanime. Le droit de propriété sacré et

seulement par l'imprimeur de mettre son nom. On mettait aussi des bornes à la haine particulière en empêchant de parler de la conduite privée des gens en place.

[1] J'entends même par là une partie de Toulouse ; quant à l'Agénois, sa noblesse était en 89 ce qu'elle fut toujours, brave autant que loyale et l'amie du pays. Voilà la vraie noblesse et, lorsqu'à de pareils sent ments il s'en joint d'autres produits par une longue suite d'aïeux honorables, on peut les pardonner.

[2] L'Angoumois se montra aussi admirablement ; les cahiers de sa noblesse sont bien beaux et curieux à étudier.

[3] Noblesse. (Paris, page 14.)

garanti par tout ce que les lois ont de plus fort, sans que jamais un individu, *quel qu'il fût*, pût en être privé, *même* pour l'intérêt public, sans en être dédommagé aussitôt à dire d'experts. Cette dernière demande était également unanime. Une chose fort remarquable, poursuivit le cardinal, et dont se doutent à peine les gens qui parlent sans savoir ce qu'ils disent, raisonnant sur une époque qu'ils n'ont pas vue et dont la plupart du temps ils n'ont rien lu, c'est qu'à l'ouverture des états généraux, la noblesse et le clergé avaient depuis longtemps des vues non seulement philanthropiques, mais philosophiques, dans le bon sens du mot, c'est-à-dire une volonté ferme de faire du bien et d'accroître les lumières. Tous les grands propriétaires avaient des plans les plus vastes pour l'éducation et la prospérité du pays. Beaucoup avaient déjà établi des manufactures particulières. Et un autre fait, c'est que pour l'établissement de ces mêmes manufactures, quelles étaient les entraves ?... C'étaient les ouvriers et leurs maîtres ; c'était le fléau des corporations, celui des jurandes... des syndics... de tous ces vampires de l'ouvrier simple, lui-même abusé par eux.

— Comment, dit l'empereur, je le crois bien ! Vous êtes bien instruit, monsieur le cardinal. J'ai là-dessus des détails bien curieux, et, si avant 1787 la pauvre France a eu quelques manufactures, elle le doit à la seule Providence et à la force ascendante de son industrie, qui a surgi malgré le manteau de plomb jeté sur elle. C'est votre bon ami saint Louis, ajouta-t-il en riant et en frappant sur l'épaule du cardinal, tandis qu'ils montaient et descendaient le grand salon bleu de Saint-Cloud. Votre bon ami saint Louis n'a pas toujours été une perfection.

— Mais, Sire, reprit le cardinal, qui défendait son favori, saint Louis ne fit autre chose que mettre les ouvriers en corps et de faire de cette réunion plutôt une école *d'enseignement mutuel* qu'une corporation. Le fisc, qui se met partout, se mit là comme ailleurs. Et les *confréries* devinrent bientôt un moyen *d'emprunts* et même d'exactions.

Napoléon était attentif, et quelquefois il s'arrêtait, regardait le cardinal avec ce regard profond et tout scintillant de feu et de génie, quand son âme rêvait quelque grande pensée.

— Quel est le roi de France qui le premier *fut donc ainsi le tyran du peuple*[1] ? Il faut demander cela *à la savante ici*... Junot, où est donc ta femme ?

Je n'étais pas loin. Je m'avançai. Le cardinal, qui savait tout cela bien mieux que moi, s'était tu très obligeamment jusqu'à ma réponse, qui fut d'abord celle d'une sotte. Je m'embarrassai bien plus que si l'empereur m'eût dit un mot désagréable et ce ne fut qu'après avoir entendu répéter la question, que je pus répondre que je croyais que c'était *un Valois*. Mais je n'étais pas sûre du nom. Cependant la mémoire me revint, et je pus dire que c'était Henri III. Un premier édit de lui *impose* les corporations. Un autre édit déclare *que la permission de travailler* est *un droit royal et domanial*[2].

[1] J'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, quoique malade et fatiguée, tant elle me parut extraordinaire et remarquable.

[2] Cet édit est bien curieux par la teneur, et ceux qui le suivirent le sont encore davantage. On prescrit par ces édits la *manière de travailler*, les outils dont on doit se servir, la forme, la qualité du chef-d'œuvre pour l'admission, le temps à demeurer compagnon ou maître. Ensuite l'*hérédité* mettait les

— Allons, ce n'est pas mal, dit l'empereur, ce n'est pas mal. Car en vérité Henri III est comme un roi étranger parmi nous. Il se trouve placé à côté de Henri IV, qui est demeuré l'idole de la nation, tandis que lui n'en eut que le mépris sous plus d'un rapport, dont *pas un* n'est injuste. Ainsi donc, qu'il ait fait une action de plus ou de moins lâche et honteuse dans sa vie corrompue, cela est bien égal. Mais ici, c'est autre chose. Ce n'est pas encore lui dont je veux parler comme le roi qui a fait le plus de mal à la France, sous le rapport indiqué tout à l'heure. Allons, madame Junot, aidez-moi ! Allons, voyons !

Cette fois, j'y étais parfaitement. Mais je voyais que lui aussi se rappelait très bien son homme, et il eût été bien maladroit à moi de lui en ôter le plaisir. Aussi, je n'eus garde. Il sourit, se remit à marcher et, prenant une prise de tabac, il dit tout en cheminant :

— Eh bien, c'est Louis XIV, votre *grand roi*, qui est cause de cette sorte d'anarchie dans les corporations. Car il ne faut pas se dissimuler que les maux de cette nature ne s'effacent pas avec une entière volonté de le faire. On se ressent aujourd'hui encore de ce malheureux effet des corporations.

— Votre Majesté est toujours bien sévère pour Louis XIV, dit le cardinal.

— Et cependant, répondit l'empereur avec un sourire plein de grâce, je ne suis *pas jaloux* de

rêveries jusque-là. L'enfant *d'un maître compagnon*, fût-il une bête, était plutôt reçu. Ensuite l'argent faisait tout et tarissait le talent même, parmi les ouvriers eux-mêmes. Les jurandes et les syndics étaient eux-mêmes les fléaux de la classe ouvrière. L'envie et la jalousie parmi eux faisaient le reste.

lui, quoiqu'on l'ait prétendu. Sans doute, je suis sévère pour Louis XIV, poursuivit-il plus sérieusement, parce que je sais qu'il a fait à la France des plaies qui saignent encore aujourd'hui. Ce sont de grands malheurs, monsieur le cardinal, que ceux qui sont imposés à une nation pour satisfaire des passions effrénées.

Et sans doute apercevant sur la physionomie du cardinal une expression singulière que tout son savoir de courtisan ne pouvait dissimuler, il ajouta [1] :

— J'ai fait souffrir la France sans doute, dans cette dernière et malheureuse guerre. Mais mon intention était au contraire de lui donner du bonheur et de la gloire. Je ne l'ai pas pu faire parce que la volonté de l'homme n'a qu'une quantité de forces, et que ces forces ne peuvent lutter contre la trahison et la mauvaise foi...

Le cardinal, très contrarié d'avoir été peut-être deviné, ne savait que répondre. Il savait que s'excuser pour une chose tacite, c'est faire une faute bien autrement maladroite que la première qu'on peut toujours désavouer. L'empereur, content d'avoir répondu, ne fit plus paraître qu'il eût compris le mouvement de lèvres et de sourcils du cardinal, et reprit :

— Ce fut pendant la guerre qui précéda celle de la succession d'Espagne... Cette guerre qui amena le traité de Ryswick..., cette guerre injuste, autant que mal faite et mal conduite, et qui coûta des millions à la France, que Louis XIV, dépourvu de toutes ressources, créa des offices qui se multiplièrent ensuite à l'infini. Mais ce fut surtout pendant la guerre de la succession que ces offices

[1] J'ai déjà dit que j'écrivis cette conversation en rentrant chez moi, parce qu'elle me frappa vivement.

n'eurent aucune mesure. La seule année 1704 vit créer quinze maîtrises. Quand on songe à leur destination surtout, il est impossible de n'avoir pas une profonde pitié d'un peuple imposé si cruellement au nom de celui qui doit être son père. Du moins, si je suis sévère avec lui, moi, je lui donne ce qu'il aime, en revanche, et il me comprend, et il m'aime. Car il m'aime, le peuple. C'est dans le peuple qu'il me faut aller chercher maintenant des cœurs dévoués. Les autres ont été trop heureux. Il y a des exceptions cependant, dit-il en se reprenant, car il venait de rencontrer tout à la fois mon regard et celui tout attristé de Duroc qui, déjà frappé par avance du coup qui nous l'enleva quelques mois plus tard, semblait ployer sous le poids d'une tristesse de pressentiment. J'ai de lui une lettre bien singulière à cet égard-là, à peu près de cette époque. L'empereur était affecté. Il se promena encore quelque temps, puis il rentra dans ses appartements, mais silencieux et triste, et comme ayant reçu une fâcheuse impression de tout ce qu'il venait d'évoquer. Le cardinal s'en revint avec moi. Et, avec M. de La Valette [1], nous parlâmes pendant toute la route de cette liberté de la presse qu'on paraissait vouloir demander avec tant d'instances à l'empereur.

— Il ne la faudrait pas absolue, dit le cardinal Maury, parce que dans notre belle France rien ne s'y fait avec mesure. Si l'on donnait demain la liberté de la presse, vous auriez licence après-demain. Voyez ce que votre Directoire a gagné à laisser parler. Cela ne sert à personne, si ce n'est à ceux qui se font payer pour se taire et qui, pour

[1] Junot demeura à Saint-Cloud.

être achetés à plus haut prix, crient comme des paons du plus haut de leur tête...

— Comment, lui dis-je, vous croyez que dans les hommes qui pourraient dire d'utiles vérités il n'en est pas un bon nombre d'honorables et de véritablement assez patriotes pour parler à l'empereur le langage de la patrie, sans qu'une intention vénale souille une intention si loyale !

— Je n'en connais *pas deux* qui soient capables de braver la colère de l'empereur pour le motif lui-même. Et, ces deux-là, il faudrait encore voir bien clair dans leur âme. Plaignez-moi d'avoir cette pensée-là, madame la duchesse, mais c'est l'expérience des hommes qui me l'a donnée... Ainsi, par exemple, je crois que A..., M..., C..., C... et quelques autres encore ne seraient pas gagnés par de l'argent. Mais ils le seraient par des places, des grâces, des faveurs d'un haut prix...

— Eh bien, vous vous trompez pour M..., lui dis-je, je le connais beaucoup et je puis répondre de lui...

— C'est-à-dire que vous croyez pouvoir en répondre, parce que vous êtes vous-même loyale et que vous n'imaginez pas que l'homme qui dit une chose en pense une autre. Mais si l'on vous fournissait la preuve que M... a eu la fièvre pendant un mois, parce que M. de Fontanes a été nommé grand-maître de l'Université...

— Allons donc !

— C'est la vérité exacte. N'est-il pas vrai, monsieur le comte ?

— Hein ! Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria La Valette, qui s'était endormi comme un bienheureux pendant notre discussion, qui l'ennuyait à la mort.

On le mit au courant.

— Je le crois pardieu bien, qu'il voulait être grand-maître de l'Université. Nous en avons eu la preuve dans des lettres de lui et dans les réponses à ses lettres. Mais la preuve irrécusable et même ce qui est plus étrange de la part du petit homme, c'est que cette constante opposition envers l'empereur a été motivée là-dessus. Je tiens de l'empereur lui-même qu'à l'époque où le M... était dans son intimité, il avait appris de lui-même le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de refaire une université, et de mettre un grand-maître à la tête. Le M..., se jugeant d'une valeur assez haute, probablement pour se faire beaucoup payer, avait imaginé ce système d'opposition qui, au fait, réussit quelquefois. Mais ici le but fut manqué parce qu'il écrivit imprudemment, et l'empereur, en lisant ses lettres, prit à son égard un parti qui a été constamment suivi.

— Savez-vous bien, dis-je à La Valette, que c'est une bien horrible chose que de violer ainsi le secret des familles ? Car, en ouvrant une lettre et en la lisant pour voir s'il n'est pas question de l'empereur, vous y voyez bien des affaires étrangères à la politique. Ainsi, lorsque je vais au spectacle, un commis très subalterne dans votre administration aura le droit de me fixer avec insolence parce qu'il aura mes secrets.

La Valette se mit à rire.

— Que voulez-vous que je vous dise ? La morale de cela, c'est qu'il ne faut pas que les jeunes femmes aient des secrets. Mais, reprit-il plus sérieusement, vous vous trompez sur la manière dont se fait ce travail-là. Il est aussi

consciencieux que possible. L'empereur *seul* même lit les lettres importantes. Et puis je vous jure que cette lanterne magique qui nous passe devant les yeux chaque jour, nous rend bien indifférents sur les intérêts privés de chacun. Et puis si vous croyez que nous ne sommes pas à même de faire quelquefois du bien, vous vous trompez. Je vais vous raconter une aventure arrivée après la bataille de Wagram et dans laquelle l'empereur joue un rôle admirable. Comme je ne vous nommerai personne, cela ne vous mènera à la connaissance d'aucune chose.

L'empereur venait d'arriver de la campagne de Wagram. Il était à Fontainebleau. Un matin, j'étais encore couché, lorsqu'un page arrive au galop dans ma cour et m'apporte l'ordre de me rendre *immédiatement* auprès de Sa Majesté. Je fis venir des chevaux de poste qu'on attela à ma voiture, parce que je ne voulus pas croire le petit diable de page qui voulait m'emmener à franc étrier. C'était pour se moquer de moi. Hein! Oui, je crois que c'était pour se moquer de moi. J'arrivai auprès de l'empereur, qui me parut de très bonne humeur. Il avait devant lui quelques lettres ouvertes. L'une d'elles était une écriture de femme et remplie sur les quatre côtés par une écriture fine et serrée comme des pieds de mouche.

— Voilà une petite personne bien imprudente, dit l'empereur en me mettant la lettre dans les mains. Lisez cela, et puis rappelez-vous ensuite de ce que je vais vous dire, monsieur le comte, poursuivit-il avec un sérieux qui m'aurait fait peur si je n'avais été le plus sage des hommes.

Le cardinal et moi, nous nous mîmes à rire si bruyamment, que le bon La Valette en demeura

tout stupéfait. Je le tirai par la manche et je lui dis tout bas :

— La lettre n'était donc pas de Mme F... ?

Et le cardinal, le tirant par l'autre bras, lui dit un mot très court que le bruit de la voiture m'empêcha d'entendre, mais qui produisit un singulier effet sur La Valette, car il bondit comme un volant sur le coussin heureusement bien moelleux de la voiture. Et, se retournant de mon côté, il me regarda d'un air tout aussi effaré, reportant alternativement ses petits yeux que l'étonnement voulait rendre plus grands sans y parvenir.

— Allons, allons, calmez-vous, disait le cardinal avec son gros rire, sa grosse voix et sa grosse figure rouge, même à côté de sa soutane, mais toujours avec cet accent d'un esprit supérieur, même dans une raillerie, calmez-vous, mon cher comte, et finissez votre histoire.

— Eh bien donc, reprit La Valette avec assez d'assurance, l'empereur me dit de lire cette lettre. Le curieux de la chose, c'est que je connaissais l'écriture. Cette lettre, écrite d'un château, à dix lieues de Paris, était adressée à un officier de la maison de l'empereur. Elle contenait des détails terribles pour le mari, qui était aussi attaché à l'empereur, mais dans sa garde, et dont le grade était même assez élevé. Ces détails compromettraient pour toujours le repos de l'intérieur de cet homme. L'empereur me dit de prendre à l'instant même des informations pour savoir si la jeune femme avait des enfants de son mari.

« — Allons, va vite et reviens de même, me dit l'empereur. Je t'ai envoyé chercher parce que, devant plus tard voir cette lettre, il était inutile d'avoir un confident de plus. »

Et il me poussait par les épaules. Mais comme je pouvais répondre à la question sans aller plus loin, je ne faisais pas un pas et je réfléchissais. L'empereur n'aime pas beaucoup qu'on réfléchisse, comme vous savez, surtout quand il donne un ordre. Il répéta d'une voix plus sévère. Alors je me retournai vers lui et je lui dis :

« — Sire, elle n'a pas d'enfants. »

Il ouvrit non seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles. Je dis encore une fois :

« — Sire, elle n'a pas eu d'enfant depuis sept ans qu'elle est mariée. Elle est jolie, elle est jeune et, sans employer ici le style du roman, elle a été *sacrifiée*.

« — Bhrurrr, s'écria l'empereur. Et toi aussi, mon vieux ami, tu deviens romanesque ! Tu vois des *victimes*, des *tyrans*, des *sacrifices*, là où il n'y a que des jeunes filles très contentes d'abord d'avoir une voiture, des diamants, d'être présentées à la cour et de courir toutes seules toute la journée pour faire des visites et montrer les atours de la corbeille et du trousseau. Oh ! je connais tout cela. Mais ici, c'est tout une autre affaire... Et comment la connais-tu donc ?

« — Comme on connaît les gens, Sire. Je connais ses parents. Je l'ai presque vue naître.

« — Ah ! ah ! eh bien, dis-lui donc de ne pas *conspirer* contre moi et de ne pas chercher à détacher de mon service des hommes dont je suis sûr. Qu'elle use de son empire comme femme et comme femme amoureuse, mais qu'elle ne dépasse pas la ligne tracée par la nature, même à tout ce qui porte une cornette. Au surplus, ses propres affaires devraient assez l'occuper, car, d'après cette lettre, elle est au cinquième mois d'un

événement qui peut troubler à jamais sa vie. Et cependant... c'est bien une tête de femme ! Voilà qu'elle va s'occuper du meilleur moyen de me tuer. »

Je fis un cri.

« — Oui, oui, poursuivit l'empereur, elle écrit à *** et elle lui dit dans une sorte de chiffre, qu'un enfant pourrait du reste comprendre, que le temps approche, que l'exemple du jeune fanatique de Schœnbrunn doit donner du courage à des Français qui doivent être encore plus fatigués que lui de leur *esclavage* et *de ma cruauté.* »

Je tenais cette lettre dans ma main et je la parcourais sans comprendre. Je savais bien que l'opinion de la famille de cette jeune femme était extrêmement royaliste. Mais qu'elle eût influé sur la jeune femme elle-même, voilà ce qui me confondait et devenait inintelligible. Elle était un composé d'enfantillage, de grâces, d'esprit, mais voilà tout. C'était un monceau de rubans, de fleurs et de gaze, d'où pouvait sortir une belle opale à couleurs changeantes, mais un rubis, un diamant ? Jamais ! Enfin je lus la lettre. Elle paraissait n'être pas la première. J'en fis l'observation. L'empereur me dit que c'était la cinquième qu'il lisait...

« — Et Votre Majesté ne m'en a pas parlé ?

« — A quoi bon ? Je *savais* que tu la connaissais.

« — Vous le saviez, Sire, m'écriai-je en faisant un bond sur moi-même et me rappelant surtout sa surprise précédente.

« — Sans doute je le savais. Tu t'étonnes de tout aujourd'hui. Que peut-il y avoir de surprenant que je connaisse tes relations avec cette famille ? Tu crois peut-être que je t'en veux, parce

qu'ils sont royalistes ? Eh ! mon Dieu, où en serais-je donc, si je m'allais fâcher contre tous ceux qui voient le faubourg Saint-Germain ? Ce n'est donc pas pour cela que je t'ai mandé. Mais d'après la lettre de ce matin, la petite imprudente est au moment de tout voir se découvrir. Je ne veux pas d'esclandre dans l'intérieur de mon palais. Je veux que tout se passe convenablement, et surtout avec un grand respect pour les mœurs et les convenances... C'est toi que je charge de toute cette affaire, La Valette. Tu vas aller *aujourd'hui même* chez M^me^ ***. Tu lui parleras, mais *seul*, entends-tu bien, *seul*. Je ne veux là-dedans, ni mère, ni oncle, ni cousine. Il paraît, d'après ses lettres, qu'elle n'a que sa femme de chambre pour confidente... Qu'elle n'en prenne pas d'autres. Tu es là, toi, en cas de besoin, tu serais utile. Quant à son amant, *il faut qu'elle le considère comme mort pour elle*, à moins que son mari soit enlevé par une balle ou un boulet de canon. A cette condition j'écris au maréchal *** pour qu'il donne une mission au mari et qu'il ne puisse être de retour que lorsque son repos et celui de tous les siens ne pourra être troublé par la connaissance d'une chose qui serait un coup mortel pour lui. »

— J'étais si attendri en l'écoutant, poursuivit La Valette, que — vous ne me croirez peut-être pas — eh bien, je pleurais. Je pleurais comme un enfant...

— Ah ! je vous crois, je vous crois sans peine, lui dis-je en riant, quoique très émue moi-même, et je vous crois d'autant mieux que vous m'en donnez la preuve en ce moment, plus que par toutes les paroles du monde...

Il avait la figure couverte de larmes. Quant au cardinal, il se barbouillait le nez et le menton avec son tabac d'Espagne et répétait en souriant :

— Qu'il est habile cet homme, qu'il est habile ! Je suis sûr que cette famille a été gagnée à sa cause à tout jamais, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit le brave homme avec une sorte de rudesse qui ne lui était pas habituelle, ou plutôt... Oh ! j'ai tort... on la croirait ingrate... oui, sans doute, elle s'est attachée à l'empereur. Et ce que Votre Éminence doit trouver plus exemplaire et plus digne d'attirer son attention, c'est que la jeune femme s'est repentie de ses fautes, ou, pour parler juste, *de sa faute*, et qu'elle est aujourd'hui la femme la plus respectable que je connaisse bien certainement. Et j'ai le droit de m'y connaître, j'espère.

Il semblait que le digne homme se réfugiât dans la vertu de sa femme et qu'il eût d'avance une révélation de ce qu'elle serait un jour !

— Oui, oui, dit le cardinal, je suis fort édifié sans doute de la vertu de votre jeune madame, mais je crois, *moi*, que l'empereur, en faisant ce qu'il a fait, ne songeait ni à la dame, ni à sa vertu. Il était ce qu'il est toujours, l'homme le plus habile que Dieu ait fait, et certes il prouvait ce que je dis là en agissant ainsi que vous venez de le dire. Du reste, mon *favori* Louis XIV, comme le dit Sa Majesté, a été clément de la même manière. Seulement sa vie n'était pour rien dans l'aventure. Cet épisode rend le pardon et la conduite de l'empereur sublimes en même temps qu'habiles.

— Votre *favori* Louis XIV, monseigneur, dit La Valette, est celui qui nous a fait le présent indigne

de tout gouvernement honorable, le violement du secret des lettres. C'est M. de Louvois qui, le premier, imagina cette infamie. Depuis lui, on a trouvé très commode de savoir, sans beaucoup chercher, ce qui était important pour l'État. L'on s'est donc mis à ouvrir les lettres, et cela sans pudeur, sans aucun discernement même et violant dix cachets pour arriver au bon. Louis XV exigeait de M. de Choiseul un *compte rendu, surtout dans la partie scandaleuse*. Ensuite M. de Choiseul lui-même avait un *abrégé* de cet *abrégé*, qu'il commentait avec son esprit fin et railleur, et dont il charmait les loisirs de Mme de Grammont [1] et de cinquante oisifs rassemblés dans son salon. Mais une chose qui vous surprendra, c'est que l'époque où les lettres furent le plus ouvertes, ce fut pendant les années 93, 94, 95, 96, 98 et 99. 93 surtout fut une véritable inquisition, moins le bûcher, mais il avait une digne suppléante. Il existe à la poste des preuves de ce que je vous dis là, qui feraient l'étonnement de bien des gens. Le Directoire ne s'en faisait pas faute, comme vous pouvez le croire. Mais sous son règne anarchique rien n'étonne, parce que tout y était dans une proportion de mal que ce serait plutôt la chose contraire qui surprendrait. L'empereur ne fait donc que ce qui est fait partout d'ailleurs et bien moins adroitement qu'en France.

Je fus de l'avis de M. de La Valette et je lui racontai à ce sujet une anecdote du temps de l'ambassade de Junot à Lisbonne.

J'écrivais assez souvent en France. Mais comme l'infidélité de la poste nous était connue, Junot envoyait fréquemment des courriers à l'empereur

[1] Sœur de M. de Choiseul.

ou bien à M. de Talleyrand. Cependant j'écrivais quelquefois par la poste, mais alors il était rare que je ne m'en repentisse pas. Un jour je reçois une lettre de la vicomtesse de Puthod, l'une de mes amies les plus intimes et que j'aimais chèrement. Cette lettre avait plusieurs pages et était écrite sur du papier vélin satiné venant de chez *Coiffier* [1], alors le Susse de la papeterie élégante de Paris. Mme de Puthod, très soignée dans tout ce qui l'approchait, était surtout d'une propreté exquise et recherchée. J'étais donc bien certaine que les huit pages toutes souillées, froissées, que j'avais dans les mains, n'étaient certes pas sorties des siennes dans cet état. Mais ce fut bien autre chose lorsque, voulant continuer ma lecture, je fus arrêté par une page qui manquait. Le commis chargé de lire le grimoire français de ces *révolutionnaires* maudits, que l'*antechrist* envoyait en ambassade dans leur pauvre royaume, y avait mis tant de temps et de soins qu'il était demeuré détenteur de la dernière page de ma lettre. Et comme c'est une grande affaire, quand on est à cinq cents lieues l'une de l'autre, qu'une page de plus ou de moins entre deux amies, je fis grand bruit et M. Legoyt, second secrétaire d'ambassade, eut la bonté d'aller à la poste pour moi et d'y faire tapage. Mais ce fut en pure perte. Ils nièrent d'abord que la page eût été perdue, parce que la lettre n'avait pas été lue. Cela était assez pour ne pas insister, mais pas assez pour me convaincre ; aussi, écrivis-je à la vicomtesse :

« Je ne puis vous donner aucun détail sur ce

[1] Coiffier était le père de Mlle Mezeray, actrice *très* et *toujours* mauvaise, de la Comédie-Française. Son magasin était où se trouve aujourd'hui celui de Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré.

que vous voulez savoir, il me faudrait pour cela vous parler du pays et, sauf quelques exceptions très remarquables [1], je n'ai pas grand'chose à en dire, si ce n'est du mal. Or, je me rappelle que, étant petite, ma gouvernante me recommandait toujours d'être polie avec les gens quand je me trouverais *avec eux* et *chez eux*, il y a bien une toute drôle de morale là-dedans, mais enfin, je suis chez les Portugais, je ne puis donc pas vous dire tout ce que j'en pense, surtout depuis que je vois qu'ils ouvrent les lettres assez maladroitement pour employer un commis qui perd les feuilles, et les lit ayant les mains sales, etc. »

Comme je n'irai pas jusqu'en 1818, époque où se passe le fait qu'on va lire, je le place ici parce qu'il y est parfaitement en son lieu, en raison de l'à-propos.

Quelques mois après les événements fabuleux de la Restauration, événements qui avaient remis l'Italie sous le joug autrichien, il arriva que dans une ville — que je crois être Milan, sans être assez sûre du fait pour l'affirmer — des agents de la poste chargés d'ouvrir les lettres qui pouvaient donner quelques inquiétudes par le nom que portait la suscription, furent étrangement empressés, en ouvrant une lettre adressée à l'un des premiers personnages marqués à l'encre rouge, de trouver une lettre écrite EN HÉBREU. C'est un chiffre comme un autre. Mais l'hébreu, ne le lit pas qui veut. C'est une langue d'*agrément* peu usitée

[1] En tête de ces exceptions, je me ferai un devoir de mettre la duchesse de Cadaval, le marquis de Valence, le comte Sabugal, le marquis d'Alorna, Dom Thomas de Noronha, M. d'Araujo et M. d'Anadia. Quant à M. de Villaverde, il avait de l'esprit. Eh bien, il avait de l'esprit... et beaucoup même.

dans le jargon social. Aussi messieurs de la poste furent-ils dans une sorte de désespoir de n'être ni assez habiles pour traduire cette pièce importante au salut de la ville, qui devait sans doute se trouver compromise, et dont le grimoire en lettres devait donner la clef. Mais la personne à qui elle était adressée refusa de recevoir la lettre, disant que ce n'était pas pour elle. Ma mémoire, qui me revient à mesure que j'écris, me dit que la ville était Trieste. Or, dans Trieste, ce n'est pas un personnage bien difficile à trouver qu'un juif. Qu'il soit Allemand, Polonais, Russe, il importe peu. S'il sait lire le Talmud, c'est ce qu'il faut. On fit donc battre la chamade pour déterrer un israélite. Et, enfin, dans une petite rue près du port, tout en haut d'une vilaine maison bien noire et bien sale, on trouva un petit vieillard, presque diaphane, collé contre une lampe à la lueur de laquelle il faisait des chiffres, et puis encore des chiffres. On lui raconta comme quoi il fallait suivre ceux qui le venaient chercher, chez le commandant de la ville. S'il avait pu pâlir, le petit juif, il en serait devenu comme une figure de cire. Mais un petit juif, cela ne pâlit jamais. Il suivit donc les envoyés du commandant et, arrivé chez lui, il se mit à déchiffer le grimoire, qu'il lisait couramment comme feu Moïse. Mais c'était alors qu'il aurait pâli s'il avait pu pâlir ! A mesure qu'il lisait, il jetait autour de lui un de ces regards de juif qui cherchent à tout prendre, et sont tous quêteurs. Il s'y joignait une anxiété terrible. Il était évident que le petit juif avait trouvé un grand, un terrible secret dans la feuille hébraïque et tout le conseil du commandant se mit à pâlir de concert avec lui.

— Juif, dit le commandant d'une voix sévère, qu'as-tu trouvé dans cette feuille qui te fasse trembler comme tu trembles ? Allons, traduis-nous cela et finissons.

— Excellence, s'écria le petit juif en se jetant à genoux et joignant les deux mains. Excellence, je vous en conjure, ne me faites pas traduire cette page maudite ! Au nom du Dieu vivant brûlez ce papier, et ne me forcez pas, moi pauvre malheureux, à vous dire ce qu'il renferme.

— Comment, maraud, mécréant maudit, il y a sur ce papier quelque chose que tu n'oses pas me lire ? C'est un peu fort ! Sais-tu bien qu'il y a des moyens pour te délier ta langue de Judas ! De quel pays es-tu ?

— De Varsovie, monseigneur.

Et le petit juif s'inclinait si bas, si bas qu'il entrait en terre.

— Varsovie ? Ah ! pardieu, et voilà précisément la chose ! Tous ces juifs polonais sont autant de fléaux, partout où ils se trouvent, même dans leur propre pays, où l'on ne veut pas d'eux. Ah çà ! veux-tu lire et promptement ? Autrement, tu auras affaire avec l'autorité ! Et tu sais que la nôtre ne plaisante pas.

Le petit juif, tout tremblant, se mit en devoir d'obéir. Il prit ses lunettes, en frotta les verres, les rendit nets et luisants, et puis il voulut commencer. Mais il fallut se moucher, tousser. Et puis il n'y voyait pas assez clair. Enfin il prit son parti, comme un poltron qui se lance au milieu d'un danger, et, d'une voix aigre et perçante, il jeta ces paroles aux oreilles du commandant et de son conseil :

« Canailles que vous êtes... »

Et puis il s'arrêta comme tout étonné lui-même de ce qu'il venait de dire. Il leva son petit œil chassieux et rencontra le regard flamboyant du commandant.

— Excellence, Excellence, s'écria-t-il en laissant tomber le malencontreux papier, ce n'est pas ma faute ! Je ne voulais pas vous dire cette impertinence.

— Continue, dit le commandant, et fais promptement.

Alors le petit juif reprit le papier et lut cette fois tout ce qu'il contenait sans interruption :

« Canailles que vous êtes ! Comment pouvez-vous aussi être assez imbéciles pour croire que si je voulais conspirer contre vous et votre baraque de ville, j'irais me servir d'un moyen aussi stupide que celui-ci pour cacher mes desseins ? Au moment où l'on vous lit cette *carte* politique, ce chiffre tant redouté par vous, il est certain que vous avez perdu plus de temps et surtout plus de considération à en chercher la clef, à le faire traduire, que bien certainement il vaut. J'aurai donc le plaisir de me moquer de vous, et cela sans que vous sachiez si je *suis* ou *non* l'auteur de votre mystification. Cela vaut bien, j'espère, le déshonorant plaisir de violer les choses les plus saintes et de vexer d'honnêtes gens dans les actions les plus simples de leur vie sociale. Que la leçon vous profite... si jamais une leçon donnée a corrigé d'un défaut comme celui que vous avez. »

Jamais on ne put découvrir l'auteur de la mystification. Quant au petit juif, il regagna son sixième étage en disant :

— Si, comme moi, ils ne recevaient ni n'écrivaient de lettres, cela ne leur arriverait pas.

LXIII

La bonté de Napoléon. — Napoléon poète. — Napoléon parcourant Paris en Haroun-al-Raschid.

Ceux qui habillent l'empereur avec une peau de tigre, comme lui-même l'a fort spirituellement dit à Sainte-Hélène, ne le connaissent guère. C'est pitié en vérité de voir une renommée aussi colossale être livrée à des chenilles qui la souillent de leur bave impure. L'empereur n'avait peut-être pas une grande sensibilité, encore l'amour qu'il avait pour son fils prouve-t-il que cette grande âme avait été créée bien complètement par la divinité. Elle ne se trompe pas dans ses œuvres et le moule où fut jeté Napoléon était bien de ceux dont on sort avec la perfection.

L'empereur avait des goûts qui dénotent la bonté. Aussi je crois qu'il est né avec le germe d'une extrême sensibilité, et que le malheur de sa position, car il n'était pas heureux dans les premières années de sa jeunesse, lui imposa presque une autre nature. Ensuite l'ambition et toute sa sécheresse égoïste est venue envahir une âme qui était d'abord formée pour aimer et être aimée. C'est une autre vie que celle qui s'offrit à Napoléon en sortant de l'enfance, et celle qu'il a suivie. Il ne pensait pas, lorsqu'il était lieutenant d'artillerie à Marseille, qu'un jour cette ville ferait partie de son vaste empire. Il avait dix-sept ans. Il était alors dans toute la verdeur de la jeunesse et, conséquemment, des illusions. Mais comment un rêve, même un rêve de jeune homme, pouvait-il se bercer devant une couronne, devant un trône, devant une

puissance ? A cette époque il n'en reconnaissait *qu'une seule*, c'était celle exercée par deux yeux parlant d'amour, par une voix harmonieuse. Alors il se laissait aller volontiers au charme d'une magie séductrice, de cette magie qui nous enlace et nous enchante, lorsque surtout elle vient à nous fortifiée de mille illusions. C'est pour cela que la séduction du théâtre est si redoutable. Ce fut celle-là que l'empereur, encore presque enfant, ressentit à Marseille [1] pour Mme de Saint-Huberty. On sait qu'elle excellait dans le rôle de Didon. Napoléon la vit, l'entendit et son cœur de feu palpita aux accents de cette voix qui révélait, dit-on, les peines de l'âme avec une telle vérité, qu'on pleurait en l'écoutant, mais de ces larmes si douces, de ces larmes qui sont à elles seules une volupté. Après avoir entendu Mme de Saint-Huberty dans ce rôle de Didon, Napoléon, transporté et profondément ému, composa les vers que je mets ici. Ces vers sont peut-être les *seuls* qu'il ait faits de sa vie et j'en puis garantir l'authenticité.

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant :
Didon n'eut pas d'attrait assez puissant
Pour arrêter la fuite *où son amant s'obstine ;*
Mais, si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encore sauvage [2].

---

[1] On dit à Marseille, d'autres à Aix, mais la différence est si légère, que le mieux est de ne pas s'y arrêter.

[2] Ces vers sont parfaitement authentiques. Je les tiens de M. le duc de Bassano, qui a la certitude qu'ils sont réellement de l'empereur.

Il y a de la poésie dans ces vers-là. En ajoutant à ce goût pour les vers qu'ont seules les âmes tendres, cette préférence pour les œuvres ossianiques, cette tendance à la rêverie, ce charme à écouter les cloches lorsqu'elles tintent vers le soir, et tout cela sans affectation, sans rien qui dénote le comédien ou l'homme ayant un masque, voilà qui prouverait que l'empereur fut d'abord créé pour être, comme Lucien, un composé *de fer et de feu*, et dont l'âme aimante et toute remplie de cette force d'amour qui développe en nous la bonté et la pitié, fut d'abord altérée par un *premier sentiment méconnu*, et puis cette ambition dévorante qui ravagea toutes les passions douces en lui, et les remplaça par des volontés violentes et des affections qui, bien loin d'être la douceur de sa vie, ne furent plus que secondaires et très peu importantes dans sa grande marche au travers du monde qu'il s'en allait bouleversant. Je ne suis pas injuste pour Napoléon. Je ne suis pas *une fanatique séïde* non plus. Étant aussi raisonnable qu'il est grand, je le juge comme doit l'être un colosse de gloire tel que lui, par ses actions présentées à la postérité.

Voici une histoire qui arriva dans ce même temps et que je veux raconter, parce qu'elle le place dans un de ces jours lumineux qui lui sont propres.

On sait que Napoléon aimait à courir le matin, accompagné seulement du duc de Frioul, et que surtout son grand plaisir était de n'être pas reconnu. Un jour, dans le mois de mars ou d'avril, il sort de l'Élysée, où il était alors, et avec Duroc, ils prennent ensemble le chemin des boulevards par le plus beau jour d'un printemps chaud et parfumé. Il était six heures du matin. Arrivés sur le boulevard, l'empereur observa en riant que leur

course était trop matinale. Toutes les boutiques étaient encore fermées.

— Il ne faut pas faire l'Haroun-al-Raschid d'aussi bonne heure, dit-il. C'était d'ailleurs la nuit, je crois, qu'il faisait ses courses de surprise avec son fidèle Giaffar.

Et tout en causant, en remarquant telle maison qui faisait un mauvais effet en gênant la voie publique et en la faisant noter sur le calepin de Duroc pour que Fontaine en fût instruit par lui à leur premier travail, ils arrivèrent au passage du Panorama... Là, quelques boutiques venaient de s'ouvrir. L'une d'elles attira l'empereur plus qu'une autre. C'était celle du fameux magasin d'albâtre de Florence. Il était, comme il l'est encore aujourd'hui, tenu par M. L... et sa sœur. Tous deux[1] sont Suisses.

Il n'y avait dans le magasin dans ce moment qu'une servante qui balayait, et même si gauchement, dans la crainte de casser quelque chose, que l'empereur ne put s'empêcher de la regarder longtemps et de rire ensuite du rire joyeux d'un jeune écolier...

— Ah çà ! dit-il enfin, qui donc tient ce magasin ? On ne voit ici ni maîtresse ni maître.

— Voulez-vous t'y donc acheter queque chose, dit la servante en suspendant son travail et regardant l'empereur en s'appuyant sur son balai, et posant son menton sur ses deux mains.

[1] Ils sont tous deux parfaitement élevés et ayant les meilleures manières, ils vivaient tous deux fraternellement, et c'était plaisir de les voir toujours unis et aussi heureux ensemble. Je crois que l'un des deux s'est marié. La sœur est une charmante femme sous tous les rapports, et comme bonnes façons, et comme femme estimable. Elle est fort belle.

Elle avait un air assez moqueur, et, dans le fait, elle n'avait aucun tort, car jamais on ne verra, selon moi, une plus étrange physionomie que celle de Napoléon dans son costume d'*Haroun-al-Raschid*, comme lui-même l'appelait, ou de calife de Bagdad [1].

Il portait toujours la fameuse redingote grise [2]. Ce n'était pas là le singulier. C'est la façon de la redingote. Jamais l'empereur n'avait voulu être serré, ni même gêné dans ses habits, ce qui fait que ses tailleurs lui faisaient des habits et des redingotes qui lui allaient comme s'ils avaient pris mesure sur une guérite pour la largeur et la longueur. Lorsqu'il se maria, le roi de Naples le fit consentir à se laisser habiller par ses tailleurs. L'empereur y tint assez courageusement les premiers jours, mais ensuite il cria au supplice et *demanda merci*. Il donna la question à décider à l'impératrice, qui, pourvu qu'on lui laissât ses courses à cheval et ses quatre ou six repas, était de bonne humeur et de l'avis de tout le monde. Elle accorda, en conséquence, à l'empereur toute facilité pour s'habiller à sa mode et surtout à sa guise, disant qu'elle aimait l'empereur *autant d'une manière que de l'autre*. Je crois qu'elle ne mentait pas et qu'elle voulait seulement dire *qu'elle ne l'aimait pas plus d'une manière que de l'autre*.

Avec cette redingote faite ainsi que je viens de le dire, à la grâce de Dieu, il avait un chapeau rond

[1] Il chantait aussi très souvent, depuis qu'il avait relégué le fameux air de Camille ou le Souterrain : *Non, il est impossible*, l'air du Calife : *De tous les pays pour vous plaire...* et cela avec la même voix fausse.

[2] Il en portait aussi souvent une bleue dans les dernières années.

posé sur ses yeux, parce qu'il ne voulait pas être reconnu, et le chapeau planté tout droit. Cette redingote boutonnée et mise en *façon d'étui*, tout cela joint à une grande *déshabitude* des façons du monde, faisait, comme on peut le croire, un ensemble assez comique, où rien du héros ne se retrouvait. La servante des albâtres jugea dans un coup d'œil rapide que le personnage ayant une redingote et un pareil chapeau, ne pouvait vouloir acheter qu'un serre-papier ou quelque autre misère de dix à quinze francs, ce qui ne valait certes pas la peine d'aller réveiller sa jeune et belle maîtresse. Mais l'empereur, qui ne jugeait pas de même, après s'être à son tour diverti de la tournure de la Fatime du balai, lui demanda avec un ton de maître s'il y avait là quelqu'un pour lui répondre.

La jeune sœur de M. L..., ayant entendu le colloque de sa servante et de l'empereur, se hâta de passer une robe et de descendre dans son magasin. En la voyant, l'empereur fut frappé de l'aspect de sa figure et de sa tournure, toutes deux aussi nobles, aussi distinguées que celles des femmes les plus élégantes de la cour impériale.

— Pardieu, madame, lui dit l'empereur en touchant le bord de son chapeau, mais évitant de l'ôter pour n'être pas reconnu, il me semble que vous n'êtes guère matinale ; ce n'est pas ainsi qu'une marchande doit tenir son magasin.

— Vous auriez raison, monsieur, répondit Mlle L..., si nous vendions et si le commerce allait. Mais qu'importe ou non que nous soyons dans notre magasin, la vente n'en va ni plus ni moins.

— Le commerce est donc bien malade ? dit Napoléon en regardant différentes choses placées sur des tablettes...

— Perdu, monsieur, perdu ! Et comment cela serait-il autrement ? Nous devons périr à la peine.

— Vraiment ! Comment, la France est dans un état aussi alarmant ? Je suis étranger. Je voudrais faire quelques emplettes et, en même temps, je désirerais qu'une aussi agréable personne me donnât quelques éclaircissements sur ce qui se passe en France. Comment appelez-vous la forme de ces vases ?

— Ce sont des vases forme *Médicis*, répondit Mlle L...

— Ceux-ci sont fort beaux. A quel prix les mettez-vous ?...

Mlle L... ouvrit à la fois les yeux et les oreilles. Les vases étaient marqués *trois mille francs*. Elle le dit à Napoléon. Il fit seulement un signe de tête, puis il reprit :

— Vous dites donc que le commerce ne va pas. Quelle en est la raison ?

— Eh ! monsieur, *tant que nous aurons un petit homme* aussi enragé que l'est celui-là pour faire la guerre, comment voulez-vous que nous ayons, non pas des jours, mais des heures tranquilles ?

Et la jeune et belle fille se laissa tomber comme accablée sur le banc de son comptoir. L'empereur la regardait avec complaisance, mais avec une sorte d'intérêt respectueux, car j'ai déjà dit qu'elle imposait seulement en marchant dans son magasin.

— Est-ce que votre mari est à l'armée ? dit-il à Mlle L...

— Je ne suis pas mariée, monsieur, je suis sous la protection de mon frère et je l'aide dans son commerce... Nous ne sommes pas Français, nous sommes Suisses.

— Ah ! ah !

Et l'empereur dit ce mot avec la même distraction qu'il aurait mise à bâiller, ou telle autre chose. Et pourtant il écoutait bien.

— Je vous achète ces deux vases *Médicis*, dit-il à Mlle L... On viendra les chercher à onze heures. Vous aurez soin qu'ils soient prêts...

Il dit ces derniers mots avec le vrai ton du maître et, touchant de la main le bord de son chapeau, il s'élança hors du magasin en faisant signe au duc de Frioul de le suivre.

— Eh bien, j'ai eu *mon fait*, j'espère ! dit-il, lorsqu'ils furent sortis du passage, où les boutiques commençaient à s'ouvrir. Sais-tu bien qu'elle est fort distinguée, cette jeune fille ! Lorsqu'elle m'a dit qu'elle était Suisse, j'ai cru voir une des femmes ou l'une des sœurs des hommes du *Grütli* [1]. Crois-tu qu'elle m'ait reconnu ?...

— Je suis sûr du contraire, Sire. Sa parole était trop calme et trop assurée. Non, elle ne sait pas qui vous êtes.

L'empereur fut pensif pendant quelques instants et puis, relevant sa tête, son regard parcourut ce qui l'entourait avec un calme orgueilleux. Duroc, qui me racontait cette scène, me dit qu'il était certain que l'empereur avait eu quelques mauvaises pensées dont ensuite il avait triomphé...

Oh ! son âme était grande et forte !

A onze heures, Mlle L... vit arriver des porteurs avec un brancard et un valet de pied à la livrée de l'empereur. Il était porteur d'un petit billet qui disait que Mlle L... devait accompagner les vases pour en toucher le montant.

— Et où dois-je aller ? dit la jeune fille toute

[1] C'est le nom de la prairie où se prêta le serment de Guillaume Tell, Walter Furst et Staufacher.

tremblante, car elle commençait à regretter ses paroles du matin en voyant la livrée impériale.

— A l'Élysée-Napoléon, mademoiselle, dit le valet de pied.

Son frère, qui apprit l'aventure en même temps que la conclusion, car il rentrait seulement, voulut accompagner sa sœur. Il fit charger les vases avec le plus grand soin et se mit en marche derrière eux avec sa sœur qui tremblait comme une feuille de bouleau. Et pourtant elle ne se doutait pas de l'entière vérité.

Arrivés à l'Élysée-Napoléon, ils furent introduits à l'instant même dans le cabinet de l'empereur. Il prit lui-même trois billets de mille francs dans son bureau et, les remettant à M^lle^ L..., il lui dit en souriant :

— Une autre fois, ne murmurez pas autant de la stagnation du commerce...

Et, faisant un signe de la main d'une manière gracieuse, il rentra dans son appartement intérieur.

Le frère et la sœur étaient deux êtres faits pour comprendre cette conduite généreuse. Ils la sentirent avec une âme à l'unisson d'une belle action. J'ai vu longtemps après M^lle^ L... raconter cette histoire et toujours d'une manière aussi simple et aussi à son avantage, sans le savoir. Elle avait appris depuis cette matinée, que le commerce pouvait souffrir sans que ce fût immédiatement la faute du chef de tous. Elle était juste. Aussi *le petit homme* avait bien grandi dans son esprit, non pas en lui achetant une paire de vases de trois mille francs, mais en oubliant une parole qui, pour tant d'autres, eût été une offense.

LXIV

Murat et Napoléon. — Marie-Louise.

Depuis longtemps une aigreur presque haineuse avait remplacé les sentiments qui unissaient les deux beaux-frères, sentiments qui, du reste, n'avaient jamais été ceux de l'amitié. Napoléon n'aimait Murat qu'en raison de sa bravoure et du parti qu'il en pouvait tirer. Je prie de croire que je ne parle ici d'après aucune impression personnelle. Ce sont des renseignements positifs et dégagés, au contraire, de toute partialité... L'empereur n'avait pas pour Murat ce sentiment de profonde amitié qu'il avait pour tous ses anciens officiers de l'armée d'Italie. Il se moquait ouvertement de lui, lorsqu'il n'était pas à l'armée, et certes beaucoup d'entre nous l'ont entendu rire du roi de Naples et l'appeler *le roi Franconi*. Cette inimitié, ou plutôt, pour parler plus juste, cette répulsion datait de plus loin et la cause en était bien connue à ses amis les plus intimes. Je retrouvais encore hier, en cherchant parmi des notes, une lettre de Junot qui est bien explicative à ce sujet. Mais laissons cela.

Le motif qui rendait le roi Joachim presque l'ennemi de son beau-frère avait pris sa source dans tout ce qui se passa lors de son expédition contre la Sicile (1809). Murat se fit braver par la flotte anglo-sicilienne, qui vint même prendre *Procida* et *Ischia*. Il eut cet élan de bravoure qui lui était propre et lui fit crier *en avant!* sans savoir même s'il était suivi. Il prépara une descente en Sicile. Le passage fut ordonné et une division,

celle du lieutenant général Cavaignac [1], passa de l'autre côté du phare. Les autres divisions ne le suivirent pas. Pourquoi ? Voilà ce que je ne sais ni ne puis expliquer. Mais le roi de Naples le traduisait de la façon la plus injurieuse pour son beau-frère. Son expédition était manquée. Il attribua le non-succès à l'empereur, crut qu'il avait donné des ordres secrets et revint à Naples, honteux comme un vaincu et la vengeance au cœur. Ce fut dès cet instant que l'aigreur se mit entre eux. La plus amère correspondance s'établit entre la cour des Tuileries et celle de Naples. La mésintelligence suivit bientôt et ne fut pas ce qu'elle aurait été si Ferdinand eût été à Naples, car les rapports de famille une fois troublés, ne sont remplacés que par la haine. Murat se plaignit hautement. La reine, qui depuis longtemps vivait dans une sorte d'opposition tacite avec lui pour des détails d'intérieur tout à fait privés, voyant un prétexte pour la guerre, prit parti contre le roi. Et le palais de Naples vit le scandaleux spectacle d'une lutte maritale entre le roi Joachim et la reine Caroline.

Ces dissensions atteignirent des personnes de leur cour. Tout devint prétexte pour le roi, tout devint prétexte pour la reine. Un médecin, un chirurgien, je ne sais lequel des deux, mais je sais qu'il s'appelait *Péborde*, était très aimé du roi et, par conséquent, détesté de la reine. Péborde voulait épouser une jeune et charmante personne, Élise de Saint-Même (fille de Mme de Saint-Même, amie de ma mère). Cette affaire, qui eût été toute

[1] Oncle de M. Godefroy de Cavaignac, de ce brave et digne jeune homme, aussi loyal, dans son opinion, qu'habile et capable de la conduire.

simple si le roi et la reine avaient bien voulu ne pas s'en mêler, fut une véritable guerre à mort. Joachim, comme tous les hommes qu'on *mène*, criait du haut de sa tête qu'il ne voulait pas être *mené* par sa femme, qu'il ne voulait pas être un *second Bacciochi*.

Il vit dans l'armée française une sorte d'auxiliaire pour seconder la reine. Les emplois principaux de sa cour étaient en grande et majeure partie occupés par des Français. C'était M. Paul de La Vauguyon qui était colonel général de sa garde et qui, en sa qualité de Français, devait lui porter ombrage. C'était M. le comte Daure, qui, sous le même titre *exactement* que M. le duc de La Vauguyon, devait l'inquiéter, étant ministre de la guerre. C'était... ma foi, la place me manque pour en faire la liste.

Le fait important est de dire que Murat demanda le rappel des troupes françaises. L'empereur fronça le sourcil et répondit par un *non* très sec. Alors Murat tomba dans des méfiances absurdes, même par leur excès. La reine et lui devinrent presque ennemis et l'intérieur du palais de Naples fut un enfer. Une nouvelle demande, tout aussi maladroite et surtout intempestive, acheva de mettre la mésintelligence entre les deux couronnes. Murat demanda que tous les Français qui était à son service fussent naturalisés comme Napolitains. La chose était maladroite de toute manière.

— Ah ! ah ! dit l'empereur, il ne se regarde donc plus comme Français lui-même, notre frère.

Et dans la colère que lui fit éprouver cette démarche de Murat, Napoléon, pour toute réponse, fit aussitôt paraître le décret suivant, dont jamais Joachim n'oublia les paroles :

«... Considérant que le royaume de *Naples fait partie du grand empire ;* que le prince qui règne dans ce pays *est sorti des rangs de l'armée française ;* qu'il a été élevé sur le trône *par les efforts et le sang des Français,* Napoléon *déclare* que les citoyens français sont, *de droit,* citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

J'avais alors un grand nombre d'amis à Naples. J'en avais, non seulement dans l'intérieur intime du roi et de la reine, mais dans toutes les positions, et, pour dire la vérité, j'ai même été mieux instruite par ceux qui n'étaient rien, que par ceux qui avaient, par honneur, l'obligation de se taire. Eh bien, *tous* n'ont eu qu'une voix pour me rapporter combien la conduite de Murat fut absurde et ridicule dans cette circonstance. Il bouda comme un enfant, ôta [1] sa croix *de la Légion d'honneur* et même le grand-cordon de l'ordre. Il s'en fut à *Capodimonte* et là, perpétuellement en querelles avec la reine, ils donnèrent tous deux le scandaleux spectacle d'une dissension qui recevait un jour honteux de ses motifs. Des intrigues basses et privées l'envahirent tout entier. Il passait quelquefois une partie des nuits à lire de nombreux rapports de police, tous plus alarmants les uns que les autres et d'autant plus inquiétants, pour lui, que ceux qui les rédigeaient connaissaient le côté vulnérable de l'homme. Il oubliait, pour satisfaire ce goût de délation et d'espionnage, ce qu'il se devait à lui-même. Il voyait de vils espions. Il leur parlait, il les accueillait. C'était en même temps une honte et une pitié. Mais il avait *du bon* dans l'âme. Aussitôt que le tambour battit en

[1] Pendant un jour seulement. Mais il l'ôta pendant vingt-quatre heures, et *par humeur.*

1812, il redressa sa tête et parut écouter si l'empereur l'appelait. Quand il entendit sa voix, il parut hésiter. Cependant il était résolu. Il partit pour la Russie. Mais son cœur était ulcéré et ce fut alors qu'il en donna des marques. Le moment était mal choisi. Du reste, toujours aussi brave *sur le champ de bataille*, comme le disait l'empereur, il fit dans cette campagne de Russie tout ce qu'un homme peut faire de plus vaillant et de plus déterminé. Il gagna des batailles, fut vainqueur des Russes et ajouta à la gloire de nos aigles. Voilà pour la vérité. Quelque tort qu'on ait à reprocher à un homme, la vérité avant tout. Dans cette horrible retraite de Moscou, l'empereur était entouré d'un bataillon qui pouvait à bon droit être nommé *le bataillon sacré*. Là, des colonels et des maréchaux de camp faisaient le service de sous-officiers, des lieutenants généraux celui de capitaines et de lieutenants. Murat en était le colonel. Il y a une sorte de souvenir de la chevalerie dans cette troupe d'hommes à épaulettes d'or se faisant gardiens de leur bien-aimé. Et Napoléon l'était encore pour eux à cette époque, bien qu'il crût ne voir autour de lui que des ingrats, comme il me le disait dans l'audience que j'eus de lui au retour de Russie.

On a prétendu, dans je ne sais plus quelle biographie ou quel ouvrage, que, lorsque Murat reçut le commandement des mains de l'empereur, il lui dit qu'il consentait seulement à conduire l'armée sur le territoire prussien et que, aussitôt arrivé à Kœnigsberg, il s'en irait à Naples. Il ne faut que connaître l'empereur pour douter complètement de cette version. C'était bien lui qui, au moment où Murat lui avait donné des sujets

de mécontentement graves, aurait été en recevoir la loi, lui qui ne la voulut jamais recevoir d'aucune autre puissance en Europe. C'est absurde à prétendre. J'ajouterai que le *Moniteur* du 8 février, lorsqu'il apprit que Murat avait abandonné le commandement laissé par la confiance, prouve tout le contraire. Voici l'extrait du *Moniteur :*

« Le roi de Naples étant indisposé, a dû quitter le commandement de l'armée, qu'il a remis au prince vice-roi. Ce dernier a plus l'habitude d'une grande administration ; il a la confiance entière de l'empereur... »

Le 26 ou le 24 janvier précédent, Napoléon avait déjà écrit à sa sœur Caroline :

« Le roi de Naples a quitté l'armée. Votre mari est très brave *sur le champ de bataille,* mais il est plus faible qu'une femme *ou qu'un moine* quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral. »

Plus tard, dans le mois de février ou de mars, il écrivit à Murat lui-même :

«... Je ne vous parlerai pas ici de mon mécontentement... sur votre conduite depuis mon départ de l'armée, car cela provient de la faiblesse de votre caractère. Vous êtes un bon soldat, vous vous battez bravement sur le champ de bataille. Hors de là vous n'avez ni caractère, ni vigueur. Au reste, je présume que vous n'êtes pas de ceux qui croient *que le lion est mort* et qu'on peut... Si vous faisiez ce calcul, il serait complètement

faux... *Vous m'avez fait tout le mal que vous pouviez me faire depuis mon départ de Wilna. Mais je ne veux plus parler de cela. Le titre de roi vous a tourné la tête. Si vous désirez le conserver, conduisez-vous bien...* »

Cette lettre écrite à Murat, en 1813, acheva l'ouvrage de l'article du *Moniteur* et il devint l'ennemi de Napoléon.

C'est ici le lieu d'observer que l'empereur a toujours eu une pensée singulièrement fausse dans cette coutume de faire insérer dans le *Moniteur* des personnalités offensantes. Il s'est peut-être fait plus d'ennemis avec ce malheureux journal qu'avec son canon. L'article de la reine de Prusse, article injuste, au reste, autant que faux, celui du prince royal de Suède, de M. de Stadion, celui de M. de Metternich et puis lord Castlereagh, et mille autres, tout ce qui fut inséré, depuis 1803 jusqu'en 1814, contre le prince de Galles, depuis Georges IV, fut peut-être un plus sûr moyen de haine que tout ce qu'avaient légué M. Pitt et nos longues guerres. Je ne parlerai pas des particuliers, dont Napoléon blessait les réputations au cœur ; mais j'ajouterai seulement qu'il est hors de sens pour moi que cet homme, le plus grand des hommes, eût recours à de si petits moyens, qui donnaient la mort comme des vipères, lorsque souvent il ne voulait infliger qu'une punition.

Pendant ce temps, les nuages s'épaississaient de plus en plus et l'orage approchait chaque jour. Pendant ce temps, que croyez-vous que faisait celle qui aurait dû trembler et s'inquiéter que le canon autrichien vînt gronder sur les hauteurs de Montmartre ? Que faisait Marie-Louise enfin ?

De la tapisserie. Elle jouait du piano, s'en allait voir son fils, comme je vous l'ai déjà dit, à une heure fixe, se le faisait apporter de même, et l'enfant, qui connaissait mieux sa berceuse que sa mère, voulait à peine lui donner sa petite joue rosée pour que l'autre y posât ses lèvres. Et pourtant, comme l'empereur l'aimait, mon Dieu ! Il l'aimait plus que jamais il n'aima une femme, et Dieu l'a puni par celle-là même qu'il préféra à l'autre.

Marie-Louise n'était aimée d'aucune de nous, et cela était fort naturel. Constamment retirée dans son intérieur le plus intime, elle ne voyait en familiarité que la duchesse de Montebello. Sans doute le choix était bon, mais cependant elle aurait pu avoir plus de *laisser-aller* dans ces petites soirées que l'empereur lui avait organisées en y admettant seulement quarante à cinquante femmes qui, *se relayant*, c'était le mot, faisaient que, chaque jour, elles étaient douze ou quinze. Cela comprenait les dames du palais et les maisons des princesses de la famille impériale. C'était peu amusant. J'en ai rendu compte. Et si ce n'eût été l'oreille de l'impératrice, qui faisait son devoir de tourner pour le bon plaisir de chacun, on s'y serait bien impérialement ennuyé. Quant à Marie-Louise, elle passait son temps comme je viens de le dire, montant à cheval, non pas du tout comme Catherine I^re^ pour accompagner l'empereur à la guerre, mais pour *galoper*. Je crois que le mot est littéralement juste. Elle *galopait* pour *galoper*. Et cependant l'Europe entière armait contre l'homme qui était son mari devant Dieu, devant les hommes, la moitié de sa vie, le père de son enfant ! Et dans cette Europe dont les flots allaient peut-être nous

submerger, étaient son père, ses oncles, son frère ! N'avait-elle donc pas une parole à leur dire ? Ne pouvait-elle se présenter à eux en s'écriant :

— Cette terre de France, c'est le patrimoine de mon fils ! C'est ma nouvelle patrie ! Ne la ravagez pas !...

Mais non, elle fut muette. Toujours, toujours muette !

LXV

Nouveau sens du mot *ganache.*

PENDANT ce temps [1], nous étions à Paris attendant des nouvelles avec une extrême impatience. Souvent j'écrivais à l'archichancelier pour lui en demander, car avec Marie-Louise il n'en allait pas comme avec la bonne Joséphine, qui venait au-devant de nos inquiétudes. Celle-ci, toute gourmée, toute raide et toute étiquette, ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle. J'ai déjà dit que le choix était parfait, mais peut-être que la duchesse de Montebello aurait dû engager l'impératrice à être un peu plus *populaire* parmi nous, si je puis dire ce mot. Au jour du malheur elle aurait peut-être trouvé des sympathies qu'elle n'a pas même éveillées. Comment l'aurait-elle pu faire ? Déjeuner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crême, jouer, tant bien que mal, du piano, bavarder très peu royalement sur tous nos intérieurs : voilà à quoi l'im-

[1] Bataille de Bautzen (1813). — (*N. de l'É.*)

pératrice s'occupait après les affaires de Dresde, quand elle venait d'apprendre que son père et son mari avaient brisé tous les liens qui les unissaient.

Il courut dans ce temps une histoire que je ne crois pas vraie, mais qui eut assez de vogue pour faire juger à quel point Marie-Louise était peu aimée, elle qui aurait été adorée de la France si elle l'eût voulu.

Voici l'histoire :

Parlant un jour de son père avec l'empereur, comme il en était mécontent, il lui répondit avec humeur. Marie-Louise, tout étonnée d'être *rudoyée* par Napoléon, lui qui ne lui parlait jamais qu'avec amour, Marie-Louise insista et continua à vouloir parler de son père à Napoléon. Comme il était sous une impression profondément irritante, il sortit de la chambre, en tirant la porte violemment après lui, et dit à l'impératrice :

— Votre père ? Votre père est une ganache !

Le mot *ganache* n'est pas impérial. Il n'est pas noble non plus, il n'est pas même fort distingué, j'en conviens, mais il est très significatif et peint à merveille... quoi ? Voyons. Ma foi, comment ferai-je pour trouver un synonyme ? Eh bien, c'est le contraire d'un homme d'esprit. L'impératrice Marie-Louise, que sa grande-maîtresse n'avait pas élevée à savoir ce que voulaient dire de telles paroles, l'ignorait entièrement. La voilà répétant le mot *ganache*, de peur de l'oublier, comme Xaïloun, dans ce joli conte de l'*Imbécile* [1], répétait pendant une journée :

[1] *Xaïloun, ou l'Imbécile.* C'est un des plus charmants contes de la suite des Mille et une Nuits. C'est une collection peut-être, au reste, supérieure à l'autre que cette suite.

— Des pois chiches ! des pois chiches !

Et qui le redit toujours *ganache, ganache,* jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la duchesse de Montebello.

— Mon Dieu, ma chère duchesse, dit-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, expliquez-moi donc ce que signifie un mot que l'empereur vient de me dire en parlant de l'empereur mon père. Il l'a appelé ganache !

La duchesse de Montebello fut très embarrassée. Si l'impératrice lui avait dit comme une autre femme : « Mon père », mais cette solennelle parole : « L'empereur mon père ! » arrêtait la duchesse dans sa réponse et l'explication ne lui semblait pas facile. Cependant craignant qu'une autre moins timorée ne traduisît grossièrement l'épithète, elle répondit avec sa douce voix à l'impératrice :

— Madame, cela veut dire un bon et brave homme...

— C'est singulier ! dit Marie-Louise, l'empereur avait l'air bien en colère pourtant en disant ce mot-là !

Mais bientôt elle n'y songea plus, et seulement le mot *ganache* eut dans son dictionnaire de mémoire le mot *brave homme* placé en regard.

Quelque temps après, l'impératrice est nommée régente, avec un conseil présidé par le prince archichancelier, qui devenait ainsi *son tuteur*. Voulant un jour lui dire un mot agréable, tandis que le prince était magistralement assis auprès d'elle :

— Monsieur l'archichancelier, lui dit-elle en souriant avec le plus de grâce qu'elle put apporter dans ce mouvement de sa bouche, je suis bien aise que l'empereur m'ait donné un conseil formé comme celui que je dois consulter. Mais je suis

particulièrement contente, ajouta-t-elle en réservant toutes ses grâces pour le compliment personnel, du choix de son président, et j'espère que, aidée par une brave *ganache* comme vous, je ne ferai rien qui puisse déplaire à l'empereur.

Qui fut étonné ? L'archichancelier, j'espère ! Il regarda son auguste souveraine avec une surprise mêlée d'une certaine expression qui était interrogeante et voulait dire :

— Ah çà ! vous moquez-vous de moi ?

Mais, hélas ! la bouche impériale n'y songeait pas vraiment !

Du reste je ne garantis pas la vérité de l'histoire. Je sais seulement qu'elle courut dans tout Paris à cette époque et que l'impératrice demeura propriétaire de sa drôlerie. N'est-ce qu'un prêt ? je l'ignore. En tous cas on ne prête qu'aux riches, ainsi que le dit un vulgaire proverbe.

LXVI

Projets d'une résidence pour le roi de Rome.

J'ai présenté autant que je l'ai pu le portrait moral des hommes qui figurent au premier rang dans cette lutte européenne dont les secousses ébranlent le monde dans cette année 1813. Les derniers soupirs du colosse étaient plus redoutables que les pulsations pleines de vie d'un cœur vulgaire. Quant à l'attitude des souverains, elle était convenable, mais elle annonçait que l'orage suivrait ce calme imposé par une loi que chacun

n'observait qu'à regret. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie étaient ensemble à Schweidnitz, l'empereur d'Autriche et M. de Metternich au château de Gitschin, et l'empereur Napoléon à Dresde même, où il occupait le palais Marcolini. Il se promenait beaucoup dans ses beaux jardins et ce fut dans ces jardins même qu'il dit à M. de Metternich cette parole si offensante que M. de Metternich eut la générosité d'oublier ensuite... même à Prague, où sa conduite fut admirable pour nous [1].

C'est une belle chose que ce palais Marcolini. L'empereur en parlait un jour devant moi avec ce bon roi de Saxe, qui nous disait ce que cet édifice avait coûté. Et, sans me rappeler le chiffre positif, il me souvient seulement que c'était une somme immense. Napoléon en avait le plan très détaillé et parfaitement bien colorié.

A cette époque, Napoléon prenait des renseignements sur toutes les belles résidences de l'Europe. Les châteaux royaux, comme les habitations particulières, devenaient l'objet de son attention, et tout cela pour le palais du roi de Rome. Un jour il me fit longuement causer sur les résidences espagnoles et portugaises. Je lui donnai à ce sujet tous les détails qu'il voulut et je lui fis remettre le lendemain deux vues, l'une de Cintra et l'autre de la Granja. Celle de Cintra ne pouvait

[1] « Eh bien, comte de Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour me faire la guerre ? Dites-moi cela à présent... »

Il est inconcevable comment l'empereur avait peu le tact sûr et même convenable, en blessant ainsi des hommes qu'il devait au contraire gagner à sa cause et qui, d'ailleurs, le méritaient si peu !

lui être bonne à rien, parce que, avec toute sa puissance, il ne pouvait pas faire une vallée comme celle de Cintra. Quant à la Granja, les jardins ne sont qu'une mauvaise copie de Versailles, et le château est du plus mauvais goût comme architecture.

— Mais Votre Majesté devrait avoir des vues de l'Escurial, c'est un monument bien curieux comme habitation royale et dans la collection qu'elle en fait.

Je regardais en même temps en souriant une vingtaine de vues de tous les châteaux royaux et impériaux de l'Europe [1] où il ne manquait *seulement* que *l'Escurial, Aranjuez* et *Versailles*. Il me comprit et me pinça le nez.

— Oui, oui, riez, me dit-il. Mais au fait vous avez raison. Quoique je n'aime pas ce château de Versailles, ce n'en est pas moins une bien belle chose. Si l'on avait une baguette de fée pour le transporter sur le plateau de Chaillot, il ferait un bel effet de là comme point de vue pour les gens de Paris, n'est-ce pas ?

— D'autant mieux, répondis-je sans élever la voix, qu'alors les Parisiens ne diraient pas que Votre Majesté veut faire élever une citadelle sous le prétexte de bâtir un palais au roi de Rome.

Il comprit probablement combien je trouvais cette pensée ridicule, car il me répondit en souriant et en haussant les épaules :

— Les imbéciles !...

L'empereur avait merveilleusement ce don si rare d'achever votre pensée avant qu'elle eût passé par vos lèvres.

[1] Ce fut dans une audience particulière, que j'eus de lui le 7 mars, que je vis cette multitude de plans et de vues des différents châteaux de l'Europe.

Voici, à propos de ce que je viens de raconter pour les palais et les châteaux, une histoire que j'ai entendu raconter à Percier en 1812, étant chez Girodet, autant que je puis me le rappeler.

Quelques jours avant de partir pour l'Allemagne, lors de la campagne de 1812, l'empereur avait fait demander M. Fontaine et M. Percier. Il paraît que ce palais du roi de Rome était une création que son esprit faisait, embellissait et recréait chaque nuit et chaque matin.

— Eh bien, messieurs, leur dit l'empereur en les voyant, avons-nous quelque chose de nouveau ? M'apportez-vous quelque plan extraordinaire ? Moi j'en ai plusieurs très curieux.

M. Fontaine lui montra alors le plan d'un château russe, du château de *Michaïlow*, résidence favorite de Paul Ier et théâtre encore sanglant de sa mort tragique. L'empereur repoussa le plan avec une sorte de dégoût, tandis que Fontaine lui expliquait que ce petit château avait coûté 72,000,000 de notre monnaie !...

— Et cependant, dit l'empereur, malgré les bastions, les souterrains, les portes secrètes, la mort n'en a pas moins pénétré jusque dans la chambre impériale !...

M. Fontaine dit alors à Napoléon qu'il avait appris que ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'on avait pu obtenir de la cour de Russie la permission de prendre ce plan, tout informe qu'il était.

— Cela ne me surprend pas, dit Napoléon... Il y a une pudeur toute naturelle à cacher les traces encore sanglantes d'un crime épouvantable dont mon alliance a été la principale cause ! Certes, je conçois leur répugnance ! Voilà cependant les

ennemis auxquels nous avons affaire, poursuivit l'empereur en s'adressant plus particulièrement à Duroc qui venait d'entrer, et voilà les armes avec lesquelles on nous fait la guerre !

Je suis sûre qu'en ce moment la catastrophe de Paul Ier reporta ses idées sur une parole de l'empereur Alexandre [1] qui lui fut dite par lui à Erfurt, lors de la fameuse entrevue de 1808.

Tout en examinant le plan de Michaïlow, on parla de l'assassinat de l'empereur Paul, et Duroc, qui fut envoyé en mission à Pétersbourg, soit immédiatement avant ou après, donna sur la position du château tous les renseignements qu'on peut si bien donner *quand on a vu*. Ce fut alors, dit Fontaine, qu'un personnage d'une haute distinction qui se trouvait dans le cabinet de l'empereur et qui, dix-huit mois plus tard, en 1814, tenait un

[1] On sait dans quel degré d'intimité les deux empereurs étaient à Erfurt. Un matin le czar arrive chez Napoléon et lui trouve l'air soucieux : « Qu'avez-vous, mon frère ? lui dit Alexandre en lui prenant la main avec l'expression de la véritable amitié. — Tenez, dit l'empereur en lui montrant une longue lettre tout écrite en pieds de mouche, lisez cela. » Cette lettre venait de Valençay, où était enfermé le malheureux Ferdinand VII, et contenait des détails sur les intrigues toujours renouvelées du roi d'Espagne Ferdinand VII, avec une foule d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute qualité. C'était une autre chose qu'une garde ordinaire, que celle du roi Ferdinand VII, il s'y joignait en outre *la garde noble de sa pudeur*, et tous les jours il arrivait les déclarations les plus étonnantes du monde, faites par les paysannes des villages environnants. La province sera noble comme les Asturies ! « En vérité, dit Alexandre après avoir lu la lettre *du châtelain*, je comprends que tout cela vous ennuie. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que *cela vous ennuie aussi longtemps*. Si vous vous *débarrassiez de cet* ENNEMI-*là, tout le monde s'en trouverait mieux, à commencer par lui-même.* »

langage bien différent, fit remarquer avec un empressement dont l'empereur était dupe en ce moment, que le roi de Rome ne serait pas assez en sûreté.

— Une tête si chère, disait cet homme, ne saurait être trop gardée. Dans tout ce que vous avez fait, je ne vois que des choses d'agrément.

Duroc dit alors avec réserve, mais avec franchise, que l'on devait au contraire se méfier de tout ce qui pouvait avoir l'air de redoute ou même de simples fossés.

— On ne parle déjà que trop, ajouta-t-il, de l'intention de l'empereur de *reconstruire la Bastille* sur l'emplacement destiné au palais du roi de Rome.

— Duroc a raison, dit Napoléon. Et d'ailleurs à quoi serviraient, je vous prie, des batteries, des fossés, des redoutes ? Messieurs, ce sont de faibles moyens, pour ne pas dire nuls, contre la trahison. Voilà la seule tentative qu'on ait à craindre et contre laquelle viennent échouer toutes les précautions. Paul Ier avait autour de sa demeure des fossés remplis d'eau, des corps de garde remplis de soldats, des bastions, des passages secrets, des portes secrètes, et, pourtant, le poignard de l'assassin est venu le chercher jusque dans son lit, parce que ces corps de garde, toujours remplis de soldats, l'étaient, le jour du meurtre, d'hommes vendus pour que le crime s'exécutât. La confiance et l'affection, l'attachement de mes peuples, voilà ma sauvegarde. C'est la seule. Voyez si la profonde retraite du Grand Seigneur le sauve des mains meurtrières des janissaires. Quand ils marquent son heure, elle doit sonner. Il en sera de même pour moi et ma vie est à celui qui voudra donner la

sienne pour avoir la mienne. Mais mon fils apprendra de moi à gouverner les Parisiens sans forteresses et sans canons... et, j'espère, à s'en faire aimer.

Dans le moment, l'huissier du cabinet ouvrit la porte et annonça *le roi de Rome !* L'enfant courut à l'empereur d'un pas encore mal assuré, car il l'aimait avec une telle tendresse que rien ne lui donnait de distraction dès qu'il voyait son père. Napoléon l'enleva dans ses bras, l'embrassa avec émotion. Jamais cet homme n'a pu voir son enfant sans que son cœur fût délicieusement ému. Puis il s'assit et, prenant l'enfant sur ses genoux :

— Nous parlions de vous, Sire, lui dit-il en le caressant et le tourmentant tout à la fois, ce qui n'était nullement désagréable à l'enfant. Nous te bâtissions un beau palais...

Et tout à coup son front devenant soucieux, il mit le roi de Rome aux mains de Mme de Montesquiou et, se levant, il marcha avec une vive agitation et s'écria, au bout de quelques minutes de silence :

— Oui, nous te bâtissions un palais ! Et *s'ils nous accablent, tu n'auras pas une chaumière !*

Ces paroles sont remarquables et d'autant plus qu'elles semblent prophétiques. Parmi les personnes qui furent témoins de cette conversation, beaucoup sont encore vivantes [1]. Je l'ai rapportée parce qu'elle sert, comme tout ce qui se touche par une corde vibrante, à faire connaître plus parfaitement l'empereur.

[1] Je crois même que cette conversation, ainsi que beaucoup d'autres sur les bâtiments, doit se trouver, ou je suis bien trompée, dans un fort bel ouvrage de MM. Percier et Fontaine, intitulé : *Résidences des Souverains*, par Percier et Fontaine.

LXVII

La mort de Moreau.

Paris était alors dans un état d'agitation qui rappelait les temps orageux de la révolution. On était inquiet. On cherchait un port sur cette mer sans rivage où Napoléon avait lancé le vaisseau de la France et nulle lumière libératrice ne brillait pour nous rassurer. L'armistice de Plesswitz allait expirer et rien ne révélait la paix qu'on avait espérée. C'était bien autrement alarmant qu'en 1792. Alors tout était chaleur et dévouement. Tout était jeune et périssait même par une surabondance de vie et de force qui nuisait à la santé de l'État. Aujourd'hui il n'y avait que de l'épuisement et un découragement total. On ne voyait plus les mères attacher elles-mêmes le havresac sur le dos du volontaire. Non. Elles pleuraient et cherchaient, au prix de leurs jours, à dérober la tête de leur enfant à une mort presque certaine. Et cependant l'enthousiasme était grand au commencement de la campagne. Mais cet élan n'avait pas trouvé d'écho dans les cœurs de pauvres femmes en deuil de leurs pères, de leurs frères et de leurs maris, et dont les yeux étaient encore humides des larmes du désespoir. Les désastres de Russie étaient trop près de nous.

Pendant ce temps, Moreau, parti de Morinville[1] le 21 juin, s'était embarqué pour l'Europe avec sa femme et M. de Svinine, conseiller d'ambassade russe, et cinglait vers sa patrie, avec la vengeance

[1] Sa campagne était située à côté de Morinville, au pied de la chute de la Delaware.

au cœur et la volonté de la satisfaire à tout prix, même à celui de l'honneur. Il arriva le 24 juillet à Gothenbourg, je crois, et de là se rendit à Prague pour y voir tous les souverains alliés qui l'attendaient avec une impatience qui, à elle seule, était injurieuse pour lui, car elle semblait lui dire : *Nous comptons sur vous pour faire bien du mal à la France.* Quant à lui, heureux de revenir avec le fer et la flamme devant cet homme qu'il n'aima jamais et dont toujours il fut jaloux, il s'engagea avec les souverains alliés à diriger les opérations de la campagne, bravant, pour se venger, l'œil de la patrie, tristement fixé sur un de ses fils tombé aussi bas, celui de ses camarades, de ses frères d'armes, mais, plus que tout, la vue de ces couleurs nationales, de ces uniformes, que lui-même avait conduits si souvent contre les Autrichiens et les Prussiens. Il en souffrit, m'a-t-on dit, et, lorsque la veille de la bataille de Dresde, l'empereur Alexandre vint à lui et lui dit : « *Je viens prendre vos ordres...* je suis votre aide de camp », Moreau, dit un officier russe attaché à l'empereur Alexandre, devint fort pâle et trembla assez violemment pour qu'on le vît distinctement. Il souffrait et souffrait profondément.

Un jour il rencontra le général J..., qui, par des sujets de mécontentement, venait de quitter le service de France où il était depuis longtemps. Moreau, qui le connaissait peu, fut tellement heureux de trouver quelqu'un dans sa position, qu'il fut à lui tout aussitôt, lui prit la main et ne s'aperçut pas que l'autre retirait sa main et ne répondait qu'avec un air glacé aux prévenances du général Moreau, dont peut-être quinze ans plus tôt il aurait payé un mot d'une blessure.

— C'est une chose étrange, dit Moreau à l'autre transfuge, mais avec une parole plus contrainte, car il voyait enfin que le général J... ne répondait pas à ses avances, c'est une chose étrange, n'est-il pas vrai, de nous voir ici tous deux ?

— Sans doute, général, répondit l'autre, c'est en effet une des chances bizarres du sort. Toutefois, nos destinées ne se ressemblent pas ; vous savez, je crois, que je ne suis pas Français ?

Moreau ne put retenir un gémissement qui venait du cœur et, couvrant son visage de ses deux mains, il s'éloigna sans continuer la conversation. Elle eut lieu telle que je viens de la rapporter trois ou quatre jours avant la mort de Moreau.

On sait comment il fut frappé. L'empereur Alexandre était avec lui et ils faisaient une reconnaissance devant Dresde. Le czar, toujours persistant dans sa volonté *d'obéissance*, contraignit Moreau à passer le premier sur un pont, je crois, qui était assez étroit. Un boulet lancé de l'armée française vint frapper Moreau et lui fracassa le genou droit, puis, traversant le cheval, il lui emporta le mollet de la jambe gauche [1]. Aussitôt une terreur profonde se répandit dans toute l'armée russe. Le czar parut vivement affecté. Quant à Moreau, il souffrait des douleurs inouïes. Les Cosaques formèrent à la hâte un brancard avec leurs piques, et c'est sur des armes ennemies que Moreau fut emporté d'un champ de bataille ! Aussitôt qu'il fut à l'abri dans une maison, le premier chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit l'amputation de la jambe droite. Le général Moreau supporta l'opération avec courage. Puis il dit au chirurgien :

[1] Il fut blessé à mort le 27 août 1813 et mourut cinq jours plus tard, malgré l'amputation.

— Et la gauche, monsieur, qu'en voulez-vous faire ?

Le chirurgien le regarda avec surprise.

— Oui, poursuivit le blessé, que voulez-vous faire de ce lambeau qui est là fort inutilement, à ce qu'il me paraît ?

Le chirurgien répondit qu'il était de toute impossibilité de la conserver.

— Eh bien, dit froidement le général Moreau, il faut aussi la couper.

Et il tendit la jambe avec un stoïcisme qui eût été plus admirable encore si la blessure eût été POUR sa patrie, mais qui n'en était pas moins d'un grand prix aux yeux de la philosophie, parce qu'il montrait l'homme dans l'exercice de sa force et de sa vertu. Ce qu'il souffrit est horrible même à rappeler. L'empereur de Russie fut profondément affecté de la position terrible de cet homme, qui pouvait être un coupable pour nous et un lâche transfuge, mais qui, pour lui, était un de ces caractères qu'on pouvait admirer et même donner comme le type d'un homme remarquable, et d'une belle et immense spécialité. Il l'avait nommé son ami, l'avait pris pour conseil. Il pleura sur son lit de souffrances. Il le devait.

L'armée alliée fut blessée tout entière dans le général Moreau. On aurait dit que ce boulet s'était multiplié et avait frappé tous les chefs dans le premier. L'armée fut mise en complète déroute. Battue sur tous les points, elle ne sut que fuir.

C'est alors, me disait un aide de camp de l'empereur Alexandre, que les tourments du général Moreau firent croire en effet à une punition providentielle. Tourmenté d'une soif ardente, q lui donnait le mirage et les tortures d'une mor

du désert, il appelait la mort et ne pouvait mourir !

Enfin, dans la nuit du 1er au 2 septembre, Dieu le prit en pitié et il mourut. Son corps fut embaumé à Prague et, de Prague, transporté à Saint-Pétersbourg, où le czar le fit enterrer dans l'église catholique de cette ville. Ce fut dans ce silencieux voyage que le corps de Moreau fit une station d'un jour dans cette même chambre à Varsovie, où Napoléon, quelques mois avant, avait aussi, lui, médité la vengeance en quittant les champs ravagés de la Russie, devenus le tombeau de quatre cent mille Français. Certes, à cette époque, Napoléon ne pensait peut-être plus à ce danger qui sommeillait encore au delà des mers dans la personne de ce rival, que la haine avait si longtemps cherché à lui opposer et que lui, Napoléon, avait toujours voulu conquérir à force de grandeur d'âme et qui avait fini par tenter de lui faire payer de sa vie le don généreux de la sienne.

Le 28 d'août, la chaleur était accablante et se faisait surtout sentir dans les rues de Dresde. Peu de personnes s'y faisaient voir et y passaient même rapidement. Cependant un groupe se forma autour d'un chien qui inspirait une sorte d'intérêt [1]. C'était un de ces terriers anglais, un de ces chiens qui suivent et aiment les chevaux, mais qui sont

[1] Ce fait m'a été raconté par un témoin oculaire. C'est M. Niemcewitz, le poète, l'historien de la Pologne, mais de la Pologne libre, de la belle Pologne ! M. Niemcewitz est un homme que j'estime et dont le beau caractère est dignement apprécié par une personne qui comme moi, ayant beaucoup souffert, sait ce que c'est que la souffrance et la place en bien haut lieu, comme pierre de touche.

encore plus attachés à leur maître. Ce chien hurlait et gémissait avec une expression déchirante. On aurait dit qu'il cherchait et appelait une personne aimée, mais avec un accent dans lequel il y avait des larmes. La pauvre bête errait depuis le matin dans cette ville étrangère, demandant celui qu'elle cherchait à tous ceux qu'elle rencontrait. Excédé de fatigue, mourant de soif, ne pouvant plus marcher, le pauvre chien se laissa tomber sur le seuil d'une maison et ne fit plus entendre que des cris étouffés, mais qui avaient toujours l'accent de la plainte et de la douleur. Ce fut alors que quelqu'un regarda sur le collier d'argent qui lui entourait le cou et y lut ces mots : « J'appartiens au général Moreau. »

LXVIII

La mort de Junot.

J'ÉTAIS un jour dans ma chambre, couchée sur mon canapé et dormant à demi, après une nuit de souffrances et d'insomnie, lorsque je reconnus la voix de mon frère, dans la pièce attenante, parlant d'un accent élevé, et dans l'interlocuteur je crus distinguer le duc de Rovigo. Dans le moment la porte s'ouvrit et le duc, presque retenu par Albert, entra malgré lui dans la chambre.

— Monsieur le duc, lui dit Albert d'une voix tremblante de colère, je vous répète que je m'oppose fortement à ce que vous fassiez ce que vous voulez faire. C'est une indignité ! Ma sœur est malade et ne peut vous recevoir en ce moment.

— Je viens de la part de l'empereur, répondit le duc, et toutes les portes doivent s'ouvrir à son nom !

Ce fut en cet instant qu'Albert, cédant au nom de l'empereur, cessa de disputer l'entrée de ma chambre et le duc de Rovigo entra chez moi comme je viens de le dire. Mais comme il se préparait à parler, Albert le précéda et, venant à moi, il me prit les deux mains dans les siennes et, me regardant avec cet œil paternel qui avait toujours été ouvert sur moi, il me dit d'une voix brisée par une vive émotion :

— Ma bonne sœur, ma Laure, écoute-moi ! Sois calme ! M. le duc t'apporte une nouvelle pénible : c'est l'annonce d'une grave maladie qui vient d'attaquer Junot.

Je fus frappée au cœur ! Je poussai un gémissement étouffé et ne pus articuler un seul mot. Mais mon âme tout entière, avec ses déchirements, devait être dans mes yeux, car Albert me comprit et me dit, en me serrant contre sa poitrine :

— Non, sur l'honneur, il n'est rien arrivé au delà de la maladie qui l'a attaqué dans l'espace d'une heure en sortant de déjeuner. Ma sœur, ma fille chérie, mon enfant bien-aimée, calme-toi ! Au nom de Junot lui-même, sois bonne pour lui, pour tes enfants, pour celui que tu portes.

Mais je ne l'entendais pas. Je n'avais compris que cette maladie terrible qu'on venait de me signaler en levant tout à coup le voile qui me la cachait. Et cela sans aucune préparation, sans antécédent ! Hélas ! j'avais reçu, quatre jours avant, une lettre de Junot, ayant huit pages, et si bonne et si tendre, si raisonnablement bonne surtout ! Je ne pouvais pleurer. J'étouffais. Et les

mouvements précipités de mon enfant m'indiquaient à quel point je souffrais de ma cruelle agitation. Enfin je pus parler et, regardant le duc de Rovigo qui se promenait silencieusement, je ne pus lui dire que ce peu de mots :

— Ah ! monsieur le duc, vous avez bien peu de pitié !

— Et vous aussi, me dit-il d'un ton assez brusque et qui était plus que cruel dans un pareil moment, et vous aussi vous allez vous fâcher ! Que diable ! je suis les ordres de l'empereur. Au reste, si vous aviez voulu lire ce qu'il vous écrit, au lieu de perdre du temps, cela serait fini.

Et il jeta sur mes genoux une lettre pour moi qui en renfermait une autre. C'était la lettre que Junot, dans son premier moment de délire, lui avait envoyée par un courrier extraordinaire et que Napoléon me renvoyait à moi-même.

« Madame Junot, voyez ce que votre mari m'écrit. J'ai été péniblement affecté en lisant cette lettre. Elle vous donnera une juste mesure de son état, et vous prendrez des mesures pour y remédier aussitôt. Partez sans perdre une heure. Junot doit être bien près de France en ce moment, à ce que m'écrit le vice-roi. »

Je laissai retomber la lettre de l'empereur et je regardai mon frère et le duc de Rovigo d'un air stupide. J'étais moi-même un être privé de raison en ce moment. Albert était au désespoir du malheur qui frappait sa famille et tremblait de crainte pour moi, car, dans l'état où j'étais, c'était peut-être la mort que je recevais là. Il n'était pas question — et je le dis ici pour ne plus le répéter — d'aucune affectation de sentiment exagéré, ni d'une parade d'affection plus violente et plus tendre que ne le

comportaient treize années d'union entre Junot et moi. Mais il était toujours mon bienfaiteur et celui de tous les miens, il était le père de mes quatre enfants, il était mon meilleur, mon plus sûr ami. Malheur et malédiction sur la voix de celle ou de celui qui pourrait souiller d'une remarque, même légère, la solennelle dignité du deuil profond, du désespoir, où me plongèrent les nouvelles que je venais de recevoir. Oui, je le répète, anathème sur l'impie qui pourrait méconnaître ici les pleurs et les signes d'une véritable et profonde douleur !

Le duc de Rovigo, impatienté probablement du silence prolongé d'Albert ainsi que du mien, le rompit en disant :

— J'ai des ordres de l'empereur à vous communiquer.

Je tressaillis. Je le croyais loin de la chambre. Sa voix me fit mal. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir et, tirant une lettre fort longue de sa poche, il me lut ce que je vais rapporter, et ce que je ne pus croire à la première lecture qu'il m'en fit. Du reste la lettre était comme une note extraite d'un ouvrage.

L'empereur le chargeait de venir me trouver et de m'annoncer la maladie subite de Junot, de me dire de partir aussitôt pour aller au-devant de lui [1].

— Mais une chose sur laquelle insiste Sa Majesté, poursuivit le duc de Rovigo, *c'est que vous n'ameniez pas Junot à Paris et que vous ne l'ameniez même pas dans ses environs.* C'est la volonté précise de l'empereur, ajouta le duc avec une voix péremptoire...

Je ne sais où je pris la force qui m'anima en ce

[1] Pourquoi l'empereur ne me l'aurait-il pas dit dans la lettre qu'il m'écrivait ?

moment, mais je me levai de ma chaise longue, que je ne quittais presque plus, et, m'avançant vers le duc de Rovigo, je me mis devant lui, et croisant mes bras, je lui dis avec un grand calme, mais avec la mort au cœur :

— Monsieur le duc, vous vous êtes chargé d'une mission qui n'est pas celle d'un bon camarade... je ne dis pas d'un ami... vous n'avez jamais été celui de Junot...

Albert me fit signe de me taire...

— Non, mon frère, non, je veux parler, je veux dire ce qui m'oppresse, ce qui m'étouffe, car je mourrais, vois-tu, si je ne disais pas les paroles amères qui débordent de mon âme.

— Oh ! si vous allez faire *des scènes*, je m'en vais, dit Savary en ouvrant la porte pour sortir.

Mais par un mouvement plus rapide que le sien, je le repoussai dans la chambre et je refermai la porte.

— Vous ne sortirez pas, monsieur ! Vous me direz, avant de me quitter, ce que signifie *cet ordre* de ne pas conduire mon mari à Paris ? Quelle est donc cette défense de ne pas le mener au milieu des secours de l'art ? Où voulez-vous que je le conduise ? Mon Dieu, où cela ? Est-ce donc dans le village où il est né ? Sans doute, il y trouvera des cœurs qui l'aimeront, car il est le bienfaiteur des habitants de la vallée. Mais des secours, monsieur, des secours, où les trouverai-je ? Le mènerai-je à son père, vieillard presque octogénaire, qui peut lui-même mourir en voyant son fils dans l'état où j'apprends qu'il se trouve. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, m'écriai-je, ayez pitié de moi !

Et je retombai anéantie sur une chaise. Mon Albert vint à moi. Il était pâle. Ses lèvres trem-

blaient et la contraction de ses mains me révélait la violence qu'il se faisait pour se contenir.

— Que voulez-vous que je fasse ? dit enfin le duc de Rovigo. Sans doute c'est pénible. Mais enfin, moi, que puis-je faire à tout cela. Je le répète, j'ai mes ordres.

— Cela n'est pas possible, m'écriai-je exaspérée par tant de dureté, cela n'est pas possible ! L'empereur n'est pas devenu un bourreau, un assassin !

— Chut ! chut ! dit le duc en allant vers la porte, comme pour écouter si personne ne pouvait m'entendre. Si l'on *écoutait et qu'on répétât* de pareilles paroles à l'empereur, savez-vous *que vous seriez perdue ?*

Ce fut Albert qui me répéta ces mots, car, moi, je n'entendais rien dans ce moment-là. Ma tête était comme un brasier. Je suis étonnée de n'avoir pas eu dans ce même instant une congestion cérébrale. Heureusement — ou malheureusement — je pus enfin pleurer, et ce fut ce qui me sauva.

— Savary, lui dis-je en allant à lui et prenant une de ses mains dans les miennes, Savary, il n'est pas possible que vous puissiez oublier votre frère d'armes au point de le laisser mourir sans secours dans un village. Vous voyez bien que ce n'est pas l'empereur qui a pu donner un pareil ordre ! C'est vous ! Mais dites que vous êtes fâché et je n'en parlerai à personne, et l'empereur ne le saura pas !

J'étais folle presque entièrement et Albert fut effrayé de la rougeur de mes joues et de l'éclat de mes yeux. J'avais la fièvre. Enfin, je pleurai avec tant d'abondance de larmes, que ma raison revint, mais avec elle aussi un accroissement de douleur.

Savary n'était pas parti. Albert lui avait demandé de rester :

— Car, disait-il, il faut prendre un parti, et le prendre promptement.

— Mais que pouvons-nous faire contre les ordres de l'empereur ? répétait toujours le duc de Rovigo...

Je réfléchissais et j'étais perdue dans une mer de pensées déchirantes. Et moi aussi, je répétais :

— Que faire ?

Et le désespoir seul me répondait. Enfin, je m'arrêtai à un parti qui s'offrit à moi dans cette sorte de détresse et qui me parut un moyen de salut.

— Écoutez, dis-je au duc de Rovigo, je partirai demain, dans la nuit. Il me faut ce délai pour que ma dormeuse soit prête et que je puisse me mettre en route sans un danger positif pour l'enfant que je porte. J'irai sans m'arrêter d'ici à Genève. Junot préside à vie le collège électoral du Léman et j'y ai quelques amis, de plus Butini est un des médecins les plus habiles de l'Europe. En louant une maison sur les bords du lac, dans la partie la plus solitaire, j'y pourrai placer mon malade et être en même temps à portée de tous les secours possibles. Oui, plus j'examine ce projet et plus il me convient.

Albert l'approuva et le duc de Rovigo me dit que je ne pouvais mieux faire.

— Eh bien, lui dis-je, vous pouvez maintenant m'être d'une grande utilité. D'après ce que vous me dites, vous ne savez pas par quelle route Junot vient en France ?

— Non, le vice-roi ne m'en dit rien.

L'insouciance du vice-roi, dans une circonstance aussi grave, est un reproche grave que j'ai à lui

faire. Une déception, dans un pareil cas, est une peine amère de plus dans la balance déjà bien remplie. Je le sentis vivement. Eugène que je croyais si bon ! Eugène, presque l'élève de Junot ! Oh ! cette conduite me fut bien pénible ! Il ne parlait en rien, en effet, de l'itinéraire de la route de Junot, que je fus réduite à deviner.

— Eh bien, dis-je à Savary, voilà ce que je demande. Écrivez à Lyon par le télégraphe et donnez ordre que, si le duc d'Abrantès vient par le Mont-Cenis et Lyon conséquemment, on le dirige à l'instant même sur Genève par Nantua. S'il vient par le Simplon, comme je serai à Genève, je me trouverai à son passage et je me charge du reste.

Savary trouva que j'avais complètement raison et me donna l'assurance que la dépêche télégraphique partirait le lendemain matin pour être transmise au préfet de Lyon. Il partit alors et me laissa avec Albert, après m'avoir renouvelé mille fois l'assurance de son attachement pour moi et pour Junot.

Après son départ, je tombai sur le cœur de mon pauvre Albert, que je savais aussi blessé que le mien, et je pleurai, car il me fallait pleurer ou mourir. Il fit demander mes enfants et m'en entoura à l'instant même. Il pensa avec raison que cette entrevue serait d'autant plus déchirante en raison du retard qu'on y mettrait. En effet, je crus que mon cœur se briserait lorsque ces chères créatures, me voyant toute baignée de larmes, me demandaient :

— Est-ce que papa est malade, maman ?

D'abord ce fut ma Joséphine, mon cher trésor. Et puis sa sœur, et puis mon Napoléon. Et cet enfant bien-aimé venu dans les dangers et les

larmes, qui, marchant à peine, quittait sa nourrice pour s'attacher à ma robe et me balbutiait aussi :

— Maman, est-ce que papa est malade ?

Oh ! ces souvenirs sont déchirants ! Et pourtant on voudrait les éterniser. On s'identifie avec eux et l'âme s'y attache avec une sorte d'amour.

Ce n'est pas l'histoire de ma vie, ni de mes impressions que je mets dans ces Mémoires. Il me faut donc passer sur ces détails et ne m'y arrêter qu'autant que la nécessité l'exige, pour ne pas détruire l'ensemble du tableau.

Je reçus dans cette circonstance les témoignages les plus doux de l'affection de mes amis. Le cardinal, ce bon Millin, Mme de Brehan, M. de Montbreton, ce loyal et excellent homme, cet ami si parfait qu'on retrouve toujours quand on souffre, M. de Cherval, la duchesse de Raguse, qui *alors* était une amie fidèle, et plusieurs autres intimes aussi, parmi lesquels étaient en première ligne Mme de Brancamp, fille aînée de M. de Narbonne, Mme de Rambuteau, sa sœur, et son mari, et puis M. de Brigode et M. de Courtomer [1], et ma bonne

[1] M. de Courtomer était un de mes plus intimes amis. C'était un homme qui possédait des qualités éminemment distinguées. Comme bonté et comme spécialité d'esprit, il avait celui de son époque, ce qui faisait rire les hommes ayant cinquante ans de moins que lui. Mais il n'en est pas moins vrai que M. de Courtomer était spirituel à la bonne manière de Louis XV, car il y en avait deux. Peut-être bien que la meilleure n'était pas très remarquable, mais enfin cette façon en valait bien une autre, et ce n'est pas à nous autres femmes à nous en plaindre, car nous étions encore un peu souveraines dans ce temps-là, il nous restait au moins une ombre de pouvoir. M. de Courtomer était un de ceux qui avaient conservé toutes les traditions de ces temps de courtoisie. Il mêlait à d'excellentes manières un tour fin et railleur, et causait avec beaucoup de charme quand il

maman, la comtesse de La Marlière, cette amie parfaite qui m'a donné son amitié sur mon berceau, et qui jamais n'a manqué à la fidélité de ce sentiment, plusieurs autres que je pourrais encore nommer, et qui tous furent pour moi de vrais amis qui adoucirent, avec le baume de leur amitié, la douleur cuisante de mon âme.

Hélas ! j'en avais bien besoin, car je souffrais à mourir !

Mais les amis qui étaient toujours là autour de moi, m'entourant de leurs soins les plus tendres, de leur affection, de tout ce qui pouvait me soulager dans cette douleur affreuse qui me tuait, c'étaient Mme Lallemand, Mme Thomières, dont la peine se taisait devant la blessure toute fraîche et toute saignante d'une amie, et puis M. de Cherval. Je ne parle pas de mon frère. Il était ma providence dans ces terribles heures. Mais un homme que je ne dois pas oublier, car il fut aussi pour moi un ange consolateur, c'est mon oncle, l'abbé de Comnène. C'était un saint, un homme tout à fait selon Dieu, et tout entier dans la vertu. Il me parlait de la soumission à la volonté divine avec une voix si persuasive, que je n'osais élever la mienne en sa présence pour accuser ma destinée. Et, cependant, elle était bien malheureuse, mon Dieu !

Mme Lallemand était dans un état de souffrance

voulait surtout quitter ce ton gouailleur, que, du reste, il n'avait jamais chez moi. Alors il était parfaitement aimable, racontait une foule d'anecdotes selon la coutume de son temps, dont, grâce à lui, je connaissais la chronique aussi parfaitement que si j'y eusse vécu. M. de Courtomer était en outre bon, et de cette bonté à laquelle on attache plus de prix, parce qu'on ne peut se cacher qu'elle n'existe guère que pour vous. Il était un des amis les plus habitués de mon cercle intime.

qui ne lui permettait pas de venir avec moi. Aussi lui demandai-je de demeurer avec mes enfants pendant mon absence et de leur servir de mère. Un pressentiment me disait qu'ils étaient au moment de devenir orphelins. Je ne me trompais pas.

Mme Thomières voulut m'accompagner... Je ne la refusai pas. Il ne m'en vint même pas la pensée. Je l'avais associée à mes plans de voyage, même sans lui en parler. Il est une sympathie de cœur qui ne trompe jamais. Albert venait avec moi. Il ne devait plus me quitter.

Je partis de Paris le 17 juillet à onze heures du soir, et j'allai sans m'arrêter jusqu'à Genève, où je descendis à Sécheron, chez le bon Dejean, le 21, à dix heures du matin. J'étais extrêmement fatiguée. Cependant je sentais les mouvements de mon enfant et je n'avais aucune inquiétude. Je fis demander sur-le-champ M. Butini [1], et lui fis part du motif qui m'amenait à Genève. Je demandai M. le baron Van Berchem [2], le meilleur ami de Junot. Mais il était absent dans ce moment. Je ne voulus avoir de relation avec personne, bien que je connusse beaucoup de monde et des gens excellents qui eussent été particulièrement heureux d'être utiles à un être souffrant qui venait demander l'hospitalité à leur ville, entre autres M. le comte de Sellon. Mais ma position demandait la solitude et je priai Butini de ne parler à personne

[1] C'est M. Butini, l'oncle de celui qui existe aujourd'hui, car je crois que celui à qui je dois presque la vie n'existe plus maintenant.

[2] M. Billy Van Berchem, l'ami le plus cher qu'ait eu Junot ; il est demeuré le mien comme il était le sien. C'est un de ces hommes dont l'esprit a du cœur et le cœur a de l'esprit.

de mon arrivée. Il vint me prendre à deux heures. Nous fûmes en calèche sur la rive vaudoise du lac et nous arrêtâmes une petite maison charmante dominant sa belle nappe d'eau et ayant en perspective toute la rive de Savoie et le Mont-Blanc. De retour à Genève, nous envoyâmes du linge, des provisions, des domestiques pour le service sanitaire et à six heures du soir tout était prêt pour l'arrivée du duc. Je l'attendais ce même jour, d'après les combinaisons du duc de Rovigo.

J'étais accablée de fatigue et je me reposais sur mon lit, en contemplant les glaciers étincelants de Chamonix et songeant avec moins d'inquiétude à l'arrivée de Junot. Butini m'avait questionnée et, d'après les indications que j'avais pu lui donner, il m'avait rendu quelque espoir. J'étais donc plus calme et je songeais déjà à de meilleurs jours, comme si la destinée nous faisait grâce, lorsqu'on me remit une lettre timbrée de Lyon ! En la recevant, je pâlis et regardai mon frère, sans oser ouvrir ma lettre.

— Quel enfantillage ! me dit-il. Allons donc ! c'est l'annonce de l'arrivée des voyageurs. Peut-être arrivent-ils demain ?

J'ouvris la lettre avec un pressentiment qui me glaçait le cœur. Je ne puis l'expliquer, mais il était terrible. Hélas ! il n'était que trop motivé !

La lettre était d'un jeune neveu de Junot, un fils de sa sœur cadette, Charles Maldan, qu'il avait auprès de lui comme secrétaire et qui fut par son peu de fermeté et de raisonnement une des causes de la fin tragique de son oncle. Il m'écrivait de Lyon cette lettre que je venais de recevoir et que j'ai conservée :

« Ma chère tante,

« En arrivant à Lyon avec mon oncle, nous avons trouvé un ordre télégraphique de M. le duc de Rovigo pour conduire le duc à Genève. L'officier qui l'accompagne par ordre du vice-roi, *a décidé* que cet ordre ne serait pas suivi, attendu que le prince Eugène avait, *lui*, ordonné que mon oncle serait conduit dans sa famille. Et comme l'état de santé de mon oncle le met hors d'état de décider la chose lui-même, nous partons pour Montbard, où vous pourrez venir le joindre, ma chère tante, et où je serais bien heureux de vous voir.

« Votre obéissant et dévoué neveu,

« Charles Maldan. »

Un gémissement sorti du fond de mon cœur suivit le dernier mot de cette lettre fatale. Je vis un instant tous les malheurs qui allaient résulter de cette funeste faiblesse d'un homme qui avait si peu compris la belle mission qu'il devait au contraire accomplir auprès du malheureux duc. Je vis mon pauvre ami arriver dans la maison de son père, comme la plus terrible des apparitions, frappant peut-être de mort ce malheureux vieillard à qui j'avais caché par pitié l'état de son fils. Toutes les raisons que j'avais données au duc de Rovigo pour ne pas conduire Junot à Montbard étaient devenues bien plus fortes encore depuis que j'y avais passé quelques heures [1]. J'avais demandé à mon beau-père et à quelques-uns des plus notables de la ville quelles étaient les ressources qu'ils avaient. Elles étaient *nulles !* Et c'était dans un

[1] J'avais passé à Montbard en allant à Genève, et j'avais caché à mon beau-père l'état de son fils !...

pareil lieu, sans une personne assez habile pour remédier au moins en partie à cet isolement de secours. En quelques minutes ce tableau désolant se déroula devant moi avec une effrayante et lucide rapidité ! C'était le rouleau d'Ézéchiel, pleurs et grincements de dents ! Ah ! que je souffrais en ce moment ! ! ! Une malédiction sortit de mon cœur, dans cette heure d'agonie, et jamais elle ne fut révoquée.

Sa famille ? Et qu'était donc, pour l'homme, œuvre de ses œuvres, sa femme et ses enfants ? Où donc fallait-il chercher *sa famille*, si ce n'était dans sa maison ? Les misérables, ils étaient à la fois cruels et stupides.

Je sentis tout à coup en moi un mouvement qui m'avertit d'une nouvelle catastrophe. C'était le dernier soupir de mon enfant. Pauvre fleur tombant avant de naître ! Je fermai les yeux et me renversai sur mon lit dans un état que j'espérai être assez violent pour mettre fin à une vie si remplie d'orages [1] !

Et je n'avais que vingt-sept ans [2] ! Qui m'excitait donc à souffrir ?

Hélas ! si j'avais pu lire dans mon avenir, j'aurais encore reculé devant les jours d'infortune qu'il me restait à parcourir ! Combien de tombes je devais encore fermer ! Que de deuils il me restait à porter !

— Je partirai demain matin avant le jour, dis-je à mon frère et à Mme Thomières.

[1] Ce que j'ai souffert ne se peut comprendre. Comme ce n'est pas mon histoire particulière que j'écris, j'en parle peu, je dirai seulement que je dois la vie à M. Butini.

[2] La duchesse d'Abrantès était née en 1784 ; elle avait donc 29 ans, à la mort de Junot. (*N. de l'É.*)

L'excellente femme ne me répondit d'abord qu'en me serrant la main. Elle pleurait sur moi.

— Partout où vous irez je vous suivrai ! me dit-elle.

Et j'en étais sûre.

Albert donna les ordres pour que tout fût prêt pour quatre heures du matin. A une heure, les douleurs d'enfantement me prirent. Tant de secousses avaient frappé juste. Mon enfant était mort !

J'appelai Albert auprès de mon lit.

— Écoute, lui dis-je, je ne puis partir. Mais je meurs si tu restes ici. Pars pour Montbard et envoie-moi des nouvelles.

Albert me laissait avec une amie qui le rassurait sur les inquiétudes qu'il pouvait avoir sur moi, et puis j'avais une femme de chambre qui était la plus attentive et la plus soigneuse des femmes, tandis que celui qui nous intéressait si vivement était pour ainsi dire abandonné et livré à des soins étrangers ou mal dirigés.

Albert partit et arriva dans la nuit à Montbard. Hélas ! mes pressentiments étaient vrais et les plus horribles scènes avaient suivi l'entrée de mon malheureux ami dans la maison paternelle, où régnait alors la plus grande confusion. Le père de Junot, d'un caractère naturellement sombre, avait reçu de cette apparition terrible un choc qui le rendait entièrement inhabile à la moindre chose utile. Ses deux sœurs, également frappées de terreur, ne pouvaient que pleurer et se lamenter. Du moins la plus jeune. Quant à son fils, ce jeune Charles Maldan, il était là ce qu'il avait été à Lyon, un enfant dont la nullité était funeste dans ses résultats. Personne ne savait ce qu'il faisait. Junot était seulement entouré de l'affection des habitants

de la ville de Montbard, dont la noble et généreuse conduite fut admirable dans cette circonstance. Quatre d'entre eux veillaient et gardaient le malade et lui prodiguaient des soins fraternels. Ma reconnaissance les bénira jusqu'à mon dernier jour...

Junot reconnut son beau-frère, qu'il aimait avec une profonde tendresse, et sur-le-champ il lui parla de moi et de l'empereur. Hélas ! ces deux sentiments, les plus vrais, les plus ardents qu'il ait eus dans toute sa vie, étaient unis dans son pauvre cœur, déjà saisi par la main de la mort...

Il est des événements qu'on ne peut rappeler, quel que soit le courage dont une âme soit trempée. Je ne puis parler des scènes terribles qui se sont succédé à Montbard dans les heures qui ont *immédiatement* suivi l'arrivée de Junot. Lorsque Albert y arriva, le mal était fait. Il n'y avait plus de remède. Cependant il jugea convenable d'envoyer un courrier à Paris pour chercher M. Junot, mon beau-frère, receveur général de la Haute-Saône, en lui écrivant d'amener Dubois avec lui. Car les dix-sept chirurgiens ou médecins qui d'abord étaient accourus autour de Junot ne valaient pas, comme sa monnaie, un seul de ses regards. Il y eut cependant deux hommes qui lui donnèrent leurs soins, l'un, le médecin de Semur, l'autre, de Châtillon, qui méritaient à la vérité toute confiance. Mais le mal était fait [1]. Albert se dévoua à

[1] Maintenant je puis pardonner, en raison du long temps écoulé, le mal que je puis reprocher à cette famille assez stupide pour avoir laissé son chef, celui dont elle devait au moins soigner la vie par orgueil, si ce n'était par attachement, faire tout ce qu'il a fait dans le délire d'une fièvre cérébrale portée au degré le plus violent. Mais l'oublier, jamais ! Mon cœur sera vindicatif pour une pareille action. Elle est toujours *là*, et son souvenir saigne encore.

son beau-frère et, s'établissant à son chevet, il ne le quitta plus jusqu'au moment où se terminèrent ces déplorables scènes.

Ce fut le 29 juillet à quatre heures du soir.

. . . . . .

Pendant ce temps, l'accident provoqué par la mort de mon enfant avait lieu avec des détails impossibles à rendre. Je dirai seulement que mes pauvres enfants ont failli être orphelins dans la même semaine. Quand ma pensée se reporte à cette époque de ma vie, je redeviens pour ainsi dire insensée de douleur et je me demande si les forces humaines n'ont pas pour la souffrance une bien autre facilité que pour le bonheur. Je vais rapporter un fait qui eut alors pour témoins tous ceux qui m'entouraient et dont la bizarre importance mérite d'être signalée.

C'était le 23 juillet. Dans la nuit du 22 au 23. Je sommeillais péniblement comme on dort dans un sommeil fiévreux, lorsque je fus saisie par une sensation tout à fait inconnue et douloureuse en même temps. Je m'éveille, et je vois distinctement, auprès de mon lit, Junot, vêtu du même habit gris foncé qu'il portait le jour de son départ pour l'Illyrie et me regardant avec une expression douce et mélancolique. Je poussai un cri perçant qui réveilla Blanche [1], et Mme Thomières, qui, tout aussitôt, s'élança hors de son lit et vint à moi. On me demanda ce que j'avais. Hélas !... je voyais toujours cette apparition effrayante, car le visage de Junot était pâle et profondément triste. Il semblait déjà que nous fussions séparés ici-bas !

[1] Ma première femme de chambre. C'était la perfection des femmes de chambre et la plus digne, la plus excellente des femmes sous tous les rapports possibles. Elle vit toujours.

Mais le plus terrifiant pour moi, c'était de voir l'apparition marcher légèrement autour de mon lit. Et pourtant, mon Dieu, l'une de ses jambes était cassée ! ! Enfin, je voyais par une révélation intime l'état dans lequel était Junot. Et cependant aucune nouvelle ne m'était encore parvenue et ne pouvait l'être puisque l'événement arrivait en ce moment ! Et plus tard mon frère, espérant qu'il aurait de meilleurs rapports à me faire, hésitait à me faire part de la terrible vérité. Il savait ce que je redoutais ! Et ce qu'il avait trouvé était tellement au delà qu'il craignait pour ma vie dans la position où j'étais.

— Éclairez ma chambre, m'écriai-je dans un effroi toujours croissant, donnez beaucoup d'air, beaucoup de lumière surtout.

Et je suivais de l'œil l'apparition toujours visible, qui tantôt s'approchait de moi, tantôt se retirait dans un coin obscur de la chambre, en me faisant signe d'aller à elle ! Cette vue me mettait au cœur une glace qui me faisait croire que j'allais mourir. Alors il s'échappait un appel à la mort ! Ce ne fut que vers le matin que l'apparition s'effaça par degrés et devint comme un nuage presque indistinct. Je n'explique pas ce phénomène, je le raconte tel qu'il est.

Lorsque, le 30 juillet, Albert, de retour à Sécheron, raconta à Mme Thomières les accidents terribles qui avaient précédé la mort du duc, elle ne put retenir un cri d'étonnement et lui dit à son tour ce qui était arrivé dans la nuit du 22 au 23, époque où l'infortuné se releva de son lit et marcha une seconde fois sur sa jambe brisée [1] !...

[1] Les détails les plus absurdes ont été insérés dans différentes biographies. Toutes sont également fautives. Il y en a qui ne

Cette circonstance a longtemps produit sur moi un effet que je ne puis exprimer. Il y avait de la terreur, malgré tout ce que la raison pouvait dire. Et, si j'osais, j'ajouterais qu'aujourd'hui encore

disent même pas le véritable lieu de naissance de Junot. La *Biographie universelle*, surtout, est bien ridiculement faite. Il y a des erreurs continuelles. Elle dit d'abord que les parents de Junot étaient des cultivateurs de Bussy et qu'ils lui avaient donné une éducation médiocre. Cela est faux de tous points. Quoique la profession de cultivateur soit fort honorable, les parents de Junot ne l'étaient pas ; ils vivaient dans un bien de patrimoine *, venant de ma belle-mère. Les deux oncles de Junot étaient, l'un premier chanoine de la cathédrale d'Évreux, avant la révolution, et l'autre, médecin du comte d'Artois. Quant à Junot, il eut au contraire une excellente éducation, qu'il reçut à Châtillon-sur-Seine, où il fut élevé dans le même collège que le duc de Raguse. Et c'est même de cette époque que date leur amitié. Il était destiné à la profession d'avocat et il faisait son droit à Chalon-sur-Saône lorsque le tambour retentit en France, en 1791. Junot prit alors l'uniforme et fut d'abord officier de la garde nationale. Ce fut alors qu'il fut assez heureux pour être utile à Mme de Brionne et qu'elle lui donna son portrait en reconnaissance de son extrême politesse envers elle. Il partit ensuite dans le second et non pas *dans le premier bataillon* de la Côte-d'Or. Il fut d'abord à Longwy, puis au siège de Toulon, où il fut remarqué par Napoléon comme sergent de grenadiers, et non comme *lieutenant*, ainsi que le dit la *Biographie*. Le fait de la bombe est pourtant assez connu, même des étrangers, pour qu'un Français ne l'ignore pas. Voilà ce qui a fait sa première réputation, ainsi que de beaux traits de courage dans la campagne d'Italie, *et non* pas des querelles particulières, comme le dit M. Michaud jeune. Il fut en Égypte, à la vérité, comme aide de camp de Napoléon, mais ce fut peu de temps ; et, lors du combat de Nazareth, il était général de brigade et n'était plus aide de camp de Napoléon. Avec trois cents hommes il combattit

* Ce bien valait *alors* soixante mille francs et mon beau-père ne le faisait pas même valoir entièrement lui-même.

je ne puis repousser de ma pensée que c'est un rapport immédiat entre deux âmes liées par tant de nœuds qu'elles formaient une seule âme. Je le crois, et le crois *fermement*... Les mystères de la

toute l'avant-garde du grand-vizir, composée de quatre mille hommes et *non pas de trois* mille. Ensuite il est faux, *entièrement faux*, que le général Kléber l'ait secouru dans cette affaire. Il était à plusieurs lieues, de l'autre côté du mont Thabor et, lorsqu'il se décida enfin à venir à l'aide de Junot, il rencontra la petite troupe de héros qui revenait victorieuse, avec ses prisonniers. Le chef, Ayoub-Bey, était tué de la main de Junot et tout était fini. Ce trait, le plus beau peut-être des fastes militaires de la révolution, eut aussi une admirable récompense, une récompense unique. Le premier consul rendit un décret pour que les noms *des trois cents braves* fussent mis à l'ordre du jour de l'armée, comme louange extraordinaire et envoyés dans leurs communes, en France. Il ordonna également qu'il serait fait un tableau qui perpétuerait cette action. Ce fut M. Gros dont l'admirable talent fut chargé de l'exécution de ce tableau. M. Michaud me paraît avoir appris l'histoire de France, de la révolution et de l'empire, dans l'histoire de ce père jésuite qui dit que c'est sous le règne de Louis XVIII que les Français ont remporté le plus de victoires, avec le marquis de Buonaparte *... Junot ne revint pas non plus d'Égypte † avec Napoléon. Il était éloigné du lieu de l'embarquement et ne partit qu'après son général. Il fut pris par les Anglais et ne put revenir qu'un an après lui en France. Napoléon l'accueillit comme un ami et le nomma aussitôt commandant de Paris et lieutenant général. Il lui donna ensuite le commandement de la réserve de l'armée d'Angleterre, qui fit ce beau corps des grenadiers d'Oudinot, les grenadiers d'Arras. Au couronnement, en 1804, Junot fut nommé par l'empereur l'un des vingt-quatre grands-officiers de l'empire, comme colonel général des hussards. Puis il fut nommé ambassadeur en Portugal et ne fut rappelé que pour Austerlitz. Après la paix

* Le fait est réel, l'histoire fut faite à Saint-Acheul par le père Loriquet.

† Il était à Suez.

Providence ont une profondeur que notre œil ne peut pénétrer.

Albert, avant de quitter Montbard pour venir me rejoindre, écrivit à l'empereur pour lui annon-

de Presbourg, Junot fut nommé gouverneur général des États de Parme, pour apaiser la révolte des Apennins. Ce qu'il fit avec une extrême sagesse. Après la pacification de ces provinces il fut nommé gouverneur de Paris, comme jamais personne ne le fut. Il commandait plus de quatre-vingt mille hommes et son autorité s'étendait jusqu'à Tours. Ce n'est pas ainsi qu'on traite un homme dont *on n'apprécie pas les talents, ainsi que le dit M. Michaud le jeune.* Il amalgame tout et fait une entière confusion. Il fait aller Junot en ambassade à Lisbonne, en 1806, après son gouvernement de Paris, tandis qu'il a été ambassadeur en 1804, lorsqu'il n'était pas encore gouverneur de Paris. C'était le prince Louis et le prince Murat. Il dit ensuite que Junot fut en Portugal pour en prendre possession et qu'il en fut maître pendant deux ans. Tout cela est aussi faux pour l'histoire que pour nous. Les Français sont entrés à Lisbonne au mois de décembre 1807 et ils en sont sortis au mois de septembre 1808. Ce qui fait neuf mois au lieu de deux ans. M. Michaud dit ensuite que Junot *s'y donna* le titre d'une des premières familles du pays, celui de duc d'Abrantès. Si M. Michaud était plus instruit de l'histoire en général, il saurait qu'en Portugal il n'y a pas de duché, si ce n'est dans la famille royale. Il n'y en a que deux, celui de Cadavel et celui d'Alafoëns. La famille d'Abrantès n'est qu'un marquisat. Le nom d'Abrantès, *qu'il ne s'est pas donné,* mais qui fut choisi par l'empereur, lui fut donné comme récompense de ce qu'il était entré dans la ville d'Abrantès (ce qui le rendait maître du Tage) bien plus tôt que l'empereur ne l'avait espéré. Quant à la bataille de Vimeiro (et non pas *Vimiera*), M. Michaud est encore pour cela tout aussi peu instruit. La bataille fut perdue, c'est vrai, mais *il fallait* qu'elle le fût. Il le fallait pour pouvoir faire une capitulation honorable. Junot ne fut pas *écrasé,* au contraire, mais ce fut par son habileté *et non par l'effet du hasard.* Il fallait en avoir une grande pour résister, même une heure, avec huit ou dix mille hommes, à une armée de trente mille et toute une population insurgée et menaçante autour de soi. Quant à la *convention* — car ce ne fut pas

cer la perte que *lui* et *moi* nous venions de faire. Je dis *lui* et *moi*, parce que c'était un malheur bien réel et bien grand pour Napoléon, que la perte d'un ami comme Junot dans les circonstances où

une capitulation — ce fut Junot qui en prescrivit les clauses et lord Wellington est encore vivant pour dire que c'est à la fermeté connue de son brave et noble caractère que la France doit de ne pas avoir incliné ses aigles devant le léopard d'Angleterre. J'ai une extrême amitié et une haute estime pour le général Kellermann, mais je ne puis ici lui accorder une chose qui serait préjudiciable à Junot. L'habileté du général Kellermann fit sans doute beaucoup, mais la connaissance que les Anglais avaient de la fermeté du duc d'Abrantès, qui aurait fait sauter les forts de Lisbonne, et conséquemment la ville, ainsi qu'il le dit lui-même au moment d'hésitation lors de la signature de la convention, fut la vraie cause qui détermina les généraux ennemis. C'est un fait aussi connu qu'une nomination dans le *Moniteur*, livre que M. Michaud ferait bien de consulter pour ses biographies. Car si les autres ne sont pas meilleures que celle de mon mari, je ne puis guère y avoir foi. Il dit ensuite que contre sa coutume, après un échec éprouvé par un de ses lieutenants, Bonaparte ne le reçut pas mal à son retour en France. Il parle encore là en ignorant des choses. L'empereur fut très irrité, parce que, avant tout, il lui fallait des succès et il ne voulut pas que Junot revînt à Paris. Il l'envoya, de La Rochelle où il débarqua, faire le siège de Saragosse. Cette froideur dura même longtemps. Mais il est encore faux que Junot ne fut plus gouverneur de Paris. Il n'a cessé de l'être qu'au retour de Russie, en 1813. Il y avait eu jusque-là sur la porte de son hôtel : « *Hôtel du gouverneur de Paris.* » Il fut en Russie, fit la fatale campagne et, à son retour, fut nommé gouverneur général des provinces illyriennes et de Venise. Quant au titre de *capitaine général*, que lui donne M. Michaud, j'ignore où il l'a pris. Il n'a jamais été donné qu'à ceux qui vont commander les colonies. M. Michaud est considérablement ignorant des moindres choses. Il dit, par exemple, que Junot, quoique peu instruit, avait une fort belle bibliothèque et aimait beaucoup les beaux livres. Il n'y a de vrai que cette dernière phrase. Junot, je le répète ici, était fort instruit. Son esprit était plein de finesse et d'un charme

il se trouvait, et surtout après la mort si récente de Bessières et de Duroc ! C'était aussi un *malheur* pour l'empereur, et le moment où il devait surtout le sentir n'était pas éloigné.

L'empereur était alors à Dresde et l'armistice durait toujours. Il habitait le palais Marcolini [1] et, au moment où la dépêche lui fut remise, il était dans le cabinet du secrétaire de service, qui était en ce moment-là M. Prévost, auditeur au Conseil d'État. Ce cabinet est au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, un peu bas et ressemble à celui qu'avait l'empereur à l'Élysée-Napoléon. C'est, comme on le sait, la pièce contiguë à l'avenue de Marigny et faisant la correspondance du boudoir aux ornements d'argent qui est à l'autre extrémité du palais [2]. Napoléon aimait ce cabinet du palais Marcolini, parce qu'il donnait immédiatement sur les jardins du palais et qu'il avait par là une sorte de liberté dont il pouvait jouir, sans traverser une foule de chambellans et de gardes.

Quand on lui remit la dépêche d'Albert, il la décacheta aussitôt et, la retenant de la main gauche, après en avoir lu les premières lignes, il se

remarquable ; il possédait les auteurs latins tellement bien que je lui ai vu soutenir un jour un défi contre le cardinal Maury et lui dire le vers de Virgile suivant celui qu'il lui citait. Il avait le goût de la littérature et des beaux-arts. Il faisait des vers avec une grande facilité et avec une extrême grâce. Si M. Michaud avait bien voulu s'adresser à une personne qui connût le duc d'Abrantès, il aurait eu des renseignements justes et n'aurait pas mis dans son ouvrage d'absurdes mensonges dont je lui donne la preuve en invoquant seulement le *Moniteur* et le *Bulletin des Lois*.

[1] Le palais Marcolini est distant de la ville de Dresde comme l'arc de triomphe de l'Étoile l'est des Tuileries.

[2] Là où sont sur les panneaux les *Amours* peints par Gérard.

frappa violemment le front de la droite. Dans ce mouvement la dépêche lui échappa. Il la releva avec la rapidité de l'éclair et puis il s'écria, mais avec un accent déchirant d'expression :

— *Junot ! Junot ! O mon Dieu !*

Et il joignit les mains si fortement, que la dépêche en fut toute froissée...

— *Junot !* répétait-il avec cette expression qui venait du cœur et qui dénotait une douleur réelle !

Mais, ayant regardé autour de lui et voyant qu'il était observé, il ne voulut pas *être homme* devant un œil observateur ! Il sourit avec une expression triste, mais indéfinissable, et dit d'une voix haute, quoique altérée :

— *Voilà encore un de mes braves de moins ! Junot ! O mon Dieu !*

Il paraissait, à ce qu'a dit depuis le témoin oculaire de cette scène, être sous la domination d'une impression profonde. Il marchait dans le cabinet du secrétaire de service avec une irrégularité qui frappait ceux qui l'entouraient. Il parlait à voix basse et sans qu'on pût entendre ce qu'il disait. Mais l'expression de ses yeux et de sa physionomie révélait que ses paroles sortaient du cœur. Cet état dura plus d'un quart d'heure ! Repoussant ensuite ces affections pures et saintes, qui retrempaient son âme et lui donnaient ce charme puissant, qu'il perdit au reste en perdant ceux qu'il aimait et dont il était aimé, il secoua fortement la tête en soupirant, puis il dit à voix haute :

— Je n'ai plus personne en Illyrie. Il faut y envoyer quelqu'un ! Qui ? Eh bien, écrivez au duc d'Otrante que je lui ordonne de se rendre à Dresde dans le plus bref délai.

LXIX

Scène entre Napoléon et Talleyrand.

A MESURE que les époques se rapprochent de nous, je m'arrête moins sur les choses générales. Tout le monde les connaît si bien ! Je parlerai de l'état où se trouvait alors la société de Paris. Oh ! quelle terreur profonde dans ces maisons où régnait toujours la joie, où des fêtes succédaient aux fêtes ! Partout de la tristesse. Et puis les deuils ! Chaque famille le portait pour un de ses membres ! L'aspect d'un lieu public, les boulevards, les Tuileries offraient un coup d'œil étrange à celui qui parcourait ces groupes de femmes jeunes encore et revêtues de l'habit de veuves. Ce spectacle frappa beaucoup l'empereur de Russie, à ce qu'il m'a dit lui-même.

Tandis que l'empereur était en Champagne, donnant au monde une dernière représentation fantastique de ce talent admirable, qui l'avait fait asseoir sur l'un des premiers trônes de l'univers, M. de T... était demeuré à Paris, où ses intrigues achevaient le malheur de l'empereur. On raconte une singulière histoire à ce sujet. Je dis *qu'on la raconte*, et je la raconte aussi, sans en avoir la *certitude*, et conséquemment sans la *certifier*.

ON DIT que la veille de son départ pour l'armée, l'empereur fit appeler M. de T[1]... aux Tuileries et que là il lui parla d'une manière *plus que ferme*, relativement aux affaires d'Espagne. Il paraît que l'empereur n'avait bien connu qu'à cette époque tout ce qui se racontait dans la société de M. de

[1] Talleyrand, prince de Bénévent.

T..., lorsque la conversation se trouvait tournée à ce vent-là. C'était un mauvais moment pour mettre l'empereur en colère. Il y parut bientôt.

— En vérité, monsieur, je vous trouve étrange, dit Napoléon en marchant vivement sur M. de T..., de venir prétendre que je vous ai fait geôlier de Ferdinand, quand c'est vous qui me l'avez proposé !

Et l'autre, toujours impassible, fermant à demi ses petits yeux et ramenant ses lèvres comme un chat qui vient de manger un fromage, demeurait debout, appuyé d'une main contre une chaise. Et, comme le cérémonial n'était plus autant à observer envers un souverain qui s'en va, il avait probablement l'autre dans son gousset.

Rien n'ajoute à la colère comme du flegme. L'empereur fut exaspéré en voyant l'*immobilité* de figure et d'âme de celui qui était devant lui.

— Me répondrez-vous ? dit Napoléon d'une voix tonnante et en frappant de son petit pied tout auprès de celui un peu difforme de M. de T[1]... ?

Même silence. Les yeux de Napoléon flamboyèrent. L'autre eut peur et, à vrai dire, on l'aurait à moins...

Alors sortirent de sa bouche ces paroles qui, certes, n'étaient pas compromettantes.

— J'ignore ce que Votre Majesté veut dire.

Napoléon voulut parler, à ce qu'il a dit lui-même, mais la colère l'en empêcha. Il avança d'un pas, puis de deux, puis de trois, et, enfin, se trouva immédiatement contre le prince de B... Alors il fit une action que je ne puis approuver, comme exquise politesse. Mais Napoléon ne s'en piquait pas

[1] Il y a une caricature de lui faite à la plume par Auguste de Staël, qui est exactement semblable à ce que je viens de décrire. Cette caricature est précieuse par sa ressemblance.

beaucoup d'abord, et puis, dans un pareil moment, que ne lui aurait-on pas pardonné ? Alors il leva sa belle petite main, la mit à la hauteur du menton du prince et, avançant toujours, il força ainsi M. de T... de reculer, ce qui n'était pas commode, vu l'état de l'un des pieds dudit prince. Mais il faut croire qu'il pouvait aussi bien reculer qu'avancer, car il allait toujours sous la petite main, qui, par un effort nerveux probablement, s'était fermée et formait ce qui est nécessaire pour donner ce que nous appelons très grossièrement *un coup de poing*. Mais il ne le donna pas ! Seulement il fit faire comme je viens de le dire, tout le voyage du grand cabinet du pavillon de Flore au prince de B... qui, moitié marchant, moitié boitant, arriva enfin contre le mur de la chambre. Là, Napoléon lui répéta :

— Et vous osez dire que vous m'avez *déconseillé* la captivité des princes ?

Et comme le prince de B[1]... ne répondait pas assez vite, l'empereur serra, dit-on, un peu fortement sa joue de son poing fermé ! Là aussi se termina la scène. Elle avait été trop longue, et en même temps, pas assez. Puisque l'empereur avait agi de cette manière, il n'y en avait qu'une pour terminer, c'était de faire conduire le prince de B... à Vincennes, le remettre aux mains du général Daumesnil, en lui recommandant de le traiter avec *d'immenses égards*, mais du reste parfaitement au secret.

[1] Une autre chose fort étonnante pour moi, c'est l'excessive maladresse de M. de T..., qui depuis dix ans n'a su se faire que des ennemis. Et cela le plus gratuitement du monde ! C'est un fait que je puis certifier. J'ajouterai qu'il a même changé de l'amitié en un sentiment tout opposé.

Machiavel dit une chose très sensée. *Il ne faut jamais*, dit-il, *se faire ennemi à moitié*. Et c'est parfaitement juste. Entend-il par là qu'il faut *tuer* ceux qu'on offense ? je ne crois pas. Cela irait un peu trop loin. Mais la morale de cela, c'est qu'il ne faut pas offenser.

Le soir de cette scène, le prince de B... avait quelques personnes chez lui. Le chambellan de service avait tout entendu et le chambellan de service avait tout répété, car, je suis fâché d'être contrainte à dire la vérité, mais il est de fait, et je ne sais comment cela se fait, que le service d'honneur des princes ressemble bien au service ordinaire que nous avons autour de nous. J'ai fait partie de la maison d'honneur d'une princesse, je puis donc l'attaquer sans crainte d'être injuste et partiale, et je dirai que lorsque nous étions rassemblés dans le salon de service, en attendant notre princesse, et que nous nous mêlions de ce qui souvent ne nous regardait pas, nous avions beaucoup de l'air de ceux qui étaient rassemblés à leur tour dans l'office, un étage plus bas. Toujours est-il que le chambellan de service, que je ne nommerai pas au reste, raconta que le prince de B... avait reçu un coup de poing. Ce n'était pas ici le marquis de B... avec sa bosse au front. Tout au contraire, car il n'y avait aucune trace du méfait et les curieux nombreux qui furent ce même soir pour examiner la physionomie impassible du prince de B... n'y purent rien lire. Un habitué de la maison, plus familier que les autres, s'approcha du prince et lui dit :

— Ah ! monseigneur, qu'ai-je appris ?

— Quoi donc ? dit lentement le prince en tournant vers lui son œil atone.

— Mais on dit que l'empereur vous a traité...

— Ah ! interrompit le prince... Oh ! tous les jours... tous les jours !

Le joli de l'histoire, c'est que le prince n'entendait pas parler du *coup de poing* qu'il croyait ignoré et, en répondant le mot *tous les jours*, il voulait dire que l'empereur était grondeur et injuste *tous les jours*.

Mais l'autre, qui n'était pas fort en fait de convenance, comme on peut le croire d'après la démarche qu'il avait faite auprès du prince, n'imagina pas autre chose, sinon que le prince de B... recevait tous les jours un coup de poing, ou même un soufflet de l'empereur, selon l'humeur de Sa Majesté et son état nerveux, qui lui faisait ouvrir ou fermer la main. Or, on pense les rires joyeux que fit faire cette histoire, quand on se représenta le prince de B... recevant tous les jours une correction avec cette indifférence qui lui avait fait dire négligemment en levant à demi les épaules :

— Tous les jours, mon Dieu, tous les jours !...

Toujours est-il qu'après le départ de Napoléon, M. de T..., qui n'avait au contraire jamais reçu de lui que des marques de bonté et des grâces en profusion, des faveurs comme dignités, des récompenses comme des places, eh bien, cet homme fut son ennemi le plus acharné. Toutes les conspirations qui alors surgissaient de toutes parts, parce que le colosse chancelait sur son piédestal, trouvèrent en lui un appui, et cela, il ne le peut nier. J'aurais été moins coupable de le faire, moi, car, à cette époque, mon pauvre cœur était encore bien saignant de toutes les blessures qui lui avaient été faites... Mais M. de T... ? Oh ! rien ne peut l'excuser. Les passions comme la vengeance peuvent

seules trouver grâce devant la justice de la conscience, lorsqu'il s'agit de prononcer un anathème sur une tête déjà frappée du sort.

LXX

Le retour des Bourbons jugé par le cardinal Maury.

Maintenant il faut dire adieu à tout ce qui rappelle même imparfaitement la joie et la sociabilité. Tout devient triste et même lugubre, et l'écho interrogé ne répond plus que par des bruits sinistres. Tout est deuil dans les souvenirs, tout est désastre et ruines !

Le cardinal Maury, cette grande figure historique des premiers temps de notre révolution, venait, comme je l'ai déjà dit, chaque jour chez moi. Il était toujours d'une grande supériorité et, dans le moment où la France, encore une fois frappée par le sort, voyait fondre sur elle les hordes étrangères du Nord, il tonnait encore comme aux plus beaux moments de sa lutte avec l'immense génie de l'Assemblée constituante, Mirabeau ! Il y avait des jours où le cardinal disparaissait pour faire retrouver l'abbé Maury.

Un soir, il vint chez moi. J'étais triste et nous étions peu de monde. Le cardinal vint à moi et me demanda de passer un moment dans mon cabinet. Lorsque nous y fûmes, il ferma la porte, s'assit sur un sofa et, laissant tomber ses bras comme un homme accablé :

— Tout est perdu, me dit-il, tout ! Le ciel seul

peut opérer un miracle ! Nous allons l'invoquer. Je viens d'ordonner les prières de quarante heures !

Je frissonnai. Ce mot : les prières *de quarante heures !* me faisait l'effet d'un adieu à un moribond ! Et ce moribond, c'était le pays, c'était la patrie !

— Mon Dieu, lui dis-je, n'espérez-vous plus dans le génie de l'empereur ?

Le cardinal secoua tristement la tête.

— Il nous a perdus en se perdant lui-même ! Son entêtement nous ôte jusqu'à l'espoir ! Oh ! que ne sommes-nous à l'époque heureuse où les ecclésiastiques portaient le haubert et le sabre ! J'ai encore de la force et, quoique vieux, je serais monté à cheval. J'aurais été trouver l'empereur et je lui aurais dit : « Sire, vous vous perdez ; si « ceux qui vous entourent n'ont pas le courage de « vous le dire, je le prends, moi, et je vous dis et « vous répète que vous vous perdez et avec vous « le beau pays de France ! Je viens vous aider au « moins à le défendre ! »

— Non, non, lui dis-je, ne regrettez pas votre belle mission de paix et de conciliation ! Restez avec nous pour prier pour le succès de nos armes !

Jamais je n'oublierai l'expression bizarrement ironique que prit en ce moment la physionomie du cardinal. Il y avait beaucoup de sentiments différents. Mais celui qui dominait les autres était évidemment du mépris pour ma nature craintive et — je le dis sans pourtant l'affirmer — pour ma confiance dans le succès de ses prières. Il avait fort peu de piété.

— Croyez-vous donc, me dit-il en se levant et parcourant la chambre à grands pas en relevant par intervalle sa longue soutane rouge, selon sa coutume habituelle, pour prendre de son tabac

d'Espagne, croyez-vous donc que parce que nous sommes prêtres nous devons nous laisser humilier et frapper au visage, nous laisser chasser de notre diocèse par des hérétiques ? Non, non, l'archevêque Turpin se battait au temps de Charlemagne. L'empereur le vaut bien, ce Charlemagne, que des gens méchants mettent stupidement au-dessus de lui. Et puis ne croyez pas que notre nom de prêtre exclue la bravoure et même le talent. Qui a inventé la poudre à canon ? N'est-ce pas un moine ? Quel fut l'auteur des bombes ? Un évêque. Et plus tard n'avez-vous pas vu, au temps de la Ligue, des prêtres, des prélats, changer l'étole contre une cuirasse et la mitre en un casque ? Et le cardinal de Retz ? Non, non, le clergé peut combattre. N'y a-t-il donc pas là-haut les phalanges célestes ! Et bien, nos anges gardiens sont parmi elles. Eux aussi se battraient avec nous !

En parlant ainsi, le cardinal était comme inspiré. Il semblait qu'une lueur céleste lui eût montré la route qu'il devait suivre. Il parla longtemps avec une éloquence admirable et telle qu'il pouvait l'avoir. Lorsque nous fûmes dans le salon, il continua son discours tout en buvant son eau sucrée et en discutant avec Millin, avec lequel il se trouvait non pas une fois, mais toujours en dissidence, et il dit des choses vraiment belles !

Hélas ! il n'était que trop vrai ! Ces prières de quarante heures étaient faites auprès d'une femme à l'agonie. Et cette femme, c'était la patrie ! Elle se mourait, et ses enfants désolés ne savaient que pleurer sur elle sans la sauver. Bientôt les nouvelles fâcheuses se succédèrent après qu'une fausse espérance nous avait ranimés ! En vingt jours l'empereur avait battu tous les corps de l'armée de

Silésie et les avait jetés entre l'Aisne et la Marne. Et c'est même en *cinq jours* que ces succès ont été obtenus. Les cinq corps de l'armée de Silésie qui perdirent plus de vingt mille hommes furent anéantis en cinq jours ! Napoléon retrouvait en ce moment son beau génie de l'armée d'Italie ! Mais il ne donnait plus que des lueurs passagères et tout s'écroulait autour de lui ! Ces belles et rapides combinaisons étaient déjouées par qui ? Par le *fuyard d'Iéna* [1], le prisonnier de Lubeck !

Un fait particulier digne d'être consigné dans des Mémoires contemporains. A la fin de février, à l'époque de la bataille de Montereau, c'est-à-dire après cette bataille, le général Boyer eut une fort brillante et glorieuse affaire à Méry-sur-Seine, près de Troyes [2], contre le corps de Sacken. Le jour de ce combat était le mardi-gras. Nos soldats, qui toujours ont le besoin de rire, trouvèrent des masques dans une boutique. Ces soldats étaient de jeunes conscrits. Ils prirent les masques et se battirent masqués !

Ainsi qu'au bal, ils courent aux batailles,

a dit un de nos poètes en parlant des Français. Et ils prouvent bien en effet qu'ils vont au feu comme à la danse, en chantant et en riant ! Singulière nation !

Pendant ce temps, le parti de l'ancienne noblesse se levait de toutes parts. Le cardinal me dit encore des choses bien frappantes à ce sujet, que j'écrivis le même soir.

— L'empereur, me dit-il, a trop méprisé l'im-

[1] En 1806, Blücher.

[2] A sept lieues de Troyes.

portance des anciens souvenirs. Les défauts mêmes du règne des Bourbons sont venus en contraste avec ceux du sien et n'ont plus semblé que douceurs. La pusillanimité de Louis XVI, les abus de tous genres sont proclamés comme bonté et bonheur en regard de son absolutisme et de cette tension violente dans laquelle il tient la nation.

— Croyez-vous donc, lui dis-je, que les Bourbons reviennent jamais en France ?

Il ne répondit pas d'abord. Ce sujet ne lui plaisait pas. Les Bourbons ne devaient certes pas l'accueillir en arrivant en France. Sa lettre à Bonaparte était une insulte, et il avait été trop utilement dévoué à la cause royale pour que sa défection ne fût pas regardée comme une trahison.

— Oui, me dit-il enfin, ils reviendront, et les émigrés, qui firent toujours des fautes, cette fois au moins auront vu juste et auront bien manœuvré par instinct, si ce n'est par talent. Pour que ce résultat n'arrive pas, il faudra le renouvellement des mêmes fautes qu'ils commirent, comme à l'envi, à Coblentz, lors de la première émigration. L'empereur les a comblés ! Il verra leur reconnaissance !

Le cardinal avait raison. La plus grande faute de Napoléon est de s'être entouré de gens qui l'ont trahi, tout en allant savoir si son dîner était servi, et qui d'une main prenaient la sienne pour la baiser, tandis que de l'autre ils organisaient une trahison. Lui qui souvent suivait les maximes de Machiavel, il aurait dû ne pas oublier ce précepte de lui :

« Ne rendez jamais aux hommes la moitié de ce qu'ils ont perdu, car ils s'en serviront contre vous. »

LXXI

Napoléon à Fontainebleau. — Ses maréchaux l'abandonnent.

NAPOLÉON, retiré à Fontainebleau, était là avec Berthier, Maret, Caulaincourt, Bertrand et la plus grande partie des maréchaux. Cette page de l'histoire de l'empereur est peut-être sans exemple dans celle des siècles. On voit les révolutions du sérail, celles du prétoire, du Bas-Empire. On voit les assassinats de la Russie ; on voit encore les couronnes sanglantes de l'Inde être données par les chefs de l'armée ou par de vils eunuques, mais RIEN, rien dans les pages de l'histoire ne donne la pensée de ce qui s'est passé à Fontainebleau pendant les jours et surtout les nuits que le héros, abandonné de la fortune, y passa au milieu de ceux qu'il croyait ses amis ! ! ! Un voile épais fut alors jeté sur les événements. Ceux qui les provoquèrent avaient trop de honte de leur bassesse pour ne pas la cacher au monde.

Napoléon, maîtrisé par la rapidité des circonstances, n'eut pas le temps de les signaler à l'horreur publique, et la Restauration, qui, sans les avoir commandés, les avait au moins autorisés, en partageant leur honte partagea leur volonté de mystère. Tout fut donc inconnu pour les masses et peu de monde apprit alors que Napoléon avait été voué à la mort dans une conspiration extrêmement nombreuse, les jours qui précédèrent son abdication, et formée par les principaux chefs de l'armée.

— Mais, dit l'un d'eux dans le conseil ou plutôt le sabbat que ces démons d'enfer tenaient entre eux, que ferons-nous de lui ? Il y a ici deux ou trois

séides qui, comme Antoine [1], pourraient bien porter sa robe sanglante au peuple et nous faire jouer le rôle de Cassius et de Brutus. Je n'ai pas envie de voir brûler ma maison et d'être mis en fuite.

— Eh bien, dit un autre, il ne faut laisser aucune trace ! Il sera monté au ciel, comme Romulus !

Les autres applaudirent. Alors commença le plus horrible entretien. Il est hors de la force humaine d'en rapporter les détails... La mort de l'empereur fut proposée, discutée pendant une heure avec le sang-froid d'un sauvage de l'Inde armé du tomahawk et cherchant le plus sûr moyen d'enlever adroitement la chevelure de sa victime !

— Et Berthier ? dit un autre.

Tous levèrent les épaules.

— Il le saura quand la chose sera faite. Mais jusque-là, silence ! Berthier n'est rien du tout. Il a un cœur de coton et une tête de vent.

Tous se mirent à rire, *un seul excepté.*

— Mais, dit celui qui avait porté la parole le premier, il faut enfin terminer. L'empereur de Russie s'impatiente. Nous sommes avancés dans le mois d'avril, et rien n'est fait. Aujourd'hui, pour la dernière fois, il faut lui parler de son abdication, il faut qu'il la signe définitivement, ou bien...

Un geste horrible suivit cette parole.

Napoléon fut averti de ces réunions mystérieuses et terribles où son existence était ainsi agitée par des hommes qui lui devaient la leur ! Qu'il se fût mis seulement à sa fenêtre, qu'il eût dit pendant la parade à sa vieille garde : « Mes enfants, on veut m'assassiner », et cinq minutes après, quelques

[1] Ils voulaient parler du duc de Bassano, de Caulaincourt, de Bertrand et de quelques autres dans les classes moins élevées.

lambeaux sanglants eussent été les seuls restes de ceux qui le menaçaient ! Il ne le fit pas. Et voilà cet homme qu'on accusait dans ce même temps d'être sanguinaire ? tyran ? C'est une honte de plus sur nous !

Oui, la vie de Napoléon fut menacée par les mêmes hommes comblés par lui de biens et d'honneurs, de faveurs, illustrant leur lignage, leur donnant un éclat échappé de son auréole et les accablant sous des bienfaits que jamais leur cœur ne reçut. Cette partie de sa vie est peut-être la plus terrible à rappeler au souvenir de qui l'a aimé comme moi. Combien il dut souffrir ! Non, les tourments de Sainte-Hélène ont dû pâlir devant le moment où, lui mettant une plume dans la main, un homme osa lui dire :

— Signez... si vous voulez vivre !...

Si cette dernière parole ne fut pas articulée, le regard, le geste, l'inflexion de la voix a dit plus encore que la bouche ne pouvait faire entendre !

Il signa ! ! ! et avec ce renoncement à nous il signa le malheur de la France, du moins le vois-je ainsi. Ce fut donc alors qu'il proposa son abdication, mais en faveur de son fils. Cette proposition peut-être eût été acceptée sans M. de Talleyrand et ses agents, car, malgré la vanité le l'archevêque de Malines, qui le porte toujours à se croire un acteur fort important, dans la grande représentation il n'était pas autre chose qu'une de ces grandes utilités qui arrivent sur la scène pour dire : « *Monsieur, c'est une lettre.* « Tout *infime* qu'il était, au reste, il fut très nuisible, et Napoléon put juger, mais trop tard, du tort qu'il eut de ne pas écraser tout à fait les serpents qu'il avait éloignés de lui.

L'empereur de Russie voulut connaître l'esprit

de l'armée avant de prendre une dernière résolution. Alors Napoléon choisit le maréchal Macdonald, le maréchal Lefebvre, le maréchal Oudinot, le duc de Vicence, le maréchal Ney et le duc de Bassano [1] pour porter à l'empereur Alexandre les propositions qu'il faisait aux puissances alliées. Quelque temps avant il s'était passé une scène dont le souvenir me force presque à de la haine contre l'homme qu'elle concerne presque entièrement. C'est Berthier ! Il était avec l'empereur et il balbutia une excuse pour le quitter dans ce moment. Mais il avait, disait-il, des papiers importants pour l'empereur lui-même à mettre à couvert et qui nécessitaient sa présence à Paris.

Tandis qu'il parlait, l'empereur le regardait avec une surprise douloureuse que l'autre ne vit ou ne voulut pas voir.

— Berthier, lui dit Napoléon en lui prenant la main, Berthier, vous voyez comme j'ai besoin de consolation, combien j'ai surtout besoin d'être entouré par mes vrais amis !

Il appuya sur ce mot. Berthier ne répondait pas. Napoléon continua :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas, Berthier ?

— Certainement, Sire, répondit le prince de Neufchâtel !

Et il sortit du cabinet de l'empereur, la tête déjà pliée sous le poids d'une trahison. Lui, Berthier !

Après son départ, l'empereur fut longtemps sans parler. Le duc de Bassano respectait ce silence de tristesse et cherchait à s'identifier avec son maître

[1] Ils ne furent pas tous ensemble auprès d'Alexandre, mais ils communiquaient journellement.

malheureux, bien plus qu'aux jours de ses triomphes. Lui aussi suivait de l'œil cet homme accablé sous le poids des immenses faveurs qu'il n'avait payées par aucune des actions qui faisaient au moins acquitter les autres.

Napoléon le suivit longtemps des yeux. Son regard était profondément triste. Il le ramena ensuite vers le parquet, qu'il fixa pendant plusieurs minutes. On voyait passer sur son front les ombres des grandes pensées qui se heurtaient dans cette âme souffrante. Enfin, il alla vers le duc de Bassano et, posant la main sur son bras, il le lui serra avec force :

— Maret, lui dit-il, il ne reviendra pas !

Et il tomba accablé dans un fauteuil !

Lorsque je me retrace tous les détails de cette scène si courte dans ses apparents détails et si profonde, si grande dans la vie de l'âme d'un homme, la mienne est bouleversée ! Il me faut pleurer pour ne pas trop souffrir ! Alors je me trouve bien grande, car il me semble que j'aurais préféré la mort à une telle conduite.

Et en effet, Berthier ne revint pas !

Le duc de Raguse avait laissé son corps d'armée sous le commandement du général Souham. Le corps d'armée était aux environs d'Essonnes. Le maréchal Marmont, incertain sur ce qu'il avait à faire, hésitait encore. La convention qui, le 5 avril, fut conclue à Chevilly entre lui et le prince de Schwarzenberg l'avait été précédemment, puis démentie. Mais une chose bien impardonnable au duc de Raguse, ce fut d'avoir envoyé la copie de l'acte de déchéance de l'empereur, qui n'était pas encore connue de l'armée. Et, par les paroles qui

accompagnaient cet envoi, il était facile de juger ses intentions.

— Sommes-nous donc au temps où les Romains faisaient et défaisaient l'empire dans une séance du Forum ? dit le général Lucotte.

Alors le général Souham jugea que, si l'empereur revenait au pouvoir, ils en avaient déjà trop fait pour reculer et qu'ils seraient perdus, et résolut, en l'absence du duc de Raguse, d'agir comme il le fit en effet. Il dit aux troupes qu'on allait à l'ennemi. A peine cette parole fut-elle prononcée que les soldats coururent aux armes comme des forcenés et partirent avec joie. Mais à mesure qu'ils avançaient ils ne voyaient pas l'ennemi. Enfin, arrivés dans les environs de Versailles ils virent qu'on les avait trompés. Ils s'élevèrent alors avec furie contre leurs généraux, qui furent au moment d'être sacrifiés à la colère du soldat. Les cris de : *Vive l'empereur !* retentissaient comme le tonnerre. Un chef de bataillon qui ressemblait étonnamment à l'empereur et qui en raison de cette ressemblance s'habillait comme lui, vint à passer dans le même moment. Il fut aussitôt enlevé dans les bras des premiers soldats qui l'aperçurent et porté en triomphe avec une sorte de délire et aux cris forcenés de : *Vive l'empereur ! Mort aux étrangers ! Mort aux Prussiens ! Mort aux Russes !* Cette nouvelle parvint à Paris presque aussitôt, mais pas assez vite pour éclairer l'empereur Alexandre ! Mais voulait-il l'être ? C'est un labyrinthe dont on ne peut sortir. Cependant je crois qu'il était de bonne foi en arrivant à Paris.

Le détail de l'arrivée des maréchaux de France chez l'empereur de Russie est un fait raconté dans tant d'ouvrages, que je juge inutile de le rapporter

encore ici. Je dirai seulement que, le nombre de maréchaux étant complet, l'empereur voulut y mettre le maréchal Macdonald et il dit au duc de Bassano :

— Je veux y joindre le duc de Tarente. Il ne m'aime pas, mais c'est un honnête homme et, par cela même, sa voix aura plus de poids auprès de l'empereur de Russie qu'aucune autre. Écrivez-lui, Maret.

Et puis après avoir réfléchi un moment :

— Mais ce pauvre Marmont ? Il sera affligé que je ne le mette pas de cette députation ! Écoutez, Maret, il faut l'y laisser. Mettez-y Macdonald, mais laissez-y Marmont.

Je ne sais si le duc de Raguse connaît ce détail. S'il l'ignore, je crois qu'il est fait pour l'affliger.

Les maréchaux vinrent donc à Paris après avoir eu avec Napoléon une grande conférence. Mais il est faux que le maréchal Lefebvre l'ait traité *avec dureté,* comme quelques journaux l'ont dit dans le temps. Le maréchal Lefebvre était tellement dévoué à Napoléon, dans les derniers moments de son pouvoir, que c'était lui qui devait faire éclater l'insurrection de Paris pour la défense. Je raconterai cela tout à l'heure. Ce fut le maréchal Ney qui lui parla avec le plus de rudesse et même comme si déjà il fût descendu du trône et prêt à monter *dans cette cage* qu'on lui destina plus tard.

Ils partirent donc, s'arrêtèrent à Petit-Bourg, chez le prince de Wurtemberg, pour y prendre d'autres sauf-conduits. Déjà commençaient les humiliations. Mais enfin, nous étions vaincus ! Le maréchal Marmont ne descendit pas de voiture, ce qui fut trouvé étrange et ce qui l'était en effet.

Arrivés à Paris, ils furent chez l'empereur de Russie. Là encore le maréchal Marmont donna une marque singulière d'agitation. C'est qu'il souffrait, car il n'était pas traître. Non, il ne l'était pas, il ne le fut jamais. Il est malheureux ! Mais qu'il doit l'être s'il connaît la portée du mal qu'il nous a fait !

Les maréchaux entrèrent chez l'empereur de Russie. Marmont n'entra pas avec eux ! Cependant il ignorait encore ce qu'avait fait Souham, ou bien le savait-il déjà ? Voilà qui est presque impossible à résoudre...

L'empereur Alexandre écouta les maréchaux avec attention. Sans doute son parti était pris. Cependant, je le répète, il ne voulait pas, au moins en apparence, forcer la nation. Le parti de la concession faite à Napoléon II par son père était d'abord un des trois partis proposés au conseil et que M. de Talleyrand était parvenu à faire rejeter. Mais, entouré de l'assentiment de l'armée, il devenait bien autrement fort et redoutable en l'opposant à un parti dont les couleurs n'étaient plus les nôtres, ainsi que les sympathies.

L'empereur de Russie parlait là-dessus avec chaleur et même avec intérêt. Les arguments portés en faveur du jeune enfant paraissaient même lui faire impression. La crainte surtout d'une guerre civile était pour lui, il le faut dire, une des choses les plus effrayantes et les plus à redouter.

Au moment où l'on pouvait concevoir quelque espérance, un de ses officiers lui remet un paquet. Il l'ouvre. Sa figure change tout à coup.

— Eh quoi ! messieurs, dit-il aux maréchaux avec un accent de reproche, vous traitez avec moi au nom de l'armée, vous m'assurez de ses sentiments, et je reçois dans l'instant la nouvelle que le

corps d'armée du duc de Raguse vient d'adhérer à l'acte de déchéance proclamé par le Sénat !

Et il leur présenta l'acte d'adhésion, revêtu des signatures de tous les officiers supérieurs et des officiers généraux du 6me corps. On s'était bien donné de garde d'ajouter que les soldats et les sous-officiers de l'armée avaient failli fusiller leurs chefs ! Et c'était là la force, c'était là L'ARMÉE !

De ce moment tout fut rompu, soit que l'empereur Alexandre ne cherchât qu'un prétexte, soit qu'il ne voulût plus croire à ce qu'on lui disait, tout fut brisé sans retour. Telle fut la réponse qu'on rapporta à Napoléon. Lorsqu'il la reçut, il fut plus accablé sous le poids de l'immense malheur d'être abandonné par ces hommes qu'il *avait faits* que par la perte de sa couronne. Une âme vraiment grande et belle, bien digne de le comprendre, le duc de Bassano, me disait que l'empereur ne lui avait jamais paru plus admirable que dans ce moment. Seulement, toute cette journée, il parla sur des sujets profondément tristes, et surtout du suicide. Il en parla si souvent, que Marchand, son premier valet de chambre, et Constant en furent frappés. Ils se consultèrent, et tous deux d'un commun accord retirèrent de la chambre de l'empereur un poignard arabe et de sa boîte de pistolets toutes les balles qui s'y trouvaient. Ils furent ensuite plus tranquilles et se reposèrent sur les soins qu'ils avaient pris.

Le duc de Bassano avait aussi remarqué cette conversation sur un sujet toujours ramené, malgré ses efforts, par ce qui occupait profondément Napoléon. Le duc de Bassano parla à Marchand avant de se retirer, en prenant congé de l'em-

pereur, et lui aussi fut tranquillisé par le rapport de Marchand.

Il était dans son appartement depuis quelque temps lorsque Constant accourut, pâle et tremblant, en s'écriant :

— Monsieur le duc, venez à l'instant, l'empereur est fort mal !

Le duc de Bassano fut aussitôt auprès du lit de l'empereur, qu'il trouva en effet pâle comme une statue de marbre et froid comme elle. L'infortuné s'était empoisonné !

Lorsqu'il était parti pour sa seconde campagne de Russie, Corvisart lui avait donné un poison d'une telle subtilité, qu'en quelques minutes, quelques secondes même, la vie était éteinte. Ce poison était, je crois, celui de Cabanis et se composait de l'acide prussique, que depuis on a reconnu si terrible ! Ce fut avec ce poison que Condorcet s'empoisonna. Napoléon le portait constamment sur sa poitrine, dans une bague renfermée elle-même dans un petit sachet de peau hermétiquement fermé. Comme il avait toujours un gilet de laine sur la peau, il y avait longtemps que ce sachet n'avait frappé la vue de Marchand et il lui était sorti de la pensée. L'empereur, presque assuré de la vertu de ce poison qu'il avait toujours porté sur lui pour s'éviter une prison comme celle de François Ier ou bien une mort peut-être aussi cruelle que la prison, quoique moins humiliante, l'empereur avait toujours vu dans ce sachet un moyen de braver le sort et d'être toujours maître de lui. Il le prit donc après avoir mis ses affaires en ordre, écrit tout ce qu'il voulait écrire et avoir dit adieu à M. de Bassano et à ses autres amis, mais sans leur donner le moindre soupçon.

Le poison était, comme je l'ai dit, d'une extrême violence, mais sa subtilité même le rendait aussi plus capable de s'altérer, et c'était ce qui était arrivé. L'empereur souffrit horriblement, mais il ne mourut pas.

Quand le duc de Bassano l'aperçut dans cet état qui ressemblait à la mort, il se précipita sur l'estrade du lit en fondant en larmes.

— Ah ! Sire, qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il.

L'empereur ouvrit les yeux, le regarda avec le sentiment d'un cœur qui le comprenait et, lui tendant sa main froide et toute humide d'une sueur glacée :

— Vous le voyez, lui dit-il, Dieu ne veut pas que je meure. Lui aussi me commande de souffrir !

Le duc de Bassano ne peut jamais raconter cette scène avec quelque suite. Il est trop ému et son âme est toujours trop vivement remplie de ce souvenir, unique dans une vie, pour le traiter comme un autre souvenir. Je le comprends, aussi n'ai-je jamais insisté.

L'empereur eut de violentes nausées et des coliques très douloureuses. Le poison eut tout son effet, la mort exceptée. Napoléon disait vrai, la Providence le réservait encore à de nouvelles souffrances.

Ce fait fut peu connu à cette époque et cependant tout ce qui touchait à un tel homme était d'une haute importance. Mais il importait aussi qu'il ne fût pas intéressant aux yeux d'une multitude qui aurait peut-être fait payer chacune de ses douleurs par des torrents de sang, et la menace seule que la mort lui avait faite, par la chute de bien des milliers de têtes. L'hécatombe aurait eu lieu avant les funérailles !

LXXII

L'abdication. — Mme d'Abrantès reçoit la visite de l'empereur Alexandre.

On n'était encore qu'au 15 avril et, pourtant, toute l'époque d'une grande nation était déjà comme reléguée dans le passé, dont la date n'avait pas même de mois, encore bien moins d'année ! L'empereur Napoléon était encore à Fontainebleau. L'impératrice était à Rambouillet et devait se mettre en route pour l'Allemagne. Les frères et les sœurs de l'empereur étaient tous errants. La reine Hortense était seule à Paris. L'impératrice Joséphine était à la Malmaison. Toute cette malheureuse famille était dispersée ! C'était à son tour de souffrir ! Pendant que les larmes commençaient à couler dans une dynastie glorieuse et qui devait d'autant plus souffrir qu'elle avait dû compter sur un sort différent, l'autre famille proscrite revenait dans la terre de ses pères et retrouvait ses anciens pénates. M. le comte d'Artois, enfin, rentrait dans Paris après vingt-deux ans d'exil.

Tout était consommé. Chaque jour les journaux retentissaient des noms de cent généraux qui croyaient qu'on ne saurait pas assez tôt leur adhésion et surtout la manière servile dont elle était faite. C'était révoltant de la part de gens surtout qui n'avaient eu *toute leur vie* que des faveurs de l'homme dont ils se faisaient tout à coup, les uns le Judas, les autres le saint Pierre. Et cependant l'acte de l'abdication de l'empereur, bien que signé par lui ou du moins consenti, n'avait pas paru. Il

ne fut publié que le 12. C'est une époque bien honteuse.

Ce fut alors que M. de Metternich arriva à Paris avec l'empereur d'Autriche[1]. Quoique amie du prince de Metternich, jamais je n'ai parlé avec lui des affaires politiques de l'époque. Je puis donc en toute assurance dire ce que je présume, comme s'il était un étranger pour moi. Je crois que lui et l'empereur d'Autriche furent très contrariés de n'avoir pas eu le temps d'arriver à Paris pour faire donner la régence à Marie-Louise et prononcer la Russie en faveur de l'orphelin impérial. L'empereur d'Autriche arriva à Paris, je crois, le 15 ou le 16 avril. On lui fit une réception tout impériale. C'était — et cette idée politique était, au reste, assez adroite — pour éblouir l'empereur d'Autriche et ne pas éveiller en lui un regret qui aurait fait dire :

— Si ma fille eût été régente !

Mais pendant qu'il passait son temps sur la route de Dijon, d'impératrice des Français qu'elle était sa fille devenait grande-duchesse de Parme et de Plaisance !

La réception de François II fut superbe. La circulation des voitures fut interdite dans une grande partie de Paris. Les troupes bordaient la haie. Des musiciens jouaient des fanfares. C'était une fête ! Et pour comble de dérision, après : *Vive Henri IV*, on ne jouait autre chose que :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

Oh ! nous étions bien divertissants !
Les journaux d'alors sont un recueil d'indécentes

[1] Ce fut, je crois, le 14 ou le 15 avril.

et ridicules paroles. Cependant, un jour, ce sont ces mêmes journaux qui fourniront les matériaux pour écrire l'histoire ! Ainsi, par exemple, on lira dans l'un d'eux ce paragraphe :

« *Buonaparte* était encore avant-hier à Fontainebleau. A la suite de plusieurs attaques de nerfs, il est tombé dans un grand affaissement. On lui a fait prendre des bains et on l'a mis au lit. Il paraît malade *moralement et physiquement, et n'a pas, dit-on, les idées bien nettes !* Au surplus, il est traité avec les plus grands soins. »

En vérité, un pareil article est par trop stupide. Napoléon malade de colère ! — car c'est ainsi qu'on nous le représente — et cependant on en a soin ! Ah ! c'est aussi par trop fort !

Enfin, arriva son abdication. Elle est simple et noble. C'est lui dans ses beaux jours.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et pour ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice qu'il ne fasse, même celui de la vie, pour l'intérêt de la France.

« Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814.

« NAPOLÉON. »

Berthier (le prince de Neufchâtel) envoya son adhésion, à la date également du 11 avril. Depuis quelques jours l'empereur le voyait mangeant ses ongles et ruminant ce qu'il avait à faire, et devina son abandon.

Ainsi, toute la famille Bonaparte se trouva dispersée en un moment : la princesse Pauline était en Provence, dans une maison de campagne, près d'Orgon ; Madame et le cardinal Fesch allaient se diriger de Lyon sur Rome ; l'impératrice se disposait à venir à Trianon pour y voir son père ; Jérôme et Joseph étaient Dieu sait où et allaient partir pour l'Amérique. Lucien était en Angleterre.

Lorsque l'abdication de l'empereur fut publique, lorsque le serment fut annulé, il fallut cependant chercher à assurer le sort de sa famille. M. de Metternich, que j'avais vu le lendemain ou le jour même de son arrivée, me dit que les majorats étaient perdus, excepté ceux de l'Illyrie et du royaume d'Italie, ce qu'avait l'Autriche enfin.

Les miens étaient en Westphalie, en Prusse et en Hanovre.

Il secoua la tête.

— J'ai bien peur que vous ne perdiez tout, me dit-il.

Cependant je lui montrai le titre d'une portion *seule*, à la vérité, de nos majorats, mais du revenu de cinquante mille francs, il me dit que cela pouvait m'être rendu en raison de mes droits, constatés par le roi de Prusse lui-même. C'était la terre et le château d'Acken, *propriété personnelle* du roi de Prusse, propriété cédée par lui dans TROIS TRAITÉS différents et qu'il avait le droit d'abandonner.

— Réclamez ! me dit M. de Metternich. Je ferai appuyer et j'appuierai votre demande. Mais si vous m'en croyez, vous vous adresserez, comme première protection, à l'empereur de Russie. Il a beaucoup de crédit sur le roi de Prusse...

Je parlai à M. de Czernicheff et je lui témoignai le désir d'obtenir une audience de l'empereur de Russie.

— Je le lui dirai, me répondit M. de Czernicheff. Mais je doute qu'il vous l'accorde, ajouta-t-il en riant.

— Eh ! mon Dieu, pourquoi cela ?

— Oh ! rien du tout. Mais je parie, me dit-il en riant toujours.

— Ce n'est pas pour un sujet bien grave, car il vous met de bien belle humeur.

Le lendemain M. de Czernicheff vient me rendre réponse.

— Je vous l'avais bien dit. L'empereur ne veut pas vous recevoir à l'Élysée.

— Eh ! mon Dieu, que lui ai-je donc fait ? m'écriai-je toute stupéfaite.

Il poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendue :

— Il ne veut pas vous recevoir à l'Élysée, parce qu'il veut avoir lui-même l'*honneur de venir vous voir*. Ce sont ses propres paroles. Ne sont-elles pas aimables ?

— A un tel point, lui dis-je, que j'en suis touchée jusqu'à l'âme !

— Oui. Il veut venir voir la veuve d'un homme dont le nom a tant de fois frappé son oreille et ses yeux. Le général Junot est un des beaux fleurons de la couronne de gloire de l'empereur Napoléon.

Il me prévint que l'empereur de Russie serait chez moi le lendemain entre midi et une heure, *si cependant cette heure me convenait*.

Nous étions peu faites, s'il faut le dire, à des manières impériales aussi courtoises et, quelque bien

que le duc de Vicence m'eût dit de l'empereur Alexandre, je ne le pouvais croire aussi positif.

Le lendemain vers une heure l'empereur arriva chez moi [1]. Il était seul dans un coupé et n'avait qu'un domestique avec lui. A peine eus-je le temps de me trouver à son arrivée sur l'escalier. Je tenais mon fils aîné par la main et ses petites jambes de trois ans me suivaient avec peine.

Aussitôt que l'empereur m'aperçut, il reconnut la maîtresse de la maison et, me prenant par la main, il me conduisit dans mon appartement avec une façon tellement aimable que dès le premier moment je lui ai voué l'attachement que je lui ai toujours conservé.

Lorsque nous fûmes dans un salon intérieur, qui précédait mon billard, je m'arrêtai et, après avoir remercié l'empereur d'être venu visiter la demeure d'une veuve, mère d'une si jeune famille, je lui présentai mes deux filles et mon Alfred, qui venait d'être sevré.

— Leur père eût été bien heureux, Sire, de vous faire les honneurs de cette maison.

Et je dis ce mot sans craindre que mon amour pour ma patrie m'en fasse un reproche, lorsqu'un ennemi est aussi noblement vainqueur. Il n'y a que les âmes faibles et peu généreuses qui se refusent à le reconnaître comme tel.

Mes enfants saluèrent et se retirèrent. Je demeurai alors seule avec l'empereur de Russie.

C'était pour moi un rôle nouveau que celui de solliciteuse auprès d'un souverain étranger ! Moi qui n'avais sollicité l'empereur Napoléon qu'une seule fois ! Mon âme n'a pas un sot orgueil, mais

[1] J'occupais toujours mon hôtel de la rue des Champs-Élysées.

elle est haute et fière et elle ne peut supporter ce qui lui est montré comme une action humiliante. Mais j'étais mère et il fallait parler.

— Sire, lui dis-je, ces enfants que vient de voir Votre Majesté ont perdu leur père bien jeunes. Et en le perdant ils ont tout perdu ! Ils n'ont aucune fortune s'ils perdent leurs majorats, ce prix du sang de leur malheureux père.

Nous parlions ainsi en marchant dans le billard et dans le salon. L'empereur me prit la main et, me conduisant à un fauteuil au coin de la cheminée, il prit une chaise et s'assit vis-à-vis de moi sur cette chaise.

— Mais, Sire, c'est impossible, lui dis-je en me levant, je ne puis souffrir que Votre Majesté soit assise ainsi...

— Restez, me répondit-il avec un charmant et doux sourire, restez. Il faut que je me place ainsi pour vous bien entendre. Vous savez que je suis sourd d'une oreille.

Et il disait cela tout naturellement comme il aurait dit toute autre chose. Il se mit donc en face de moi et nous commençâmes une conversation remplie d'intérêt.

— D'abord, que voulez-vous de moi ? me dit Alexandre. Il faut m'expliquer votre affaire pour que je la comprenne bien.

Je la lui racontai.

— Mais cela me paraît sûr ! me dit-il. Faites une note bien explicative et je la donnerai *moi-même* au roi de Prusse. Czernicheff suivra cette affaire par mon ordre et vous en rendra compte. Il est de vos amis, je crois, n'est-il pas vrai ?

Je répondis affirmativement en ajoutant, ce qui est vrai, qu'il est un excellent homme, ayant bien

plus de supériorité que longtemps on ne voulut lui en accorder, parce qu'il est un homme agréable et fort à la mode.

— Mais il me semblait qu'en France c'était un titre de plus, dit l'empereur en riant.

— Quelquefois, Sire.

Dans ce moment Alexandre porta ses yeux sur une console sur laquelle était une petite statue [1] de l'empereur Napoléon, de la hauteur de deux pieds et demi environ, et vêtue des habits impériaux. L'empereur de Russie tint les yeux longtemps attachés sur elle, puis, laissant tomber son regard, il demeura quelque temps en silence. Ce silence était embarrassant pour tous deux. A la fin Alexandre le rompit.

— Une chose qui m'a bien frappé le jour de mon entrée dans Paris, c'est la quantité immense de personnes et surtout de femmes en deuil, des enfants ! Tout à l'heure en voyant vos fils encore si jeunes vêtus d'habits de deuil, je me suis senti le cœur serré.

— Sire, lui dis-je avec fermeté quoique avec respect, Votre Majesté en aurait vu bien davantage si toutes les veuves étaient allées au-devant d'elle. Quant à moi et à ma famille, je puis affirmer qu'Elle n'y a vu ni ma robe noire ni les vêtements de deuil de mes enfants.

Alexandre prit ma main et, la serrant comme celle d'une amie, il me dit d'une voix pénétrée :

— Je le sais, je le sais !

Puis, tournant encore les yeux vers la statue de Napoléon [2] :

[1] Elle était en bronze, sur un socle de jaune antique, et sortait des ateliers de Ravrio.

[2] Cette conversation fut écrite immédiatement après que l'empereur de Russie fut sorti de chez moi.

— Comme j'ai aimé cet homme ! se disait-il comme se parlant à lui-même, comme je l'ai aimé ! Savez-vous une chose, madame la duchesse, c'est que je l'aimais peut-être... plus... plus qu'aucun de mes frères, ajouta-il en parlant plus bas.

Je le regardais avec intérêt. Il poursuivit :

— Oui, je l'ai aimé tendrement, et lorsqu'il m'a trahi, j'ai plus souffert de cette trahison que de la guerre qu'elle m'apportait. Imaginez-vous, madame, que l'officier qui m'apporta la première nouvelle que l'empereur Napoléon avait passé la Vistule fut traité assez sévèrement pour être mis en prison avec des arrêts sévères.

Alexandre appuya son coude sur son genou et soutint sa tête dans sa main.

— Oui, poursuivit-il, si Napoléon avait voulu que cette fraternité d'armes et de cœur se maintînt entre nous comme elle existait à Erfurt, je crois, poursuivit-il en se levant et marchant rapidement, que *nous aurions fait de l'Europe la partie la plus belle de l'univers !* Mais il avait autour de lui des hommes qui l'ont perdu ! L'un d'eux surtout ! Oh ! l'un d'eux est pour moi l'objet d'une aversion que je ne puis vaincre !

Il s'arrêta. Je n'osais pas l'interroger.

— Cet homme, poursuivit Alexandre, n'est qu'un sicaire ! Et il se croit un homme d'État. A ce compte-là, Tristan l'Ermite l'était aussi.

Oh ! alors je compris.

— Cet homme a fait au nom de Napoléon une foule d'iniquités dont aujourd'hui son malheureux maître est appelé à rendre compte. Et cet homme, c'est le duc de Rovigo !

Je l'avais deviné et le nom ne m'apprit rien. Alexandre, qui avait marché pendant tout ce

temps, vint se rasseoir sur la chaise qu'il occupait précédemment et me dit :

— On dirait presque que vous vous attendiez à ce nom ?

Je souris.

— Est-ce qu'il était également mal pour ses camarades ?

— Non pas pour tous également, Sire. Mon mari a eu à se plaindre de lui grièvement. Mais je crois que Votre Majesté est mal instruite relativement au duc de Rovigo. Il a des défauts, mais non pas celui de mal servir l'empereur, car il l'aime véritablement [1] et il ne manque pas de moyens. Peut-être Votre Majesté a-t-elle elle-même été mal informée et...

— Non, non, répondit-il vivement, pas du tout mal informé. C'est la vérité ! Un homme assez insolent pour faire faire de la police dans mon palais ! A Pétersbourg ! Placer des espions chez moi ! Mais cela passe toute idée... Et puis...

Il s'arrêta et parut se contenir avec peine.

— Depuis que je suis ici, poursuivit-il, il m'a fait demander vingt audiences, mais je les ai toutes refusées. Il paraît qu'il veut insister auprès de Monsieur pour le voir, et je comprends très bien le refus du comte d'Artois. M. le duc de Rovigo devrait un peu mieux se rappeler la nuit de Vincennes ! Il devrait empêcher la calomnie d'atteindre un innocent, car enfin ce malheureux Caulaincourt était alors à Strasbourg, et non pas à

[1] J'affirmais ce fait d'autant plus fermement que j'en suis certaine. J'ai eu mille fois des preuves positives de l'attachement de Savary pour l'empereur Napoléon. Je répète ensuite ici les propres paroles de l'empereur de Russie. J'étais moi-même à cette époque très irritée contre le duc de Rovigo.

Vincennes, pour faire charger et commander le feu sur l'infortuné duc d'Enghien !

La conversation devenait du plus haut intérêt. J'écoutais avec une attention qui se peignait dans mes yeux et que l'empereur Alexandre remarqua sûrement, car à partir de ce moment, sa politesse devint encore plus affectueuse et, venant se rasseoir, car il se levait et s'asseyait à chaque moment :

— L'autre serviteur de Napoléon est le duc de Bassano. Cet homme aussi lui a fait bien du mal.

— Pour celui-là, Sire, je ne puis l'accorder à Votre Majesté. M. de Bassano est l'homme du pays en même temps qu'il donnerait sa vie pour l'empereur Napoléon.

— Qu'importe, s'il l'a mal servi ?

— Mais, Sire, pourquoi ne pas admettre plutôt que des rapports injustes, peut-être même malveillants avec intention, ont déterminé votre jugement sur M. de Bassano. C'est un homme d'État fort habile, un homme d'esprit et d'un caractère incorruptible. Martyr de la cause qu'il a servie dans sa jeunesse, il ne changea jamais de principes et fut toujours l'homme du pays, de la patrie. Ce sentiment est inné chez lui. Ses affections lui sont même subordonnées et, lorsque M. de Bassano a envoyé son adhésion au gouvernement provisoire, c'est qu'il a pensé que le pays ne pouvait être sauvé aujourd'hui que par une grande union entre ses enfants.

Je m'arrêtai tout étonnée d'avoir fait un si long discours. Mais la vérité a toujours eu un grand pouvoir sur moi, et un pouvoir d'entraînement. Et puis l'empereur de Russie ne me faisait nulle peur. Il m'écouta fort attentivement et, lorsque j'eus fini, il me dit :

— Est-ce que le duc d'Abrantès était fort lié avec M. de Bassano ?

— Oui, Sire. En outre mon mari est de la même province que M. de Bassano. Ils sont tous deux de la Bourgogne et puis ils sont *frères d'armes*, quelque étrange que cela paraisse.

— Comment cela ?

— Parce que jamais M. le duc de Bassano n'a été absent d'une bataille livrée par l'empereur. M. de Bassano a la bravoure d'un soldat ; il en court tous les dangers sans espoir de récompense, puisque la seule qu'il obtiendrait pour avoir eu une jambe emportée par un boulet de canon, serait de *n'avoir pas* les Invalides...

Alexandre se mit à rire.

— Ah ! il est aussi brave ! je n'en savais rien. Et le général Savary, comment est-il considéré chez vous sous ce rapport ?

— Mais, Sire, comme un homme fort brave. Voilà ce que j'ai toujours entendu dire par mon mari lui-même, qui était fort difficile sur ces matières-là.

— Oh ! c'est un homme qui avait une belle renommée militaire que le général Junot ! Un souverain est heureux d'avoir de tels hommes autour de lui. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas son portrait au milieu de tant de tableaux ?

Et il regardait autour de lui avec curiosité.

— Si Votre Majesté désire le voir, et d'une extrême ressemblance, je puis lui montrer un portrait de Junot, mais il faudrait qu'elle se donnât la peine de traverser tout cet appartement.

Je n'oublierai jamais le mouvement rapide et plein de grâce qu'il mit à se lever et à m'offrir son bras.

— Voulez-vous me montrer le chemin ? me dit-il.

Je lui fis traverser mon billard, ma bibliothèque qui offrait la plus belle collection de l'Europe [1], un grand cabinet à la manière des habitations antiques, puis ma chambre à coucher, un autre cabinet, et enfin mon cabinet de travail, où était le portrait de Junot.

Ce portrait, que j'ai toujours, était une esquisse, mais une esquisse qui vaut plus cent fois que bien des originaux. C'est le baron Gros qui en est l'auteur. Il a représenté le duc d'Abrantès avec le costume si pittoresquement militaire des généraux de la République. Junot avait, au moment où il le peignit, à peine vingt-sept ans, et déjà il était général de brigade et se trouvait au milieu d'un désert de Syrie, au pied du mont Thabor, tenant tête à quatre mille Turcs avec trois cents Français et battant et détruisant les quatre mille Turcs. Le gouvernement d'alors, qui savait récompenser selon le vœu du cœur, ordonna qu'il serait envoyé un ordre du jour dans chaque famille des braves qui formaient le corps isolé du général Junot [2]. Quant à lui, la récompense consistait dans le même ordre du jour et dans un tableau fait aux

[1] La collection entière de Bodoni et celle complète de Didot, avec trois exemplaires *uniques :* le *Daphnis et Chloé*, imprimé sur vélin, en caractère d'or, avec les dessins originaux de Gérard et de Prudhon ; *les Fables de La Fontaine*, avec les dessins originaux de Percier. C'est le roi d'Angleterre qui a maintenant le premier, l'autre est en Russie.

[2] Cette affaire de Nazareth est un des plus beaux faits d'armes des guerres de la Révolution. On ne peut trop la louer. J'avoue que j'en suis vaine ! Hélas ! ces lauriers sont bien pâles aujourd'hui ! Et pourtant, qu'il faudrait peu de chose pour les faire reverdir !

frais du gouvernement, et fait par l'un de nos plus habiles artistes. Il y eut un concours. Junot donna le prix à Gros, comme à celui qui avait le mieux compris ce qu'il avait dit dans son rapport. Cette tête fut faite par Gros pour servir au grand tableau qui devait s'appeler *le Combat de Nazareth*.

Tandis que je parlais, l'empereur Alexandre m'écoutait attentivement. Il regardait alternativement le portrait de Junot et celui de l'empereur Napoléon qui se trouvait en regard, et se dit à lui-même :

— Sans doute ! Et voilà comme on construit soi-même des leviers avec lesquels on soulève le monde.

— Oui, Sire, lui répondis-je, quoiqu'il se parlât à lui-même. Mais il arrive un jour où le levier s'use, où la masse devient trop pesante, et alors elle retombe sur celui qui l'ébranlait.

Alexandre me regarda un moment avec un air surpris. Puis il prit ma main, la serra et la remit sous son bras. Ensuite nous retournâmes dans le salon où déjà nous avions causé.

— Votre mari aimait beaucoup l'empereur Napoléon, n'est-il pas vrai ? me demanda encore Alexandre à notre retour.

— Ce n'était pas un attachement ordinaire, Sire. Junot avait l'âme brûlante et les passions violentes. Eh bien ! il aimait Napoléon comme il pouvait aimer. Avec une telle âme et un tel cœur c'était du *séidisme*, si je puis employer ce mot. L'empereur a perdu dans la même année deux autres hommes comme Junot, Duroc et Bessières.

— Ah ! Duroc ! L'aimiez-vous donc beaucoup ? me dit l'empereur de Russie avec un air tout joyeux.

— Comme mon meilleur ami, Sire.

— J'en suis ravi. J'avais une profonde estime pour son beau caractère. Mais celui que je préfère à tous, c'est le duc de Vicence ! C'est un homme d'un caractère si admirable, si indignement accusé ! Ne l'aimez-vous pas ?

— D'une tendre amitié au contraire, Sire. Je l'appelais mon frère. Nous avons été presque élevés ensemble. Son père était l'ami le plus intime de ma mère.

— Je suis ravi de cela ! s'écria-t-il. C'est une amie, un soutien de plus qu'il aura, ce bon Armand ! Madame la duchesse, croyez-en ma parole, et *ma parole d'honneur*, Caulaincourt est innocent ! Quand j'affirme sur mon honneur qu'un homme est innocent, il me semble qu'on peut m'en croire. Vous m'avez fait de la peine en disant tout à l'heure que *vous l'appeliez votre frère !* Et pourquoi ne l'appelez-vous plus ainsi ?

— Et vous, Sire, vous avez aussi donné le nom de frère à Napoléon. Pourquoi le lui avoir retiré !

Je crus m'apercevoir d'une rougeur fugitive, mais qui traversa comme l'éclair le front de l'empereur.

— Napoléon m'a le premier abandonné, dit-il enfin. Peut-être même ne m'a-t-il jamais aimé, tandis que moi... Ah ! madame Junot, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir combien je l'ai aimé ! J'étais fier d'être l'ami de cet homme au génie gigantesque. Abusé par ses paroles amicales, je me crus un moment l'objet de son affection, et puis il me trahissait ! Tenez, mon amitié était si profonde et si vive que, lorsque je dus enfin déclarer que tout était décidément rompu entre les deux États, j'éprouvai le même brisement de cœur qu'on ressent alors que dans une passion

plus vive on rompt avec une personne aimée [1]. Oh ! si Napoléon avait voulu !

Et dans le regard qu'Alexandre jeta sur la statue de Napoléon, on pouvait lire : « Nous aurions conquis le monde ! »

— N'a-t-il pas été très injuste pour le duc d'Abrantès ? dit-il en se reprenant comme presque fâché d'avoir hasardé le fond de sa pensée.

— Oui, Sire. Mais il aimait extrêmement Junot. Et je sais qu'il a été touché profondément de sa mort.

— L'avez-vous vu depuis votre malheur ?

— Non, Sire.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a toujours été loin de Paris et que moi-même j'en ai été absente.

— Est-ce la seule raison ?

Je ne répondis rien.

— N'y aurait-il pas de votre part le noble mouvement d'une grande âme ? N'écrivîtes-vous pas à Napoléon, étant à Genève ou à Lausanne ?

Je levai les yeux dans un grand étonnement sur l'empereur. Il poursuivit :

— Cette lettre est tombée entre mes mains, ainsi que beaucoup d'autres qui furent prises avec l'estafette ; et même je crois un auditeur au Conseil d'État qui portait des dépêches à l'empereur Napoléon et qui fut pris par un parti de mes Cosaques, dans toute cette débâcle de Dresde. Ce fut même, autant que je puis me le rappeler, le lende-

[1] Ce sont les propres paroles de l'empereur de Russie. Il avait un grand charme dans la conversation et parlait français, sans nul accent. Il était parfaitement aimable. J'écrivais mes conversations avec lui aussitôt qu'il m'avait quittée, de sorte que je n'ai rien omis de tout ce qu'il m'a dit.

main de la mort de Moreau. Vous parliez à Napoléon avec un ton de vérité et avec un noble cœur qui donnaient une grande idée de la femme qui peut écrire ainsi. C'est là, dans cette lettre, que j'ai vu que, vous aussi, vous aviez été froissée et blessée au cœur par le même Rovigo, qui est vraiment le mauvais génie de tout ce qui est bon et de ce qui souffre. Mais serez-vous contente ou fâchée contre moi ? L'empereur n'a pas eu votre lettre. En êtes-vous bien fâchée ?

— Peut-être non, Sire. Mon premier mouvement m'aura entraînée trop loin. Mais je n'en ai nul souvenir.

— Vous avez été la plus noble des femmes et, sans avoir l'honneur de vous connaître, j'ai pris pour vous la plus haute estime.

— Mais, Sire, Votre Majesté a mal assis son jugement si elle me croit l'ennemie de Napoléon. Il m'a fait beaucoup de peine sans doute; mais j'ai pour lui, pour son nom, pour sa gloire, une vénération profonde. C'est un culte.

— Et vous n'en êtes que plus estimable.

— Je ne sais ce que je suis ou ce que je ne suis pas, Sire, je ne fais aucune réflexion. Je suis franche et naturelle dans tout ce que je fais et ce que je dis. L'empereur Napoléon a eu de grands torts envers mon mari, envers son ami le plus dévoué, envers l'homme qui lui aurait donné son sang et sa vie ! Sans doute, la plaie, encore fraîche, me fait souffrir quand j'y porte la main ! Mais, l'empereur, tout coupable qu'il est envers moi, n'en est pas moins le génie le plus lumineux que Dieu ait consenti à distraire de son essence. C'est ainsi que je le vois. Aussi voudrais-je que ses peines fussent adoucies. Ma vue ne lui est pas nécessaire à Fontainebleau,

mais, si je croyais qu'elle pût lui faire quelque bien, j'y courrais.

Alexandre se promenait en silence et parfois il s'arrêtait pour me regarder. Puis il continuait à marcher. Tout à coup il s'arrêta et me demanda :

— Voyez-vous souvent Savary ?

— Rarement, Sire.

— Il ne vous a jamais parlé de moi ?

— Jamais qu'en bien.

C'était vrai.

— Sa femme est fort belle, dit-on... Elle m'a fait demander une audience pour demain. Je n'ai pu la refuser, elle. Mais que me veulent-ils tous les deux ? Que je persuade à M. le comte d'Artois qu'il est innocent de l'affaire de M. le duc d'Enghien ! C'est impossible !

Et, en me parlant ainsi, il était aussi à l'aise avec moi que si nous nous connaissions depuis vingt ans.

— Quant à M. Savary, je ne le veux pas voir. C'est un parti pris. C'est un homme que je n'aime ni n'estime.

Adieu, madame la duchesse, je m'occuperai dès demain de votre affaire, et puis je suis sûr que Louis XVIII fera beaucoup pour la noblesse de l'empire. C'est ce qu'il doit faire d'abord, et puis vous êtes de la sienne aussi. Non seulement de la sienne, mais vous êtes même son égale. N'êtes-vous pas une Comnène ?

— Ma mère était une Comnène, Sire, mais moi je ne le suis pas.

— Enfin, vous êtes d'un sang royal et, pour nous autres souverains, c'est une solidarité que de venir à l'aide de *nos parents* qui souffrent. Louis XVIII était encore, il y a peu de temps,

proscrit et malheureux, et il est encore à Hartwell...

Puis se ravisant comme s'il avait oublié quelque chose :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu le duc de Vicence ?

Je répondis que je l'avais vu à son passage à Paris, mais seulement une minute.

— Aimez-le toujours comme un frère, me dit l'empereur Alexandre, il le mérite.

Et, me saluant avec une grâce inimitable, il s'en alla avec cette aisance d'homme de bonne compagnie, qui n'a rien de la morgue royale.

— Eh bien, s'écria-t-il, que faites-vous donc ?

Nous étions alors sur le haut de l'escalier. Je l'avais accompagné sans qu'il m'eût entendue. Je fus toute surprise.

— Mais, Sire, Votre Majesté permettra que...

— Je ne permettrai rien du tout ! Comment, vous vouliez descendre jusqu'à ma voiture ?

— Mais certainement, Sire, lui répondis-je en riant et tout amusée de l'air étonné qu'il avait en me voyant faire une chose aussi simple.

— Jusqu'à ma voiture ? dit l'empereur en riant à son tour. Eh, mon Dieu, *que dirait-on de moi à Pétersbourg*, si l'on me voyait laissant descendre un escalier à une femme pour me reconduire !

— Mais nous ne sommes pas à Pétersbourg, lui dis-je en joignant les mains pour le prier de me laisser faire.

Ce qui en effet était mon devoir de maîtresse de maison envers un souverain.

— Eh bien, soumettez-vous au vainqueur, reprit-il avec une grâce charmante.

Et, me prenant la main, il me reconduisit jusqu'à la porte du salon en me disant :

— Je vous préviens que je reviens vous y conduire si vous vous obstinez...

— J'aime à faire de l'exercice, Sire.

— Et si je vous *ordonne* de ne pas aller plus loin ?

— Mais je ne suis pas la sujette de Votre Majesté.

— Eh bien, je ne reviendrai pas vous voir ! Vous ne voudrez pas me punir à ce point-là ?

— Cette crainte me fait obéir plus que le reste, Sire, et je demeurerai après cette dernière parole.

Alors il s'en fut et descendit l'escalier en courant comme pour m'empêcher de le suivre.

LXXIII

Joséphine après l'abdication.

Je reçus un jour une lettre de Fontainebleau dans laquelle on me parlait avec une grande confiance. L'empereur était fort malade. Ce poison qu'il avait pris n'avait pas fait l'effet qu'il en attendait, mais il l'avait rendu fort malade. Une chose remarquable, pour constater la mauvaise foi des journaux du temps, c'est que pas un d'eux n'a parlé de cet empoisonnement et dans beaucoup de journaux vous pouvez voir, à la date du 14 et même du 16 avril, les articles suivants :

« On dit que *le jour où Buonaparte* devait signer son abdication, il trouva sur son bureau un papier

qui en contenait la formule, et un pistolet. « *Ah !* « dit-il, *on prétend me donner des conseils !... on sait* « *pourtant que je n'en ai jamais pris que de moi-* « *même.* » Et il signa [1].

Et plus loin :

« On dit encore que deux pistolets furent posés sur le bureau de l'empereur et que le lendemain on les trouva seulement repoussés vers le milieu du bureau... »

Pourquoi cette mauvaise foi ? Pourquoi cette sorte d'acharnement après cet homme, qui ne pouvait être plus petit par la volonté de gens qui n'étaient pas même capables de le mesurer ? Sa taille est hors de portée de leur rayon visuel.

Quoi qu'il en soit, il était fort malade et les soins de Corvisart lui furent bien utiles. Il le soignait avec son cœur en même temps qu'il apportait dans ses soins toute son habileté. Je le vis à cette époque — il avait les yeux humides, lui, Corvisart ! — avec cette fermeté de caractère qui ne se démentait jamais ! Eh bien, il avait incliné la tête devant cette immense infortune, qui n'avait pas de seconde dans les vicissitudes humaines ! Il ne parlait qu'avec peine de ce qui se passait à Fontainebleau. J'aimais Corvisart comme un homme qui m'a sauvé la vie. Mais depuis cette époque de 1814, je l'ai aimé pour ce qu'il m'a dévoilé de sa nature.

La lettre que je reçus de Fontainebleau parlait beaucoup des préparatifs de départ de l'empereur. En l'apprenant, bien que je n'eusse jamais compté qu'il accepterait le plan que je lui avais proposé de suivre, j'espérais au moins une réponse verbale. Le duc de Rovigo me dit ensuite qu'il n'avait pas remis ma lettre. Cela est-il vrai ? Je n'en sais rien.

[1] *Gazette de France*, 15 avril 1814.

Le lendemain du jour où je reçus cette lettre de Fontainebleau, je fus à la Malmaison. Je savais que l'impératrice Joséphine était fort inquiète de tout ce qui se passait et les nouvelles du lieu même devaient lui être bien précieuses.

Lorsque j'arrivai, il était de bonne heure et l'impératrice était encore dans sa chambre à coucher. Je fus dans celle de Mme d'Audenarde et la priai d'aller demander à Sa Majesté si je pouvais la voir avant déjeuner. A peine l'impératrice entendit-elle mon nom qu'elle me fit dire d'entrer.

Elle était encore couchée et aussitôt qu'elle m'aperçut, me tendant les bras, elle s'écria en fondant en larmes :

— Ah ! madame Junot ! madame Junot !

Elle me fit une peine profonde ! Je savais qu'elle aimait l'empereur véritablement, et dans cet instant tout ce qu'elle avait à lui reprocher pâlissait devant une si grande infortune. Je la comprenais et, dans cet élan d'une profonde affliction, elle trouva en moi une sympathie positive. Je le lui dis en pleurant avec elle. Hélas ! la vue de cette maison me rappelait tant d'heureux souvenirs maintenant dans la tombe ! Mon cœur était brisé ! Je pleurai avec la souveraine affligée et mes larmes étaient plus amères que les siennes, car elles coulaient sur un malheur causé par la mort, tandis qu'elle, elle avait de l'espoir ! Elle pouvait en avoir ! les Cent-Jours l'ont bien prouvé !

Lorsque je lui dis que j'avais reçu une lettre de Fontainebleau, elle me dit avec une impétuosité que je ne lui avais jamais vue :

— Oh ! je vous en prie, je vous en prie, lisez-moi cette lettre ! Lisez-moi *tout*. Je veux *tout* savoir !

Cette lecture était bien triste pour l'impératrice

Joséphine, parce qu'il y avait beaucoup de passages où il était question du roi de Rome et de Marie-Louise.

— Que pensez-vous de cette femme ? me dit l'impératrice en me regardant avec une expression singulière.

— Moi, madame ? Ce que j'en ai toujours pensé, que c'est une femme qui n'aurait jamais dû passer la frontière de France et d'Allemagne. Je le dis du fond du cœur.

— Vraiment ? me dit Joséphine en arrêtant sur les miens ses yeux encore pleins de larmes, mais souriant à la pensée que je partageais son opinion.

Je le lui affirmai de nouveau et j'ajoutai que je le disais, non pas à l'impératrice Joséphine, mais parce que c'était ma pensée.

Et cette pensée est la même aujourd'hui, vingt-deux ans plus tard.

— Madame Junot, me dit l'impératrice Joséphine, j'ai bien envie d'écrire à Napoléon ! Savez-vous pourquoi ? Je voudrais qu'il me permît d'aller avec lui à l'île d'Elbe si Marie-Louise n'y va pas. Croyez-vous qu'elle y aille ?

— Je ne le pense pas. Elle n'en est pas capable.

Je l'avais bien jugée.

— Mais cependant si l'empereur d'Autriche renvoyait à l'empereur sa femme et son enfant, comme cela doit être en effet...

On voit que Joséphine n'était pas bien habile en politique...

— Je voudrais bien savoir si cela sera. Et vous pouvez m'être utile dans cette circonstance, madame Junot !

Elle m'appelait toujours ainsi.

— Comment cela, madame ?

— En le demandant à M. de Metternich. Il est de vos amis. Vous le voyez souvent. Rien n'est plus facile.

— Votre Majesté se trompe entièrement, madame. M. de Metternich est à la vérité fort de mes amis. Je le vois souvent. Mais, lorsqu'il est arrivé à Paris, il m'a dit que, si pour se délasser des fatigues de ses travaux il venait passer quelques moments chez moi, il me demandait en grâce de ne jamais lui parler de choses sur lesquelles il ne pourrait même pas me répondre. En un mot, il m'avait fait promettre de ne lui parler d'aucune affaire.

L'impératrice ne me parut pas fâchée de mon refus. Elle était bonne. Et puis elle savait que j'étais incapable de la refuser avec une intention mauvaise.

Elle pleura seulement et me dit que ce que je lui opposais était un malheur de plus.

— Je les ai tous autour de moi ! disait-elle en redoublant ses larmes.

Je lui objectai alors qu'il était plus que douteux que l'empereur lui-même consentît à ce qu'elle fût à l'île d'Elbe. Elle parut étonnée.

— Et pourquoi le refuserait-il ?

— Parce que ses sœurs iront certainement, madame, et que Madame mère ira sûrement aussi. Que Votre Majesté se rappelle tout ce qu'elle a souffert étant sur le trône de France, dans le palais impérial des Tuileries, appuyée sur le titre de femme de l'empereur, de souveraine ! Si dans ce moment les sœurs de Napoléon ne respectaient pas votre repos, madame, que feraient-elles donc aujourd'hui ?

L'impératrice réfléchit profondément, ce qui ne lui était pas habituel.

— Je crois que vous avez raison, me dit-elle enfin, je crois que vous avez raison...

Elle demeura quelque temps la tête appuyée sur sa main. Tout à coup elle la releva et me dit :

— Avez-vous vu M. le comte d'Artois ?

— Non, madame...

— Ainsi vous n'avez rien entendu dire sur mon compte ?

— Absolument rien.

— Vous me trompez, madame Junot ?

— Je donne ma parole d'honneur que non à Votre Majesté. Mais en quoi la tromperais-je ?

— On prétend qu'on veut m'enlever jusqu'au titre de Majesté et me forcer à prendre le titre et le nom de duchesse de Navarre.

Je lui renouvelai ce que je lui avais déjà dit, c'est que je ne savais absolument rien. L'empereur de Russie y avait été quelques jours avant. Je lui demandai comment elle l'avait trouvé. Elle en avait été charmée. Il avait été pour elle encore plus en coquetterie qu'avec moi et il l'avait conquise.

— Mais, lui dis-je alors, si Votre Majesté a pour elle l'empereur de Russie, elle a *tout* ce qu'elle peut avoir. Je suis sûre que M. de Metternich ne sera pas contre elle. Lui et l'empereur Alexandre, voilà les deux puissances.

L'impératrice Joséphine connaissait imparfaitement l'esprit de Paris et de la société au moment où nous étions alors. Je le lui fis un peu mieux apprécier et elle comprit que le roi de France ne pourrait et ne voudrait *rien* que ce que voudraient l'empereur Alexandre et l'Autriche, autrement dit M. de Metternich, car il était tout dans ce pays où la puissance oligarchique passe avant le pouvoir souverain.

— Eh bien, me dit l'impératrice, j'ai toujours été parfaitement bien pour M. de Metternich. Il doit m'être favorable et appuyer la demande que je veux faire. Parlez-lui pour moi !

Je n'osai pas lui répéter ce que je venais de lui dire relativement à M. de Metternich. Elle poursuivit :

— J'ai déjà parlé à l'empereur Alexandre et il ne peut paraître extraordinaire à l'empereur que j'agisse ainsi puisqu'il ne s'est nullement occupé de moi ni d'Hortense.

C'était vrai.

On vint l'avertir que le déjeuner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger du matin. Et, là encore, de parlants souvenirs vinrent me troubler. Comment pouvait-elle y échapper elle-même ? Je ne l'ai jamais compris.

Lord Cathcart m'avait demandé d'obtenir pour lui la permission de se présenter à la Malmaison. Il désirait vivement connaître l'impératrice et ce beau lieu témoin si longtemps de la gloire modeste de l'empereur ! Je le dis à l'impératrice Joséphine.

— Eh bien, me dit-elle, il faut me l'amener, mais à la fin du mois. Je veux que le parc soit dans toute sa parure, que les tulipiers soient en fleurs et que la serre soit embaumée par mes belles bruyères du Cap, dont j'ai une superbe collection. Vous y retrouverez aussi, madame Junot, toutes les belles bruyères de l'Estramadure et du Portugal, dont vous m'avez envoyé tant de plants et de boutures. Et vos tangérines ? Elles se sont conservées.

Ces tangérines étaient de petites oranges *naines*

qui viennent de Tanger, dont elles ont pris leur nom. L'arbre est lui-même un arbuste très petit, et les fruits sont gros comme des pommes d'api. La peau en est lisse et satinée et s'enlève en une seule fois. La chair est sucrée et parfumée. C'est un fruit exquis dont on ne peut donner aucune idée. J'en avais envoyé plusieurs caisses à l'impératrice et toujours elle avait reçu mon envoi gâté. Enfin, je me déterminai à lui envoyer deux arbres de tangérines dans deux petits tonneaux, avec leurs fruits verts et mûrs et leurs fleurs de neige au pistil d'or. Les arbres arrivèrent en bon état et les fruits achevèrent de mûrir à la Malmaison. Je ne sais ce que sont devenus ces arbustes vraiment précieux. Nous fûmes dans la serre après déjeuner et l'impératrice Joséphine me les montra chargés de fleurs. Elle me donna un bouquet admirablement beau. Elle connaissait mon goût pour les fleurs et dans ce lieu ravissant on jouissait doublement par la vue et l'odorat, tous deux également flattés de l'aspect des plus belles fleurs et des parfums les plus suaves [1].

Après la promenade l'impératrice me fit monter chez elle et nous reprîmes la conversation qui nous occupait avant le déjeuner. L'idée dominante de Joséphine en ce moment était de conserver le titre de *Majesté*. Je crois même qu'elle en avait déjà fait la demande à l'empereur de Russie, quoiqu'elle m'ait protesté qu'elle ne lui en avait pas encore parlé. Elle était agitée. Sa figure était rouge et je pus voir sur sa physionomie que tous les événements qui venaient de se passer lui avaient fait en effet une violente impression. Elle était

[1] C'est la serre de la Malmaison que j'ai décrite dans l'*Amirante de Castille*.

devenue extrêmement grasse, comme on le sait. Sa taille n'était plus svelte, ses traits eux-mêmes étaient changés. Elle n'avait plus rien de cette élégance qui la rendait la femme la plus charmante de Paris et de sa cour. Il lui restait seulement de la noblesse dans la démarche et une grande élégance de manières et surtout de toilette. C'était toujours le point important et, pour dire la vérité, il était même le premier.

L'impératrice me chargea de beaucoup de commissions dont j'avoue que je craignais les conséquences. Mais rien au monde ne m'aurait fait dire *non*, lorsqu'elle était moins heureuse. Je le lui avais prouvé lors de son divorce. Je voulais continuer et je l'ai fait. Aussi pour lui prouver ma bonne volonté j'écrivis sous sa dictée et je n'omis rien de ce qui pouvait même faciliter ce qu'elle désirait.

Au moment où j'allais la quitter, elle reçut une lettre apportée par un homme à cheval. Elle la lut avec une grande agitation. Cette lettre parut la troubler.

— C'est de M^me^ de ***, me dit l'impératrice, après avoir relu l'épître. Elle me parle du départ de Napoléon et m'engage à poursuivre mon dessein d'aller avec lui à l'île d'Elbe ! Vous n'êtes pas de cet avis, cependant, n'est-il pas vrai ?

— Non, madame. Votre Majesté en a-t-elle parlé à la reine Hortense ?

— Non, me dit Joséphine fort embarrassée.

— Mais il me semble, lui observai-je, que Sa Majesté serait, comme en tout, d'un bon conseil dans une circonstance où la dignité de Votre Majesté serait compromise par un refus.

Joséphine paraissait rêveuse.

— Au surplus, madame, je ne crois pas que Votre Majesté doive s'en rapporter entièrement à Mme de *** pour une telle démarche. Il me semble qu'elle aime à faire voyager Votre Majesté !

L'impératrice se mit à rire :

— Savez-vous que c'est une personne fine et rusée même ?

— Je le crois, madame.

Et si j'avais su en 1814 ce que j'ai su depuis, j'aurais répondu bien plus affirmativement encore. Mme de *** annonçait à Joséphine dans cette lettre que l'empereur devait enfin quitter Fontainebleau le lendemain. C'était le 19 avril. L'impératrice Marie-Louise était, disait-elle, à Rambouillet et devait en repartir le 23.

— Comment peut-elle avoir toutes ces nouvelles ? me dit Joséphine. Votre lettre de Fontainebleau, qui est datée d'hier, ne me parle pas du départ de l'empereur.

Je répéterai ce que j'ai dit plus haut. Si j'avais été aussi instruite alors qu'aujourd'hui, je n'aurais pas été embarrassée pour répondre à l'impératrice Joséphine.

Elle me demanda si j'avais vu le comte d'Artois. Je lui dis que non, mais que je le ferais. Mes oncles MM. de Comnène m'avaient bien pressée de me faire présenter, mais j'avais jugé la chose inutile. Je le dis à l'impératrice. Elle me serra la main et me dit :

— Vous savez que la Malmaison est un lieu où vous pouvez venir pour y rester *toujours*, si vous avez quelque répugnance à aller aux Tuileries. L'empereur a été injuste pour vous et pour Junot. C'est à moi à le réparer. Votre fille est ma filleule, *je dois* faire pour vous et pour elle ce que je suis

sûre que *Bonaparte* [1] aurait fait s'il était resté sur le trône.

Je lui témoignai, avec une profonde reconnaissance, ce que je sentais de cette démarche de cœur de sa part. Elle était bonne, l'impératrice Joséphine, et si la légèreté de son caractère lui donnait une apparence frivole, elle avait des qualités de cœur qui rachetaient tout.

LXXIV

Voyage de l'île d'Elbe. — Mouvements du peuple. — Napoléon chez la princesse Pauline.

NAPOLÉON fut prévenu, dès Montélimart, du danger qu'il courrait à Orgon et à Fréjus. La vie lui était bien lourde à porter maintenant, mais la perdre par les mains d'une poignée de scélérats, ruisselantes encore du sang de quelques femmes et de quelques vieux prêtres, il ne le voulut pas ! Le général Koller fut instruit par lui de ce qui devait avoir lieu. Le colonel Campbell et les autres commissaires le furent également. Et, comme les autres, il jura que l'assassinat ne souillerait pas le récit des pages de leur journal de route. Leurs noms appartenaient à la postérité du moment où, à Fontainebleau, l'empereur Napoléon s'était remis en leurs mains. Et ils le savaient.

L'empereur arriva à Orgon dans une de ses voitures, et le premier. Il était avec le général Koller.

[1] Elle l'appelait souvent ainsi quand elle parlait avec des personnes qui lui étaient familières.

Mais comment échapper à des yeux qui le retrouvaient sur la plus petite pièce de monnaie ?

La maison de poste d'Orgon est comme presque toutes les maisons de poste en Provence, ayant une cour qu'on traverse pour sortir par une autre porte. La voiture de l'empereur était donc entre ces deux parties, tandis qu'un mannequin vêtu comme lui était suspendu à une corde et volait dans l'air aux cris de toute cette troupe altérée de sang, car elle en voulait, du sang ! Et c'était avec le sien que ces tigres voulaient se désaltérer. Le maître et la maîtresse de poste d'Orgon voulurent tenter de soustraire les voyageurs, quels qu'ils fussent, au danger qu'ils couraient. En conséquence ils firent fermer la porte donnant de ce côté de la ville et pressèrent les postillons. On sait comment la porte fut brisée sous les coups de ce boucher, qui lui-même était excité par un gentilhomme, soi-disant des environs et qui depuis la veille répandait de l'argent avec profusion parmi le peuple. Il y avait donc eu excitation parmi le peuple, déjà ami de l'agitation. Les femmes, surtout, s'enivraient de l'une à l'autre en s'excitant par leurs souvenirs douloureux.

— J'ai perdu deux de mes fils à la Mojaïsk ! criait l'une.

— J'ai perdu mon père et mon mari à Wagram ! disait sa compagne.

— Et moi, s'écriait un homme ayant une jambe de bois, je suis mutilé ainsi depuis l'âge de vingt ans !

— Et les droits réunis, criait un autre, n'est-ce pas une horreur ? Un pot de vin qui coûte six sous ! Et tout cela pour fournir à ses *boucheries* qu'il appelait ses guerres ! A mort, le tyran ! à mort !

Et ces cris prenaient de minute en minute un caractère plus alarmant. Ce qui arriva quelques semaines plus tard à Avignon a fait comprendre les horreurs qui pouvaient se commettre à Orgon ! ! !

Quel fut le sauveur de Napoléon ? On l'ignore. Lui aussi n'avait pas une idée bien précise, à cette époque même, de la manière dont il fut sauvé. Ce qui paraît certain, c'est que le déguisement qu'il prit le sauva plus que tout le reste. Il est pénible de le dire, mais *c'est un fait.* Napoléon a mis une redingote du général Koller ! ! !

On a beaucoup parlé dans le temps d'une femme, servante d'auberge, qu'on avait blessée tandis qu'elle défendait son pauvre asile et son mari malade, que des gendarmes voulaient emmener. Cette femme avait, dit-on, juré de porter le premier coup sur Napoléon, et puis, quand elle le vit devant elle, déchu de sa puissance, malheureux, au moment d'avoir le cœur ouvert par le couteau d'un bandit, elle fut subjuguée, conquise par cette sublime infortune et ce long regard si puissant qui s'appuya sur le sien et fut demander à son âme tout ce que la femme a de noble et de généreux.

— Ah ! s'écria-t-elle, ils ne vous toucheront pas !

Et pendant ce temps on frappait à la porte, on cherchait à l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un œil égaré. Elle l'aurait frappé s'il se fût présenté à elle avec la couronne sur sa tête, le sceptre à la main, le manteau impérial sur les épaules et monté sur un cheval aux caparaçons d'or [1]. Mais le voir *là*, devant *elle*, grand de sa

[1] C'est ainsi qu'il est représenté dans toutes les provinces et qu'il est dans chaque chaumière, même dans les montagnes les plus sauvages.

seule grandeur, révélant ainsi ce qu'il était, comme le Seigneur le fit à Emmaüs ! Cette femme fut soumise et conquise.

— Je vous sauverai, lui dit-elle.

Elle prit une hache et, ouvrant la porte :

— Arrière, s'écria-t-elle, et faites place. Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran !

Alors le flot populaire s'ouvrit en mugissant devant les deux hommes qu'il eût engloutis — l'un du moins — s'il l'eût connu ! Napoléon se jeta dans sa voiture, le marchepied se releva, les postillons partirent et, lui, il lança pour adieu à sa libératrice un de ces regards qu'il tirait de son âme et qui brillaient du feu sacré ! Un de ces regards qu'on n'oubliait plus quand on l'avait reçu !

Une consolation cependant était venue à Napoléon au moment où l'un des calices les plus amers lui fut présenté à Orgon et à Fréjus. Sa sœur, la princesse Pauline, après avoir passé l'hiver à Nice et à Hyères, avait loué une petite maison de campagne et elle y attendait les événements avec une inquiétude qu'on peut imaginer.

Tout à coup elle apprend que son frère arrive, mais que sa vie est menacée. Elle connaissait l'esprit du pays. Elle entendait gronder l'orage et, lorsqu'elle apprit que l'empereur n'était plus qu'à quelques lieues, elle trembla ! Des cris forcenés se faisaient entendre jusque sous les fenêtres de la petite maison qu'occupait la princesse et dans laquelle alors elle était seule avec Mme la marquise de Saluces [1], l'une de ses dames, et M. le comte de Montbreton, son premier écuyer, qui était de-

[1] Auteur d'un roman historique remarquable, intitulé *le Patricien de Venise.*

meuré auprès d'elle par courtoisie parce qu'elle était malheureuse et qu'il est le meilleur et le plus parfait des hommes.

A deux heures après midi, le 26 avril, un courrier vint annoncer que l'empereur arrivait. En l'apprenant, la princesse voulut se lever, mais elle fut trop faible, elle ne put que pleurer et retomba sur ses oreillers en poussant des gémissements. M. de Montbreton la laissa aux soins de Mme de Saluces et se rendit pour recevoir l'empereur dont on entendait la voiture. Il était à peine dans le vestibule que la voiture arriva et un homme inconnu à M. de Montbreton descendit précipitamment en s'écriant :

— Où est la princesse ?

C'était l'empereur ! Mais tellement déguisé qu'il était impossible de le reconnaître ! Il reconnut à l'instant M. de Montbreton et lui dit :

— Vous voyez ! Ces misérables voulaient m'égorger ! Je ne leur ai échappé qu'à la faveur de ce déguisement.

— Votre Majesté a fort bien fait, répondit M. de Montbreton [1].

Ils entraient dans ce moment dans la chambre où la princesse était *vraiment malade*, et malade cette fois à inquiéter Corvisart ! Mais, en apercevant son frère bien-aimé, elle oublia tout ce qu'elle souffrait et, lui tendant les bras, elle fondit en larmes en lui donnant les noms les plus tendres. Tout à coup elle s'arrête, parcourt rapidement toute la personne de son frère et reconnaît à

[1] M. le comte de Montbreton a toujours eu la conduite la plus honorable et la plus pure pendant toutes nos secousses politiques. Il fut là ce qu'il est partout, le meilleur, le plus excellent des hommes et des amis.

l'instant l'uniforme autrichien ! A l'instant même elle devint pâle et tremblante !

— Quel est cet habit ? demanda-t-elle à l'empereur en étendant vers lui sa jolie petite main et plissant son joli front. Quel est cet uniforme ?

— Paulette, répondit Napoléon, voudrais-tu que je fusse mort ?

La princesse le regardait avec des yeux où se peignaient à la fois son anxiété de sœur et toute sa dignité de femme, offensée et blessée par une main chérie.

— Je ne puis vous embrasser avec cet habit, continua la belle et charmante femme. Oh ! Napoléon, qu'avez-vous fait ?

L'empereur n'insista pas. Il s'éloigna aussitôt, fut dans la chambre qui lui avait été préparée, pour changer de vêtements. Il jeta l'habit autrichien, s'habilla avec celui des guides de la vieille garde, puis rentra dans la chambre de sa sœur, qui accourut, lui tendit les bras et l'embrassa avec une tendresse qui provoqua les larmes de ceux qui étaient présents. Napoléon lui-même était fort ému.

Toutefois, ses émotions étaient de courte durée. Et, comme s'il eût été honteux d'avoir laissé voir l'intérieur de son âme, il s'approcha de la fenêtre du salon dans lequel ils étaient alors et regarda dans la petite cour au-dessous. Elle était en ce moment remplie d'une foule de peuple venu des environs, qui, pour la plupart, avaient la tête exaspérée comme ceux d'Orgon, de Fréjus et d'Avignon. Ces derniers avaient déjà le surnom d'assassins et la *Glacière* n'avait pas encore rejeté ses victimes ! Le Rhône acceptait encore des cadavres et jusqu'à ce jour ses vagues n'avaient pas obstinément

encore refusé d'admettre le corps de l'innocent massacré [1].

Dans ce moment, le *mistral* qui, depuis la veille surtout, soufflait avec une terrible violence, se calma tout à coup ! Napoléon profita de cette bonasse momentanée et descendit dans cette cour fort petite et dans laquelle il se trouvait cependant au milieu de quatre ou cinq cents personnes. Il avait son chapeau à trois cornes, son habit de la garde impériale et la même tenue dans laquelle ses soldats l'avaient toujours vu et dans laquelle Napoléon est et sera toujours pour eux un type de cette perfection avec laquelle il faut aimer notre seigneur et notre maître.

Lorsqu'il arriva au milieu de ces paysans, les commissaires craignirent et lui dirent qu'il serait le maître de faire ce qu'il voudrait à Porto-Ferrajo :

— Mais jusque-là, Sire, dit respectueusement le général Koller, nous répondons de Votre Majesté.

— Et à qui, bon Dieu ? dit l'empereur en levant les épaules.

— Au monde entier, Sire, répondit en s'inclinant le général Koller.

Malgré ces représentations, Napoléon voulut s'aventurer au milieu de cette foule. Bientôt elle devint plus épaisse autour de lui. On n'entendait plus que confusément. Vivement alarmés, les généraux commissaires désiraient que l'empereur voulût rentrer, mais cette sorte de péril lui plaisait.

[1] Dans mon *Histoire de la Restauration* que j'ai l'intention de publier immédiatement après ceci, avec le *Coadjuteur*, il y aura une foule de détails sur ces premières époques de la Restauration.

Il se promenait donc au milieu de cette foule, lorsque tout à coup il avise dans un coin de cette petite cour un homme de cinquante ans à peu près, ayant une belle figure et une balafre qui lui coupait le nez en deux et un ruban rouge à sa boutonnière. L'empereur voit que cet homme le regarde et, le fixant à son tour, il semble demander un nom à ses souvenirs. Tout à coup il sourit, s'approche de cet homme :

— N'es-tu pas Jacques Dumont ? lui dit-il.

L'homme le regarda et ne put d'abord répondre. Mais enfin il articula bien bas :

— Oui, monseigneur ! Oui, mon général ! Oui, oui, Sire !

— Tu es venu en Égypte avec moi ?

— Oui !... Oh oui, Sire !

Et le vieux soldat devenait du plus beau pourpre, se redressait et mettait la main à son front, comme pour faire le salut militaire !

— Tu fus blessé. Mais il y a longtemps, bien longtemps, à ce qu'il me semble !

— A la bataille de la Trébbia, Sire, avec le brave général Suchet. Mais je fus blessé. A telle enseigne que c'est à la jambe, mon bon Sire, et que je n'ai pu servir plus longtemps. Et bien, à présent que le tambour bat aux champs, il me semble que je suis un déserteur de ne pas m'y trouver. A telle enseigne, Sire, que si Votre Majesté le voulait, j'irais encore la servir là où çà lui plairait.

Et le vieux brave homme pleurait en disant :

— Mon nom ! Mon nom, au bout de quinze ans.

Et il s'en allait répétant à tous les paysans qui étaient là, avec quelle bonté l'empereur l'avait reconnu, lui avait donné une croix. Et sa tête était

toute en délire. Pendant ce temps, Napoléon parlait aux personnes et s'informait de la distance de Saint-Tropez à Saint-Cannat, à Lambesc. Tout à coup, ses yeux brillèrent de ce feu du génie qui s'allume à la vue d'une pensée vive et profonde. On voyait que cette pensée circulait avec vitesse dans ses veines.

— C'est le maréchal Masséna qui commande à Toulon, je crois ? dit l'empereur. Je serais bien heureux de le voir et de lui serrer la main avant de m'éloigner, peut-être pour toujours !

— Voulez-vous faire porter une lettre au maréchal, Sire ?

— Oh ! j'irai ! j'irai, moi !... s'écrièrent deux cents voix dans le délire de l'enthousiasme.

— C'est moi ! s'écriait une femme, c'est moi ! L'empereur a connu mon mari, *que c'est lui qui lui a* donné son cheval pour mieux courir avec, après ces Autrichiens, en Italie !

Dans ce moment, le général Koller s'approcha de M. de Montbreton.

— Comment faire rentrer Sa Majesté ? dit le général. Je ne voudrais pas lui dire une chose désagréable. Et pourtant !

M. le comte de Montbreton comprit le général Koller. Il ne lui répondit que par une inclinaison de tête et, dix minutes après, la princesse Borghèse appelait son frère auprès d'elle. Napoléon, rendu au sentiment de sa position par cette simple parole : « *Sire, la princesse pourra vous parler sans témoins !* » Napoléon s'empressa d'OBÉIR ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que cet homme a dû souffrir, et qu'il a souffert en effet !

Napoléon demeura, comme je vous l'ai dit, une journée et demie à peu près avec sa sœur, et puis il

prit sa route pour aller à Porto-Ferrajo, régner sur des champs, où, comme un triste emblème de sa nouvelle destinée, le fer remplaçait et les fruits et les fleurs !

LXXV

Retour de l'île d'Elbe.

Le Congrès de Vienne avait éprouvé une terreur vraiment profonde en apprenant ce retour miraculeux. Aussitôt les discussions qui déjà remplissaient les séances, comme au camp d'Agramant, cessèrent à la voix qui proclamait la venue de Napoléon. L'Autriche, la France et l'Angleterre s'étaient déjà liguées contre la Prusse et la Russie. M. de Talleyrand avait déjà mené cette intrigue, fort habile, du reste, à une sorte de certitude dans la réussite. Si l'empereur avait voulu *ou pu* attendre jusqu'à la dissolution du Congrès, il remontait aussitôt sur son trône ! Quelques mois seulement, Napoléon n'avait à combattre que les difficultés de l'intérieur, qui eussent été encore plus légères quelques mois plus tard ! Mais aucune confédération, aucune entrave étrangère ! On dit qu'il eut la nouvelle certaine qu'on avait décidé qu'il irait à Sainte-Hélène et que ce fut la raison qui hâta son arrivée en France.

Grenoble offrait, pendant qu'on y délibérait, un étrange spectacle. L'autorité était nulle, parce que les masses la déclinaient. Les troupes cependant se laissaient consigner dans les casernes et, lorsqu'une ordonnance allait porter un ordre, elle était escor-

tée par des officiers. Toute la population était campée sur la place et dans les rues par où l'empereur devait passer le lendemain. En six jours il avait fait soixante-douze lieues à travers un pays de montagnes rudes et difficiles ! Quel homme ! Quelle nature de diamant ! Et cet homme est tombé !

Le 7 mars au matin, un escadron du 4e de hussards arriva à Grenoble, de Vienne où il était. A midi le 7e régiment de ligne, commandé par Labédoyère, entra dans Grenoble.

Le matin, au point du jour, Dumoulin était sorti de Grenoble, après avoir visité tous *les postes intérieurs* de son parti, et il sortit à cheval au grand galop, passant sur le dos à quelques gendarmes dont la consigne était de ne laisser sortir personne. Mais une chose à remarquer, c'est que tout ce qui portait un sabre recevait avec un sourire tous ceux qui s'annonçaient pour aller trouver l'empereur, cet homme extraordinaire dont l'infortune alors avait plus de pouvoir que n'en avait eu sa puissance.

Dumoulin rejoignit l'empereur comme il sortait de La Mure[1]. Il trouva les éclaireurs cinquante pas en avant de Napoléon. C'étaient des chasseurs et des lanciers de la garde.

— Vive l'empereur ! s'écria Dumoulin en passant au galop devant les hommes de la grand'garde.

— Vive l'empereur ! lui répondirent-ils.

Et Dumoulin saute à bas de son cheval et court à Napoléon.

— Qui êtes-vous, jeune homme ? lui dit Napoléon en arrêtant le sien aussitôt.

— Je suis Dumoulin, Sire, venant vous offrir

[1] Très gros bourg, sur la route de Grenoble à Marseille.

son bras et sa fortune ! C'est moi qui, cet automne...

— Ah ! je vous reconnais ! Remontez à cheval et causons.

Dumoulin se remit en selle et Napoléon fit alors succéder les questions aux questions. Il voulait savoir les dispositions du général Marchand, de Fourrier, le nom des régiments, leur force, l'esprit des corps. Tout cela, qui est exact, montre qu'il n'avait aucun plan prémédité.

— Et Labédoyère ? demanda l'empereur.

— Il est entré à midi dans Grenoble, Sire, et quand je l'ai vu avant-hier, par ordre de Votre Majesté, il m'a chargé de l'assurer qu'il était à elle *à la vie à la mort !*

— Quelle impression mes proclamations ont-elles produite sur le peuple et les soldats ?

— Celle que Votre Majesté devait attendre, le plus grand enthousiasme !

— Le bataillon que Grenoble m'a envoyé, dit l'empereur en souriant, s'est réuni à moi aussitôt qu'il m'a vu. Je n'ai fait que me montrer, mes vieux soldats m'ont bien vite reconnu.

Le cortège se composait ainsi :

L'empereur était précédé par quatre chasseurs à cheval de sa garde et quatre lanciers polonais qui éclairaient la route. Puis venait Napoléon, précédant son monde de quelques pas et n'ayant à côté de lui que le général Bertrand, le général Drouot et le général Cambronne. A cinq ou six pas se tenaient plusieurs officiers, parmi lesquels on distinguait le général comte Germanouski, colonel des lanciers polonais. Une douzaine de chasseurs et de lanciers, et puis *l'escorte* de l'empereur, forte d'une centaine d'hommes à cheval, tant polonais

que chasseurs. Ensuite à une demi-heure de marche était *le corps d'armée*, fort de six cents hommes, augmenté du bataillon du 5e et de la compagnie du génie qui s'étaient ralliés à Napoléon aux cris de : Vive l'empereur ! aussitôt qu'ils l'avaient aperçu. Et cela devait arriver.

Napoléon paraissait dominé par de grandes pensées. Il marchait souvent seul, non loin de sa troupe, mais seulement à quelques pas, et semblait réfléchir à ce qui allait se passer, car de Grenoble allait surgir la conviction pour ou contre lui. Il le comprenait et c'était avec cette pensée d'aigle qui comprenait en même temps toute la portée d'une conséquence.

On était dans la route escarpée de La Mure à Vizille. L'empereur avait précédé ses compagnons et descendait lentement la côte de Laffrey [1]. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. Il avait laissé tomber la bride de son petit cheval des montagnes sur son cou et il pensait profondément. Tout à coup, il est frappé à l'aspect d'une troupe de jeunes gens à peine sortis de l'enfance qui se présentèrent à lui. Il arrête son cheval et, souriant à ces jeunes visages dont la plupart expriment l'émotion la plus vive et qui sont là devant lui, se découvrant avec un respect qui tient de la vénération divine :

— Qui êtes-vous, mes enfants ? Et que me voulez-vous ?

Les jeunes gens se regardaient les uns les autres.

[1] On peut voir une description parfaitement exacte et palpitante d'intérêt de ces lieux dans un roman historique qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui cherchent des lectures attachantes. C'est un ouvrage de M. Barginet, de Grenoble, *la Cotte Rouge* ou *l'Insurrection*. — (Paris, 1828. 4 vol. in-12.)

Enfin, l'un d'entre eux, choisi par ses camarades pour porter la parole, s'avança vers l'empereur. Sa physionomie était agréable et douce, quoique remplie d'intelligence ; ses yeux, qui exprimaient une émotion des plus vives, frappèrent Napoléon. Il tendit sa main vers le jeune homme, qui la saisit et la baisa avec un sentiment de respect et de joie. Il voulut parler, il ne put prononcer que des mots confus :

— Général... Citoyen... Sire !

Il semblait, comme il le dit lui-même [1], que la présence de l'empereur lui retraçât vingt-cinq ans de notre histoire.

— *Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant,* dit l'empereur. *Parlez sans crainte. Est-ce donc que je vous fais peur ?*

— *Oh ! non, Sire, on n'a pas peur de ceux qu'on aime* [2].

— D'où venez-vous ? Et que voulez-vous ?

— Nous venons de Grenoble, Sire. Nous étions élèves au lycée impérial. En apprenant votre retour, mes amis et moi nous avons voulu vous voir un jour plus tôt et vous dire, Sire, que nous sommes prêts à mourir pour vous.

Napoléon fut attendri à la vue d'un dévouement si entier et si enthousiaste.

— En vous dévouant pour moi, leur dit-il, vous vous dévouez pour la France. Cependant, mes

[1] Ce jeune homme était M. Barginet lui-même, alors élève du lycée impérial de Grenoble. C'est un jeune homme estimable et portant un cœur vraiment français. Je lui renouvelle, dans cette note, l'assurance de toute l'estime que je lui porte. Il raconte cet épisode avec une expression sentie qui touche une âme française.

[2] Ce sont les propres paroles de l'empereur et de M. Barginet.

enfants, vous êtes bien jeunes pour être soldats. Et puis vos parents connaissent-ils votre résolution ?

Les jeunes gens se regardèrent. M. Barginet répondit, un peu embarrassé :

— Sire, nous sommes partis sans prévenir personne.

— Ce n'est pas bien. Le premier devoir de la société, c'est d'être soumis à ses parents, ne l'oubliez jamais. Au surplus, ajouta-t-il en souriant, vous n'y manquerez probablement jamais aussi en semblable occasion. Allons, n'ayez point de crainte. Répondez-moi. Que dit-on de moi à Grenoble ?

Cette question de l'empereur, que le jeune lycéen n'attendait pas, produisit sur lui l'effet d'une commotion électrique, à ce qu'il m'a dit lui-même. Il répondit à Napoléon que Grenoble l'attendait avec délire et amour, ainsi que toutes les populations circonvoisines, mais que le peuple attendait aussi de lui des institutions libérales, la paix et la destruction des droits réunis [1].

Napoléon fit un mouvement et ne répondit pas tout de suite.

— Le peuple a raison de compter sur moi, dit-il enfin. Je l'aime et je veux qu'il soit heureux. On l'a blessé dans ses droits depuis un an. Je réparerai ce malheur. La France a été le plus bel empire du monde. Il sera le plus libre.

En ce moment on tournait une des mille sinuosités de la côte de Laffrey, et une grande masse de bâtiments parut attirer l'attention de Napoléon.

[1] On sait que les droits réunis étaient en horreur aux Français et que la fausse promesse de les abolir, faite par Louis XVIII, lui a été funeste.

Il mit sa main devant ses yeux pour mieux voir et demanda au jeune Barginet quel était ce bâtiment.

— *Le château de Vizille, Sire. C'est là qu'en 1788* les états généraux du Dauphiné ont proclamé la liberté.

L'empereur écouta et demanda ensuite au jeune Barginet des détails sur l'histoire du Dauphiné [1], détails que le jeune élève pouvait lui fournir mieux que personne. L'empereur tressaillit en apprenant que cette côte de Laffrey était le chemin qu'Annibal avait suivi deux mille ans avant. Annibal était son héros, comme on le sait.

— Je m'arrêterai au château de Vizille et j'y passerai la nuit, dit-il après un moment de réflexion.

— Non, Sire, dit le jeune homme, qui continuait à converser avec lui tout en marchant à côté de son cheval.

— Comment cela? s'écria l'empereur, tout étonné du ton décidé du jeune homme.

— Grenoble n'est qu'à trois lieues, Sire, vous y avez des ennemis, vous devez y arriver ce soir. On ne peut tourner la ville, qui est entre deux vallées et au confluent du Dras et de l'Isère.

A mesure que le jeune homme parlait, Napoléon le regardait avec un profond étonnement, mais avec bienveillance.

— Quels sont les ennemis que j'ai à Grenoble? demanda-t-il au jeune homme.

[1] Ceci est un trait caractéristique de Napoléon. Il parlait toujours aux gens qu'il rencontrait de ce qu'ils savaient le mieux. Ainsi, ce jeune lycéen devait savoir l'histoire de sa province mieux que toute chose, et l'empereur la lui faisait dire.

— Je ne puis les nommer, Sire, je dois me borner à vous avertir.

— Quel âge avez-vous ? Où avez-vous été élevé ?

— J'ai seize ans, Sire, et mon éducation est un de vos bienfaits. J'ai étudié comme élève national au lycée de Grenoble.

— Savez-vous les mathématiques ?

— Non, Sire.

— Et que diable savez-vous donc ?

— La littérature et l'histoire.

— Bah ! la littérature ne fait pas un officier général. Vous me suivrez à Paris et vous entrerez à Saint-Cyr ou à Fontainebleau.

— Mes parents sont trop pauvres pour y payer ma pension, Sire.

— Je m'en charge. Je suis aussi votre père, moi ! Ainsi voilà qui est convenu. Adieu : *quand nous serons* à Paris, vous rappellerez au ministre de la guerre la promesse que je vous fais [1].

Et l'empereur s'éloigna en laissant le jeune élève dans un enchantement qui ne devait, hélas ! durer que comme une illusion magique et s'évanouir comme elle.

J'ai parlé de *la défection* des troupes envoyées contre l'empereur. Je vais donner quelques détails sur cet événement.

Dans la nuit du dimanche au lundi, c'est-à-dire

[1] Elle ne fut pas vaine. M. de Las-Cases, à qui M. Barginet fut présenté, lui a dit qu'à Sainte-Hélène l'empereur, parlant de son voyage triomphal en Dauphiné, parlait aussi du jeune écolier, dont il avait seulement oublié le nom, mais non pas la promesse qu'il lui avait faite. Un décret du 10 avril 1815 le nomme élève national à Saint-Cyr ou à Fontainebleau, et une autre décision, peu de jours après, le dispensait de payer le trousseau exigé par les règlements.

du 6 au 7 mars, on avait dirigé sur La Mure un bataillon du 5e de ligne et une compagnie du régiment des sapeurs. Le général Marchand, qui commandait la 7e division militaire, était Dauphinois. Je n'ai rien à dire sur lui, si ce n'est qu'en 1814, lors de l'invasion étrangère, il fut accusé par la voix publique de peu de fermeté. On prétendait qu'il n'aimait pas l'empereur et que cette raison lui avait donné de l'apathie dans sa conduite. Le même motif le réveilla sans doute et les mesures les plus violentes furent ordonnées aux chefs de ces troupes envoyées à La Mure. Le principal chef était un aide de camp du général Marchand dont je tairai le nom.

Ces troupes rencontrèrent quarante ou cinquante grenadiers partis de La Mure pour éclairer la route. Les officiers, ne voyant pas l'empereur, ne voulurent permettre aucun rapprochement entre les deux troupes. Ils craignaient même une capitulation. Les grenadiers de la garde se replièrent sur l'empereur et les autres prirent position entre La Mure et les lacs de Laffrey. Ils occupèrent un mamelon que j'ai vu [1] depuis cette époque mémorable et que j'ai salué avec un saint respect.

En apprenant la résistance qu'avaient éprouvée ses soldats, l'empereur se sentit inquiet, mais sans le laisser voir. La crise de sa destinée, je le répète, devait se décider à Grenoble, ou par les troupes qu'elle renfermait, et il le savait bien.

Une particularité assez singulière, c'est que les populations de La Mure et des villages voisins avaient toutes déserté leurs demeures pour suivre leur empereur bien-aimé ! Ils étaient là sur les pics élevés, courant sur la crête des montagnes

[1] A l'époque de mon dernier voyage d'Italie.

avec des rameaux, des touffes de violettes, de primevères, de jacinthes des montagnes, dont ils jonchaient la route que Napoléon parcourait au-dessous d'eux. Ils ne paraissaient même pas inquiets de l'issue de la lutte qui allait s'engager.

L'empereur montait un petit cheval de montagne très vif et très petit. Il en descendait rarement. Mais, en reconnaissant les troupes qui occupaient le plateau de La Mure, il mit pied à terre et s'avança brusquement devant elles.

La vallée dans laquelle se jouait ce drame si important est sauvage, mais pittoresque. On l'appelle, je crois, la vallée de Beaumont. Napoléon, sur le mamelon qui dominait le plateau où étaient les troupes qui venaient contre lui, paraissait un être surnaturel ! Il avait avec lui ses grenadiers, mais qui portaient l'arme sous le bras gauche. A sa vue une voix faible ordonna un mouvement. Les soldats restèrent immobiles. Alors l'empereur se rapprocha d'eux et, déboutonnant sa redingote grise, il dit d'une voix forte :

— Soldats ! je suis votre empereur. Ne me reconnaissez-vous pas ? S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà !

— Vive l'empereur ! vive l'empereur ! s'écrièrent les soldats en jetant leurs fusils et courant à l'empereur pour lui baiser les mains, ses habits, ses bottes.

C'était du délire. Les soldats ôtaient leurs shakos, les mettaient sur leurs baïonnettes et criaient : « Vive l'empereur ! » tandis que les montagnards agitaient leurs larges chapeaux du haut de la montagne en leur répondant. Le jeune aide de camp du général Marchand commanda DEUX FOIS

le feu contre l'empereur. A la seconde fois, il fut contraint de fuir, car les soldats voulaient le massacrer.

L'empereur fut en ce moment supérieur à lui-même. Il ne voulut pas être un chef de parti ni un chef de faction turbulente. Il refusa les services des officiers qui venaient se joindre à lui et qui lui proposaient de retourner à Grenoble et de faire ouvrir les portes devant lui. Les habitants de la Mateyline lui proposèrent également de se lever en masse. Il les refusa tous deux. Demeurant digne et grand, il voulut être *souverain*, ne comptant que sur l'amour de ses peuples et de l'armée.

Ce fut quelque temps après cet événement mémorable que Napoléon, éprouvant une soif excessive en traversant le village de Laffrey, entra chez une vieille femme, qui, ne le connaissant pas, lui parla de lui-même avec un tel amour qu'il en fut ému.

— Seulement, disait la vieille, si je pouvais le voir avant de mourir !... pour lui baiser la main et lui dire de nous ôter les droits réunis.

En s'en allant l'empereur lui donna trois ou quatre napoléons et se fit connaître à elle. Maintenant la bonne vieille peut mourir.

— Comme Siméon, disait-elle, je le puis, car j'ai *vu le Seigneur*.

Ah ! c'est qu'il était adoré de la France, voyez-vous, et que ces hommes simples et bons, à l'esprit rude, mais au cœur bon, à l'âme grande, voyaient en lui la gloire de la patrie, et cette gloire-là, c'était leur gloire.

L'empereur était encore à quelque distance de

Vizille lorsque le bruit des cloches et celui d'une population entière venant au-devant de lui, lui annonça qu'il était encore le bienvenu dans cette bourgade. En effet, à peine fut-il au pont sur la Romanche qu'il fut entouré par une foule délirante de joie qui le couvrait d'une pluie de violettes et de jacinthes des montagnes, avec des branches de sapin et de buis, seule verdure de cette époque de l'année.

— Vive l'empereur ! à bas la calotte !

— Que disent-ils donc ? demanda l'empereur.

— Ils crient à bas les prêtres ! répondit Dumoulin. Mais ce n'est pas ici que nous devons témoigner notre amour à Sa Majesté, mes amis, c'est à Grenoble. A Grenoble !

— A Grenoble ! s'écria la troupe, à Grenoble !

C'est ainsi que Napoléon traversa Vizille, au milieu d'une foule ivre de son amour pour lui. En passant devant l'église il vit un homme vêtu de noir qui se démenait comme *un possédé* — c'est le cas de le dire — en criant à tue-tête :

— Vive l'empereur ! vive le grand Napoléon !

C'était le curé. L'empereur s'arrêta devant lui.

— Bonjour, monsieur l'abbé, lui dit-il. Je vous remercie. Mais, monsieur l'abbé, qu'est-ce donc que vous avez là ?

Et Napoléon indiquait du doigt un petit ruban blanc.

— Ah ! Sire, je vous demande bien pardon, *ce n'est rien*, dit le curé tout confus, en mettant son lys et son ruban blanc dans sa poche.

Mais la foule commença à faire entendre cette espèce de rugissement qui est la parole populaire. Le pauvre prêtre pâlit et regarda

Napoléon. L'empereur s'approcha de lui et lui tendit la main que le curé baisa avec transport, en criant :

— Vive l'empereur !

Toute la population de Vizille suivit l'empereur et, dans ce moment, plus de six mille habitants des campagnes étaient autour de lui. Presque tous les jeunes gens, de Vizille surtout, portaient des rubans tricolores à leurs chapeaux et précédaient l'empereur en chantant *la Marseillaise* et *le Chant du Départ !* Toutes les maisons étaient ouvertes et l'on obligeait les grenadiers qui succombaient à la fatigue d'entrer pour manger et se reposer un moment. Il y avait quelque chose d'antique et de beau, comme les souvenirs des beaux temps romains, dans ces fêtes populaires et cet élan de toute une nation libre dans l'expression de son amour. C'est ainsi qu'on arriva au petit village de Brié, entre Grenoble et Vizille. Il était alors près de cinq heures du soir.

Tout à coup l'empereur s'arrête et prend sa lunette :

— Je ne me trompe pas, dit-il, ce sont des troupes. Ah ! ah ! il paraît qu'on vient au-devant de nous pour chercher la bataille !

Dumoulin qui, en sa qualité d'habitant de Grenoble, connaissait mieux le pays et les troupes de la garnison, piqua des deux pour aller reconnaître les arrivants. Au bout de quelques minutes, il revint annoncer à l'empereur qu'il avait rencontré M. de Launay, adjudant-major du 7e de ligne, envoyé par Labédoyère pour annoncer à l'empereur que le 7e venait à sa rencontre. Au même instant, le régiment arrivait à la course et dans le plus grand désordre ! Il avait été impossible de retenir les

soldats. C'étaient des cris, des larmes. L'empereur était vivement ému.

— Où est le colonel ? dit-il.

— Ah ! Sire, je vous revois enfin ! s'écria le noble jeune homme en se précipitant contre l'étrier de Napoléon.

Il était couvert de sueur et de poussière, mais son beau visage rayonnait de joie et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Dans mes bras, mon cher enfant, lui dit l'empereur en lui ouvrant les siens !

Labédoyère s'y jeta et Napoléon l'embrassa comme son frère.

— Et mon aigle ? dit l'empereur.

Labédoyère la lui présenta. Napoléon la prit, la regarda, puis la baisa à deux fois et deux larmes roulèrent sur cet emblème de notre gloire doublement sanctifié par ce noble baptême.

Il faut raconter les événements remarquables qui avaient précédé cette jonction du 7e régiment de ligne.

J'ai parlé de l'agitation qui régnait dans Grenoble et de la mauvaise volonté du préfet, du général Marchand et même d'un M. Renauldon, maire de la ville, qui ne voulait *rien* et qui par là n'était bon à *rien* aussi. Mais tout se montra sous un aspect sinistre aussitôt que les soldats parurent, quoique avec tristesse, se préparer à suivre leurs ordres. Toutefois on craignait à la préfecture que les troupes ne voulussent pas tirer. Mais en tout état de choses, on redoutait la guerre civile et des scènes terribles.

Au milieu de cette agitation, le lundi 7 mars, environ vers midi, on entend le tambour battre et,

un moment après, un régiment traverse la ville et vient se mettre en bataille sur la grande place de la ville. Ce régiment était le 7e de ligne venant de Chambéry. C'était le plus beau régiment de France et son colonel l'un des plus braves et des plus remarquablement beaux qu'il y eût dans toute l'armée.

Le colonel Labédoyère avait à cette époque à peine trente ans accomplis. Il était beau comme Renaud. Ses cheveux blonds se *massaient* si bien sur sa tête, sur son front large et puissant révélant une volonté profonde ! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillants et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée. Son dévouement à l'empereur était un culte.

En arrivant sur la grande place, Labédoyère vit que le général de Villiers, commandant le département, l'avait suivi. Il venait lui donner des ordres de la part du général Marchand. Labédoyère les écouta en silence et ne répondit d'abord pas un mot. Tandis que le général parlait, des murmures s'élevaient du sein des rangs, et déjà tout annonçait la scène qui allait suivre. Tout à coup le colonel parcourt d'un coup d'œil le front du régiment. Il commande le silence et s'écrie d'une voix forte :

— Soldats ! on m'ordonne de vous mener contre l'empereur pour le combattre ! Soldats ! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel. Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie.

Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts :

— Non ! non ! Vive notre colonel ! vive l'empereur ! Suivons notre colonel !

— Je vous remercie, dit Labédoyère, mais je ne

puis vous commander. L'empereur a reçu mes premiers serments. Il me réclame, je dois aller à lui ! Soldats !... mes chers camarades, vous pouvez demeurer sous votre drapeau. Quant à moi, je retourne à celui sous lequel j'ai toujours combattu. Adieu, je vais au drapeau national. Adieu !

Les cris de : *Vive l'empereur !* redoublent avec une exaltation qu'il est impossible de rendre. Les rangs se rompent et le colonel est entouré de toutes parts.

— Colonel, dit un officier, vous ne pouvez quitter des enfants qui vous aiment. Conduisez-les à l'empereur !

— Oui ! oui ! crièrent-ils, à l'empereur ! à l'empereur ! Vive notre colonel !

Labédoyère les regarda avec attendrissement. Le malheureux jeune homme ! Le ciel lui devait ces heures de félicité avant les heures sinistres qu'il lui gardait !

— Vous le voulez donc, mes amis ! s'écria-t-il, eh bien, en avant ! *Qui m'aime me suive !*

— Nous irons tous ! s'écria un vieux soldat. Et si vous nous aviez menés contre l'empereur, nous ne vous aurions pas suivi. Colonel, regardez ! Viens ici, tambour !

Le tambour déchira aussitôt un des côtés de sa caisse et en tira l'aigle du 7e qu'on avait ainsi gardée... Il la remit aux mains du colonel qui, l'ayant prise, la baisa avec une joie respectueuse. Aussitôt le drapeau blanc fut déchiré, foulé aux pieds par les Grenoblois et les soldats, car la population s'était mêlée à la troupe et criait aussi haut qu'elle. Dans le même instant chaque soldat eut à son shako une cocarde tricolore. Ce fut comme un enchantement. A peine étaient-elles attachées que

le régiment se mit en marche, tambours battants, musique en tête, au pas accéléré. Plus de six mille personnes sortirent en même temps. C'était un délire.

Ceci se passait en même temps et à la même heure que l'affaire de La Mure...

Maintenant les troupes étaient réunies autour de l'empereur. Après Vizille, on traversa deux grands villages dont la population entière se joignit à la masse immense qui déjà était avec Napoléon, et lorsqu'il arriva devant Grenoble, à six heures du soir, le 7 mars, il avait avec lui plus de 15,000 âmes.

Les portes de Grenoble étaient fermées. L'agitation la plus grande régnait dans la ville. Après le départ du 7e, le général Marchand avait passé une revue, il avait parlé aux soldats, on avait crié : « Vive le roi ! » Le soldat était demeuré morne et sombre. Il n'avait pas même levé les yeux sur les chefs. Le général Marchand fit assembler un conseil de guerre. Rien n'y fut résolu et le trouble ne fit qu'augmenter à l'approche de la nuit quand on sut que l'empereur ne s'arrêtait pas à Vizille et venait sur Grenoble. En même temps on vint dire que les soldats et les officiers du 5e, consignés dans leur caserne, en descendaient par les fenêtres à l'aide de leurs draps, et employaient le même moyen pour se couler le long des remparts et aller joindre l'empereur.

C'est en ce moment que Napoléon entrait dans le faubourg Saint-Joseph et arrivait à la porte de Beaune. Un fossé de vingt-cinq pieds sépare cette porte de la chaussée. On venait de faire rentrer le bataillon qui était de grand'garde et, la population encombrant le pont de bois, il n'avait pu être détruit. Le docteur Émery, qui était jusqu'alors

resté caché dans Grenoble pour y préparer les voies, venait d'en sortir et de se faire connaître à l'empereur, qui lui tirait l'oreille pour lui témoigner, à sa manière, la joie de le revoir.

— On vous attend avec impatience, Sire ! dit M. Émery.

— Eh bien ! dit une personne de la suite de l'empereur, il faut enfoncer la porte.

— Non, non, dit l'empereur.

Et, ne paraissant nullement inquiet du retard qu'il éprouvait, il demeurait sur la chaussée avec une contenance tranquille, les bras croisés et se promenant au milieu de cette foule idolâtre qui l'avait suivi à plusieurs lieues de ses foyers.

Il était nuit. Pour éclairer la scène, les soldats de l'empereur et une foule de gens avaient acheté dans les nombreuses fabriques de chandelles qui sont dans le faubourg Saint-Joseph des torches et des chandelles, ce qui rendait la scène très pittoresque.

On devrait faire un tableau qui rappelât le fait. Il serait à désirer que l'immortel pinceau d'Horace Vernet, qui déjà a perpétué plusieurs faits intéressants, s'emparât de celui-ci.

Dans ce moment, une voix s'écria des remparts :

— On va tirer !

En effet, le jeune aide de camp du général Marchand, le même qui avait commandé le feu à La Mure, était sur les remparts et cherchait à exciter les soldats. Enfin, indigné de l'inaction des troupes, il s'empara d'une mèche et allait mettre lui-même le feu, lorsqu'une femme s'élança sur lui, lui arracha la mèche des mains en s'écriant :

— Malheureux, qu'allez-vous faire ! Ne savez-vous pas qu'avec l'empereur sont nos maris et nos

fils ? D'ailleurs, nous voulons l'empereur ! Vive l'empereur !

A ce cri une commotion électrique répond. Le nom de l'empereur est poussé au ciel par des milliers de voix. Cependant l'empereur était si près des batteries ! M. Émery l'engagea à se retirer...

— Allons donc, dit Napoléon, que voulez-vous qui m'arrive ? *Et puis d'ailleurs un boulet tue, mais il ne fait pas de mal* [1] *!*

Enfin on apprit que le général Marchand avait quitté Grenoble, en emportant les clefs de la ville. Cette vengeance était bien petite, dans une aussi grande circonstance. Aussitôt les habitants de la ville prirent une poutre et brisèrent la porte de Beaune... Ce fut alors qu'on vit un admirable spectacle ! Trente mille âmes hors des maisons garnissent les rues et la grande place comme pour border la haie et faire cortège d'honneur. Toutes les maisons sont illuminées et l'empereur ne fut jamais accueilli ainsi, même aux jours de sa plus grande puissance. Tous les soldats, les officiers qui le suivaient sont enlevés par les habitants. Ils ne veulent pas qu'un habitant en prenne deux. Ils veulent tous avoir part à ce qu'ils appellent la fête de leur ville [2]. C'est ainsi que l'empereur arrive à l'hôtel des Trois-Dauphins [3]. A peine y était-il, qu'une députation du peuple est introduite.

[1] Propres paroles de l'empereur. En général, elles ont été religieusement conservées.

[2] Tous ces détails m'ont été donnés, non pas par une personne et même deux, mais par quatre ou cinq, et je ne puis mettre en doute leur véracité.

[3] L'empereur ne voulut pas aller loger à la préfecture. Il se rappela un vieux soldat d'Égypte qui tenait un hôtel à Grenoble. Ce fut là qu'il s'en alla loger.

— Sire, lui dit un homme de la ville, nous vous avons obéi lorsque vous nous avez ordonné de ne pas enfoncer les portes de notre Grenoble ; mais si vous voulez mettre la tête à la fenêtre, Sire, Votre Majesté verra les portes de la ville que nous lui avons apportées à ses pieds pour lui montrer que nous ne partageons pas l'indigne résistance qui vous a été faite.

Et ouvrant la fenêtre, il montre en effet à l'empereur les deux portes qui gisaient devant la maison. L'empereur souriait à ces témoignages d'une si profonde affection, lorsque des cris plus violents que jamais de : Vive l'empereur ! et paraissant poussés par vingt mille hommes, se firent entendre. C'était un bataillon du 5e que le lieutenant-colonel avait voulu faire sortir de la ville, et qui y rentrait de force, conduit par le capitaine Pelaprat, et criant :

— Vive l'empereur ! à bas les Bourbons !

Dumoulin, qui n'avait pris aucun repos depuis l'arrivée, et Émery, venaient de se jeter sur un lit, lorsque son ami vint le chercher de la part de l'empereur. Il se leva et fut à l'hôtel des Trois-Dauphins. Il fut introduit par le grand-maréchal et l'empereur lui dit en le voyant :

— J'ai voulu vous témoigner toute ma satisfaction de votre belle conduite, monsieur Dumoulin. Vous êtes membre de la Légion d'honneur !... vous me suivrez à Paris !

— Mais, Sire, comment reconnaître tant de bontés. Et en quelle qualité ?

— D'officier d'ordonnance. Venez avec moi, ma fortune sera la vôtre. Je vous attache à ma personne.

Et, lui frappant sur l'épaule, comme il prenait congé :

— Attendez, lui dit-il.

Et, en ouvrant un nécessaire, il en tira une croix.

— Prenez toujours celle-là, lui dit-il, et demain de bonne heure prenez votre service près de moi, monsieur l'officier d'ordonnance. Monsieur le grand-maréchal, voici un nouvel officier de ma maison, dit Napoléon en tirant l'oreille de son nouvel officier d'ordonnance.

Et voilà comment cet homme avait des *séides* et se faisait adorer !

En sortant de chez l'empereur, Dumoulin rencontra M. Champollion-Figeac, qui était le second des amis qui avaient été mis dans le secret du voyage de l'île d'Elbe. Il venait remplir auprès de l'empereur les fonctions de secrétaire [1] et les conserva pendant les quarante-huit heures de son séjour à Grenoble. L'empereur ne le connaissait pas, mais il avait demandé à Dumoulin un homme *sûr*, et celui-ci lui avait donné M. Champollion, qui lui était dévoué. Je ne parle de cette circonstance que pour faire juger Napoléon sous un jour toujours nouveau. Après avoir remercié M. Champollion, il lui parla de l'Égypte et le voilà oubliant Grenoble, l'île d'Elbe et même Paris, et parlant de cette Égypte bien-aimée, de ses antiquités, des quatorze dynasties des Lagides renfermés dans les Pyramides, du réveil du peuple arabe, de l'isthme de Suez.

— Que dit-on des grands travaux que j'ai ordonnés pour la traduction française du diction-

[1] M. Champollion-Figeac est aujourd'hui conservateur des chartes et manuscrits à la Bibliothèque royale de Paris. Il est frère de M. Champollion, des hiéroglyphes.

naire chinois et de la nouvelle traduction de Strabon ? Lorsque je serai à Paris, il faut que je me fasse rendre compte de ces travaux littéraires.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'à une heure du matin.

— Allez vous coucher, dit l'empereur à M. Champollion, et revenez demain d'aussi bonne heure que vous pourrez.

Le lendemain 8 mars, à six heures du matin, M. Champollion était dans la chambre à coucher de l'empereur. Il était levé depuis une heure et l'attendait.

— Au travail ! dit-il.

A huit heures et demie arriva un chef d'escadron qui venait de Lyon au nom du général Brayer. C'était un officier de son état-major, nommé Mollien de Saint-Yon. Il venait assurer l'empereur du dévouement du général Brayer. Il avait quitté Lyon le 7 à deux heures de l'après-midi.

— Repartez à l'heure même, dit Napoléon, assurez Brayer de mon amitié.

M. Mollien l'assura à son tour de l'enthousiasme des Lyonnais. L'empereur le garda longtemps et lui donna une foule d'instructions [1].

— Sur toutes choses, lui dit-il en partant, dites à Brayer que je veux arriver *à Paris sans tirer un coup de fusil*...

Dès le 8 au matin, l'empereur était désiré et demandé par la ville tout entière. Mais il voulait s'occuper de soins importants et, questionnant quelques notabilités de la ville :

— M. Fourrier s'est fait justice à lui-même en

[1] M. Mollien de Saint-Yon, officier distingué, fut attaché à la personne de l'empereur comme officier d'ordonnance. Il est aujourd'hui chef du bureau topographique à la guerre et colonel.

quittant Grenoble, dit Napoléon. Mais qui puis-je nommer préfet ?

Une voix nomma M. Savoie Rollin, ancien préfet de Rouen.

— Savoie Rollin est ici ! s'écria l'empereur. Qu'il vienne à l'instant. Et votre garde nationale, elle doit être nombreuse ? Mais celui qui la commandait hier pour le comte de Lille, ne peut la commander aujourd'hui. Nommez-moi le citoyen le plus digne de votre ville, ajouta-t-il en se tournant vers les habitants de Grenoble.

On fut chercher M. Savoie Rollin. Il était à sa campagne. On offrit à M. Alphonse Périer, ou Adolphe, je ne suis pas sûre, mais c'est un frère du ministre, de prendre le commandement de la garde nationale. Mais, comme il était ami de M. le comte de Montal, il ne voulut point le remplacer. On offrit à un M. Didier, sous-préfet de l'Isère, de venir prendre la place de préfet. C'était un trembleur plutôt qu'un homme fidèle. Il refusa.

— Eh bien, dit l'empereur, un conseiller de préfecture remplira les fonctions de préfet.

Et il nomma un ancien major de la garde impériale pour commander la garde nationale.

Ce fut à Grenoble même, le 8 mars, que Napoléon dicta à M. Champollion sa lettre à l'empereur d'Autriche.

Aussitôt que l'empereur fut visible, Mgr Simon, évêque, se présenta à la tête de son chapitre et des quatre curés des paroisses de la ville de Grenoble. Il avait enfin tout son clergé, à l'exception de son vicaire général, M. Bouchard, qui s'en était allé.

Un incident plaisant arriva à cette audience.

Comme l'évêque présentait à l'empereur les

curés en les nommant par leurs noms propres, au moment où il dit :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. de La Grez...

— Ah ! c'est vous, monsieur le curé, dit l'empereur en allant à lui, qui me dites tant d'injures tous les dimanches dans vos sermons aux cuisinières ?

— Ah ! mon Dieu, Sire, disait le curé tout troublé, je vous assure...

— Je ne vous en veux pas. Je sais que vous êtes un bon prêtre. Continuez, si cela vous amuse. J'ai permis la liberté des cultes.

Le pauvre curé demeura stupéfait. Napoléon, le voyant si malheureux, fut à lui :

— Allons, n'y pensez plus ! Seulement soyez doux et charitable pour tous. C'est la vraie loi du Christ.

On annonça la Cour impériale.

L'empereur fut encore prodigieux dans cette audience. Il parla jurisprudence comme le plus habile d'entre eux, et surtout de la nécessité de retoucher à nos lois mal faites.

— J'ai longuement discuté dans le Conseil d'État la nécessité de refaire le Code civil et le Code criminel. Mais, que voulez-vous ? j'avais toujours à lutter contre des hommes qui ne me parlaient que de donner de fortes armes au pouvoir.

Ce fut surtout avec M. Béranger, avocat général, que l'empereur soutint la plus longue discussion, émettant toujours des idées lucides, justes, vastes et précises comme doit être la justice. Tous les magistrats en étaient dans une profonde admiration.

— Nous nous retrouverons, je l'espère, dans une circonstance plus paisible et nous travaille-

rons ensemble, dit l'empereur en donnant congé à la Cour. Et nous ferons de bonne besogne. Nous compléterons cette œuvre dont la rédaction ne s'est que trop ressentie des nécessités de l'époque.

Mais ce qui était touchant c'était de voir les généraux, les colonels, les officiers s'approcher de Napoléon.

Ils semblaient retrouver un frère.

Ils pleuraient de joie et tremblaient en lui parlant !

— Les Bourbons avaient répudié vos gloires, leur dit Napoléon. Ils firent une faute, et non seulement une faute, mais ce fut une insulte à la France.

Après toutes ces audiences, l'empereur descendit enfin pour passer la revue de la garnison et de la garde nationale. La garnison se formait du 5e et du 7e de ligne, d'une partie du 4e hussards, de deux compagnies du génie et du 4e d'artillerie. Tout cela était en bataille, ainsi que les mille cinq cents hommes de garde nationale, belle et vaillante troupe composée presque en entier de vieux soldats.

L'enthousiasme fut encore plus délirant le 8 que la veille au soir. L'empereur était porté sur les bras du peuple. Une jeune fille s'approcha de lui avec une branche de laurier à la main et lui récita des vers.

— Que puis-je pour vous, ma belle enfant ? lui dit l'empereur, trompé par son attitude.

La jeune fille rougit, puis relevant les yeux sur Napoléon :

— Je n'ai rien à demander à Votre Majesté, dit-elle, mais elle me rendrait bien heureuse si elle voulait m'embrasser !

L'empereur l'embrassa sur les deux joues.

— J'embrasse en vous toutes les dames de Grenoble, dit-il à haute voix et en tournant la tête de tous côtés avec un charmant sourire.

Tandis qu'il s'avançait vers le lieu de la revue, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de drapeau tricolore. A l'instant même, Dumoulin courut dans un magasin de mérinos et, faisant prendre trois lés, blanc, rouge et bleu, il les fit aussitôt coudre ensemble, et en quelques minutes le drapeau fut prêt. Aussitôt que ses ondulations agitées par le vent se déployèrent dans l'air et frappèrent les yeux de leurs vives couleurs, il y eut d'abord un silence. Et puis des applaudissements frénétiques ! Mais rien ne peut peindre l'attendrissement, le délire qui s'emparèrent des femmes, des vieillards, des hommes d'un âge mûr lorsque la musique militaire joua l'air de *la Marseillaise !* Ah ! je les conçois, ces transports, à la vue du drapeau victorieux et chéri, au son de cette admirable héroïde ! Mon cœur a battu devant leur retour et mes larmes ont coulé sur eux en 1830 !

LXXVI

Napoléon à Lyon.

Près de Grenoble vivait dans sa terre un gentilhomme dauphinois, le maréchal de camp Lasalcette. Il demanda une audience à l'empereur, qui le reçut très bien et lui donna le commandement par intérim de la 7e division militaire. Une par-

ticularité singulière était attachée à cet homme. L'empereur ne l'avait pas vu depuis Marseille à l'époque où Madame mère, fuyant la Corse, voulait lui faire épouser Paulette, la plus ravissante de ses filles et que refusa M. de Lasalcette. Il était dans une bonne position, la jeune fille était bien belle ! Trop peut-être ! Mais elle fuyait son pays, elle était proscrite. Et le général Lasalcette, qui n'avait que de l'admiration, ne se sentit pas le courage d'affronter le double péril de la situation politique et de la beauté d'une femme trop ravissante.

Ce même jour 8 mars, à quatre heures du soir, Napoléon quitta Grenoble avec tout son état-major et s'en alla coucher à Bourgoin, gros bourg à dix lieues de Grenoble. Depuis le golfe Juan jusqu'à Grenoble il avait constamment voyagé à cheval ou à pied. Ce fut seulement à Grenoble qu'il fit acheter une voiture.

Le lendemain matin 9 mars, en approchant de Lyon, l'empereur donna ordre au colonel Germanouski de prendre six hommes avec lui et de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière. A peine eut-on aperçu les lanciers polonais qu'une population entière s'ébranle pour quitter ses murs et venir au-devant de l'empereur. Depuis deux jours nul ne s'était couché. C'était encore plus de délire qu'à Grenoble.

C'est à Saint-Denis de Brou, *deux relais* avant Lyon, que Napoléon rencontra la population lyonnaise presque tout entière qui venait au-devant de lui. Voilà ce que n'avait pas prévu le maréchal Soult [1] lorsqu'il disait au roi le 5 mars :

[1] Ce ne fut que le 11 que le roi retira le portefeuille au maréchal Soult pour le donner au duc de Feltre. C'est une action qui sera jugée dans son temps, avec les autres de la même époque.

— Bonaparte demeurera *cette année* en Dauphiné, et l'année prochaine il tentera de prendre la Bourgogne.

Napoléon était débarqué le 1er mars avec neuf cents hommes. On était au 9 et il entrait à Lyon avec huit mille hommes et trente pièces de canon ! La route de Grenoble à Lyon est bordée par des villages ou plutôt de riches bourgades dont la population entière entourait la calèche découverte dans laquelle il voyageait et lui formait ainsi un cortège, entonnant un hosanna d'amour et de vœux exprimé dans le langage énergique des peuples du Midi.

Un fait dont on n'a pas parlé dans ce voyage miraculeux et qui a contribué à maintenir l'effervescence en sa faveur, mérite d'être rapporté.

Les jeunes gens du Dauphiné et du Lyonnais entouraient sa calèche en chantant *la Marseillaise* et juraient de le défendre jusqu'à la mort et de le conduire à Paris.

— Non, mes enfants, leur disait-il, non, demeurez avec vos mères et vos jeunes femmes. J'espère maintenant la paix. S'il n'y a pas de guerre, il ne vous faut donc pas abandonner pour moi votre famille et l'administration de vos biens.

Ainsi cet homme qu'on accusait d'être le bourreau des familles, était en ce moment l'avocat des mères, des femmes et de la paix intérieure des ménages ! J'ai vu des hommes du Dauphiné à cette époque qui, pour lui, se seraient fait tuer et avec joie, et cela *je le dis avec certitude*.

Ce fut dans ce voyage de Grenoble à Lyon, et non pas de Cannes à Grenoble, que Napoléon fut abordé par ce maréchal ferrant, vieillard respectable et maire de son village. Il descendit de sa

montagne avec tous les habitants de sa commune et se présenta à l'empereur au moment de son passage. En voyant un vieillard la tête couverte d'une chevelure de neige et les reins ceints d'une écharpe tricolore sans avoir quitté son tablier de cuir, montrant par là quelle autorité devait veiller sans cesse, Napoléon fit arrêter sa voiture et lui fit signe de s'approcher.

— Sire, lui dit le Dauphinois, vous rentrez en France, vous allez à Paris ! Quand vous y serez, n'oubliez pas les hommes qui vous en ont ouvert le chemin. Ce sont des hommes libres et voulant l'être ! Nous ne voulons ni prêtres, ni étrangers pour nos maîtres. Nous vous donnerons tout ce que vous demanderez, mais vous nous conserverez nos droits dans leur intégrité. Pensez que nous sommes pauvres et vos enfants. Adieu, Sire. Que Dieu vous conduise et vous protège ! Pensez à notre bonheur, songez que vous êtes le représentant du peuple !

C'était là une harangue un peu différente de celle de M. de Fontanes ! Napoléon ne dit rien d'abord, mais je crois que son palais ne la dégusta pas aussi sensuellement que les autres. Et pourtant il y avait de l'amour dans ces paroles républicaines acerbes ! Et le bon vieillard était debout, respectueusement découvert à côté de la calèche et les yeux pleins de larmes.

— Oui, répondit enfin l'empereur, je ne vous oublierai jamais, peuples du Dauphiné ! Vous m'avez rappelé, depuis que je suis parmi vous, tous les nobles et grands sentiments qui me firent saluer la France, il y a vingt ans, du nom de *grande nation !* Vous l'êtes encore ! Vous le serez toujours ! Quant à vous, monsieur le maire, dit-il au vieil ouvrier,

vous avez parlé à mon âme ! Donnez-moi votre main.

Puis tout à coup, comme si une pensée rapide fût venue le frapper, il s'élança à bas de la calèche et embrassa le vieillard avec une effusion véritable.

Je tiens ce fait d'un témoin oculaire. Il m'a dit que, lorsque l'empereur fut remonté dans sa voiture, il ne parla à personne et demeura dans une profonde rêverie. Il tourna souvent la tête vers le lieu où cette scène venait de se passer. Il était vivement ému. Le brave homme de maire n'a jamais voulu qu'on le nommât.

Ce fut à Bourgoin que l'empereur apprit la première résistance sérieuse qu'il allait avoir à combattre, c'est-à-dire l'arrivée du comte d'Artois à Lyon. Lyon était la deuxième ville du royaume. Macdonald, qui commandait les troupes, n'aimait pas l'empereur. Il n'y avait rien à attendre de lui. Il était dans la classe de ces généraux de la République qui, pour un seul fait d'armes, s'étaient fait un nom que, depuis, un capitaine de l'armée aurait mieux mérité qu'eux. Et Macdonald, dans sa nullité ronflante, ne croyait pas un des généraux de Napoléon digne d'être son frère d'armes. Mais en revanche fier et dédaigneux, il gardait dans son cœur un fiel de rancune contre l'empereur de ce qu'il n'avait été maréchal qu'en 1809. Un tel homme avait dû être choisi par Louis XVIII, qui, au travers du brouillard qu'une mauvaise fée répandait sur ce qu'il venait de voir, démêlait juste assez souvent et, sans colin-maillard politique, attrapait quelquefois une bonne tête pour lui passer le bandeau commun.

On m'a dit que lorsque le maréchal Macdonald reçut son audience de congé de Louis XVIII, il lui

exprima tout son regret d'aller combattre l'empereur ! Je le veux *croire*, mais je *ne le crois pas*.

Au surplus, son influence sur les troupes était à peu près nulle. Son nom avait un peu de fracas. Mais comme il pâlissait à côté de Napoléon ! Il le put voir à la revue que voulait passer le comte d'Artois.

Un régiment de dragons, le 13e, qui revenait d'Espagne depuis peu, était composé de vieux soldats. Le colonel, interpellé d'abord par le maréchal et puis par le prince, répond :

— Monseigneur, je verserai mon sang pour la cause de Votre Altesse royale.

Et, levant son sabre, il cria :

— Vive le roi !

Aucun cri ne lui répondit. Le régiment demeura morne et même farouche. Alors le prince voulut tenter un dernier effort, il s'approcha d'un sous-officier dont la poitrine supportait l'aigle et qui avait le bras chargé de chevrons.

— Donne-moi ta main, mon brave homme, dit le comte d'Artois, et crie avec moi : « Vive le roi ! »

— Non, monseigneur, répondit respectueusement, mais avec fermeté, le vieux vétéran. J'honore Votre Altesse royale, mais je ne puis crier comme vous ! Mon cri à moi, c'est : *Vive l'empereur ! ! !*

Et à l'instant même le régiment répète ce nom chéri, ce nom bien-aimé ! Le prince s'éloigne et se précipite dans sa voiture en s'écriant :

— Tout est perdu !

Et, puisqu'il faut le dire, la voiture *du frère du roi* ne fut même pas escortée jusqu'aux portes de

la ville ! ! Pas un cavalier de *la yeomanry*, de cette garde nationale à cheval de Lyon, ne lui servit d'escorte soit d'honneur, soit de sûreté ! ! !

Ce fut ce même 13e qui avait refusé son bras, qui, indigné de cette conduite, fournit une escorte de quelques hommes, commandés par un lieutenant nommé *Marchebout. Un seul* garde à cheval se joignit à cette petite troupe. On m'a assuré à cette époque que l'empereur avait donné la croix de la Légion d'honneur à ce jeune homme, mais je n'en ai pas eu la confirmation.

Tandis que le malheureux prince fuyait devant l'empereur, M. le maréchal Macdonald s'en était allé sur le pont de la Guillotière et là, avec deux bataillons d'infanterie, après avoir fait barricader le pont, il se mit en devoir de disputer le passage à l'empereur. Mais à peine les soldats eurent-ils aperçu les pelisses rouges du 4e régiment de hussards qu'ils jetèrent les shakos en l'air, aux cris répétés de : Vive l'empereur !

J'avoue que j'aurais voulu voir la physionomie du maréchal, à ces cris d'amour parmi lesquels il était aussi étranger que son nom aux soldats français, lorsque, quelques minutes après, l'empereur lui-même traversait à cheval le pont de la Guillotière. Le maréchal s'approcha de lui et ils causèrent pendant sept à huit minutes. Napoléon lui dit ensuite un adieu amical et le maréchal prit à l'heure même la route de Paris. L'empereur entra alors dans Lyon sans aucun obstacle et fut descendre à l'archevêché.

On sait ce qu'il dit à la garde nationale à cheval de Lyon. Comme elle était allée s'offrir à lui, il lui dit avec une sécheresse qui indiquait un mécontentement profond :

— Les institutions *primitives* [1] de la garde nationale ne permettent pas de garde nationale à cheval. Et puis vous en avez mal agi avec le comte d'Artois. Il était malheureux. Vous l'avez abandonné ! Je ne veux pas de vos services !

Mais ce n'était pas ainsi qu'il parlait à sa bonne ville de Lyon ! L'adresse qu'il fit aux Lyonnais en les quittant, adresse faite *entièrement*, presque entièrement écrite par lui, mérite d'être mise entièrement aussi dans un livre destiné à le faire connaître. C'est la tournure ossianique de son esprit, c'est une pièce qui le fait juger, enfin.

« Lyonnais, au moment de quitter votre ville pour me rendre dans ma capitale, j'éprouve le besoin de vous faire connaître les sentiments que vous m'avez inspirés. Vous avez toujours été au premier rang dans mes affections. Sur le trône et dans l'exil, vous m'avez toujours montré les mêmes sentiments. Le caractère élevé qui vous distingue vous mérite toute mon estime. Dans des moments plus tranquilles je reviendrai m'occuper de vos manufactures et de votre ville.

« Lyonnais !... je vous aime ! »

Il y a dans cette phrase si simple, jetée à la fin de ce discours, parfaitement simple aussi, toute une révélation rêveuse et mélancolique, en même temps qu'elle annonce avec concision un pacte d'affection du souverain aux peuples. Aussi les Lyonnais furent-ils en délire le jour où cette proclamation leur fut donnée !

Je n'ai jamais compris, je l'avoue, ce qu'avait voulu faire le ministère de M. de Blacas, lorsque,

[1] Une chose bien remarquable du caractère de Napoléon, c'est qu'il était *très routinier*. C'est une remarque que tous ceux qui ont, comme moi, été à portée de l'étudier ont pu faire.

le 10 ou le 11 mars, un officier des gardes du corps parut au balcon des Tuileries et annonça officiellement que le duc d'Orléans avait complètement défait l'empereur dans les environs de Bourgoin ! Je pourrais m'égayer ici et rapporter les discours pleins de jactance que quelques personnes de la cause royale vinrent me tenir, après la publication de ce bulletin verbal. Mais les événements sont trop sérieux et trop graves. Hélas ! l'enchantement ne fut d'ailleurs que trop court ! Dès le jour suivant Monsieur expédia des courriers qui donnèrent la nouvelle de l'état des choses !...

Le roi Louis XVIII avait des talents de gouvernement, mais il était au-dessous de la circonstance et, bien certainement, sans les puissances alliées, il perdait son trône, pour ne le ravoir jamais. Son entêtement à vouloir garder M. de Blacas, hobereau changé en premier gentilhomme du royaume, gentilhomme fort ordinaire qui aurait dû savoir là où l'avait admis une faveur inespérérée, qu'on disait à la cour *poli comme un grand seigneur* et qui était insolent ou impertinent comme un parvenu. L'ineptie de cet homme, qui vraiment passait toute croyance [1], fut imposée à la France comme un fléau, méprisé de tous les souverains alliés, qui ne voyaient en lui qu'une méchante parodie d'un ministre favori, un sot assez sot pour n'avoir aucune connaissance de l'esprit public au 20 mars et avoir conduit la monarchie au bord d'un abîme, parce que ses créatures lui donnaient de l'encens par le nez et des louanges qui tournaient sa pauvre tête, que c'était une pitié. Si Louis XVIII avait

[1] M. de Blacas était fort savant, mais qu'importe qu'il sût l'*Histoire du Bas-Empire*, s'il ignorait celle de la veille, dans sa patrie.

pu savoir tout ce qu'en disaient les puissances alliées ! Ce n'était qu'en levant les épaules de pitié...

Mais sans chercher une opinion dans des pensées si lointaines, je n'ai qu'à regarder autour de moi à l'époque du 20 mars 1815. Je vois dans l'année qui a précédé un système odieux de mensonge et de déception, sans respect pour une auguste infortune, qu'il disait chérir. Il ne laissa arriver la vérité au roi que lorsque Napoléon entrait à Fontainebleau. Bien plus, aucune mesure n'avait été prise pour assurer la fuite de la famille royale, et depuis le 15 mars on connaissait la marche rapide de l'empereur. Était-ce du vertige, de la trahison ? En vérité, on ne sait quel nom donner à une pareille conduite.

Il me faut parler ici d'une scène dont le souvenir demeurera éternellement dans la pensée de ceux qui en furent témoins. C'est la séance du 19 ou du 18 mars à la Chambre des députés. Le roi fit un discours. Il était bien sans doute. Mais rien ne fit effet comme l'élan de Monsieur, comte d'Artois :

— Sire, s'écria-t-il, permettez que j'unisse ma voix et celle de votre famille à la vôtre. Oui, Sire, *c'est au nom de l'honneur que nous jurons fidélité à Votre Majesté et à la charte constitutionnelle qui assure le bonheur des Français !*

Le duc de Berry, le duc d'Orléans, le prince de Condé, s'écrient :

— Nous LE JURONS !

Il est difficile, si l'on n'a pas été témoin de cette scène remarquable, d'en avoir une juste idée. Ce serment solennel que prêtent au milieu de la tempête le souverain et son héritier avait un caractère auguste qui pénétrait en rassurant. J'avoue que

j'en reçus une profonde impression. On avait parlé de défendre Paris avec un corps d'armée commandé par M. le duc de Berry. Mais c'était une pensée folle, comme il y en avait par milliers, depuis qu'on savait le danger. Si on avait pu rire, on aurait bien ri en effet de quelques hommes qui entouraient Louis XVIII. Le plus bouffon était M. d'André, le préfet de police. Celui-là était d'une étoffe à part. Lorsqu'il sut, à n'en pas douter — ce qu'il fit au reste très longtemps — que Bonaparte était débarqué en France, il ne fit autre chose que de répéter :

— Comment ? il a osé venir ici ? Mais c'est trop heureux, on le fusillera !

Et il se frottait les mains !

Si le temps et la place ne manquaient pas, on pourrait raconter de drôles de choses de cette Cour malheureuse. Elle avait reçu un stigmate qui l'empêchait de changer. Elle était en 1815 ce qu'elle était en 1791, dans un vertige, un aveuglement complet. M. de Blacas aussi ne voulait-il pas démontrer au roi que c'était pour son plus grand avantage que Bonaparte était débarqué ! Aussi Louis XVIII disait-il à une personne de ma famille avec laquelle il était fort en confiance :

— Ce pauvre Blacas me rappelle Olivarès annonçant à Philippe IV la perte du Portugal, quand il me parle du *bonheur* qu'il me fait trouver dans l'arrivée de *Buonaparte !*

Ce fut le 19 mars à minuit un quart que Louis XVIII sortit du château des Tuileries, qu'il avait revu après un exil de vingt-trois ans ! Aujourd'hui il devait plus souffrir peut-être en recommençant cette vie toute d'infortune. Car le courage s'épuise par la douleur. Et puis Louis XVIII comprenait

bien toute l'étendue du mal que pouvait amener son départ, funeste résultat de cet esprit d'émigration de 1791, de cet esprit de Cour qui avait produit des malheurs si profonds et que pourtant on voulait revoir encore ! L'escalier, les cours, toutes les avenues du château étaient remplis d'une foule immense qui était consternée et silencieuse. Au moment où la voiture attelée de huit chevaux s'approcha du vestibule, il y eut un mouvement presque spontané qui fit porter la vue au haut de l'escalier du château. Le roi descendait lentement, car ses infirmités lui étaient encore plus pénibles à supporter dans cette heure d'angoisse ! Ce départ d'un prince infirme, au milieu de la nuit, quittant sa capitale en fugitif et portant néanmoins un cœur élevé et une âme capable de grandes choses !

Le lendemain, 20 mars, vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que ce même château revoyait une scène bien différente, le retour de l'empereur ! Il était arrivé la veille à Fontainebleau, avec ses braves grenadiers. En apprenant le départ des Bourbons, il comprit qu'il ne fallait pas *un interrègne* et il accourut aussitôt. Il aurait voulu arriver sans retard, mais la foule qui était sur la route l'arrêtait à chaque pas et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'il entra dans Paris.

Quelles durent être ses émotions en passant sous l'arc de triomphe des Tuileries, en s'y voyant porté sur le pavois par cette armée toujours fidèle qui le conduit, à travers les ombres de la nuit, vers cette demeure royale, longtemps la sienne, et qui pourtant n'était veuve que depuis quelques heures du descendant de cent rois, qui tous y avaient porté la couronne ? En le voyant, le peuple sentait de la joie. Mais la joie de Paris n'était plus celle des

provinces. Ce n'était plus cet enthousiasme délirant, cette frénésie, ce culte des Dauphinois, des Lyonnais et des Bourguignons. Il le sentit, et cette conviction fut peut-être ce qui le détermina à recourir au parti révolutionnaire.

Napoléon ne se trouvait plus dans la même position que l'année précédente. L'Italie était encore à lui, au moins en partie. Mais depuis cette époque, elle avait bien changé. Le vice-roi avait été obligé de fuir, pour éviter l'assassinat.

LXXVII

Napoléon à Paris. — Conclusion.

Napoléon, en arrivant à Paris, trouva une différence bien grande avec l'enthousiasme délirant de Lyon et du Dauphiné. Lyon fut encore plus dans cette fougue de manifestation de sentiments que ne le fut jamais Grenoble. Les femmes se mettaient à genoux sur le passage de l'empereur et puis tâchaient de toucher ses habits.

Paris fut surpris. Paris n'est pas une ville comme une autre. C'est une foule qui ne sait jamais se diriger par elle-même. Elle a une sorte de délire au service de tous les exploitants. Je suis fâchée de le dire, mais je le prouverai encore plus d'une fois dans mon *Histoire de la Restauration*.

Il était neuf heures du soir lorsque Napoléon rentra dans le château des Tuileries. Château royal déserté par ses maîtres, puis le séjour d'une horde sanguinaire ! Abandonné plus tard et solitaire, il

devint l'asile des oiseaux de nuit et de traditions populaires[1], de légendes sinistres et de versions effrayantes. Lorsque ensuite l'empire lui rendit son éclat, il redevint encore château royal et demeure souveraine. Les fêtes s'y succédaient, et l'éclat de Napoléon les rendait immortelles comme sa gloire. Paris n'en perdra jamais le souvenir.

Lorsque Napoléon fugitif retrouva la France au retour de Russie, il reposa encore sa tête sous les voûtes royales du château des Tuileries. Mais ce n'était plus que comme voyageur qu'il y recevait l'hospitalité. Alors, Louis XVIII revint aussi de l'exil et vint redemander au berceau paternel un abri après tant d'orages. Il trouva que ses chambres royales étaient plus resplendissantes que jamais. Il entra dans l'appartement qui devait être le sien. Il y porta sa table de travail, tandis qu'aucun souvenir étranger n'aurait dû se mêler à ce retour dans la maison de ses pères. Le lit de Bonaparte était fait. Il s'y fallait coucher et ne pas oublier, comme l'a dit un homme d'un haut talent, que ce lit était fait avec des lauriers, et que les draps étaient des drapeaux. Mais il l'oublia, ou du moins ceux qui l'entouraient. Il dut quitter de nouveau cette demeure qui semblait repousser tous ceux qui venaient essayer de dormir sous son toit royal, la couronne en tête. Il fut contraint à fuir devant cet homme, que déjà ils appelaient *usurpateur* et qui n'était qu'un conquérant victorieux.

Mais les impressions sont involontaires. Le peuple de Paris fut assez entraîné à l'aspect de

[1] Les habitants de la rue de l'Orangerie prétendaient qu'on voyait des lumières se promener dans la chambre du roi et de la reine Marie-Antoinette.

Napoléon, quoique cependant l'aspect de Paris fût morne et triste le 20 mars au soir. Les spectacles furent fermés et, lorsque l'empereur arriva aux portes des Tuileries, il trouva une immense foule. Mais l'absence de beaucoup de visages qu'il cherchait fut remarquée par lui avec d'autant plus d'amertume, que l'enthousiasme des provinces l'avait préparé au délire de Paris. Et il était si silencieux !

C'est que Paris était travaillé sourdement par la faction dont Fouché était le chef. J'ai rapporté le fait, très étrange, de cinquante à soixante lettres arrivées à Grenoble le 5 mars au matin, au timbre de Paris, et l'empereur ayant déclaré qu'il n'en avait aucune connaissance. Qui était-ce donc ? On a prétendu que le duc d'Otrante travaillait pour le duc d'Orléans à son nom ! Est-ce vrai ? Je le croirais assez. Mais il n'importe. Le séjour de Murat, qui vint jusqu'à vingt lieues de Paris, me ferait également venir d'étranges soupçons. Le duc d'Otrante était fort bien avec la reine de Naples. Elle est intrigante et la France fut toujours son point de mire et d'espérance. Elle avait alors tout perdu ! Enfin il y a bien des observations à faire à cet égard.

Quoi qu'il en soit, l'état de Paris n'a pas été naturel un seul jour. Dans mon *Histoire de la Restauration*, je ferai connaître, parce que je le puis, les différents véhicules employés pour mettre l'esprit du peuple aux prises avec ses intérêts. Cette époque est bien intéressante et jettera une longue trace lumineuse sur l'obscurité dont plusieurs années du règne de Charles X sont enveloppées. Car, chose étrange ! M. et M^me^ la duchesse d'Angoulême étaient contre M. de Blacas, le vrai

fléau de la France, aussi terrible pour elle, quoiqu'il fût sous la figure d'un homme bien né et de qualité, que s'il eût été le chef du tribunal révolutionnaire, ayant les bras nus et sanglants, et ne sachant pas même signer son nom. M. de Blacas a perdu la France, parce que le mal qui fut fait en 1814 et 1815 fut ensuite irrémédiable. C'est à sa lâcheté que la France doit son humiliation, l'abandon qu'elle fit alors de ses places fortes et tout ce qu'elle perdit, même sa gloire. Eh bien, Monsieur était d'une faction opposée, et pourtant il fit tout autant de mal.

Il semblait qu'un esprit de vertige fût attaché à ces murailles royales. Napoléon fut soumis à son influence, lorsque, le 20 mars, il repassa le seuil du palais des Tuileries ! Ce 20 mars qui, pour lui, avait été dans le même lieu le dernier sourire de la fortune, à la naissance du roi de Rome ! Il voulut consacrer cette époque par un retour miraculeux. Il revint en effet, mais comment, avec quelles pensées ? Quelles résolutions fermentaient dans cette vaste tête aux conceptions gigantesques, maintenant maîtrisées par la destinée ? Il comprit à l'instant, l'infortuné, que le sort avait tourné ses chances. Car cet enfant qui, ainsi qu'un nouveau Messie, avait apporté la paix et l'espérance dans cette immense capitale, dont la joie se manifesta par un seul cri qui ébranla le trône, dont cette même joie paraissait être le soutien, cet enfant n'était plus en son pouvoir !

Oh ! qui pourra dire quelles furent les pensées qui assaillirent la grande âme de Napoléon, lorsqu'il posa sa main puissante sur la rampe de marbre de cet escalier que tant de rois, il y avait peu

de mois encore, montaient et descendaient comme de *simples courtisans !* Sans doute cet homme des siècles, qui alors était leur maître, songeait qu'il allait encore les voir se courber devant lui, dans cette même route que le peuple lui faisait parcourir en triomphateur, élevé sur le pavois ! Son tort fut d'avoir oublié, le même jour du 20 mars, que le peuple *seul* l'avait APPORTÉ dans ses bras aux Tuileries ! Que faisaient les maréchaux pendant ce temps ? L'un disait à Louis XVIII :

— *Sire, je vous l'amènerai comme une bête féroce, dans une cage de fer* [1] *!*

L'autre [2] faisait une proclamation, dans laquelle il disait que BUONAPARTE était un *scélérat*. D'autres, enfin, l'abandonnaient lâchement, tandis que l'un [3] de ceux qui devaient lui faire un rempart de leur corps, faisait un arrangement pour conserver leur dotation dans le pays ennemi.

Oh ! ces trahisons-là furent infâmes !

C'est donc ainsi, dépouillé de tout l'éclat qu'il recevait de cette auréole militaire formée par ces hommes, braves sans doute par eux-mêmes, mais illustrés par lui *seul*, que Napoléon rentra le 20 mars dans le château des Tuileries, tandis que le feu allumé la veille pour Louis XVIII brûlait encore dans le principal foyer ! Napoléon ne comprit pas cette position. Elle était neuve pour lui. Il fallait donc se remettre à employer des instruments tout neufs. Il les crut moins souples et regretta *ses hommes*, comme lui-même les appelait. Mais ces hommes n'étaient plus *les siens*, ils étaient *eux-mêmes*, et cette pensée, ai-je dit, le perdit. Il se

[1] Le maréchal N...
[2] Le maréchal S...
[3] Le maréchal M...

fia à des planches mal jointes ensemble pour passer au-dessus d'un abîme sans fond ! Il y devait périr !

Le 20 mars est l'époque la plus importante peut-être de la vie de Napoléon. C'était une régénération et pour lui et la France, ce fut un jour de mort pour tous deux.

Aussi je regarde le 20 mars 1815 comme le complément de la grande existence militaire et politique de l'empereur Napoléon. C'est au 20 mars qu'il faut s'arrêter. C'est à cette journée, dernier appui que lui prêta le sort, qu'il faut demeurer, car pour lui maintenant il n'est plus de GRANDE JOURNÉE. Waterloo fut la tombe de ce qui avait échappé au sabre des Cosaques et au canon des Russes et des Autrichiens. Là, fut s'engloutir notre honneur national, qui fut souillé par d'infâmes trahisons, notre fortune, toujours rieuse des dangers, toujours supérieure à ce qui la combattait, notre gloire enfin, notre gloire, vierge adorable dont la pureté toujours sacrée avait échappé elle aussi à tous les revers ! Mais Waterloo vint sur nous comme une étincelle suscitée par l'enfer et détruisit tout ! tout jusqu'à l'espérance ! Oh ! Waterloo ! Waterloo !

Non, je ne parlerai pas de cette horrible journée ! Je ne dirai pas ce QUE JE SAIS ! Je ne proclamerai pas la honte d'un nom français ! Je ne dirai pas que la bataille pouvait être gagnée et qu'elle ne le fut pas ! Le silence est un devoir dans une telle circonstance !

Le 20 mars est donc le jour où dans ces Mémoires je quitte Napoléon. Je l'ai pris presque au berceau, je l'ai conduit dans sa jeunesse, à l'âge mûr. Toujours enfin je l'ai conduit comme par la main au travers de ce monde qu'il éblouissait par ses mer-

veilles. Jusqu'à ce jour du 20 mars où, plus étonnant que jamais, il rentra *seul* à la tête de quelques braves dans le palais conquis par son épée, dont il n'était sorti que devant l'*Europe entière* armée contre lui ! Le 21 mars n'est plus la suite de cette lumière radieuse qui lui montrait sa route, comme l'étoile envoyée de Dieu se montrait pour guider les rois mages ! Le 21 mars commence une série de jours étrangers à Napoléon. Demeurons sur les souvenirs de tant de grandes actions, d'œuvres si lumineuses ! Aujourd'hui encore on peut s'incliner devant une destinée à nulle autre semblable. Je le fais dans un sentiment profondément religieux ! Napoléon fut pour la France, depuis 1795 jusqu'en 1814, une providence tutélaire, une gloire qui resplendira par delà les siècles ! Sous les plafonds dorés, sous les toits de chaume, cette vérité sera toujours proclamée et reconnue, et je suis heureuse que mon nom soit attaché à cette collection d'événements de cette époque destinée à en perpétuer le souvenir.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ACHARD, AMÉDÉE.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ADAM, PAUL.
Stéphanie.

AICARD, JEAN.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

AUGIER, ÉMILE.
Le Gendre de M. Poirier et autres Comédies.

AVENEL, LE Vte G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, etc.
Les Chouans.

BARDOUX, A.
La Comtesse Pauline de Beaumont.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BERTRAND, LOUIS.
L'Invasion.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.

BRADA.
Retour du Flot.

BRUNETIÈRE, FERDINAND
Honoré de Balzac.

CAMPAN, MADAME.
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette.

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.

CHILDERS, ERSKINE.
L'Énigme des Sables.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.

DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).

DUMAS FILS, ALEX.
La Dame aux Camélias.

FABRE, FERDINAND.
Monsieur Jean.

COLLECTION NELSON (*suite*)

FEUILLET, OCTAVE.
Un Mariage dans le Monde.

FLAUBERT, GUSTAVE.
Trois Contes.

FRANCE, ANATOLE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.

St FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote

FRAPIÉ, LÉON.
L'Écolière.

FROMENTIN, EUGÈNE.
Dominique.

GAUTIER, THÉOPHILE.
Un Trio de Romans.

GYP.
Bijou.

HANOTAUX, GABRIEL.
La France en 1614.

HAY, IAN.
Les Premiers Cent Mille.

JEAN DE LA BRÈTE.
Mon Oncle et mon Curé.

KARR, ALPHONSE.
Voyage autour de mon Jardin.

KIPLING, RUDYARD.
Simples Contes des Collines.

LABICHE, EUGÈNE.
Le Voyage de M. Perrichon, etc.
La Cagnotte, etc.

LA BRUYÈRE, JEAN DE.
Caractères.

LAMARTINE.
Geneviève.

LANG, ANDREW.
La Pucelle de France.

LE BRAZ, ANATOLE.
Pâques d'Islande.

LEMAÎTRE, JULES.
Les Rois.

LE ROY, EUGÈNE.
Jacquou le Croquant.

LÉVY, ARTHUR.
Napoléon Intime.

LOTI, PIERRE.
Jérusalem.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.

MICHELET, JULES.
La Convention.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.

NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.

ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.

SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste.-Modestine.

SCOTT, SIR WALTER.
Ivanhoe.

SÉGUR, Cte PH. DE.
Du Rhin à Fontainebleau.
La Campagne de Russie.

SÉGUR, LE MARQUIS DE.
Julie de Lespinasse.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ?

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.

STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin.

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.

TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).
Hadji Mourad.
Le Faux Coupon.
Le Père Serge.

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGÜÉ, LE Vte E.-M. DE.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.

ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.
27. Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres.
28. Théâtre en Liberté, Amy Robsart.

29. Actes et Paroles, I. Avant l'Exil.
30. Les Quatre Vents de l'Esprit.
31. Actes et Paroles, II. Pendant l'Exil.
32. Lettres à la Fiancée.
33, 34. Actes et Paroles, III. Depuis l'Exil.
35. Les Chansons des Rues et des Bois.
36. Cromwell.
37. Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Âne.
38. Quatrevingt-Treize.
39, 40. Toute la Lyre. Tomes I, II.
41. Torquemada, Les Jumeaux.
42. William Shakespeare.
43. Odes et Ballades, Les Orientales.
44. Littérature et Philosophie mêlées, Paris.
45, 46. Les Travailleurs de la Mer. Tomes I, II.
47. L'Année terrible, Les Années funestes.
48. Choses vues (les deux séries).
49. Hernani, Marion de Lorme.
50, 51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Tomes I, II.

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, Paris.